Mercenaires et mercenariat en Occident de la fin du Ve siècle au IIe siècle avant J.-C.

Sandra Péré-Noguès

▶ **To cite this version:**

Sandra Péré-Noguès. Mercenaires et mercenariat en Occident de la fin du Ve siècle au IIe siècle avant J.-C.. Histoire. Université Toulouse II-Mirail, 2000. Français. NNT : . tel-01097660

HAL Id: tel-01097660
https://shs.hal.science/tel-01097660

Submitted on 14 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL

Sciences de l'Antiquité

MERCENAIRES ET MERCENARIAT EN OCCIDENT DE LA FIN DU V^{ÈME} SIÈCLE AU DÉBUT DU II^{ÈME} SIÈCLE AVANT J.-C.

Thèse de Doctorat présentée par SANDRA PÉRÉ-NOGUÈS

TOME 1

Sous la direction de Monsieur JEAN-MARIE PAILLER

Janvier 2000

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL

Sciences de l'Antiquité

MERCENAIRES ET MERCENARIAT EN OCCIDENT DE LA FIN DU V^{ÈME} SIÈCLE AU DÉBUT DU II^{ÈME} SIÈCLE AVANT J.-C.

Thèse de Doctorat présentée par SANDRA PÉRÉ-NOGUÈS

TOME 1

Sous la direction de Monsieur JEAN-MARIE PAILLER Janvier 2000

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Monsieur Jean-Marie Pailler qui m'a témoigné sa confiance et son soutien dans cette étude. Je remercie tous ceux qui m'ont apporté à Rome, Tunis et Toulouse une aide précieuse : Mme C. Virlouvet (Rome) ; M. G. Tagliamonte (Rome) ; M. D. Vitali (Bologne) ; M. C. Ampolo (Pise) ; Mlle C. Pouzadoux (Rome) ; Mlle V. Challet (Rome) ; M. H. Ben Younès (Tunis) ; et à Toulouse Mme H. Guiraud ; Mlle C. D'Ercole ; M. P. Briant ; M. J. Alexandropoulos ; M. P. Moret ; M. P. François ; M. P. Payen ; M. R. Sablayrolles (UTAH) ; M. C. Domergue (UTAH). Je souhaite aussi remercier M. Ch. Rico et Mme P. Jacquet-Rimassa pour la solidarité qu'ils m'ont témoignée pour le mois de Juin dernier, ainsi que Mlle N. Aurières du service du Prêt Inter-Bibliothèques.

Enfin une pensée émue pour M. D. Raynal.

Je voudrais associer à ce travail toute ma famille et mes amis dont la patience fut remarquable au cours de ces années. Sans oublier Laurent et Chloé qui m'ont soutenu par leur calme et leur sérénité.

A mon grand-père,

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

PARTIE I : L'HISTOIRE DU MERCENARIAT EN SICILE DE L'EXPÉDITION D'ATHÈNES À LA TYRANNIE DE DENYS LE JEUNE

Chapitre I - La réintroduction du mercenariat en Sicile à la fin du Vème siècle
Chapitre II- L'âge d'or du mercenariat sous Denys l'Ancien
Chapitre III- Les mercenaires entre la tyrannie et la cité (367/346)

PARTIE II : GRANDEUR ET DÉCADENCE DU MERCENARIAT EN OCCIDENT : DES « STRATÈGES ÉTRANGERS » À LA CHUTE DE SYRACUSE

Chapitre IV - Les mercenaires et la politique de restauration de Timoléon en Sicile (344-336)
Chapitre V - La Grande Grèce à l'époque des « condottieri » (seconde moitié du IVème siècle)
Chapitre VI - Le mercenariat sous le règne d'Agathocle
Chapitre VII - Les derniers feux du mercenariat en Sicile : des Mamertins à la chute de Syracuse

PARTIE III : L'HISTOIRE DU MERCENARIAT À CARTHAGE (FIN V^{ÈME} SIÈCLE- DÉBUT II^{ÈME} SIÈCLE)

Chapitre VIII - Le mercenariat à Carthage de la fin du Vème siècle jusqu'en 238.
Chapitre IX - La « guerre des Mercenaires » ou « l'insurrection libyque » : entre idéologie polybienne et réalité historique
Chapitre X - Les mercenaires dans l'aventure d'Hannibal

PARTIE IV : MERCENAIRES ET MERCENARIAT EN OCCIDENT

Chapitre XI - Les causes du mercenariat dans le monde occidental
Chapitre XII - Les migrations mercenaires en Occident
Chapitre XIII - Le mercenariat : une migration définitive

CONCLUSION GÉNÉRALE

PROSOPOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

INDEX ET TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

(Les renvois aux illustrations sont en gras dans le texte)

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Une recherche comparée sur la représentation des Africains, des Ibères et des Gaulois dans les œuvres de Polybe, Tite-Live et Strabon est à l'origine de cette étude sur les mercenaires et le mercenariat en Occident de la fin du V^{ème} siècle au début du II^{ème} siècle avant notre ère. Une pratique réunissait en effet tous ces peuples des marges de la civilisation occidentale : le mercenariat dont l'essor affecta l'ensemble du monde méditerranéen à l'époque classique et hellénistique. Cette nouvelle enquête s'inscrit donc dans une réflexion plus générale sur le développement du mercenariat en Occident et sur l'image du mercenaire d'Occident telle qu'elle peut apparaître dans les récits anciens.

Si le mercenaire apparaît dans le monde grec vers la fin du VIII^{ème} siècle avant J.-C., le phénomène du mercenariat est lui plus tardif puisqu'il prend véritablement son essor à partir de la guerre du Péloponnèse. Quelques observations préliminaires sont nécessaires sur les termes de mercenariat et de mercenaire. C'est A. Aymard qui emploie pour la première fois le terme de mercenariat par analogie avec « salariat » pour caractériser ce qu'il définit comme « un état de fait où les mercenaires sont devenus proportionnellement assez nombreux pour que leur accroissement, provoqué par certaines conditions de la vie collective, en arrive à son tour à affecter sensiblement celle-ci »[1]. Le mercenariat peut donc être appréhendé à deux niveaux : la condition du mercenaire mais aussi le monde des mercenaires comme système institutionnel avec ses règles et ses structures propres.

En Occident, le mercenaire fait son apparition dans les tyrannies siciliennes de la fin du VI^{ème} et de la première moitié du V^{ème} siècle[2]. Il est également présent dans les armées carthaginoises à partir de la seconde moitié du VI^{ème} siècle : des mercenaires d'origine barbare participaient à la grande bataille d'Himère en 480[3]. Mais comme en Grèce continentale, le phénomène du mercenariat prend naissance après la guerre du Péloponnèse, plus particulièrement après l'expédition de Sicile.

[1] A. Aymard, 1967, p. 487.
[2] Par commodité et compte tenu de la période étudiée, toutes les datations doivent être comprises comme antérieures à notre ère.
[3] Hérodote VII,165.

Dans les récits historiques anciens, l'image du mercenaire semble se construire vers la fin du V^{ème} siècle, l'*Anabase* de Xénophon étant sans doute le premier témoignage de référence sur ce monde marginal que forment les mercenaires. Mais c'est une figure plus inquiétante et plus « tragique » du mercenaire que les Anciens transmettent : professionnel de la guerre, mais apatride ou barbare, il incarne dans l'imaginaire collectif la négation du modèle idéal du soldat/citoyen[4]. Cette perception s'est aussi nourrie de l'idée transmise par les intellectuels du IV^{ème} siècle de la crise de la *polis*. Avec l'avènement de Philippe II de Macédoine, le mercenaire tend à revenir dans le domaine militaire en tant que professionnel de la guerre[5]. Mais la perception des Anciens n'a pas pour autant évolué : le mercenaire n'appartient toujours pas à la norme et son origine souvent barbare le relègue définitivement dans la marginalité. Néanmoins, il serait tendancieux de considérer le mercenaire comme un asocial ou un baroudeur prêt à tout pour améliorer sa condition personnelle[6]. En fait, la menace perçue par les historiens anciens était suscitée non pas par le mercenaire lui-même mais plutôt par l'armée mercenaire qui tendait à former une communauté indépendante et solidaire hors du cadre de la cité.

Dans le vocabulaire grec, le mercenaire est alternativement appelé le *misthophoros* ou le *xénos*. Si le *misthophoros* est « celui qui reçoit une solde »[7], le *xénos* est « l'étranger »[8]. Parfois, il peut être qualifié de *stratiôtès*, ce qui signifie surtout à partir du IV^{ème} siècle « soldat de métier »[9]. Si cette terminologie paraît relativement simple, elle ne suffit pas pour définir le statut réel de certaines troupes. En effet, l'enrôlement de mercenaires supposait souvent l'existence d'accords ou de contacts diplomatiques qui facilitaient l'envoi de troupes que les Anciens ont tendance à confondre avec des troupes alliées. M. Launey a insisté sur l'ambiguïté du concept de

[4] Chez les poètes comiques, comme Aristophane ou Ménandre, c'est avant tout l'image du professionnel de la guerre qui prédomine : voir W. Th. Mac Cary, 1972, p. 279-298 et Y. Garlan, 1989, p. 154.
[5] M.M. Sage, 1996, p. 217-218.
[6] Y. Garlan, 1989, p. 171-172.
[7] *Liddle-Scott*, 1968, p. 1137.
[8] *Liddle-Scott*, 1968, p. 1189.
[9] *Liddle-Scott*, 1968, p. 1652-1653 : ce sens apparaît en particulier chez Aristote. Voir M. Launey, 1987^{2}, p. 29.

symmachie qui peut parfois renvoyer à « un accord limité ne concernant que l'envoi de troupes en cas de conflit, sans répercussions politiques »[10]. Cela oblige donc à examiner rigoureusement la nature des recrutements opérés pour chaque conflit.

De la terminologie grecque ressortent néanmoins trois perceptions fondamentales du mercenaire : le « salarié », l'étranger et le soldat professionnel. Ces caractères sont parfois associés entre eux dans certaines expressions de Polybe[11], mais contrairement à ce qui a pu être supposé, il n'est pas possible de distinguer une différence de statut entre des troupes mercenaires engagées pour une campagne et des troupes mercenaires permanentes[12]. Les deux termes apparaissent équivalents et interchangeables dans la littérature antique. Ils appartiennent aussi à des familles d'expressions qui sont souvent employées par les auteurs anciens comme « οἱ μισθοφοροῦντες, τὸ ξενικόν, αἱ ξενικαὶ δυνάμεις... »[13].

Etrangers et stipendiés sont encore les deux critères entre lesquelles oscillent les définitions proposées par les historiens modernes. M. Launey[14] considère ainsi que « l'individu qui prend du service auprès d'une armée autre que celle de sa patrie est généralement engagé comme mercenaire ». A. Aymard[15] le définit comme « un soldat de métier [qui] assure par l'exercice de sa profession son existence matérielle » et qui sert dans une armée qui lui est étrangère. L. Marinovic[16] définit le mercenariat comme un service accompli contre rémunération dans les armées étrangères ». La définition la plus globale est proposée par Y. Garlan[17] : c'est « un soldat professionnel dont la conduite est avant tout dictée, non pas par son appartenance à une communauté politique, mais par l'appât du gain » : le mercenaire est ainsi un spécialiste, un apatride et un stipendié « conjonction [...] qui fait l'originalité de ce type humain dans le monde

[10] M. Launey, 1987[2], p. 37 et Y. Garlan, 1989, p. 147. Voir également l'étude faite par E. Lévy sur « le vocabulaire de l'alliance chez Polybe », 1995, p. 385-409.
[11] V,53,3 : « τοὺς ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος ξένους καὶ μισθοφόρους » et V,36,3 : « μάλιστα δεδιότα τοὺς ξένους καὶ μισθοφόρους ». Sur ces expressions chez d'autres auteurs anciens, E. Foulon, 1995, p. 213-214.
[12] M. Launey, 1987[2], 27-28 et E. Foulon, 1995, p. 212-214.
[13] E. Foulon, 1995, p. 212-213.
[14] M. Launey, 1987[2], p. 26.
[15] A. Aymard, 1967, p. 487.
[16] L. Marinovic, 1988, p. 1.
[17] Y. Garlan, 1972, p. 67.

antique, comme dans le monde moderne ». Enfin selon M. Bettalli[18], le mercenaire est celui qui « combatte al servizio di un paese che non è il suo, al di fuoro di logiche di alleanze, vincoli, trattati, con l'unico scopo di riscuotere un compenso e migliorare la propria condizione personale »[19].

Il n'est pas inutile de rappeler que le terme de mercenaire est formé du latin *mercen(n)arius*[20], dont la racine est *merces*. La *merces* est « la rémunération du service d'un soldat à la guerre »[21]. De même, le *misthophoros* est formé sur le mot *misthos*, le « salaire »[22]. Selon E. Benveniste[23], le *misthos* était à l'origine la récompense attribuée après un exploit. Quant à *merces*, il le rapproche de *merx* qui signifie « la marchandise obtenue pour de l'argent »[24]. Dans les deux cas, ce sont « des images de la guerre, du service mercenaire qui ont précédé et engendré celles du travail et de la rétribution légale qui lui est attachée »[25].

Dans le langage moderne[26], une troupe mercenaire est « une armée régulière formée de soldats de nationalité(s) différente(s) de l'autorité qui les emploie et qui font payer leurs services ». Quant au mercenaire, c'est « un soldat à la solde d'un gouvernement étranger » et de manière générale « une personne effectuant, pour de l'argent, des opérations de type militaire ou de maintien de l'ordre ». L'aspect salarié reste donc primordial dans l'acception actuelle.

Cette énumération met donc en évidence trois aspects essentiels de la condition de mercenaire : son professionnalisme, la recherche d'un profit économique et son statut d'étranger dans la cité qui l'a recruté. Si ces critères reflètent effectivement le statut du

---

[18] M. Bettalli, 1995, p. 23.
[19] A la différence de M. Bettalli, Y. Garlan est plus nuancé sur le lien entre mercenaire et communauté politique, opinion qui nous paraît aussi plus acceptable.
[20] *T.L.L.*, 1978, p. 1101.
[21] Les expressions les plus couramment employées par Tite-Live sont : *milites mercede conducere* (XXVII,5,11) ; *mercede auxilia conducere* (XXVII,36,1-2 et XXIX,4,2) ; *mercede paratos milites* (XXVIII,44,5) ou encore *mercede parari auxilia* (XXIX,3,13). Le sens primaire de *conducere* qui suppose la levée d'une troupe par un chef et donc un rapport d'autorité glisse vers une signification plus économique: voir E. Benveniste, 1969, p. 155-157.
[22] Sur le sens politique de *misthos* au V^{ème} siècle, voir Ed. Will, 1975, p. 426-438.
[23] E. Benveniste, 1969, p. 163-170, en particulier p. 165.
[24] E. Benveniste, 1969, p. 169.
[25] E. Benveniste, 1969, p. 170.
[26] Nous reprenons les définitions proposées par les rédacteurs du *Trésor de la Langue Française* (t. 11, p. 668-669).

mercenaire au sein de l'armée et de la cité, ils ne sont pas aussi exclusifs qu'on pourrait l'imaginer. La frontière entre le soldat régulier et le mercenaire tend à se relâcher vers la fin du IV^{ème} siècle, et surtout au III^{ème} siècle, dans la mesure où les campagnes étaient éloignées et longues. En Sicile, cette frontière fut aussi remise en cause du fait des nombreuses luttes internes qui déchirèrent les cités. Par ailleurs, le mercenaire provient de plus en plus souvent des zones périphériques au monde civilisé et il n'est pas toujours aisé pour certaines régions, notamment l'Afrique, de distinguer les troupes mercenaires des troupes alliées de Carthage.

Depuis les travaux pionniers de H.W. Parke[27] et de G.T. Griffith[28], la recherche sur les mercenaires et le mercenariat dans les armées grecques et hellénistiques n'a cessé de se renouveler et de s'enrichir de nouvelles approches[29]. Les études récentes ont essentiellement porté sur les causes du développement du mercenariat dans le monde grec à partir de la guerre du Péloponnèse. Ce phénomène est aujourd'hui perçu comme le signe d'une « pathologie sociale »[30] en ce sens qu'il est un révélateur des profondes difficultés économiques et sociales des cités grecques au IV^{ème} siècle. Cette thèse défendue par Y. Garlan[31], L. Marinovic[32] et récemment reprise par M. Bettalli[33] donne une dimension sociale au phénomène du mercenariat comparable à celle de la colonisation de l'époque archaïque : en fonctionnant comme une véritable « soupape de sécurité », le mercenariat fournissait aux catégories sociales « déclassées » un moyen d'existence et éloignait tout danger de la cité. Ces hommes rejoignaient ainsi le monde des « *outsiders* »[34], c'est-à-dire de tous ceux qui avaient de gré ou de force choisi la mobilité pour vivre ou survivre.

---

[27] H.W. Parke, *Greek mercenary soldiers, from the earliest times to the battle of Ipsus*, 1933. Selon lui, la pratique du mercenariat fut extrêmement limitée au V^{ème} siècle en raison de l'épanouissement du modèle de la *polis* et de l'armée civique. Pour une révision de cette théorie, voir A. Chueca Ramón, 1994, p. 155-166 : tout au long du V^{ème} siècle, des mercenaires furent recrutés comme forces complémentaires des armées civiques du fait de leurs spécialités..

[28] G.T. Griffith, *The mercenaries of the Hellenistic World*, 1935.

[29] Voir le bilan établi par P. Baker, 1999, p. 240-255.

[30] Y. Garlan, 1972, p. 68.

[31] Y. Garlan, 1972, p. 73-74.

[32] L. Marinovic, 1988, p. 197-269.

[33] M. Bettalli, 1995, p. 24-25.

[34] P. Mac Kechnie, 1989, p. 5.

Mais d'autres causes furent à l'origine de son développement au IV^{ème} siècle. L'évolution de la guerre fut elle-même un moteur de cet essor : l'introduction d'une infanterie légère, l'installation de garnisons et le rallongement de la durée des campagnes furent autant de facteurs qui obligèrent les Etats grecs à recourir à des troupes spécialisées et permanentes[35]. Le IV^{ème} siècle reste de ce point de vue le siècle des plus grandes innovations militaires, innovations qui atteignirent aussi le monde occidental.

Des raisons politiques peuvent aussi expliquer l'accroissement du nombre de mercenaires dans le monde grec. On a souvent invoqué la crise de la polis au IV^{ème} siècle et la désaffection des citoyens pour la défense de la cité. En s'appuyant sur l'exemple d'Athènes, L.A. Burckhardt[36] démontre que la cité a surtout cherché par le recours à des mercenaires à égaler en qualité une armée professionnelle. Cette volonté n'a pas exclu les citoyens qui, au contraire, restèrent profondément attachés à leur rôle de soldats. Ainsi, il s'agirait plus d'une adaptation à de nouvelles données militaires que d'un substitut à une éventuelle désaffection des citoyens. D'autres études remettent en cause l'idée de « crise » de la polis au IV^{ème} siècle[37]. D'après l'analyse réalisée par R. Lonis[38] sur les rapports entre poliorcétique et *stasis*, l'état de *stasis* qui caractérise nombre de cités grecques dans la première moitié du IV^{ème} siècle n'est pas le résultat d'une déliquescence des structures civiques mais le fruit d'un climat international particulièrement conflictuel. L'historien distingue deux cas de figure : ou bien une *stasis* provoque l'attaque d'une cité, ou bien l'attaque d'une cité entraîne une situation de *stasis*. Dans le premier cas, ce sont les exilés politiques qui reviennent en force dans la cité en s'appuyant sur des forces étrangères. Dans le second cas, la *stasis* pouvait pousser une faction à la défection et à la trahison, d'où les multiples précautions énoncées par Enée le Tacticien[39] à l'encontre des troupes étrangères présentes dans la

[35] A.J. Krasilnikoff, 1996, p. 10-12 et M.M. Sage, 1996, p. 147-150.
[36] L.A. Burckhardt, *Bürger und Soldaten : Aspekte der politischen und militärischen Rolle athenischer Bürger im Kriegswesen des 4. Jahrhunderts v. Ch.*, Stuttgart, 1996 ; et le compte rendu de A.S. Chankowski, 1997, p. 331-348.
[37] Sur la « crise » de Sparte, S. Hodkinson, 1996, p. 85-101.
[38] R. Lonis, 1996, p. 241-257.
[39] Voir par exemple Enée le Tacticien, *Poliorcétique*, X,18-19.

cité. Ces situations sont particulièrement perceptibles dans l'histoire politique de Syracuse tout au long du IV^{ème} siècle, les mercenaires devenant peu à peu partie prenante des luttes intérieures. Si l'idée de « crise » est aujourd'hui battue en brèche[40], le rôle du mercenariat doit lui aussi être considéré à sa juste dimension.

Le développement du mercenariat eut des effets déterminants aussi bien pour les cités qui recoururent à cette pratique[41], que pour toutes les régions qui servirent de réservoirs à cette main-d'œuvre. Au niveau des cités grecques de Sicile, notamment de Syracuse, il a existé un lien presque organique entre les régimes tyranniques et le mercenariat. Dans ce contexte, la place des mercenaires dans la cité et leurs rapports avec la communauté civique prennent un relief original et essentiel.

De façon plus générale, l'enrôlement d'un mercenaire supposait de la part de l'employeur un contrat et une solde (*misthos*)[42]. Cette dernière était déterminante pour tout candidat au mercenariat, et de son paiement dépendait la fidélité des troupes[43]. Mais la solde n'était pas la seule rétribution que pouvait attendre un mercenaire. Les récompenses et des parts du butin constituaient un appoint important à son revenu[44]. Il recevait également une indemnité en argent ou en vivres (*sitérèsion* ou *sitarchia*) destinée à l'entretien quotidien[45]. Le développement du mercenariat a finalement induit des pratiques monétaires qui ne se sont pas limitées aux seules cités grecques de Sicile mais ont aussi concerné Carthage. En Occident se perçoit peut-être mieux qu'ailleurs toute la concurrence qui pouvait s'exercer entre des Etats recruteurs.

---

[40] Voir J.-M. Bertrand, 1996, p. 369-381.
[41] Voir l'article général de H.F. Miller, 1984, p. 153-160.
[42] A travers quelques exemples issus du V^{ème} siècle et de la première moitié du IV^{ème} siècle, A.J. Krasilnikoff (1993, p. 95) situe le niveau de la solde entre 4 ½ et 6 oboles attiques par jour. Selon M. Launey (1987^2, p. 763), la solde d'un fantassin au cours du III^{ème} siècle équivalait à 8 oboles attiques par jour, soit 40 drachmes par mois. Si le mercenaire était toujours bien payé au III^{ème} siècle, la situation semble se dégrader au siècle suivant : M.M. Sage, 1996, p. 217.
[43] A.J. Krasilnikoff (1992, p. 34) insiste sur le fait que la paye était souvent financée par le butin.
[44] A l'époque hellénistique, selon A.J. Krasilnikoff (1992, p. 36), le butin constituait une sorte de revenu « caché ».
[45] A partir de l'époque hellénistique, *misthos* et *sitérèsion* sont peu à peu remplacés dans le vocabulaire par *opsonion* et *sitonion*. Pour les indemnités en vivres, on trouve également le terme de *sitométria* : A.J. Krasilnikoff, 1993, p. 78.

Au niveau des régions pourvoyeuses de mercenaires, les effets furent différents. Ils commencent aujourd'hui à faire l'objet d'analyses qui remettent en cause l'idée souvent admise du retour des mercenaires dans leur pays d'origine. P. Barcelo[46] et F. Quesada Sanz[47] ont ainsi repris le dossier du mercenariat ibérique auquel A. García y Bellido[48] avait consacré de multiples publications. A l'inverse des thèses défendues par son éminent prédécesseur, F. Quesada Sanz relativise le rôle du mercenariat dans l'hellénisation de la péninsule ibérique. Ce scepticisme est d'autant plus fondé que l'essentiel des mercenaires ibères combattirent dans les armées carthaginoises.

L'étude accomplie par G. Tagliamonte[49] sur le mercenariat italique s'inscrit dans une démarche plus globale : en analysant le phénomène sur la longue durée (VII^{ème}-III^{ème} siècles avant J.-C.), il parvient à démontrer que le mercenariat est devenu une forme de mobilité géographique ou/et sociale pour certains peuples italiques et que les motivations furent différentes d'un peuple à l'autre[50]. L'expansion du mercenariat dans la péninsule italique est aussi symptomatique du processus d'ethnogenèse et de différenciation culturelle et sociale qui affecta la société italique à partir de la seconde moitié du V^{ème} siècle. Cette analyse est remarquable à double titre : par le souci de prendre en compte toutes les sources disponibles sur le sujet ; par l'approche qui consiste à mettre en évidence les principaux réservoirs de mercenaires dans la péninsule italique.

La confrontation entre ces diverses analyses, dont la vocation reste somme toute régionale, permettra de définir quelques traits caractéristiques du mercenaire et des troupes mercenaires d'Occident.

---

[46] P. Barcelo, 1991, p. 21-26.
[47] F. Quesada Sanz, 1994, p. 191-246.
[48] En particulier A. Garcia y Bellido, 1952, p. 647-680 ; 1974, p. 201-203. Sur l'approche d'A. García y Bellido, nous renvoyons à l'article fort intéressant de F. Quesada Sanz, 1994b, p. 309-311.
[49] G. Tagliamonte, *I Figli di Marte. Mobilità, mercenari e mercenariato italici in Magna Grecia e Sicilia*, Rome, 1994.
[50] G. Tagliamonte, 1994, p. 219 : si pour les Campaniens, il s'agissait d'une activité économique exercée par une classe dominante, pour les Samnites, Lucaniens et Bruttiens cette activité jouait une fonction démographique et économique fondamentale.

C'est autour de tous ces thèmes que doit donc s'organiser notre réflexion sur les mercenaires et le mercenariat en Occident de la fin du V^{ème} siècle jusqu'au début du II^{ème} siècle avant J.-C. Le premier objectif est de replacer le phénomène du mercenariat dans une perspective historique pour tenter de discerner son évolution et son éventuelle singularité par rapport au monde oriental. Deux régions furent particulièrement attractives pour les mercenaires : d'une part la Sicile et la Grande Grèce, d'autre part Carthage. L'histoire du mercenariat ayant été différente dans l'une et l'autre, nous avons choisi d'y consacrer les trois premières parties de cette analyse, le souci étant d'établir des parallèles voire des rapprochements sur certains thèmes. Enfin, notre dernière partie sera consacrée à l'étude des mercenaires d'Occident, l'intention étant ici de déterminer la place du mercenariat chez des peuples essentiellement périphériques au monde civilisé.

A l'exemple de G. Tagliamonte, nous avons choisi d'exploiter l'ensemble des sources à notre disposition. Le corpus littéraire étant très large, nous avons privilégié les œuvres les plus représentatives et les plus complètes sur le sujet. Une place de choix revient à Diodore de Sicile dont la *Bibliothèque Historique* couvre presque la totalité de notre période et reste une mine d'informations sur le monde occidental. En dépit des critiques qui ont pu entourer son œuvre[51], celle-ci offre une « histoire en continu » du mercenariat en Occident au IV^{ème} siècle. Pour le siècle suivant, ce sont surtout Polybe et Tite-Live qui livrent les récits les plus importants sur la situation du mercenariat en Sicile et à Carthage. Polybe est sans doute le seul de tous ces auteurs à s'être vraiment interrogé sur le mercenariat et ses conséquences ; mais sa réflexion reste très orientée, l'historien de Mégalopolis condamnant à la fois la pratique du mercenariat et l'introduction des Barbares dans ces armées mercenaires[52]. Il ne faut pas non plus

[51] Diodore fait aujourd'hui l'objet d'une certaine réhabilitation de la part des historiens et des linguistes modernes : voir sur ce point le bilan de W. Spoerri, 1991, p. 310-319 et l'excellente introduction à la *Bibliothèque Historique* de F. Chamoux (1993, Livre I, p. VII-LXXVI, CUF). Parmi les récentes publications, il faut signaler K.S. Sacks, *Diodorus Siculus and the first Century*, Princeton, 1990 ; D. Ambaglio, *La Biblioteca Storica di Diodoro Siculo : problemi e metodo*, Come, 1995 ; et M. Corsaro, 1998, p. 405-436.

[52] Voir notamment A.M. Eckstein, *Moral vision in the Histories of Polybius*, UCP,1994.

négliger les récits précieux de Plutarque sur la Sicile au IV^{ème} siècle, et les écrits (et même les témoignages) de Platon ou Aristote. Au fil de notre étude, nous nous efforcerons d'apporter quelques précisions sur les informations qu'ils transmettent mais aussi sur leurs réflexions autour du problème du mercenariat.

L'archéologie et la numismatique constituent également des sources importantes de cette étude, même si elles donnent souvent lieu à des débats qui sont loin d'être clos. Sur le plan archéologique, un problème est soulevé par les sépultures dont le matériel funéraire est guerrier mais étranger au contexte local. Ces sépultures sont parfois considérées comme des tombes de mercenaires[53], bien que leurs liens avec le mercenariat soient souvent incertains. L'archéologie peut aussi rendre compte de la transformation des armes et des adaptations tactiques qui en découlent. Ces recherches[54], qui sont à vrai dire récentes, ouvrent quelques pistes de réflexion sur le rôle du mercenariat dans l'art de la guerre. L'hypothèse d'un art de la guerre propre au monde occidental et influencé par le mercenariat est du reste défendue par A.J. Krasilnikoff[55]. Le développement de systèmes fortifiés dans les empires syracusain et punique eut également pour corollaire l'installation de garnisons dont une bonne part était formée de troupes mercenaires.

Quant à la numismatique, elle peut apporter quelques réponses sur des points fondamentaux du système du mercenariat : les moyens d'approvisionnement en métal, plus particulièrement en or ; l'existence on non de frappes à caractère militaire ; l'apparition de thèmes iconographiques et leurs relations avec les monnayages du monde grec continental... Autant de thèmes qui permettent d'aborder le problème du mercenariat dans sa dimension économique mais aussi propagandiste. Une place particulière doit être accordée aux monnayages émis par certaines communautés

[53] Nous verrons notamment le problème que pose la fameuse cuirasse de Ksour-es-Saaf.
[54] Voir pour le monde ibérique les résultats de F. Quesada Sanz, 1997, p. 653-659 et pour le monde celtique voir notamment A. Rapin, « Les Celtes et leurs voisins méridionaux : nouveaux outils d'analyse pour l'armement laténien du sud de l'Europe aux V^{ème} et IV^{ème} siècles avant J.-C. », dans *Tra mondo celtico e mondo italico. La necropoli di Monte Bibele (Table Ronde de l'Ecole Française de Rome, 3 et octobre 1997)*, à paraître. Nous tenons à remercier Madame C. Virlouvet qui nous a autorisé à consulter les épreuves de cette table ronde.
[55] A.J. Krasilnikoff, 1996, p. 10-12.

mercenaires de Sicile. Il faut aussi s'intéresser à l'influence éventuelle du monnayage grec ou punique sur les régions de provenance des mercenaires.

Une cité apparaîtra en filigrane de cette étude : Rome qui ne resta pas totalement indifférente à cette pratique.

PARTIE I

L'HISTOIRE DU MERCENARIAT EN SICILE DE L'EXPÉDITION D'ATHÈNES À LA TYRANNIE DE DENYS LE JEUNE

L'histoire du mercenariat en Sicile ne commence pas à la fin du V^{ème} siècle, mais elle renoue avec une tradition née de la politique des tyrans de l'époque archaïque. D'origine grecque ou sicule, nombreux furent les mercenaires qui supportèrent les régimes tyranniques de Syracuse et d'autres, et qui en obtinrent après leur service la citoyenneté[1]. Malgré le retour de la démocratie vers 466, cet héritage devait profondément marquer les esprits des Anciens comme le montrent les propos tenus par Alcibiade à la veille de l'expédition d'Athènes : « les cités y sont très peuplées, mais de masses hétérogènes, et changements ou nouvelles admissions de citoyens s'y opèrent facilement »[2].

Après un intermède d'un demi-siècle, le mercenariat réapparut sur l'île à la faveur de deux événements majeurs : l'expédition d'Athènes et le retour du stratège banni Hermocrate. Deux facteurs inhérents au contexte sicilien contribuèrent ensuite à son formidable essor : d'une part, la lutte farouche contre l'ennemi carthaginois, d'autre part, la résurgence des régimes tyranniques. Sous le long règne de Denys l'Ancien, le mercenariat connut une phase d'expansion sans précédent. En dépit de la crise qui suivit la disparition du tyran syracusain, le mercenariat conserva une place importante dans la cité et finit même par se retrouver au cœur des luttes politiques. Ainsi la Sicile apparaît pour la première moitié du IV^{ème} siècle comme le meilleur « terrain d'observation » du phénomène du mercenariat en Occident.

[1] Sur cette période, Cl. Mossé, 1969, p. 79-90 ; N. Luraghi, 1994, p. 119-185 et 231-373 ; M. Bettalli, 1995, p. 92-99 ; G. Mafodda, 1998, p. 19-31.
[2] Thucydide VI,17,2.

CHAPITRE I

LA RÉINTRODUCTION DU MERCENARIAT EN SICILE À LA FIN DU V^{ÈME} SIÈCLE

Depuis la chute des tyrans, la plupart des cités grecques avaient rompu avec l'usage de mercenaires qui étaient devenus entre temps une menace pour leur propre cohésion civique et sociale.

Pourtant, moins d'un demi-siècle plus tard, deux épisodes devaient permettre d'engager une réintroduction progressive du mercenariat sur l'île : d'une part, l'expédition des Athéniens en Sicile pendant laquelle des mercenaires combattirent dans les deux camps ; d'autre part, le retour d'exil d'Hermocrate, retour qu'il accomplit à la tête d'un millier de mercenaires.

Au regard des textes, ces deux événements ont eu des incidences capitales dans l'histoire sicilienne, mais ils ont surtout favorisé à des degrés divers la réapparition du mercenariat.

Une analyse de ces deux épisodes conduira également à nous interroger sur la situation du mercenariat à l'aube du règne de Denys l'Ancien.

SECTION I - L'EXPÉDITION DE SICILE

Episode majeur de la guerre du Péloponnèse[3], l'expédition de Sicile marque une étape symbolique de notre analyse : la réintroduction du mercenariat en Occident. En effet, si l'habitude commençait à se prendre en Grèce d'employer des mercenaires[4], la réalité était assez différente en Sicile. Les tyrannies du début du V^{ème} siècle s'étaient appuyées sur des mercenaires pour consolider leur pouvoir. Mais après leur chute, les cités n'avaient eu de cesse de se débarrasser de ces groupes qui avaient souvent été

[3] Thucydide,VII,87,5.
[4] M. Bettalli, 1995, p. 123-136.

intégrés au corps civique en récompense de leurs services : ainsi, après la chute de Thrasybule, les mercenaires faits citoyens entrèrent en conflit avec les Syracusains et partirent finalement à Messine[5]. Ces affrontements, autant politiques que sociaux, avaient créé un climat de graves difficultés jusqu'à la deuxième moitié du V^{ème} siècle[6]. Pourtant, malgré ce lourd héritage, la Sicile devait finalement renouer avec cette pratique si décriée.

Il n'est pas question de revenir en détail sur l'histoire de cette expédition pour laquelle il existe de nombreux témoignages anciens[7]. Néanmoins un rapide exposé des principaux événements est utile.

En tout premier lieu, il faut rappeler que, durant les années 427/424, Athènes avait soutenu ses alliés de Léontinoi et de Rhégion contre Syracuse. Cette dernière, qui avait retrouvé sa puissance et ne dédaignait pas de reprendre une politique expansionniste, parvint pourtant à rétablir un consensus entre les diverses cités. Au congrès de Géla, Hermocrate[8] se fit l'artisan de la paix et de l'unité retrouvée, et il permit ainsi le renvoi de l'expédition athénienne. Syracuse conservait aussi sa position hégémonique sur l'île, même si des luttes intestines entravaient la sérénité de sa vie politique intérieure[9].

Le prétexte qui justifia le retour d'Athènes en 415 fut fourni par des différends territoriaux entre Sélinonte et Egeste, cette dernière étant son alliée. Ne pouvant plus faire face aux prétentions de Sélinonte, Egeste fit appel à Athènes qui dépêcha sur place une ambassade chargée d'enquêter sur la situation. A leur retour, les Athéniens décidèrent de porter secours à leur alliée sicilienne et même « s'ils voyaient la guerre

---

[5] Diodore XI,76,5. Voir S. Berger, 1992, p. 34-38 et M. Bettalli, 1995, p. 92-99.
[6] Thucydide, VI,17,2.
[7] Les sources principales sont : Thucydide VI,24-72 ; VII, 1-87 ; Diodore de Sicile, XII,82,3-84,3 ; XIII,2-19 et 28 ; Plutarque, *Nicias*, 14-30. Pour une critique de ces sources, nous renvoyons à : U. Laffi, 1970, p. 277-307 ; 1974, p. 18-45 (dans cet article, l'auteur essaie de reconstituer la tradition sicilienne sur ces événements à travers Diodore, Plutarque et des extraits de Polyen) ; P. Pédech, 1980, p. 1711-1734.
Pour l'histoire de l'expédition, voir D. Kagan, 1981, p. 157-353 ; M. Finley, 1986, p. 78-80 ; M. Giangiulio, 1987, p. 54 ; D. Muratore, 1992, p. 37-62 (l'article traite en particulier des débuts de l'expédition).
[8] Thucydide, IV,59-65.
[9] IV,58-65. Ce sont en particulier les luttes politiques entre démocrates (Athénagoras) et oligarques (Hermocrate).

tourner à leur avantage, de rétablir les Léontins et, plus généralement, de régler les affaires de Sicile au mieux de ce qu'ils jugeraient l'intérêt d'Athènes. »[10]. Ainsi, derrière cette entreprise se cachait un motif moins équivoque selon Thucydide : « Leur plus véritable motif était le désir qu'ils avaient de la soumettre tout entière ; mais ils voulaient en même temps, par un prétexte spécieux, porter secours à leurs frères de race et aux alliés qu'ils s'étaient acquis. »[11]

Malgré des débats contradictoires sur la nécessité d'une telle expédition, débats largement rapportés par Thucydide[12], la flotte placée sous les ordres de Nicias, Alcibiade et Lamachos fit voile vers la Sicile dès juin 415. Après un itinéraire qui emprunta la voie longeant toute la côté méridionale de Grande Grèce[13], les Athéniens s'installèrent à Catane qu'ils transformèrent en base d'opérations[14]. En dépit du départ d'Alcibiade, qui, compromis dans l'affaire des Hermès mutilés, dut quitter alors l'expédition, ils décidèrent rapidement de mener une attaque directe sur Syracuse : ce fut la bataille de l'Olympieion[15] qui signa la première victoire des Athéniens.

Durant l'hiver 415/4, les deux belligérants essayèrent de renforcer leurs rangs en mettant à contribution leurs alliances : les Athéniens réclamèrent des renforts et les Syracusains sollicitèrent l'assistance de Corinthe et de Sparte. De fait, les premiers obtinrent des secours venus de Sicile, alors que les seconds en reçurent de Corinthe et de Sparte, en particulier le soutien du stratège lacédémonien Gylippe.

La nouvelle année de campagne s'annonça par une double offensive athénienne sur Syracuse. Sa réussite permit aux Athéniens non seulement de prendre le contrôle des Epipoles, mais aussi de conforter leur position en Sicile. En effet, cette victoire décida enfin les Sicules et les Tyrrhéniens[16] à envoyer des renforts aux Athéniens. Mais

---

[10] Thucydide, VI,8,2.
[11] Thucydide, VI,6,1.
[12] Thucydide, VI,9-26. Voir aussi D. Kagan, 1981, p. 159-191.
[13] Sur les relations entre Athènes et les principales cités italiotes, F. Sartori, 1973-1974, p. 620-626 ; M. Giangiulio, 1987, p. 54.
[14] Thucydide VI,51 ; Diodore de Sicile, XIII,4,3-5 ; Plutarque, *Nicias*, 16, 1-3.
[15] Thucydide VI,66-71 ; Diodore, XIII,6,5-6 ; Plutarque, *Nicias*, 16,4-7.
[16] Thucydide, VI,88,6. *HCT* IV, p. 439.D. Kagan, 1981, p. 249 : l'auteur souligne que les Etrusques s'étaient déjà battus contre Syracuse vers 453 (Diodore de Sicile, XI,88,4). Il faut aussi ajouter que les Athéniens vont chercher de l'aide auprès de Carthage (D. Kagan, 1981, p. 248-250).

plusieurs circonstances devaient retourner peu à peu la situation : la mort de Lamachos sur le champ de bataille, et surtout l'arrivée de Gylippe suivie de ses premiers succès dès le mois d'août 414.

Durant la trêve hivernale, de nouveaux secours arrivèrent d'Athènes avec à leur tête Démosthène et Eurymédon. Du côté syracusain, des renforts vinrent consolider leur armée, mais surtout la cité profita de l'hiver pour améliorer l'équipement de ses navires. Mais ce fut en Grèce que la situation évolua considérablement.

Dès le printemps, les Lacédémoniens envahirent l'Attique et fortifièrent Décélie : cet acte qui menaçait directement Athènes signifiait aussi que la cité devait se battre désormais sur deux fronts. En Sicile, la situation devint par ailleurs vite intenable. Les Athéniens perdirent d'abord le Plemmyrion[17], perte que Thucydide commente avec une certaine lucidité : « de façon générale, l'opération avait plongé l'armée dans la stupeur et le découragement. ». En effet, elle augurait mal de la suite des événements car, après qu'ils eurent perdu leur base d'opérations, ce fut aussi la maîtrise des combats sur mer qui finit par leur échapper. De fait, après plusieurs batailles navales, le coup de grâce leur fut porté lors d'une ultime attaque. Après ce désastre, Nicias opta malencontreusement pour une retraite par terre : les Syracusains capturèrent les chefs, Nicias et Démosthène, et les exécutèrent ; des milliers de soldats furent emprisonnés dans les Latomies.

L'expédition de Sicile incarne probablement l'un des conflits les plus âpres de la guerre du Péloponnèse. La position de Syracuse l'obligeait à mener une lutte déterminée contre l'envahisseur athénien. Quant aux Athéniens, l'expédition elle-même et le sort funeste des soldats éprouvèrent considérablement les consciences[18].

---

[17] Thucydide, VII,24,3

[18] Thucydide, VIII,1,1-2 : « Quand Athènes fut informée, elle resta longtemps incrédule, fût-ce devant les soldats authentiques qui, rescapés de l'action même, apportaient des informations certaines : les Athéniens ne pouvaient croire à une destruction si complète de toutes leurs forces. Puis quand ils comprirent la vérité, on les vit s'en prendre aux orateurs qui avaient soutenu l'envoi de l'expédition – comme si le peuple ne l'avait pas voté lui-même ; la colère visait aussi les diseurs d'oracles, les devins, tous ceux dont les prophéties, d'une façon ou d'une autre, avaient, à l'époque, nourri leur espoir de prendre la Sicile. De toute part tout allait mal pour eux et, sous le coup de l'événement, ils étaient remplis d'une peur et d'une consternation extrêmes. ».

L'expédition de Sicile fut également marquée par l'ampleur des forces mobilisées de part et d'autre. De fait, le recours à des troupes soldées devint très rapidement nécessaire. C'est du reste en ce sens qu'intervint Nicias dans son discours prononcé devant l'assemblée athénienne au moment des préparatifs : « Dans ces conditions, je suis d'avis qu'il nous faut emmener, d'abord, une infanterie lourde nombreuse, levée chez nous et chez nos alliés – qu'il s'agisse de nos sujets d'empire ou de tels Péloponnésiens que nous pourrons soit gagner à notre cause, soit nous attacher par une solde ; - de plus, des archers et des frondeurs en nombre, afin de tenir tête à la cavalerie adverse… »[19].

Plusieurs catalogues des forces déployées sont fournis par les auteurs anciens, en particulier Thucydide, à des moments déterminants du conflit. Lors du départ de l'expédition, l'historien athénien passe en revue les troupes athéniennes[20] : parmi les hoplites se trouvaient « cinq cents Argiens, plus deux cent cinquante Mantinéens et mercenaires » ; dans les 480 archers, 80 Crétois qui sont aussi des mercenaires ; enfin 700 frondeurs rhodiens dont le statut reste difficile à définir[21]. La proportion de ces mercenaires est relativement faible par rapport au total des troupes. Mais elle s'accroît lors de l'arrivée des renforts de 414/413. Diodore[22] fournit une description succincte de ces forces, mais les informations sont heureusement plus précises chez Thucydide. En effet, avant d'entamer leur traversée, les deux chefs Démosthène et Eurymédon étoffèrent les rangs de l'armée. Ils levèrent d'abord à Corcyre des hoplites puis en Acarnanie et dans la région environnante « des frondeurs et des *acontistes* » (σφενδονήτας τε καὶ ἀκοντιστὰς)[23]. Arrivèrent aussi trop tard à Athènes des « Thraces de la tribu des Diens, au nombre de treize cents peltastes. Ils devaient accompagner Démosthène en Sicile ; mais, comme ils étaient arrivés en retard, les Athéniens se proposaient de les renvoyer en Thrace, d'où ils venaient. Les conserver, avec la guerre menée contre Athènes depuis Décélie, apparaissait trop onéreux ; leur

[19] Thucydide, VI,22.
[20] Thucydide, VI,43
[21] Thucydide, VI,43. Voir *HCT* IV, p. 310 ; M. Bettalli, 1995, p. 136 n. 45.
[22] Diodore, XIII,11,1-2.
[23] Thucydide, VII,31,5.

solde était, en effet, d'une drachme par homme et par jour. »[24]. Notons au passage que c'est une des rares mentions du taux de rémunération des mercenaires dont nous disposons pour cette période.

Parvenus ensuite près des côtes de l'Iapygie, ils abordèrent aux îles Choirades et embarquèrent « quelque cent cinquante *acontistes*, Iapygiens de race messapienne »[25] qui étaient encore des mercenaires selon l'historien athénien[26]. Puis à Thourioi, ils complétèrent leurs contingents avec 700 hoplites et 300 *acontistes*, que la cité mettait à leur disposition au titre d'alliée. Il faut aussi ajouter à ces recrues une mention indirecte apportée par Diodore[27] selon laquelle des Campaniens furent engagés pour soutenir les Athéniens mais arrivèrent sans doute trop tard pour participer aux opérations.

Du côté péloponnésien, la présence de mercenaires est signalée par Thucydide lors de l'envoi de renforts corinthiens au printemps 413 : « peu après leur départ, les Corinthiens envoyèrent cinq cents hoplites – les uns levés à Corinthe même, les autres pris en solde parmi les Arcadiens ; ils les avaient mis sous les ordres du Corinthien Alexarchos. »[28].

Un extrait du récit de Thucydide[29] constitue certainement le catalogue le plus exceptionnel que nous possédons sur les forces en présence. Après avoir énuméré dans le détail les forces régulières (Athéniens et clérouques), puis celles des sujets d'empire et des « alliés autonomes », il en vient à tous ceux qui « se joignaient plus volontairement à l'expédition » : « les Argiens accompagnaient, Doriens contre Doriens, les Athéniens, Ioniens, moins en raison de leur alliance que par hostilité pour Lacédémone et en vue d'avantages individuels immédiats (τῆς παραυτίκα ἕκαστοι

[24] Thucydide, VII,27,1-2. *HCT* IV, p. 405.
[25] Thucydide, VII,33,4. D. Kagan, 1981, p. 308.
[26] Thucydide, VII,57,11.
[27] Diodore, XIII,44,1-4 ou 55,7-8.
[28] Thucydide, VII,19,4. *HCT* IV, p. 411-412. Notons que des Arcadiens étaient présents dans les deux camps. Il faut aussi signaler que les Spartiates disposaient de l'aide alliée des Béotiens et des Thespiens (Thucydide VII,19,3 et 43,7). Voir M. Sordi, 1995, p. 121-124.
[29] Thucydide VII,57,9-11.

ἰδίας ὠφελίας) ; les Mantinéens et d'autres Arcadiens étaient là comme mercenaires (μισθοφόροι) : habitués, à ce titre, à marcher contre tous ceux qu'on leur désignait comme ennemis, le profit (διὰ κέρδος) leur faisait, dans l'occurrence, considérer aussi bien comme tels leurs compatriotes venus avec les Corinthiens ; il y avait, enfin, des Crétois et des Etoliens[30], déterminés, eux aussi, par l'appât d'une solde (μισθῷ πεισθέντες), mais avec cette circonstance pour les Crétois qu'ayant été, à côté des Rhodiens, les fondateurs de Géla, ce n'était pas avec leurs colons, mais contre leurs colons, que, de leur gré, la solde (μετὰ μισθοῦ) les amenait.

Quelques Acarnaniens également étaient venus en auxiliaires, à la fois pour le profit, et, plus encore, par amitié pour Démosthène et dévouement aux Athéniens, dont ils étaient les alliés. Ces peuples appartenaient à la région limitée par le golfe d'Ionie. Mais avec eux participaient encore à la campagne, - en Italie, les Grecs de Thourioi et de Métaponte, contraints à cela, dans le moment, par les circonstances révolutionnaires au milieu desquelles ils se débattaient ; - en Sicile, les Grecs de Naxos et de Catane, et des barbares : les Egestains (ceux-là mêmes qui avaient fait appel à Athènes), et la majorité des Sicules ; - en dehors enfin, de la Sicile, quelques Tyrrhéniens, par suite de désaccords avec Syracuse, et des Iapygiens, en qualité de mercenaires (μισθοφόροι). Telle était au juste la liste des peuples faisant campagne avec les Athéniens. ».

A partir du catalogue proposé par Thucydide, quels peuples peuvent-être effectivement considérés comme mercenaires ? Sont explicitement qualifiés comme tels les Mantinéens, des Arcadiens et des Iapygiens. Néanmoins, les Crétois et les Etoliens semblent aussi appartenir à cette catégorie puisqu'ils sont « déterminés par l'appât d'une solde ». De même, les Acarnaniens semblent davantage motivés par le profit que par leur alliance avec Athènes. Seuls les Tyrrhéniens se sont engagés en raison de leurs différends politiques avec Syracuse (κατὰ διαφορὰν Συρακοσίων).

Ainsi, la raison principale de l'engagement de ces divers peuples réside dans la solde ou du moins dans l'espoir du profit que l'expédition laisse présager. Il faut ici faire deux remarques. D'une part, Thucydide a bien des difficultés à trouver une

[30] *HCT* IV, p. 439 ; ils ont sans doute été recrutés par Démosthène : Thucydide VII,31,5 ; 33,3.

justification politique et morale pour expliquer leur place dans l'armée athénienne. Car, comme M. Bettalli le montre[31], c'est en fait l'ancien système de valeurs fondé sur une origine ethnique commune, ou sur les liens entre mère-patrie et colonies[32], qui vole en éclats, puisque la solidarité se construit sur des rapports de profit et d'argent. Mais malgré sa clairvoyance, le grand historien semble ne pas saisir justement les enjeux de ce phénomène pour les cités grecques.

D'autre part, si la nature de ces rapports s'appuie désormais sur un intérêt immédiat, l'argent, on peut alors s'interroger sur le sens véritable des alliances mises en place. En effet, l'alliance évolue manifestement vers un statut plus large et plus vague : ainsi les démarches de Démosthène auprès des Acarnaniens[33] et des Iapygiens[34] ont probablement incité à l'enrôlement de mercenaires. On peut donc supposer que ces « alliances » servaient en fait de façade à une embauche plus étendue que celle de troupes alliées.

D'après cette analyse, la présence de mercenaires provenant de régions d'Occident est assurée et elle doit donc retenir notre attention. En premier lieu, considérons le cas des Iapygiens qui sont enrôlés par Démosthène. A leur propos, Thucydide fait référence à une vieille alliance (τινα παλαιὰν φιλίαν)[35] entre leur souverain Artas et Athènes. Pourtant il n'a jamais lui-même mentionné l'existence d'une telle alliance lors de la première expédition de 427/424[36]. Ce problème a suscité de nombreuses discussions depuis les analyses faites par L. Braccesi[37] qui rapprochait cette alliance d'une inscription attique assez mutilée du Vème siècle[38]. Il faut ajouter que Diodore[39] parle plutôt d'une συμμαχία entre Athènes et les Messapiens. Mais,

[31] M. Bettalli, 1995, p. 138.
[32] Thucydide VII,57, 6 : « les Rhodiens, Argiens d'origine, étaient contraints de se battre à la fois contre les Syracusains, Doriens comme eux, et contre leurs propres colons de Géla, qui faisaient campagne avec Syracuse. »
[33] Thucydide VII,31,5 et VII,57,10.
[34] Thucydide, VII,33,4.
[35] Thucydide VII,33,4.
[36] E. Luppino (1980, p. 140) insiste sur l'aspect politique de cette alliance et émet l'hypothèse que Démosthène avait eu la même démarche avec les Acarnaniens.
[37] L. Braccesi, 1977^2, p. 159-168
[38] IG I^2,53. Voir les travaux de S. Cataldi, 1990, p. 78-82.
[39] Diodore XIII,11,1-2.

Thucydide fait une différence bien nette entre le roi Artas et les cités grecques voisines[40]. Cette distinction naît peut-être de la nature même de l'alliance : on peut ainsi penser qu'elle autorisait entre autres la levée de quelques frondeurs. Dans tous les cas, nous avons affaire à des mercenaires, dont la qualité est même renforcée par leurs compétences techniques. Le problème se révèle en revanche beaucoup plus complexe pour les Etrusques.

Dès la première trêve hivernale (415-414), les Athéniens demandèrent des renforts à Carthage et en Etrurie[41]. Au printemps suivant, parvinrent effectivement des secours non seulement d'Italie et de Sicile mais aussi d'Etrurie selon Thucydide : « Les approvisionnements arrivaient d'Italie, de tous côtés, à l'armée. Il vint aussi aux Athéniens de nombreux concours de chez les Sicules, qui, auparavant, restaient à observer, et, de Tyrrhénie, trois navires à cinquante rames. »[42].

Se pose ici un problème pratiquement insoluble malgré l'abondante bibliographie[43] qu'il a suscitée : la nature des secours étrusques et leur lien éventuel avec la célèbre inscription de Velthur Spurinna. Si le texte de Thucydide n'apporte pas d'éléments clairs sur ce point, l'analyse de l'inscription a au contraire abouti à un faisceau d'hypothèses qu'il n'est pas inopportun de présenter.

Trouvée au nord de l'*Ara della Regina*, cette inscription appartenait aux *Elogia Tarquiniensia*, série d'inscriptions sur marbre rédigées à l'époque julio-claudienne sur la base de documents privés issus des grandes familles de Tarquinia. Elle célèbre les hauts faits d'un ancêtre de la famille des Spurinna dont la mémoire étrusque a conservé la trace. En outre, il semble être le plus ancien des personnages honorés par une statue et une inscription près du forum de la cité au I^{er} siècle de notre ère. L'inscription est

[40] Sur les relations entre Athènes et les Messapiens, voir F. D'Andria, 1988, p. 668-685 ; E. Greco, 1996, p. 162-163. Sur le roi Artas, J.-L. Lamboley, 1996, p. 375-381.
[41] Thucydide VI,88,6.
[42] Thucydide VI,103,2. Ils vont s'illustrer lors d'une bataille terrestre près du port en repoussant l'ennemi (VII,53,2 et 54).
[43] Sur la découverte, P. Romanelli, 1948, p. 264 ; M. Pallottino, 1950-1951, p. 147ss ; F. Della Corte, 1955-1956, p. 73ss. Pour les interprétations, voir *infra*.

malheureusement mutilée[44], ce qui a contribué à en multiplier les restitutions. Dans l'état actuel, elle se présente ainsi :

V R SPVR
.ARTIS F
PR MAGISTRATV. A
EXERC.TVM. HABVIT ALTE
SICILIAM DUXIT PRIMUS
ETRUSCORUM MARE C
TRAIE[CIT AQV]
AVRE[A OB VI…][45]

Ce personnage (Velthur ?) Spurinna, préteur, fut investi d'une mission officielle et exceptionnelle, puisqu'il est le premier chef étrusque à traverser la mer tyrrhénienne avec un corps de troupes. Pour ce fait d'armes, il obtint des honneurs publics, en particulier un objet en or, dont la nature reste indéterminée.

Cette inscription renvoie probablement à un épisode de la grande histoire maritime des Etrusques, mais sa datation reste problématique. Certains ont supposé qu'elle s'inscrivait dans le contexte de l'expédition athénienne et correspondait donc aux renforts mentionnés par Thucydide[46]. Selon M. Torelli[47], Velthur Spurinna aurait

[44] Notons par exemple que le fragment inférieur figuré ici entre parenthèses semble avoir disparu depuis la découverte de l'inscription. En revanche, le fragment supérieur (soit la première ligne) fut identifié plus tard par M. Torelli (1968, p. 467-470) : voir **document 1**.

[45] Nous présentons les deux restitutions qu'en ont faite J. Heurgon (1951, planche 1 fig. 2) et G. Colonna (1989, p. 366 fig. 2) :
[L]ARTIS [FIL]/ PR I[N EO] MAGISTRATV A[D CAERE]/ EXERC[I]TVM HABVIT ALTE[RVM IN]/ SICILIAM DVXIT PRIMVS [DVCVM]/ ETRVSCORVM MARE C[VM MILITE]/ TRAIECIT AQV[ILA CVM CORONA]/ AVREA OB VI[CTORIAM DONATVS].
V[ELTHV]R SPV[RINNA]/ [L]ARTIS F./ PR II [IN] MAGISTRATV A[LERIAE]/ EXERC[I]TVM HABVIT ALTE[RVM IN]/ SICILIAM DVXIT PRIMUS [OMNIUM]/ ETRVSCORVM MARE C[VM LEGIONE]/ TRAIECIT AQ[VO APOLLO CORTINA]/ AVREA OB VI[CTORIAM DONATVS EST].

[46] J. Heurgon, 1951, p. 119-137 ; J. Macintosh, 1974, p. 148-149 et M. Torelli, 1997[2], p. 203 et 222. J. Heurgon rejette une datation fixée au premier quart du Vème siècle car les arguments sont pour lui trop fragiles. Il propose en revanche plusieurs explications : celle de l'expédition athénienne ; les secours à Agathocle de 307 ; ou enfin des mercenaires étrusques et leur chef engagés par Hamilcar en 311 mais avec des réserves.

[47] M. Torelli (1975, p. 56-66) : l'auteur se conforme aussi au texte de Thucydide et suppose que ces troupes étaient destinées à des opérations terrestres (*contra* J. Heurgon, 1951, p. 133 n. 4). Sur ce point A.-M. Adam et A. Rouveret, 1990, p. 332 n. 14 et p. 353-355 (pour le contexte militaire de l'Etrurie au V^{ème} siècle).

agi en qualité de chef d'une « armée d'alliés », d'où le titre de *praetor populorum Etruriae*. Mais cette interprétation est aujourd'hui remise en cause. En fait, il s'agirait selon certains historiens[48] d'une expédition plus ancienne datée de la prise des îles Lipari vers 490-480 avant notre ère. Les dernières lignes de l'éloge renverraient au don fait par Spurinna à Apollon d'un trépied, dont le nom en latin est *cortina*[49]. De fait, l'éloge de Velthur Spurinna serait à mettre en parallèle avec l'histoire du *dux* romain Camille qui, au terme du siège de Véies, envoya à Delphes un cratère d'or. Néanmoins, une question demeure : pourquoi le nom de Sicile apparaît pour évoquer une expédition dans les îles Lipari ? G. Colonna[50] a suggéré qu'à l'époque de la rédaction de l'inscription les îles appartenaient à la province de Sicile, ce qui expliquerait que la confusion fut sciemment commise pour amplifier l'exploit. Mais cette explication ne nous semble pas suffisante, car, même si la valeur laudative de l'événement est incontestable, le fait d'armes devait être suffisamment important pour s'être transmis dans son intégralité de génération en génération. Au regard de ces remarques, l'hypothèse la plus recevable reste donc celle d'une expédition envoyée au secours des Athéniens en 414.

La geste de ce préteur qui fut le premier à traverser la Mer Tyrrhénienne semble aussi à l'origine de toute une série d'autres expéditions sur lesquelles les textes donnent des détails plus précis. Qu'il y ait eu des mercenaires dans ces expéditions successives paraît certain[51]. De fait, il faut bien convenir avec J. Heurgon que « c'est avec des campagnes de mercenaires, plus ou moins camouflées en entreprises nationales, qu'ils pouvaient le mieux composer cette tradition »[52]. Si l'expédition de Velthur Spurinna demeure pour nous sans fondement historique assuré, elle donne toutefois l'image d'une tradition qui s'est ancrée dans la mémoire collective, et qui, en dépit de son évolution

[48] M. Cristofani, 1983[2], p. 81-82 et 88-89 ; M. Pallottino, 1985, p. 3-16 ; G. Colonna, 1989, p. 361-374.
[49] G. Colonna 1989, p. 364-365.
[50] G. Colonna, 1989, p. 365 n. 17.
[51] Notamment à l'époque d'Agathocle dans les armées grecque et punique : voir partie II, chapitre VI, section III (Agathocle) et partie III, chapitre VIII, section II,3B.
[52] J. Heurgon, 1951, p. 136.

L'histoire du mercenariat en Sicile ne commence pas à la fin du V^{ème} siècle, mais elle renoue avec une tradition née de la politique des tyrans de l'époque archaïque. D'origine grecque ou sicule, nombreux furent les mercenaires qui supportèrent les régimes tyranniques de Syracuse et d'autres, et qui en obtinrent après leur service la citoyenneté[1]. Malgré le retour de la démocratie vers 466, cet héritage devait profondément marquer les esprits des Anciens comme le montrent les propos tenus par Alcibiade à la veille de l'expédition d'Athènes : « les cités y sont très peuplées, mais de masses hétérogènes, et changements ou nouvelles admissions de citoyens s'y opèrent facilement »[2].

Après un intermède d'un demi-siècle, le mercenariat réapparut sur l'île à la faveur de deux événements majeurs : l'expédition d'Athènes et le retour du stratège banni Hermocrate. Deux facteurs inhérents au contexte sicilien contribuèrent ensuite à son formidable essor : d'une part, la lutte farouche contre l'ennemi carthaginois, d'autre part, la résurgence des régimes tyranniques. Sous le long règne de Denys l'Ancien, le mercenariat connut une phase d'expansion sans précédent. En dépit de la crise qui suivit la disparition du tyran syracusain, le mercenariat conserva une place importante dans la cité et finit même par se retrouver au cœur des luttes politiques. Ainsi la Sicile apparaît pour la première moitié du IV^{ème} siècle comme le meilleur « terrain d'observation » du phénomène du mercenariat en Occident.

[1] Sur cette période, Cl. Mossé, 1969, p. 79-90 ; N. Luraghi, 1994, p. 119-185 et 231-373 ; M. Bettalli, 1995, p. 92-99 ; G. Mafodda, 1998, p. 19-31.
[2] Thucydide VI,17,2.

CHAPITRE I

LA RÉINTRODUCTION DU MERCENARIAT EN SICILE À LA FIN DU V^{ÈME} SIÈCLE

Depuis la chute des tyrans, la plupart des cités grecques avaient rompu avec l'usage de mercenaires qui étaient devenus entre temps une menace pour leur propre cohésion civique et sociale.

Pourtant, moins d'un demi-siècle plus tard, deux épisodes devaient permettre d'engager une réintroduction progressive du mercenariat sur l'île : d'une part, l'expédition des Athéniens en Sicile pendant laquelle des mercenaires combattirent dans les deux camps ; d'autre part, le retour d'exil d'Hermocrate, retour qu'il accomplit à la tête d'un millier de mercenaires.

Au regard des textes, ces deux événements ont eu des incidences capitales dans l'histoire sicilienne, mais ils ont surtout favorisé à des degrés divers la réapparition du mercenariat.

Une analyse de ces deux épisodes conduira également à nous interroger sur la situation du mercenariat à l'aube du règne de Denys l'Ancien.

SECTION I - L'EXPÉDITION DE SICILE

Episode majeur de la guerre du Péloponnèse[3], l'expédition de Sicile marque une étape symbolique de notre analyse : la réintroduction du mercenariat en Occident. En effet, si l'habitude commençait à se prendre en Grèce d'employer des mercenaires[4], la réalité était assez différente en Sicile. Les tyrannies du début du V^{ème} siècle s'étaient appuyées sur des mercenaires pour consolider leur pouvoir. Mais après leur chute, les cités n'avaient eu de cesse de se débarrasser de ces groupes qui avaient souvent été

[3] Thucydide,VII,87,5.
[4] M. Bettalli, 1995, p. 123-136.

intégrés au corps civique en récompense de leurs services : ainsi, après la chute de Thrasybule, les mercenaires faits citoyens entrèrent en conflit avec les Syracusains et partirent finalement à Messine[5]. Ces affrontements, autant politiques que sociaux, avaient créé un climat de graves difficultés jusqu'à la deuxième moitié du V^{ème} siècle[6]. Pourtant, malgré ce lourd héritage, la Sicile devait finalement renouer avec cette pratique si décriée.

Il n'est pas question de revenir en détail sur l'histoire de cette expédition pour laquelle il existe de nombreux témoignages anciens[7]. Néanmoins un rapide exposé des principaux événements est utile.

En tout premier lieu, il faut rappeler que, durant les années 427/424, Athènes avait soutenu ses alliés de Léontinoi et de Rhégion contre Syracuse. Cette dernière, qui avait retrouvé sa puissance et ne dédaignait pas de reprendre une politique expansionniste, parvint pourtant à rétablir un consensus entre les diverses cités. Au congrès de Géla, Hermocrate[8] se fit l'artisan de la paix et de l'unité retrouvée, et il permit ainsi le renvoi de l'expédition athénienne. Syracuse conservait aussi sa position hégémonique sur l'île, même si des luttes intestines entravaient la sérénité de sa vie politique intérieure[9].

Le prétexte qui justifia le retour d'Athènes en 415 fut fourni par des différends territoriaux entre Sélinonte et Egeste, cette dernière étant son alliée. Ne pouvant plus faire face aux prétentions de Sélinonte, Egeste fit appel à Athènes qui dépêcha sur place une ambassade chargée d'enquêter sur la situation. A leur retour, les Athéniens décidèrent de porter secours à leur alliée sicilienne et même « s'ils voyaient la guerre

---

[5] Diodore XI,76,5. Voir S. Berger, 1992, p. 34-38 et M. Bettalli, 1995, p. 92-99.

[6] Thucydide, VI,17,2.

[7] Les sources principales sont : Thucydide VI,24-72 ; VII, 1-87 ; Diodore de Sicile, XII,82,3-84,3 ; XIII,2-19 et 28 ; Plutarque, *Nicias*, 14-30. Pour une critique de ces sources, nous renvoyons à : U. Laffi, 1970, p. 277-307 ; 1974, p. 18-45 (dans cet article, l'auteur essaie de reconstituer la tradition sicilienne sur ces événements à travers Diodore, Plutarque et des extraits de Polyen) ; P. Pédech, 1980, p. 1711-1734.
Pour l'histoire de l'expédition, voir D. Kagan, 1981, p. 157-353 ; M. Finley, 1986, p. 78-80 ; M. Giangiulio, 1987, p. 54 ; D. Muratore, 1992, p. 37-62 (l'article traite en particulier des débuts de l'expédition).

[8] Thucydide, IV,59-65.

[9] IV,58-65. Ce sont en particulier les luttes politiques entre démocrates (Athénagoras) et oligarques (Hermocrate).

tourner à leur avantage, de rétablir les Léontins et, plus généralement, de régler les affaires de Sicile au mieux de ce qu'ils jugeraient l'intérêt d'Athènes. »[10]. Ainsi, derrière cette entreprise se cachait un motif moins équivoque selon Thucydide : « Leur plus véritable motif était le désir qu'ils avaient de la soumettre tout entière ; mais ils voulaient en même temps, par un prétexte spécieux, porter secours à leurs frères de race et aux alliés qu'ils s'étaient acquis. »[11]

Malgré des débats contradictoires sur la nécessité d'une telle expédition, débats largement rapportés par Thucydide[12], la flotte placée sous les ordres de Nicias, Alcibiade et Lamachos fit voile vers la Sicile dès juin 415. Après un itinéraire qui emprunta la voie longeant toute la côté méridionale de Grande Grèce[13], les Athéniens s'installèrent à Catane qu'ils transformèrent en base d'opérations[14]. En dépit du départ d'Alcibiade, qui, compromis dans l'affaire des Hermès mutilés, dut quitter alors l'expédition, ils décidèrent rapidement de mener une attaque directe sur Syracuse : ce fut la bataille de l'Olympieion[15] qui signa la première victoire des Athéniens.

Durant l'hiver 415/4, les deux belligérants essayèrent de renforcer leurs rangs en mettant à contribution leurs alliances : les Athéniens réclamèrent des renforts et les Syracusains sollicitèrent l'assistance de Corinthe et de Sparte. De fait, les premiers obtinrent des secours venus de Sicile, alors que les seconds en reçurent de Corinthe et de Sparte, en particulier le soutien du stratège lacédémonien Gylippe.

La nouvelle année de campagne s'annonça par une double offensive athénienne sur Syracuse. Sa réussite permit aux Athéniens non seulement de prendre le contrôle des Epipoles, mais aussi de conforter leur position en Sicile. En effet, cette victoire décida enfin les Sicules et les Tyrrhéniens[16] à envoyer des renforts aux Athéniens. Mais

---

[10] Thucydide, VI,8,2.
[11] Thucydide, VI,6,1.
[12] Thucydide, VI,9-26. Voir aussi D. Kagan, 1981, p. 159-191.
[13] Sur les relations entre Athènes et les principales cités italiotes, F. Sartori, 1973-1974, p. 620-626 ; M. Giangiulio, 1987, p. 54.
[14] Thucydide VI,51 ; Diodore de Sicile, XIII,4,3-5 ; Plutarque, *Nicias*, 16, 1-3.
[15] Thucydide VI,66-71 ; Diodore, XIII,6,5-6 ; Plutarque, *Nicias*, 16,4-7.
[16] Thucydide, VI,88,6. *HCT* IV, p. 439.D. Kagan, 1981, p. 249 : l'auteur souligne que les Etrusques s'étaient déjà battus contre Syracuse vers 453 (Diodore de Sicile, XI,88,4). Il faut aussi ajouter que les Athéniens vont chercher de l'aide auprès de Carthage (D. Kagan, 1981, p. 248-250).

plusieurs circonstances devaient retourner peu à peu la situation : la mort de Lamachos sur le champ de bataille, et surtout l'arrivée de Gylippe suivie de ses premiers succès dès le mois d'août 414.

Durant la trêve hivernale, de nouveaux secours arrivèrent d'Athènes avec à leur tête Démosthène et Eurymédon. Du côté syracusain, des renforts vinrent consolider leur armée, mais surtout la cité profita de l'hiver pour améliorer l'équipement de ses navires. Mais ce fut en Grèce que la situation évolua considérablement.

Dès le printemps, les Lacédémoniens envahirent l'Attique et fortifièrent Décélie : cet acte qui menaçait directement Athènes signifiait aussi que la cité devait se battre désormais sur deux fronts. En Sicile, la situation devint par ailleurs vite intenable. Les Athéniens perdirent d'abord le Plemmyrion[17], perte que Thucydide commente avec une certaine lucidité : « de façon générale, l'opération avait plongé l'armée dans la stupeur et le découragement. ». En effet, elle augurait mal de la suite des événements car, après qu'ils eurent perdu leur base d'opérations, ce fut aussi la maîtrise des combats sur mer qui finit par leur échapper. De fait, après plusieurs batailles navales, le coup de grâce leur fut porté lors d'une ultime attaque. Après ce désastre, Nicias opta malencontreusement pour une retraite par terre : les Syracusains capturèrent les chefs, Nicias et Démosthène, et les exécutèrent ; des milliers de soldats furent emprisonnés dans les Latomies.

L'expédition de Sicile incarne probablement l'un des conflits les plus âpres de la guerre du Péloponnèse. La position de Syracuse l'obligeait à mener une lutte déterminée contre l'envahisseur athénien. Quant aux Athéniens, l'expédition elle-même et le sort funeste des soldats éprouvèrent considérablement les consciences[18].

---

[17] Thucydide, VII,24,3

[18] Thucydide, VIII,1,1-2 : « Quand Athènes fut informée, elle resta longtemps incrédule, fût-ce devant les soldats authentiques qui, rescapés de l'action même, apportaient des informations certaines : les Athéniens ne pouvaient croire à une destruction si complète de toutes leurs forces. Puis quand ils comprirent la vérité, on les vit s'en prendre aux orateurs qui avaient soutenu l'envoi de l'expédition – comme si le peuple ne l'avait pas voté lui-même ; la colère visait aussi les diseurs d'oracles, les devins, tous ceux dont les prophéties, d'une façon ou d'une autre, avaient, à l'époque, nourri leur espoir de prendre la Sicile. De toute part tout allait mal pour eux et, sous le coup de l'événement, ils étaient remplis d'une peur et d'une consternation extrêmes. ».

L'expédition de Sicile fut également marquée par l'ampleur des forces mobilisées de part et d'autre. De fait, le recours à des troupes soldées devint très rapidement nécessaire. C'est du reste en ce sens qu'intervint Nicias dans son discours prononcé devant l'assemblée athénienne au moment des préparatifs : « Dans ces conditions, je suis d'avis qu'il nous faut emmener, d'abord, une infanterie lourde nombreuse, levée chez nous et chez nos alliés – qu'il s'agisse de nos sujets d'empire ou de tels Péloponnésiens que nous pourrons soit gagner à notre cause, soit nous attacher par une solde ; - de plus, des archers et des frondeurs en nombre, afin de tenir tête à la cavalerie adverse… »[19].

Plusieurs catalogues des forces déployées sont fournis par les auteurs anciens, en particulier Thucydide, à des moments déterminants du conflit. Lors du départ de l'expédition, l'historien athénien passe en revue les troupes athéniennes[20] : parmi les hoplites se trouvaient « cinq cents Argiens, plus deux cent cinquante Mantinéens et mercenaires » ; dans les 480 archers, 80 Crétois qui sont aussi des mercenaires ; enfin 700 frondeurs rhodiens dont le statut reste difficile à définir[21]. La proportion de ces mercenaires est relativement faible par rapport au total des troupes. Mais elle s'accroît lors de l'arrivée des renforts de 414/413. Diodore[22] fournit une description succincte de ces forces, mais les informations sont heureusement plus précises chez Thucydide. En effet, avant d'entamer leur traversée, les deux chefs Démosthène et Eurymédon étoffèrent les rangs de l'armée. Ils levèrent d'abord à Corcyre des hoplites puis en Acarnanie et dans la région environnante « des frondeurs et des *acontistes* » (σφενδονήτας τε καὶ ἀκοντιστὰς)[23]. Arrivèrent aussi trop tard à Athènes des « Thraces de la tribu des Diens, au nombre de treize cents peltastes. Ils devaient accompagner Démosthène en Sicile ; mais, comme ils étaient arrivés en retard, les Athéniens se proposaient de les renvoyer en Thrace, d'où ils venaient. Les conserver, avec la guerre menée contre Athènes depuis Décélie, apparaissait trop onéreux ; leur

[19] Thucydide, VI,22.
[20] Thucydide, VI,43
[21] Thucydide, VI,43. Voir *HCT* IV, p. 310 ; M. Bettalli, 1995, p. 136 n. 45.
[22] Diodore, XIII,11,1-2.
[23] Thucydide, VII,31,5.

solde était, en effet, d'une drachme par homme et par jour. »[24]. Notons au passage que c'est une des rares mentions du taux de rémunération des mercenaires dont nous disposons pour cette période.

Parvenus ensuite près des côtes de l'Iapygie, ils abordèrent aux îles Choirades et embarquèrent « quelque cent cinquante *acontistes*, Iapygiens de race messapienne »[25] qui étaient encore des mercenaires selon l'historien athénien[26]. Puis à Thourioi, ils complétèrent leurs contingents avec 700 hoplites et 300 *acontistes*, que la cité mettait à leur disposition au titre d'alliée. Il faut aussi ajouter à ces recrues une mention indirecte apportée par Diodore[27] selon laquelle des Campaniens furent engagés pour soutenir les Athéniens mais arrivèrent sans doute trop tard pour participer aux opérations.

Du côté péloponnésien, la présence de mercenaires est signalée par Thucydide lors de l'envoi de renforts corinthiens au printemps 413 : « peu après leur départ, les Corinthiens envoyèrent cinq cents hoplites – les uns levés à Corinthe même, les autres pris en solde parmi les Arcadiens ; ils les avaient mis sous les ordres du Corinthien Alexarchos. »[28].

Un extrait du récit de Thucydide[29] constitue certainement le catalogue le plus exceptionnel que nous possédons sur les forces en présence. Après avoir énuméré dans le détail les forces régulières (Athéniens et clérouques), puis celles des sujets d'empire et des « alliés autonomes », il en vient à tous ceux qui « se joignaient plus volontairement à l'expédition » : « les Argiens accompagnaient, Doriens contre Doriens, les Athéniens, Ioniens, moins en raison de leur alliance que par hostilité pour Lacédémone et en vue d'avantages individuels immédiats (τῆς παραυτίκα ἕκαστοι

[24] Thucydide, VII,27,1-2. *HCT* IV, p. 405.
[25] Thucydide, VII,33,4. D. Kagan, 1981, p. 308.
[26] Thucydide, VII,57,11.
[27] Diodore, XIII,44,1-4 ou 55,7-8.
[28] Thucydide, VII,19,4. *HCT* IV, p. 411-412. Notons que des Arcadiens étaient présents dans les deux camps. Il faut aussi signaler que les Spartiates disposaient de l'aide alliée des Béotiens et des Thespiens (Thucydide VII,19,3 et 43,7). Voir M. Sordi, 1995, p. 121-124.
[29] Thucydide VII,57,9-11.

ἰδίας ὠφελίας) ; les Mantinéens et d'autres Arcadiens étaient là comme mercenaires (μισθοφόροι) : habitués, à ce titre, à marcher contre tous ceux qu'on leur désignait comme ennemis, le profit (διὰ κέρδος) leur faisait, dans l'occurrence, considérer aussi bien comme tels leurs compatriotes venus avec les Corinthiens ; il y avait, enfin, des Crétois et des Etoliens[30], déterminés, eux aussi, par l'appât d'une solde (μισθῷ πεισθέντες), mais avec cette circonstance pour les Crétois qu'ayant été, à côté des Rhodiens, les fondateurs de Géla, ce n'était pas avec leurs colons, mais contre leurs colons, que, de leur gré, la solde (μετὰ μισθοῦ) les amenait.

Quelques Acarnaniens également étaient venus en auxiliaires, à la fois pour le profit, et, plus encore, par amitié pour Démosthène et dévouement aux Athéniens, dont ils étaient les alliés. Ces peuples appartenaient à la région limitée par le golfe d'Ionie. Mais avec eux participaient encore à la campagne, - en Italie, les Grecs de Thourioi et de Métaponte, contraints à cela, dans le moment, par les circonstances révolutionnaires au milieu desquelles ils se débattaient ; - en Sicile, les Grecs de Naxos et de Catane, et des barbares : les Egestains (ceux-là mêmes qui avaient fait appel à Athènes), et la majorité des Sicules ; - en dehors enfin, de la Sicile, quelques Tyrrhéniens, par suite de désaccords avec Syracuse, et des Iapygiens, en qualité de mercenaires (μισθοφόροι). Telle était au juste la liste des peuples faisant campagne avec les Athéniens. ».

A partir du catalogue proposé par Thucydide, quels peuples peuvent-être effectivement considérés comme mercenaires ? Sont explicitement qualifiés comme tels les Mantinéens, des Arcadiens et des Iapygiens. Néanmoins, les Crétois et les Etoliens semblent aussi appartenir à cette catégorie puisqu'ils sont « déterminés par l'appât d'une solde ». De même, les Acarnaniens semblent davantage motivés par le profit que par leur alliance avec Athènes. Seuls les Tyrrhéniens se sont engagés en raison de leurs différends politiques avec Syracuse (κατὰ διαφορὰν Συρακοσίων).

Ainsi, la raison principale de l'engagement de ces divers peuples réside dans la solde ou du moins dans l'espoir du profit que l'expédition laisse présager. Il faut ici faire deux remarques. D'une part, Thucydide a bien des difficultés à trouver une

[30] *HCT* IV, p. 439 ; ils ont sans doute été recrutés par Démosthène : Thucydide VII,31,5 ; 33,3.

justification politique et morale pour expliquer leur place dans l'armée athénienne. Car, comme M. Bettalli le montre[31], c'est en fait l'ancien système de valeurs fondé sur une origine ethnique commune, ou sur les liens entre mère-patrie et colonies[32], qui vole en éclats, puisque la solidarité se construit sur des rapports de profit et d'argent. Mais malgré sa clairvoyance, le grand historien semble ne pas saisir justement les enjeux de ce phénomène pour les cités grecques.

D'autre part, si la nature de ces rapports s'appuie désormais sur un intérêt immédiat, l'argent, on peut alors s'interroger sur le sens véritable des alliances mises en place. En effet, l'alliance évolue manifestement vers un statut plus large et plus vague : ainsi les démarches de Démosthène auprès des Acarnaniens[33] et des Iapygiens[34] ont probablement incité à l'enrôlement de mercenaires. On peut donc supposer que ces « alliances » servaient en fait de façade à une embauche plus étendue que celle de troupes alliées.

D'après cette analyse, la présence de mercenaires provenant de régions d'Occident est assurée et elle doit donc retenir notre attention. En premier lieu, considérons le cas des Iapygiens qui sont enrôlés par Démosthène. A leur propos, Thucydide fait référence à une vieille alliance (τινα παλαιὰν φιλίαν)[35] entre leur souverain Artas et Athènes. Pourtant il n'a jamais lui-même mentionné l'existence d'une telle alliance lors de la première expédition de 427/424[36]. Ce problème a suscité de nombreuses discussions depuis les analyses faites par L. Braccesi[37] qui rapprochait cette alliance d'une inscription attique assez mutilée du Vème siècle[38]. Il faut ajouter que Diodore[39] parle plutôt d'une συμμαχία entre Athènes et les Messapiens. Mais,

[31] M. Bettalli, 1995, p. 138.
[32] Thucydide VII,57, 6 : « les Rhodiens, Argiens d'origine, étaient contraints de se battre à la fois contre les Syracusains, Doriens comme eux, et contre leurs propres colons de Géla, qui faisaient campagne avec Syracuse. »
[33] Thucydide VII,31,5 et VII,57,10.
[34] Thucydide, VII,33,4.
[35] Thucydide VII,33,4.
[36] E. Luppino (1980, p. 140) insiste sur l'aspect politique de cette alliance et émet l'hypothèse que Démosthène avait eu la même démarche avec les Acarnaniens.
[37] L. Braccesi, 1977^2, p. 159-168
[38] IG I^2,53. Voir les travaux de S. Cataldi, 1990, p. 78-82.
[39] Diodore XIII,11,1-2.

Thucydide fait une différence bien nette entre le roi Artas et les cités grecques voisines[40]. Cette distinction naît peut-être de la nature même de l'alliance : on peut ainsi penser qu'elle autorisait entre autres la levée de quelques frondeurs. Dans tous les cas, nous avons affaire à des mercenaires, dont la qualité est même renforcée par leurs compétences techniques. Le problème se révèle en revanche beaucoup plus complexe pour les Etrusques.

Dès la première trêve hivernale (415-414), les Athéniens demandèrent des renforts à Carthage et en Etrurie[41]. Au printemps suivant, parvinrent effectivement des secours non seulement d'Italie et de Sicile mais aussi d'Etrurie selon Thucydide : « Les approvisionnements arrivaient d'Italie, de tous côtés, à l'armée. Il vint aussi aux Athéniens de nombreux concours de chez les Sicules, qui, auparavant, restaient à observer, et, de Tyrrhénie, trois navires à cinquante rames. »[42].

Se pose ici un problème pratiquement insoluble malgré l'abondante bibliographie[43] qu'il a suscitée : la nature des secours étrusques et leur lien éventuel avec la célèbre inscription de Velthur Spurinna. Si le texte de Thucydide n'apporte pas d'éléments clairs sur ce point, l'analyse de l'inscription a au contraire abouti à un faisceau d'hypothèses qu'il n'est pas inopportun de présenter.

Trouvée au nord de l'*Ara della Regina*, cette inscription appartenait aux *Elogia Tarquiniensia*, série d'inscriptions sur marbre rédigées à l'époque julio-claudienne sur la base de documents privés issus des grandes familles de Tarquinia. Elle célèbre les hauts faits d'un ancêtre de la famille des Spurinna dont la mémoire étrusque a conservé la trace. En outre, il semble être le plus ancien des personnages honorés par une statue et une inscription près du forum de la cité au I^{er} siècle de notre ère. L'inscription est

[40] Sur les relations entre Athènes et les Messapiens, voir F. D'Andria, 1988, p. 668-685 ; E. Greco, 1996, p. 162-163. Sur le roi Artas, J.-L. Lamboley, 1996, p. 375-381.
[41] Thucydide VI,88,6.
[42] Thucydide VI,103,2. Ils vont s'illustrer lors d'une bataille terrestre près du port en repoussant l'ennemi (VII,53,2 et 54).
[43] Sur la découverte, P. Romanelli, 1948, p. 264 ; M. Pallottino, 1950-1951, p. 147ss ; F. Della Corte, 1955-1956, p. 73ss. Pour les interprétations, voir *infra*.

malheureusement mutilée[44], ce qui a contribué à en multiplier les restitutions. Dans l'état actuel, elle se présente ainsi :

V R SPVR
.ARTIS F
PR MAGISTRATV. A
EXERC.TVM. HABVIT ALTE
SICILIAM DUXIT PRIMUS
ETRUSCORUM MARE C
TRAIE[CIT AQV]
AVRE[A OB VI…][45]

Ce personnage (Velthur ?) Spurinna, préteur, fut investi d'une mission officielle et exceptionnelle, puisqu'il est le premier chef étrusque à traverser la mer tyrrhénienne avec un corps de troupes. Pour ce fait d'armes, il obtint des honneurs publics, en particulier un objet en or, dont la nature reste indéterminée.

Cette inscription renvoie probablement à un épisode de la grande histoire maritime des Etrusques, mais sa datation reste problématique. Certains ont supposé qu'elle s'inscrivait dans le contexte de l'expédition athénienne et correspondait donc aux renforts mentionnés par Thucydide[46]. Selon M. Torelli[47], Velthur Spurinna aurait

[44] Notons par exemple que le fragment inférieur figuré ici entre parenthèses semble avoir disparu depuis la découverte de l'inscription. En revanche, le fragment supérieur (soit la première ligne) fut identifié plus tard par M. Torelli (1968, p. 467-470) : voir **document 1**.

[45] Nous présentons les deux restitutions qu'en ont faite J. Heurgon (1951, planche 1 fig. 2) et G. Colonna (1989, p. 366 fig. 2) :
[L]ARTIS [FIL]/ PR I[N EO] MAGISTRATV A[D CAERE]/ EXERC[I]TVM HABVIT ALTE[RVM IN]/ SICILIAM DVXIT PRIMVS [DVCVM]/ ETRVSCORVM MARE C[VM MILITE]/ TRAIECIT AQV[ILA CVM CORONA]/ AVREA OB VI[CTORIAM DONATVS].
V[ELTHV]R SPV[RINNA]/ [L]ARTIS F./ PR II [IN] MAGISTRATV A[LERIAE]/ EXERC[I]TVM HABVIT ALTE[RVM IN]/ SICILIAM DVXIT PRIMUS [OMNIUM]/ ETRVSCORVM MARE C[VM LEGIONE]/ TRAIECIT AQ[VO APOLLO CORTINA]/ AVREA OB VI[CTORIAM DONATVS EST].

[46] J. Heurgon, 1951, p. 119-137 ; J. Macintosh, 1974, p. 148-149 et M. Torelli, 1997[2], p. 203 et 222. J. Heurgon rejette une datation fixée au premier quart du Vème siècle car les arguments sont pour lui trop fragiles. Il propose en revanche plusieurs explications : celle de l'expédition athénienne ; les secours à Agathocle de 307 ; ou enfin des mercenaires étrusques et leur chef engagés par Hamilcar en 311 mais avec des réserves.

[47] M. Torelli (1975, p. 56-66) : l'auteur se conforme aussi au texte de Thucydide et suppose que ces troupes étaient destinées à des opérations terrestres (*contra* J. Heurgon, 1951, p. 133 n. 4). Sur ce point A.-M. Adam et A. Rouveret, 1990, p. 332 n. 14 et p. 353-355 (pour le contexte militaire de l'Etrurie au V^{ème} siècle).

agi en qualité de chef d'une « armée d'alliés », d'où le titre de *praetor populorum Etruriae*. Mais cette interprétation est aujourd'hui remise en cause. En fait, il s'agirait selon certains historiens[48] d'une expédition plus ancienne datée de la prise des îles Lipari vers 490-480 avant notre ère. Les dernières lignes de l'éloge renverraient au don fait par Spurinna à Apollon d'un trépied, dont le nom en latin est *cortina*[49]. De fait, l'éloge de Velthur Spurinna serait à mettre en parallèle avec l'histoire du *dux* romain Camille qui, au terme du siège de Véies, envoya à Delphes un cratère d'or. Néanmoins, une question demeure : pourquoi le nom de Sicile apparaît pour évoquer une expédition dans les îles Lipari ? G. Colonna[50] a suggéré qu'à l'époque de la rédaction de l'inscription les îles appartenaient à la province de Sicile, ce qui expliquerait que la confusion fut sciemment commise pour amplifier l'exploit. Mais cette explication ne nous semble pas suffisante, car, même si la valeur laudative de l'événement est incontestable, le fait d'armes devait être suffisamment important pour s'être transmis dans son intégralité de génération en génération. Au regard de ces remarques, l'hypothèse la plus recevable reste donc celle d'une expédition envoyée au secours des Athéniens en 414.

La geste de ce préteur qui fut le premier à traverser la Mer Tyrrhénienne semble aussi à l'origine de toute une série d'autres expéditions sur lesquelles les textes donnent des détails plus précis. Qu'il y ait eu des mercenaires dans ces expéditions successives paraît certain[51]. De fait, il faut bien convenir avec J. Heurgon que « c'est avec des campagnes de mercenaires, plus ou moins camouflées en entreprises nationales, qu'ils pouvaient le mieux composer cette tradition »[52]. Si l'expédition de Velthur Spurinna demeure pour nous sans fondement historique assuré, elle donne toutefois l'image d'une tradition qui s'est ancrée dans la mémoire collective, et qui, en dépit de son évolution

[48] M. Cristofani, 1983[2], p. 81-82 et 88-89 ; M. Pallottino, 1985, p. 3-16 ; G. Colonna, 1989, p. 361-374.
[49] G. Colonna 1989, p. 364-365.
[50] G. Colonna, 1989, p. 365 n. 17.
[51] Notamment à l'époque d'Agathocle dans les armées grecque et punique : voir partie II, chapitre VI, section III (Agathocle) et partie III, chapitre VIII, section II,3B.
[52] J. Heurgon, 1951, p. 136.

vers des formes plus marginales comme le mercenariat, permettait aux Etrusques de perpétuer le souvenir de leur grandeur maritime passée.

Enfin, il faut terminer cette analyse par le cas singulier des Campaniens qui nous est indirectement fourni par le témoignage de Diodore. En effet, selon l'historien d'Agyrium, ils furent engagés par les cités chalcidiennes pour soutenir Athènes mais arrivèrent sur l'île seulement dans la dernière phase du conflit (hiver 414/413)[53]. Parmi les cités chalcidiennes acquises à la défense d'Athènes[54] figuraient Léontinoi, Naxos et Catane qui devaient encore disposer de relations avec la Campanie grecque. Ces mercenaires seraient vraisemblablement passés par la cité de Naples qui a pu alors jouer un rôle de relais[55].

Un aspect du texte de Diodore apporte aussi deux informations essentielles. En effet, lorsque les Carthaginois engagèrent ces Campaniens, ils leur procurèrent des chevaux. Ainsi on peut en déduire que le recrutement précédemment effectué par les cités chalcidiennes visait à pallier les difficultés que les Athéniens rencontraient pour obtenir de la cavalerie[56], point faible de leur dispositif militaire. Ils avaient essayé d'en lever auprès des Sicules[57], mais leur nombre était resté beaucoup trop réduit.

Cette fonction de cavaliers permet aussi d'identifier ces mercenaires à des *equites Campani*, qui sont enrôlés pour la première fois en Sicile. Selon M.W. Frederiksen[58], l'origine de la cavalerie campanienne remonterait à l'époque de la colonisation grecque en Italie, en particulier à la position de Cumes qui aurait servi de relais dans sa diffusion en Campanie dès le VI^{ème} siècle. Sa réputation s'était ensuite affirmée dans les guerres samnites[59]. De fait, l'image de l'*eques Campanus* est devenue

[53] G. Tagliamonte (1994, p. 128) suppose qu'ils ont assisté au siège de Syracuse à l'été 413 mais sans intervenir directement.
[54] M. Giuffrida, 1980, p. 1139-1156.
[55] G. Tagliamonte, 1994, p. 128-129.
[56] G.R. Bugh, 1979, p. 157-166.
[57] Thucydide VI,98,1 ; Diodore XIII,7,4.
[58] M.W. Frederiksen, 1968, p. 3-31, en particulier p. 14-31.
[59] G. Tagliamonte, 1994, p. 128-129.

peu à peu une référence guerrière et sociale par excellence[60], même pour tous ceux qui n'appartenaient pas aux élites locales.

« Figure dominante de la société locale de la fin du V^{ème} siècle au III^{ème} siècle avant notre ère »[61], les *equites Campani* furent souvent présents dans les conflits de Sicile en tant que mercenaires. Ainsi nous aurons d'autres occasions de croiser leur chemin dans les pages suivantes.

Au terme de cette analyse, deux observations sont possibles. L'expédition de Sicile, et plus généralement la Guerre du Péloponnèse, sont des étapes fondamentales dans l'histoire du mercenariat à l'époque classique. Plusieurs raisons sont à l'origine de la réapparition d'une pratique plus ou moins bannie depuis l'âge des tyrans. D'une part, l'ampleur des forces engagées obligeait les cités à combler la carence progressive en soldats ; cette nécessité était d'autant plus criante que le théâtre des opérations était lointain : Nicias insiste sur la nécessité « d'emmener une infanterie lourde nombreuse, [...] des archers et des frondeurs en nombre, [...] pour les vaisseaux, [de] nous assurer une large supériorité numérique, de manière à faciliter l'arrivage des approvisionnements »[62]. D'autre part, si l'argument démographique reste fondamental[63], il faut aussi constater que les recrutements opérés par les Athéniens en Occident visaient à se procurer des mercenaires dont la technicité militaire pouvait apporter un avantage sur le plan stratégique. De ce point de vue, il suffit de citer les exemples des Iapygiens et des Campaniens. Leur recrutement était certes conjoncturel, mais il révèle bien qu'une évolution dans l'art de la guerre s'est amorcée.

Néanmoins, l'emploi des mercenaires dans l'expédition de Sicile ne doit pas être surévalué : il fut sans doute limité à quelques centaines d'hommes dans les deux camps. En outre, seules les cités chalcidiennes de Sicile ont enrôlé directement des mercenaires.

---

[60] Sur les représentations iconographiques de la fin du IV^{ème} siècle, voir Cl. Nicolet, 1962, p. 463-517.
[61] G. Tagliamonte, 1994, p. 118-119.
[62] Thucydide, VI,22.
[63] L. Marinovic, 1988, p.21 : « Il nous semble que le développement du mercenariat à cette époque fut déterminé par le désir de renforcer par des contingents mercenaires les troupes fournies par les alliés en nombre tout à fait insuffisant pour une grande expansion panhellénique. ». Les tentations hégémoniques d'une cité étaient obligatoirement limitées par ses capacités démographiques.

La principale mutation qui s'observe dans ce conflit correspond peut-être à cette politique d'ouverture entreprise par Athènes à l'égard du monde barbare occidental. Un extrait assez singulier du récit de Thucydide est révélateur de cet état d'esprit. Après sa fuite et son arrivée à Sparte, Alcibiade prononça un discours devant l'assemblée spartiate et y dévoila les intentions secrètes d'Athènes : « Que ce projet réussît, soit complètement, soit même en majeure partie, nous nous attaquions alors au Péloponnèse, ramenant d'abord en totalité les forces grecques que nous nous étions adjointes là-bas, puis de nombreux barbares que nous prenions à notre solde, Ibères et autres, reconnus comme étant, parmi les barbares de là-bas, les plus belliqueux, enfin des trières que nous construisions en quantité en plus des nôtres, grâce au bois abondant d'Italie. »[64].

Bien que le discours soit empreint d'une forte tonalité rhétorique et quasi épique pour inciter les Spartiates à la guerre, il montre surtout qu'un objectif d'Athènes était d'exploiter les ressources humaines – presque inépuisables – du monde occidental[65]. Durant l'expédition, elle avait effectivement cherché l'assistance de certains peuples barbares, mais sans commune mesure avec les propos du stratège exilé et passé à l'ennemi. Cette ouverture était justifiée par un contexte peu favorable à Athènes : le recours à des forces barbares était un moyen pratique de pouvoir faire face aux difficultés militaires.

Mais dans le même temps, elle annonce peut-être un changement latent dans la perception des Barbares. Quelques années plus tard, un tyran comme Denys de Syracuse saura lui aussi faire appel à ces peuples.

Grecs ou Barbares, les mercenaires ont surtout servi de complément aux forces civiques durant la Guerre du Péloponnèse[66]. Cette place sera prépondérante au IV^{ème} siècle et elle se renforcera notamment en Sicile.

---

[64] Thucydide, VI,90,3.
[65] Il est intéressant de noter qu'Alcibiade grossit le projet des Athéniens à l'ensemble du bassin méditerranéen occidental qui est ici perçu comme un espace aux potentialités multiples, y compris en mercenaires.
[66] L. Marinovic, 1988, p. 22.

SECTION II - HERMOCRATE OU L'IMPOSSIBLE RETOUR À SYRACUSE

Hermocrate[67] est l'un des rares Grecs de Sicile dont l'historiographie ancienne a transmis un portrait honorable, presque à l'égal de ses contemporains. Un historien aussi avisé que Thucydide n'hésite pas à lui reconnaître des qualités de grand général et d'homme politique d'envergure. Orateur de talent[68], stratège habile, il fait ainsi partie du cercle très fermé des grands personnages qui ont séduit l'historien athénien[69].

Certes, cette tradition historiographique favorable s'explique aisément dans le contexte de l'expédition de Sicile : il incarne sans nul doute le symbole de la résistance syracusaine face à l'envahisseur athénien. Mais cette image évolue radicalement au fil de sa carrière, à tel point que certains historiens modernes ont parfois reconnu en lui un « tyran manqué »[70]. C'est cette période de la vie d'Hermocrate, qui fait suite à l'expédition athénienne, que nous nous proposons d'examiner.

Après la défaite infligée aux Athéniens en Sicile, Hermocrate décida vraisemblablement de poursuivre la lutte aux côtés de Sparte en mer Egée. C'est ce que laisse supposer Thucydide lorsqu'il décrit les opérations autour de Milet en 412 : « Pour les Siciliens, pressés surtout par Hermocrate de Syracuse de participer maintenant à la chute finale d'Athènes, Syracuse avait envoyé vingt navires et Sélinonte deux »[71]. Qu'il fût ou non l'instigateur de cette aide appuyée aux Spartiates, il n'en reste pas moins qu'il remplit alors un rôle de leader dans l'armée spartiate : sa confrontation avec le satrape Tissapherne[72] et la pâle personnalité du chef spartiate Astyochos[73] sont autant de

[67] W. Lendschau, « Hermokrates1 », *RE*, n°8-1, 1912, col. 883-887 ; H.D. Westlake, 1958, p. 239-268 ; K.F. Stroheker, 1958, p. 33-35 ; F.T. Hinrichs, 1981, p. 46-59 ; A. Billault, 1989, p. 540-548.
[68] Voir ses discours lors du congrès de Géla (Thucydide, IV, 59-65), et au moment de l'imminence de l'expédition athénienne (Thucydide, VI,58-65).
[69] Thucydide, VI,72,2
[70] Sur l'interprétation historique de la vie d'Hermocrate, voir les analyses de F. Grosso, 1966, p. 102-143 ; M.J. Fontana, 1981, p. 151-165 ; M. Sordi, 1981, p. 595-600.
[71] Thucydide, VIII,26,1. Diodore XIII,34,4.
[72] Thucydide, VIII,29,2 ; 45,3.
[73] Thucydide, VIII,84,2 ; lors de cette révolte des marins syracusains, Hermocrate n'intervint pas.

facteurs qui favorisèrent sa position à la tête de la coalition anti-athénienne. En effet, c'est Hermocrate qui souleva le problème des soldes non versées par le satrape perse[74], mais surtout qui fit comprendre aux Spartiates que Tissapherne jouait un double jeu[75]. Néanmoins, en dépit de cette position, deux faits devaient profondément marquer la vie personnelle du général syracusain : sa destitution du commandement des troupes syracusaines en Asie et son entente avec le satrape Pharnabaze.

Il est tout d'abord nécessaire de revenir sur les événements politiques de Syracuse qui ont suivi l'expédition athénienne pour comprendre dans quel contexte Hermocrate fut démis de son commandement[76]. Loin de régler les problèmes internes, le triomphe sur les Athéniens précipita la cité dans un nouvel état de *stasis* qui trouvait son origine dans la volonté revendiquée par le *démos* de partager le pouvoir[77]. Diodore relate en outre comment Dioclès réussit à mettre en œuvre une série de réformes dès 411, réformes dont le modèle est athénien, et comment s'imposa alors une démocratie « radicale ». Ces changements furent évidemment facilités par l'absence du chef de la faction aristocratique Hermocrate. Mais ils ne furent pas non plus sans prolongement dans la suite des opérations de l'expédition syracusaine en Asie.

Après la défaite spartiate de Cyzique au printemps 410, Xénophon raconte : « les stratèges de Syracuse reçurent de chez eux la nouvelle qu'ils étaient bannis par le peuple. »[78] Le désastre a peut-être décidé les opposants politiques d'Hermocrate à prendre cette mesure de bannissement à l'encontre d'un homme qui représentait toujours la faction aristocratique et oligarchique la plus radicale de la cité. Il est incontestable que cette décision affecta profondément Hermocrate et ses soldats : « Devant leurs soldats réunis, Hermocrate, en leur nom, déplora leur propre infortune :

---

[74] Thucydide, VIII,29,2. Sur l'action d'Hermocrate en Asie Mineure et en Perse, E. Ciaceri, 1912, p. 29-38. Sur les relations entre les Spartiates et les satrapes perses, P. Briant, 1996, p. 608-613.
[75] Thucydide, VIII,85,2-4.
[76] S. Berger, 1992, p. 39-40.
[77] Aristote, *Pol.*, 1304a27 : « à Syracuse, le peuple à qui l'on devait la victoire dans la guerre contre Athènes changea la *politeia* en démocratie. »
[78] Xénophon, I,1,27. Autour de cet épisode, il existe un problème de datation : voir P. Kruntz, 1989, p. 15-18. Selon l'auteur, l'exil aurait été effectif dès 411, si on suit le récit de Thucydide (VIII,85,3). Dans ces conditions, Xénophon n'aurait pas lu son prédécesseur (en particulier le huitième livre).

n'étaient-ils pas bannis en bloc d'une manière illégale ? d'ailleurs ils engagèrent leurs hommes à montrer autant de zèle dans l'avenir que dans le passé, et à exécuter en bons soldats les ordres qu'ils continueraient à recevoir ; puis ils les invitèrent à se choisir des chefs qui commanderaient jusqu'à l'arrivée de ceux qui étaient désignés pour les remplacer. A grands cris les troupes leur demandèrent de garder leur commandement – en particulier les triérarques, l'infanterie de marine et les pilotes. Les stratèges répondirent qu'il ne fallait pas entrer en révolte contre leur propre patrie ; d'ailleurs, si quelqu'un avait des reproches à leur faire, il fallait lui donner la parole, « tout en vous rappelant toutes les victoires remportées sur mer et tous les vaisseaux pris quand vous combattiez isolément, toutes les occasions où, réunis à d'autres, vous avez été invincibles sous notre commandement, toujours au poste d'honneur, grâce à la fois à notre mérite et au zèle que vous montriez sur terre et sur mer ». Personne ne portant d'accusation contre eux, ils restèrent en fonction, à la demande des soldats, jusqu'à l'arrivée de ceux qui devaient les remplacer, Démarchos fils d'Epicydès, Myscon fils de Ménécratès, Potamis fils de Gnosias. »[79].

Cet épisode révèle bien sûr le désarroi des troupes syracusaines mais aussi le charisme d'Hermocrate auprès de ses hommes. Les éloges des soldats sont du reste intarissables, si l'on suit le récit de Xénophon : « dans une conversation particulière avec Hermocrate ils lui dirent que c'était surtout sa direction, son dévouement, son abord facile qu'ils regrettaient : il faut dire qu'Hermocrate réunissait tous les jours, soir et matin, près de sa propre tente, les plus capables, à son avis, parmi les triérarques, pilotes, et fantassins de marine, pour leur communiquer ses projets de discours ou d'opérations et il les exerçait en leur faisant des exposés, les uns, improvisés, les autres, préparés. C'était là la principale raison du prestige ordinaire d'Hermocrate au conseil de guerre – outre que ses discours et ses avis paraissaient les meilleurs. »[80]. Ainsi Hermocrate conserve toujours cette aura de grand stratège, de meneur d'hommes qui lui permettra aussi de pouvoir revenir en Sicile. Mais si Xénophon insiste particulièrement

[79] Xénophon, I,1,27-29.
[80] Xénophon, I,1,30-31.

sur les qualités du général syracusain, son sens de l'organisation ou du commandement, c'est sans doute plus largement l'homme politique favorable à l'oligarchie qu'il admire.

Après l'arrivée des nouveaux généraux syracusains et sa destitution, il rendit visite au satrape de Phrygie Hellespontique, Pharnabaze, dont « il reçut de l'argent avant d'avoir à en demander » selon Xénophon. Cette dernière remarque est assez surprenante, mais elle se justifie dans le contexte perse. Il semble effectivement qu'Hermocrate a d'abord demandé de l'argent à Tissapherne : le refus de ce dernier aurait nourri l'hostilité entre les deux hommes[81]. En revanche, les relations étaient plus cordiales entre Pharnabaze et lui, sans que l'on puisse connaître l'origine d'une telle amitié. Toutefois l'accord du satrape s'inscrit surtout dans les rivalités entre les deux satrapes d'Asie Mineure[82]. L'intérêt de ces différentes tractations est surtout de montrer la volonté rapidement manifestée par Hermocrate de se constituer un trésor de guerre. Pressentant que le climat à Syracuse ne lui serait pas longtemps favorable, le général voulait-il se donner les moyens d'assurer son retour dans sa patrie ? L'hypothèse est fortement probable, même si les auteurs anciens[83] semblent escamoter la réalité de ce projet forgé peut-être bien avant sa destitution. Il était certainement bien informé du cours de la vie politique syracusaine et, dans ces conditions, il prit très vite conscience des risques que représentait son absence.

Il faut néanmoins remarquer qu'Hermocrate a accepté la décision de destitution et son bannissement sans essayer de profiter de son éloignement. En effet, il aurait pu engager ses hommes dans une voie plus illégale en les prenant à son service pour les diriger ensuite contre Syracuse. En fait, ce fut avec l'argent de Pharnabaze qu'il trouva une occasion de mener à bien son retour sur l'île. Il est significatif de noter que

[81] Thucydide VIII,85,3 : « Il y avait toujours eu de l'hostilité entre eux au sujet du paiement de la solde ; et les derniers temps, quand les Syracusains eurent frappé Hermocrate d'exil et que leur flotte de Milet eut reçu d'autres stratèges – Potamis, Myscon et Démarque -, Tissapherne s'acharna bien davantage encore contre Hermocrate, qui n'était plus qu'un banni ; entre autres griefs, il lui reprochait de ne lui avoir montré de l'hostilité qu'après lui avoir jadis demandé de l'argent sans en obtenir. »
[82] P.Briant, 1996, p. 611-613.
[83] Chez Xénophon, c'est surtout l'admiration portée à ce personnage et à l'oligarchie qui ressort du récit.

Xénophon est plus elliptique sur ce point que Diodore qui relève que le satrape lui remit de fortes sommes d'argent (πολλὰ χρήματα)[84]. Grâce aux subsides perses, Hermocrate put faire construire cinq navires mais surtout réunir un millier d'hommes à sa solde (χιλίους δ'ἐμισθώσατο στρατιώτας) à Messène[85], dont la plupart était certainement d'origine péloponnésienne. A partir de ce moment, Hermocrate ne représente plus une quelconque cité, mais il défend des intérêts beaucoup plus personnels. Il s'investit d'une fonction de chef de mercenaires, fonction qu'il n'abandonnera plus jusqu'à sa mort, et se place objectivement dans l'illégalité par rapport au pouvoir syracusain.

C'est probablement à son arrivée sur l'île qu'il ajouta à ses mercenaires un millier d'Himéréens chassés après la destruction de leur cité par les Carthaginois en 409. Mais, malgré la pression de ses partisans présents à Syracuse, il ne put espérer un retour immédiat[86]. Il se replia donc vers l'intérieur des terres et s'empara de Sélinonte, qui était auparavant tombée entre les mains des Carthaginois, puis en releva les murs. Ces actions lui permirent aussi de rassembler tous les réfugiés sélinontins et de nombreux soldats. A ce propos, Diodore note qu'il parvint à se constituer une armée d'élite de six mille hommes (ἐπιλέκτων ἀνδρῶν ἑξακισχιλίων)[87].

Dès lors l'action politique d'Hermocrate s'exerça sur deux plans[88] : tenir tête aux Carthaginois et ne pas renoncer comme ses adversaires de Syracuse ; apparaître ainsi aux yeux de ses concitoyens comme le seul recours possible pour faire face à la menace punique. Tout cela explique pourquoi ces différentes entreprises furent dirigées dans un premier temps contre le territoire punique : il attaqua d'abord Motyè puis Palerme où il fit beaucoup de butin (ἀναριθμήτου λείας). Par ses attaques répétées, il

[84] Xénophon, I,1,31 ; Diodore XIII,63,2. Selon M. Caccamo Caltabiano (1987, p. 119-137), les décadrachmes d'Evainétos et de Cimon présenteraient des types qui rappelleraient cette alliance entre Hermocrate et Pharnabaze. De cette façon, cela montrerait que ce monnayage est antérieur au règne de Denys, car il aurait été frappé dans les vingt dernières années du V^{ème} siècle. Cette hypothèse n'est guère satisfaisante dans la mesure où Hermocrate n'a jamais eu les moyens de pouvoir frapper lui-même cette monnaie. Or commémorer une telle alliance revenait à saluer son action auprès du satrape perse.
[85] XIII,63,2. *Contra* B. Caven, 1990, p. 39 pour qui la levée de mercenaires se fit dans la satrapie de Pharnabaze. Notons que parmi ses hommes, figurait peut-être le lacédémonien Dexippe : voir *infra*.
[86] XIII,63,3.
[87] XIII,63,4.
[88] K.F. Stroheker, 1958, p. 33-34.

devait gagner la considération des Grecs de Sicile[89]. Il pouvait aussi continuer à subvenir aux besoins de son armée, en particulier de ses mercenaires. Cependant, cette politique était loin de garantir son retour à Syracuse, contrairement à ce que laissent supposer les observations de Diodore à la fin de son récit des événements de 409 : « Après beaucoup de discours prononcés en sa faveur à l'assemblée, il devint évident que le peuple voulait voir revenir cet homme en son sein, et Hermocrate, informé de sa bonne réputation à Syracuse, se préparait à son retour avec soin, sachant que ses ennemis politiques chercheraient à l'en empêcher. »[90]

En effet, une vive opposition alimentée entre autres par Dioclès[91] continuait à se manifester à Syracuse et empêchait son retour. Hermocrate choisit alors d'agir d'une manière hautement symbolique selon Diodore : « Rassemblant ses soldats, [il] quitta Sélinonte, et en arrivant à Himère campa dans les faubourgs de la cité qui était en ruines. S'étant informé de l'endroit où les Syracusains s'étaient battus, il fit réunir les restes des morts, et, les ayant fait placer sur des chars richement décorés, il les emmena à Syracuse. Lui-même, il s'arrêta à la frontière du territoire syracusain, car les lois interdisaient aux exilés de la dépasser, et il détacha certains de ses hommes pour escorter les chars jusqu'à Syracuse »[92]. L'objectif était clair : Hermocrate devait discréditer Dioclès et ses partisans auprès du peuple syracusain. Il réussit en partie son affaire, puisque son ennemi fut banni. Mais les Syracusains se méfièrent des menées de l'ancien héros de la guerre contre Athènes, qu'ils soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie[93].Même si on décèle une part de reconstruction historique dans les propos de

---

[89] XIII,63,5.

[90] XIII,63,6 : « διὸ καὶ περὶ αὡτοῦ πολλῶν λόγων γινομένων ἐν ταῖς ἐκκλησίαις, ὁ μὲν δῆμος φανερὸς ἦν βουλόμενος καταδέχεσθαι τὸν ἄνδρα, ὁ δ' Ἑρμοκράτης ἀκούων τὴν περὶ αὐτοῦ φήμην ἐν ταῖς Συρακούσαις παρεσκευάζετο πρὸς τὴν αὐτοῦ κάθοδον ἐπιμελῶς, εἰδὼς τοὺς ἀντιπολιτευομένους ἀντιπράξοντας.»

[91] E. Manni, 1979, p. 220-231.

[92] XIII,75,2-3 : « Ἑρμοκράτης δ' ὁ Συρακόσιος ἀναλαβὼν τοὺς μετ' αὡτοῦ στρατεύοντας ὥρμησεν ἐκ Σελινοῦντος, καὶ παραγενόμενος πρὸς τὴν Ἱμέραν κατεστρατοπέδευσεν ἐν τοῖς προαστείοις τῆς ἀνατετραμμένης πόλεως. διαπυθόμενος δ' ἐν ᾧ τόπῳ παρετάχθησαν οἱ Συρακόσιοι, τὰ τῶν τετελευτηκότων ὀστᾶ συνήθροιζε, παρασκευάσας δ' ἁμάξας πολυτελῶς κεκοσμημένας, ἐπὶ τούτων παρεκόμισεν αὡτὰ ἐπὶ τὴν Συράκουσαν. αὡτὸς μὲν οὖν ἐπὶ τῶν ὅρων κατέμεινε διὰ τὸ κωλύεσθαι τοὺς φυγάδας ὑπὸ τῶν νόμων συνιέναι, τῶν δὲ μετ' αὡτοῦ τινας ἀπέστειλεν, οἳ τὰς ἁμάξας παρεκόμισαν εἰς τὰς Συρακούσας. »

[93] XIII,75,5.

l'historien sicilien, un retour d'Hermocrate aurait sans doute plongé la cité dans une période de profonde *stasis*. Pourtant la décision des Syracusains devait aussi aboutir à un échec, car elle incita le général banni à user de la force pour reprendre le pouvoir : ainsi, « quelque temps plus tard, ses partisans l'ayant appelé, il partit avec trois mille soldats, et, étant passé par le territoire de Géla, il arriva de nuit à l'endroit indiqué. Bien que tous ses hommes n'aient pas pu l'accompagner, Hermocrate avec un petit groupe parvint aux portes de l'Achradine, et comme il s'aperçut que certains de ses amis avaient déjà pris possession de la zone, il attendit d'être rejoint par les retardataires. Mais lorsque les Syracusains comprirent ce qui se passait, ils se rendirent en armes à l'agora, et, de là, comme ils étaient toujours plus nombreux à se rassembler, ils tuèrent Hermocrate et la plupart de ses partisans » [94]. Diodore ajoute aussi : « Ceux qui n'avaient pas été tués durant le combat furent mis en jugement et condamnés à l'exil ; c'est pourquoi d'autres qui avaient été sévèrement blessés furent portés disparus par leurs parents, afin qu'ils ne puissent pas être soumis à la colère de la foule. Parmi ce nombre se trouvait Denys, qui plus tard devint tyran des Syracusains. »[95]

Ce coup d'état contre Syracuse se solda donc par la mort d'Hermocrate et de certains de ses partisans. Cet échec peut s'expliquer de plusieurs manières : malgré ses qualités d'homme de guerre, Hermocrate semble avoir précipité son entreprise sans souci de repli pour lui et ses hommes[96]. L'impatience et une soif du pouvoir qui paraît assez évidente au regard des textes sont sans doute à l'origine de cet assaut désespéré[97]. Mais il semble avoir surtout sous-estimé la capacité de ses ennemis politiques et la mobilisation du peuple syracusain contre lui. Il faut noter l'unité des Syracusains dans le

[94] XIII,75,6-8 : « μετὰ δέ τινα χρόνον τῶν φίλιων αὐτὸν μεταπεμπομένων ὥρμησε μετὰ τρισχιλίων στρατιωτῶν, καὶ πορευθεὶς διὰ τῆς Γελῴας ἦκε νυκτὸς ἐπὶ τὸν συντεταγμένον τόπον. οὗ δυνηθέντων δὲ ἅπάντων ἀκολουθῆσαι τῶν στρατιωτῶν, ὁ μὲν Ἑρμοκράτης μετ᾽ ὀλίγων προσελθὼν τῷ κατὰ τὴν Ἀχραδινὴν πυλῶνι, καὶ τῶν φίλων τινὰς εὑρὼν προκατειλημμένους τοὺς τόπους, ἀνελάμβανε τοὺς ἀφυστεροῦντας. οἱ δὲ Συρακόσιοι τὸ γεγενημένον ἀκούσαντες σὺν τοῖς ὅπλοις ἦλθον εἰς τὴν ἀγοράν, καθ᾽ ἣν μετὰ πολλοῦ πλήθους ἐπιφανέντες τόν τε Ἑρμοκράτην καὶ τῶν συμπραττόντων αὐτῷ τοὺς πλείστους ἀπέκτειναν. »

[95] XIII,75,8-9.

[96] Toutes ses troupes ne sont pas présentes dans l'assaut, comme le montre le récit de Diodore. Certaines d'entre elles sont sans doute restées à Géla.

[97] *Contra* M.J. Fontana (1981, p. 165) qui pense que la responsabilité en incombe à la maladresse de ses partisans qui n'arrivèrent pas à s'imposer dans la cité.

combat pour faire face au coup d'état d'Hermocrate. Néanmoins, si le sursaut démocratique des citoyens syracusains est incontestable, la disparition du général banni ne réglera pas les dissensions politiques de la cité. En outre, le souvenir d'Hermocrate a sans doute survécu à cette triste fin[98] : les partisans rescapés de l'assaut sur Syracuse et même les marins qui lui avaient promis leur soutien dans les campagnes en Asie ont sans doute perpétué sa mémoire. Cette hypothèse est d'autant plus fondée que Denys, qui fut sauvé *in extremis* du coup d'état de 407, se présentera comme son successeur lorsqu'il briguera le pouvoir.

Dans ces conditions, l'image d'Hermocrate s'éloigne du portrait honorable dressé par Thucydide ou par Xénophon. Faut-il pour autant penser, comme F. Grosso[99] ou M. Sordi[100], qu'il fut le « fondateur de fait de la tyrannie de Denys, ou du moins, son précurseur »[101] ? Certes, il s'est appuyé sur des partisans[102] dont certains reviendront sur le devant de la scène aux côtés de Denys. Mais le danger représenté par Hermocrate résidait surtout dans trois éléments : il disposait d'une armée privée et composée de mercenaires, d'un sens remarquable de la démagogie, et d'une volonté de pouvoir qui ne pouvait aboutir qu'à l'instauration d'un régime autocratique. Ces idées apparaissent peut-être dans le discours prêté à Athénagoras par Thucydide avant l'expédition de Sicile : « Ces gens-là [c'est-à-dire tous ceux qui poussent à la guerre contre Athènes], ce n'est pas d'aujourd'hui, mais de tout temps, je le sais, qu'ils veulent, par des propos de cette sorte ou plus malfaisants encore – des propos ou des actes – vous effrayer, vous le peuple, pour exercer eux-mêmes le pouvoir dans la cité. Et, certes, je crains qu'à force d'essayer, ils n'en viennent enfin à bout ; mais c'est qu'aussi nous sommes, nous, trop faibles pour commencer, avant que le mal soit là, pour nous mettre sur nos gardes, et, au

[98] K.F. Stroheker, 1958, p. 34 ; A. Lintott, 1982, p. 195.
[99] F. Grosso, 1966, p. 102-143.
[100] M. Sordi, 1981, p. 595-600.
[101] F. Grosso, 1966, p. 126. Voir aussi l'interprétation fort instructive de M.J. Fontana (1981, p. 151-165) : l'auteur défend l'idée qu'Hermocrate voulait favoriser l'unité de la Sicile. Mais cette volonté passait par un régime oligarchique capable d'assumer une hégémonie politique et économique, par opposition au régime démocratique dont les finalités se réduisaient à la cité.
[102] F. Grosso (1966, p. 141-142) développe l'idée que ces φίλοι formaient une hétairie. Nous retrouverons le même terme à l'époque dionysienne pour désigner les partisans du tyran (voir K.F. Stroheker, 1958, p. 157-158).

premier signe perçu, agir contre eux. Voilà comment, en raison de ces menées, notre cité, rarement tranquille, récolte en partage de fréquentes révolutions, et plus de luttes contre elle-même que contre ses ennemis, parfois aussi la tyrannie ou de criminelles dominations personnelles. »[103]. Cet extrait est singulier dans le récit de l'historien athénien en ce sens que le contexte ne justifiait pas alors une quelconque mise en garde contre le retour de la tyrannie. Quant à Diodore, il dénonce clairement la position dominante qu'aurait acquise Hermocrate par son coup d'Etat. Si ces jugements sont construits *a posteriori* et ne recèlent qu'une part de vérité, les faits montrent de façon claire que son but ultime était bien la prise du pouvoir. Par ailleurs, dans le climat politique syracusain des années 408/7, il n'était pas possible d'accorder une nouvelle place à un homme aussi puissant et hostile au régime démocratique en vigueur. La menace punique pesait également sur le destin des cités grecques et les obligeait à renforcer l'autorité des stratèges. Même si aucun élément ne permet d'accréditer la thèse de l'instauration d'une tyrannie avec Hermocrate, il n'en reste pas moins que le pouvoir aurait à terme été confisqué au profit d'un stratège plus puissant que ses collègues.

L'histoire d'Hermocrate est donc à la croisée de plusieurs traditions historiographiques qui ne sont pas sans rappeler la destinée d'autres personnages comme Alcibiade. Néanmoins, son parcours reste fondamental dans l'évolution historique du mercenariat en Sicile : bien que des questions restent ouvertes sur ses véritables intentions politiques, il demeure le précurseur d'une lignée de chefs de mercenaires qui essaieront de prendre le pouvoir à Syracuse. Ces expéditions, notamment celle de Dion[104], qui se réaliseront au siècle suivant contribueront aussi à l'arrivée de mercenaires de toutes origines sur l'île. C'est en ce sens que l'histoire d'Hermocrate constitue un épisode fondateur.

[103] VI,38,2-3. Sur les discours d'Athénagoras, E.F. Bloedow, 1996, p. 141-158.
[104] Voir partie I, chapitre III, section II.

Si l'expédition athénienne marque la réapparition des mercenaires en Sicile, elle n'est pas déterminante dans sa réintroduction postérieure. Certes, des mercenaires se sont battus dans les rangs syracusains et athéniens, mais leur présence s'est limitée à la période du conflit. Ainsi, d'après Diodore, les Campaniens sont retournés dans leur pays à l'issue du désastre des troupes athéniennes[105].

Le mercenariat semble véritablement renaître à partir de l'expédition d'Hermocrate. En effet, son entreprise a favorisé non seulement la venue de troupes mercenaires grecques, mais elle a aussi permis indirectement à certaines cités confrontées à l'ennemi punique d'engager ces hommes.

C'est notamment ce que semble révéler la carrière d'un mercenaire lacédémonien, Dexippe[106]. Quelques informations puisées dans le récit de Diodore permettent d'en retracer les étapes principales durant les années 406/5.

Dexippe apparaît pour la première fois lors du siège d'Agrigente par les troupes carthaginoises en 406[107]. Diodore présente ainsi ce personnage : « Avec eux [les Agrigentins] combattait aussi Dexippe le Lacédémonien, arrivé récemment de Géla avec mille cinq cents soldats étrangers ; en effet, à cette époque, selon ce que rapporte Timée, celui-ci séjournait à Géla, où il jouissait d'une grande considération à cause de sa patrie. C'est pourquoi les Agrigentins lui demandèrent d'enrôler (μισθωσάμενον) autant de soldats que possible pour venir à Agrigente… »[108]. Deux aspects sont ici bien déterminés et appellent quelques commentaires.

En premier lieu, Agrigente fait appel au service d'un chef de mercenaires qui séjourne dans une cité voisine, Géla. Ce fait est tout à fait curieux car cette dernière n'est pas placée sous la menace directe des troupes puniques. Selon Timée, son origine

[105] Diodore XIII,44,2.
[106] S. Péré-Noguès, 1998, p. 7-24.
[107] Sur les événements de la première guerre gréco-punique, **carte 1**.
[108] Diodore XIII,85,3-4. Pour la traduction, S. Péré-Noguès, 1998, p. 19-22.

lacédémonienne lui garantissait la considération de la population, mais cette raison est bien insuffisante pour justifier sa présence ainsi que celle des mille cinq cents mercenaires qui semblent l'accompagner. Certains historiens ont imaginé qu'il avait été envoyé par Sparte pour soutenir le combat contre les Carthaginois. Diodore signale effectivement que Syracuse avait passé des alliances avec des cités d'Italie et Sparte pour faire face à l'offensive punique[109]. Mais, selon toute vraisemblance, si Dexippe avait été envoyé directement par Sparte au début des hostilités, il n'aurait pas séjourné à Géla mais à Syracuse. Une hypothèse plus séduisante consiste à remarquer que Dexippe a pu venir en Sicile avec les mille mercenaires recrutés à Messène par Hermocrate. Rappelons que le général exilé décida de passer par Géla avant de se lancer sur Syracuse[110]. Il est possible qu'à cette occasion quelques troupes soient restées dans la cité. Enfin, cette interprétation pourrait aussi être étayée par les relations qui semblent unir Géla et Hermocrate[111], à savoir l'existence probable d'une faction favorable à sa politique depuis les luttes contre Athènes. Bien que des incertitudes demeurent sur le rôle de Géla dans cette période, cette coïncidence entre le détour d'Hermocrate et le séjour de Dexippe ne semble pas fortuite.

En second lieu, Agrigente le charge d'une mission de ξενόλογος, qui confirme sa position honorable et sa fonction de chef mercenaire. L'urgence de la situation obligeait certainement la cité à prendre une décision aussi exceptionnelle. Elle a vraisemblablement financé le recrutement, mais dans le même temps elle a totalement délégué cette responsabilité à Dexippe. Est-ce la qualité, voire la réputation de cet homme, qui assurait seule la confiance de son employeur, ou bien le contexte imposait-il à la cité d'utiliser des moyens extrêmes ? Le chef mercenaire était sans doute bien placé pour enrôler des hommes, puisqu'il parvient à recruter les Campaniens qui avaient

[109] XIII,81,2.
[110] XIII,75,6 et *supra*.
[111] Une analyse plus approfondie serait utile sur ce point.

été plus tôt licenciés par les Carthaginois[112]. Cet épisode constitue un cas exemplaire de recrutement de mercenaires par un intermédiaire étranger.

Sans poursuivre plus avant le récit de la carrière de Dexippe en Sicile, on peut toutefois relever que, dès 406, les cités grecques n'hésitent plus à recourir à des forces mercenaires. La pratique est devenue nécessaire pour tenir tête à l'ennemi punique, mais elle semble désormais appartenir à des usages militaires courants. La situation du mercenariat en Sicile a donc radicalement évolué.

Enfin, on ne peut passer sous silence la participation de certains mercenaires venus d'Occident dans l'expédition des Dix Mille. En fait, leur présence se limite à trois noms qui nous sont transmis par le témoignage de Xénophon, l'*Anabase*. D'une part, un syracusain du nom de Sosis[113], investi probablement de la fonction de lochage, arriva avec mille hoplites au début de l'expédition[114]. Un autre hoplite, Leon de Thourioi[115], s'illustra dans une déclaration faite devant ses compagnons d'armes pour les inciter à revenir en Grèce après leur long périple en Asie. D'autre part, un cavalier syracusain, Lykios[116], apparaît aux côtés de Cléarque après la bataille de Counaxa.

Xénophon a certainement fréquenté ces hommes durant l'expédition, ce qui ne permet pas de douter de leur origine. Même si leur nombre reste limité, leur présence révèle toutefois que la composition de l'armée de Cyrus était caractérisée par une très grande diversité. Le recrutement a concerné l'ensemble du monde grec, notamment des cités économiquement puissantes comme Syracuse[117]. On peut s'interroger sur cet élargissement du recrutement qui marque fondamentalement l'expédition de Cyrus. Pour la Grèce continentale, il est lié à des raisons politiques et économiques : la pression des Spartiates sur les cités grecques, l'appauvrissement des populations qui a suivi la guerre du Péloponnèse sont autant de facteurs qui ont contribué à l'essor du

[112] XIII,85,4.
[113] Xénophon, *Anabase*, I,2,9.
[114] Le contingent d'hoplites était vraisemblablement de la même origine.
[115] Xénophon, *Anabase*, V,1,2.
[116] Xénophon, *Anabase*, I,10,14-15.
[117] J. Roy, 1967, p. 287-323, notamment p. 298-309, et L. Marinovic, 1988, p. 34.

mercenariat. Mais, dans le cas sicilien, les raisons se font plus obscures. Les soldats précédemment cités sont peut-être un reliquat des troupes syracusaines envoyées pour soutenir Sparte en mer Egée à partir de 412. Mais il peut aussi s'agir d'hommes qui ont préféré quitter Syracuse au moment ou après l'accession de Denys au pouvoir : Dexippe fut renvoyé en 405 pour avoir refusé de prêter main forte au projet du futur tyran[118]. Des motifs politiques seraient donc à l'origine de leur engagement dans les troupes de Cyrus.

Ainsi, à partir des dernières années du V^{ème} siècle, le mercenariat en Sicile est entré dans une nouvelle phase de son histoire. Deux facteurs favorisent alors son développement. D'une part, la guerre contre les Carthaginois a contribué à l'embauche de mercenaires. Devant l'ampleur des forces puniques, les cités siciliennes menacées ne pouvaient pas compter sur leurs seules forces citoyennes. Le recours à des mercenaires était donc crucial. D'autre part, l'arrivée au pouvoir de Denys à Syracuse devait radicalement modifier la position des mercenaires : ils servirent dès lors non seulement dans les luttes contre l'ennemi punique, mais aussi dans l'instauration et le maintien d'un pouvoir tyrannique.

[118] Diodore XIII,96,1. Notons au passage qu'un certain Dexippe, périèque laconien, apparaît aussi dans le récit de l'*Anabase*. Peu d'éléments permettent d'assurer qu'il s'agit du même personnage, d'autant que ses calomnies et sa malhonnêteté à l'égard de ses compagnons grecs lui vaudront d'être assassiné en Thrace (Xénophon, *Anabase*, V,1,15 ; VI,1,32 ; 6,5-11).

CHAPITRE II

L'ÂGE D'OR DU MERCENARIAT SOUS DENYS L'ANCIEN

Comme le souligne CL. Mossé[1], Denys l'Ancien est « l'archétype » de la tyrannie de l'époque classique, car son règne servit de « modèle » aux réflexions politiques et philosophiques du IV^{ème} siècle. Il préfigure aussi par bien des aspects l'époque hellénistique à tel point que certains historiens modernes ont fait d'Alexandre le Grand l'un de ses héritiers[2]. Dans l'Antiquité cette filiation était déjà faite par des hommes comme Philistos et Ephore qui représentaient le courant le plus favorable à la politique dionysienne. Philistos, historien et collaborateur militaire, appartenait au cercle fermé des *philoi* du tyran et défendit dans son œuvre le pouvoir tyrannique[3]. Une tradition beaucoup plus hostile à ce pouvoir fut représentée par Timée de Tauroménion dont le père avait été exilé par le pouvoir dionysien[4]. L'historiographie ancienne a donc transmis une image très contrastée et contradictoire du personnage et du règne : « philobarbare et défenseur de la culture grecque », « monarchie éclairée » et oppression tyrannique pour reprendre les propos de L. Braccesi[5]. On mesure cette contradiction dans le récit de Diodore qui a probablement rassemblé une documentation considérable sur cette période[6].

---

[1] Cl. Mossé, 1969, p. 99-120. Sur Denys l'Ancien, K.F. Stroheker, *Dionysios I. Gestalt und Geschichte des Tyrannen von Syrakus*, 1958 ; L. Sanders, *Dionysius of Syracuse and Greek Tyranny*, 1987 ; B. Caven, *Dionysius I, War-lord of Sicily*, 1990 ; L. Braccesi, 1998, p. 69-86.

[2] Sur Alexandre le Grand et l'héritage de Syracuse, M. Sordi, 1983, p. 14-23.

[3] M. Sordi, 1990, p. 159-171 ; sur Philistos « théoricien de la tyrannie », G. Vanotti, 1994, p. 75-82.

[4] Sur les historiens d'Occident, notamment Timée, voir L. Pearson, *The Greek Historians of the West. Timaeus and his Predecessors*, 1987.

[5] L. Braccesi, 1998, p. 86.

[6] K. Meister, *Die Sizilische Geschichte bei Diodor von den Anfängen bis zum Tod des Agathokles Quellenuntersuchungen zu Buch IV-XXI*, 1967.

Investi du titre de *stratègos autokrâtor*, Denys exerça un pouvoir sans partage, même s'il laissa subsister les institutions traditionnelles[7]. Par son ambitieuse politique extérieure, il accrut l'hégémonie de Syracuse sur l'île mais aussi en Grande Grèce. En s'inspirant de la propagande d'Hermocrate, il parvint également à convaincre ses concitoyens de la nécessité d'un Etat fort, seul capable de protéger la Sicile orientale des appétits puniques et de garantir le maintien de l'empire syracusain. Ainsi il munit la cité d'une des plus grandes armées de son temps et renforça le caractère éminemment militaire de son régime. Selon Diodore, il rassembla « une armée étrangère de mercenaires tirés de beaucoup de peuples divers (ἐκ πολλῶν ἐθνῶν σπεύδων τὸ ξενικὸν στρατόπεδον) »[8]. C'est cette armée qui devint l'un des piliers du système politique dionysien.

SECTION I - LE RÔLE DES MERCENAIRES DANS LA TYRANNIE DE DENYS L'ANCIEN

La guerre fut au cœur du règne de Denys l'Ancien[9]. Menée à plusieurs reprises contre l'adversaire punique, elle devint aussi l'instrument privilégié du maître syracusain pour établir un véritable pouvoir territorial sur l'est de la Sicile.

Mais si la guerre fut l'occupation principale des mercenaires, d'autres fonctions leur furent confiées dans la cité et dans l'empire. Certains composèrent les rangs de la garde personnelle du tyran, ce qui eut pour effet de renforcer leur position dans la cité. Ils furent également expédiés dans les nombreuses garnisons qui quadrillaient l'empire afin d'en assurer la sécurité.

§ 1 - Les guerres de Denys en Sicile et ailleurs

La multiplicité des campagnes et la diversité des théâtres d'opérations obligent à proposer un cadre relativement exhaustif des principaux événements qui ont marqué le règne de Denys l'Ancien. L'objectif est aussi de dégager les enjeux que ces conflits ont

[7] L. Braccesi (1998, p. 71) parle de « primo esperimento di diarchia ». Sur la « *dynasteia* » de Denys l'Ancien, voir F. Sartori, 1966, p. 3-61.
[8] Diodore XIV,44, 2.
[9] Pour une approche générale, S. Collin-Bouffier, 1999, p. 55-72.

pu représenter pour la pratique du mercenariat. En effet, certaines campagnes - en Sicile ou en Adriatique - ont permis à Denys d'asseoir sa position presque exclusive d'employeur de mercenaires sur l'île.

A) Les campagnes contre Carthage : problèmes de chronologie

L'ampleur des sources littéraires invite à accorder une place importante aux conflits contre Carthage. L'attention portée par les auteurs anciens à des événements aussi spécifiques ne doit pourtant pas faire illusion. Une double tradition se devine dans leurs témoignages. D'une part, malgré plusieurs décennies de relations pacifiques entre Grecs et Carthaginois dans l'île, la reprise des hostilités s'inscrit dans le prolongement d'illustres batailles, telles que celle d'Himère, symbole du combat de la Grèce civilisée contre la barbarie punique[10]. Ainsi un historien comme Diodore continue à penser ces guerres à la lumière des exploits siciliens de 480. Dans les faits, il faut bien reconnaître que la politique carthaginoise a sensiblement évolué à partir de 409, date de la première offensive : Carthage veut s'impliquer davantage dans les affaires siciliennes et elle profite alors de son alliance avec Ségeste pour lancer cette politique nouvelle. Au gré des conflits postérieurs, elle finit par se constituer une zone d'influence qui couvre en majorité la partie occidentale de l'île.

D'autre part, l'écho de ces conflits dans l'historiographie ancienne s'explique par la personnalité et le pouvoir de Denys à Syracuse. Il ne fait aucun doute que Carthage a indirectement contribué à l'établissement d'un pouvoir fort et sans partage sur l'une des cités les plus prestigieuses de Sicile. C'est dans le contexte de la première guerre gréco-punique que Denys s'empare du pouvoir. La menace que faisait peser Carthage dans la région occidentale a aussi renforcé la politique territoriale conduite par Denys à partir de 398-397 ; elle l'a aidé à étendre son autorité au-delà des limites de la cité syracusaine pour l'exercer sur un véritable Etat territorial. Enfin, épouvantail brandi par le tyran pour justifier son pouvoir, Carthage n'a effectivement fait aucune tentative

[10] Ph. Gauthier (1966, p. 5-32) montre qu'Ephore a été le premier historien à mettre en parallèle ces deux célèbres batailles. Voir aussi Y. Garlan (1970, p. 630-635) qui prolonge l'étude précédente en tenant compte des relations très complexes entre la Perse et la Sicile dans la période 390-370.

sérieuse pour le renverser. Ceci explique sans doute l'hostilité appuyée des sources littéraires à l'encontre de la rivale punique.

Quatre guerres ont marqué l'histoire des relations entre Grecs de Sicile et Carthaginois de la dernière décennie du V^{ème} siècle à la fin des années 370. Il faut essayer d'en établir la chronologie pour interpréter l'évolution des rapports entre Grecs de Sicile et Carthaginois, mais aussi pour appréhender la politique extérieure conduite par le maître de Syracuse.

Diodore reste la principale source de cette analyse puisqu'il livre un récit presque continu de ces différents conflits dans les livres XIII, XIV et XV de sa *Bibliothèque Historique*. Si l'importance de son récit est indiscutable, il faut être conscient des limites qu'il comporte. En effet, le livre XIII, qui relate les principaux événements de la première guerre gréco-punique, semble construit avec logique, alors que le livre XIV souffre d'une distorsion chronologique évidente. Elle s'explique par le souci constant qu'a eu l'historien sicilien de trouver un équilibre dans son récit entre l'histoire de la Grèce et celle de la Sicile[11].

Le livre XIV enchaîne donc sans ordre chronologique rigoureux plusieurs événements de l'histoire sicilienne : l'affirmation définitive du pouvoir de Denys à Syracuse, les préparatifs de guerre contre Carthage, le récit des campagnes de la seconde guerre gréco-punique, et la politique de conquête territoriale du tyran. Compte tenu de l'imbrication de ces faits, nous concentrerons notre étude sur les grands événements de la seconde guerre contre Carthage.

La seconde guerre gréco-punique est traditionnellement située entre 398 et 396 avant notre ère[12], voire même entre 397 et 395[13]. Parmi les diverses datations proposées, l'interprétation de M. Sordi[14] a retenu notre attention, car elle se fonde sur des arguments chronologiques intéressants.

---

[11] Voir la préface de M. Bonnet et E. Bennett dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique Livre XIV* (CUF), p. XIV-XXI.
[12] K.F. Stroheker, 1958, p. 70 et 207 n.62. H. Berve, 1967, p. 230.
[13] B. Caven, 1990, p. 96-97.
[14] M. Sordi, 1980b, p. 27-31. Cette chronologie est reprise par A. Giuliani, 1994, p. 154 n.16.

Dans son étude, M. Sordi essaie de rendre une unité au récit parfois embrouillé de Diodore : les préparatifs du second conflit auraient débuté en 402 et l'offensive de Denys en Sicile occidentale se situerait vers 400. Ces hypothèses fondées souvent sur des chronologies relatives comblent évidemment le vide chronologique que laisse le récit diodoréen pour la période 401-399.

De fait, il faut bien constater que rien ne permet de trancher en faveur des datations proposées. Toutefois, un argument soutenu par M. Sordi mérite d'être approfondi. Il s'agit principalement de la date d'arrivée du navarque lacédémonien Pharacidas en Sicile. Plusieurs mentions relatives à ce personnage se concentrent autour des années 397/396. En 397, selon Xénophon, il accompagne Dercylidas qui repart en expédition en Carie. Il assure les fonctions de navarque, et doit longer les côtes avec sa flotte[15]. Mais Xénophon le nomme Pharax, forme abrégée de Pharacidas[16]. L'année suivante, il participe aux grandes opérations d'Agésilas en Asie mineure[17]. Il paraît donc peu probable que Pharacidas (ou Pharax) soit venu en Sicile en 397 et en 396.

Une autre remarque renforcerait la validité de cette chronologie. Certains ont mis en doute l'identité entre les deux navarques : selon M. Zahrnt[18], les contingents corinthiens qui accompagnent Pharacidas sont les mêmes qui refusèrent de participer aux campagnes d'Agésilas[19]. Cette hypothèse reste fort douteuse, car ces contingents n'étaient sans doute pas prépondérants dans l'armée dépêchée par Sparte. A notre avis, le navarque Pharax de Xénophon correspond sans doute au navarque Pharacidas de Diodore. Sa fonction suffirait par ailleurs pour qu'on voie dans les deux personnages le même homme. En outre, il serait assez logique que ce Lacédémonien ait été envoyé tout d'abord en mission en Sicile pour faire ses preuves.

Deux autres faits accréditent peut-être cette chronologie. Tout d'abord, l'engagement de Sparte contre les satrapes d'Asie débute vers 397. Il est douteux

[15] Xénophon, III, 2, 12 et 14.
[16] Ehrenberg, « Pharax » (4), *RE* 19.2 (1938) 1816-1817. Ed. Meyer, *G. d .A.*, V, 114 ; Beloch, *G. G.*, III, 2, 372 s.
[17] Pausanias, VI, 7 ; Diodore, XIV, 79, 4-8 ; Hell. Oxyr., IX, 2-3. E. Will, C. Mossé, P. Goukowsky, 1993[4], p. 18-19 ; P. Briant, 1996, p. 656.
[18] M. Zahrnt, 1988, p. 220.
[19] Pausanias, III, 9, 2.

d'envisager qu'à partir de cette époque, elle ait eu la volonté de soutenir son allié Denys. En effet, les campagnes asiatiques devaient mobiliser l'essentiel de ses troupes.

Ensuite, une anecdote rapportée par Xénophon laisse supposer un climat plutôt pacifique entre Syracusains et Phéniciens, lointains partenaires de Carthage : « Un certain Hérôdas de Syracuse, qui se trouvait en Phénicie en compagnie d'un armateur, constate la présence de trières phéniciennes, les unes arrivant d'ailleurs, d'autres déjà pourvues d'équipages recrutés sur place, d'autres enfin en cours d'armement ; il apprend en outre ceci, c'est que leur nombre doit être porté à trois cents ; il monte sur le premier en partance pour la Grèce et vient faire son rapport à Lacédémone ; à son avis, c'étaient le Roi et Tissapherne qui préparaient cette expédition : quant au but, il l'ignorait. »[20] Ce Syracusain devait être un marchand en relations de négoce avec les Phéniciens. Il paraît peu probable qu'il ait pu exercer librement ses fonctions dans cette région vers 398-397, alors qu'au même moment les marchands carthaginois étaient chassés de sa cité. Notons au passage la fonction d'espion qu'il s'empresse de remplir auprès des Lacédémoniens.

Enfin, cette chronologie coïnciderait assez bien avec l'enrôlement des Messéniens expulsés de leurs pays après les guerres d'Elide entre 401 et 399.

La seule hypothèse plausible reste donc de dater son arrivée de 398 ; cela situerait le début des hostilités entre Denys et Carthage à l'année 399. Cette solution conduit donc à une relecture du récit de Diodore. Les préparatifs du conflit auraient couvert deux ou trois années, soit la période entre 402 et 400[21]. L'offensive de Denys en Sicile occidentale se placerait donc dans l'année 399[22]. Enfin la contre-offensive carthaginoise daterait de 398[23]. Ajoutons que l'ensemble des événements concentrés au chapitre 78, qui concernent le repeuplement de Messine et différentes campagnes menées par Denys, se rapporterait aux deux ou trois années suivantes.

[20] Xénophon, III, 4, 1. M. Zahrnt (1988, p. 220-221) rejette cet argument car il supposerait une « solidarité entre Phéniciens » que rien n'accrédite.
[21] XIV, 41-46.
[22] XIV, 47-53.
[23] XIV, 54-75.

Dans tous les cas, la campagne dura deux années et ce fut une peste qui, en accablant les camps de l'armée punique, y mit un terme. La fin du conflit a aussi suscité des interprétations différentes. Selon M. Sordi, une paix aurait été conclue entre Denys et les Carthaginois, paix que Timée aurait maquillée par la prétendue fuite de ces derniers sous la protection du général syracusain. En s'appuyant sur les traités connus de 405 et de 392, elle émet l'hypothèse que le traité conclu en 399/8 selon sa datation aurait consacré Denys comme libérateur de toute la Sicile grecque, puisqu'il aurait « réalisé ses objectifs nationaux »[24].

Pourtant il semble qu'en 398, il y ait plutôt eu une suspension « forcée » des hostilités, en ce sens que les Carthaginois n'étaient plus en mesure de se battre en raison de l'épidémie qui affectait leurs rangs, et que Denys n'avait pas la possibilité de prétendre à de telles clauses de paix, compte tenu de la situation périlleuse que Syracuse assiégée venait de traverser. Mais cette suspension a pu donner lieu à une trêve entre les deux parties qui leur permettait de recouvrer leurs territoires antérieurs. Du côté syracusain, cette trêve, qui entérinait les opérations militaires de Denys, opérations accomplies entre 405 et 399 sur les anciennes colonies chalcidiennes de Sicile orientale lui permit de prolonger son expansion pendant les deux ou trois années qui suivirent la trêve[25]. Le traité de paix de 392 allait donc autoriser Denys à parachever sa domination sur la corne orientale de l'île par la soumission des Sicules. L'interprétation proposée par M. Sordi semble donc à notre avis surévaluer la situation de Denys qui restait somme toute assez précaire.

Les hostilités reprirent vraisemblablement en 393 et s'achevèrent l'année suivante. Les alliances établies entre les Carthaginois et les Sicules en constituèrent le motif, car elles pouvaient menacer directement Syracuse. La première année de guerre correspond à une campagne de portée réduite. Il s'agissait pour les Carthaginois de rassurer leurs alliés sur leur présence en Sicile mais aussi de mettre sur pied une stratégie efficace contre Denys. Cela expliquerait le repli rapide de Magon dans la cité

[24] M. Sordi, 1980b, p. 31. Diodore, XIV, 45, 4.
[25] Le chapitre 78 concentre à notre avis des événements qui se sont déroulés sur quelques années.

d'Abacaéné juste après l'unique défaite qu'il essuya face à l'armée syracusaine. Par contre, le conflit se durcit en 392 : les Carthaginois procèdent alors à des recrutements mercenaires importants et l'avancée de Magon vers Agyrion dévoile l'objectif de la campagne : Syracuse. Denys renonce rapidement à la guerre d'usure qui se profile[26]. Ainsi est conclu le traité de paix de 392 qui met fin à plusieurs années de guerre difficiles pour les deux camps.

La suite du récit de Diodore reste trop mal assurée pour qu'on puisse discerner l'ampleur et la durée des campagnes qui furent menées au cours de la première moitié du IV^{ème} siècle. La guerre est d'abord relancée vers 383-382[27] : Denys doit alors faire face à une alliance entre Carthaginois et Italiotes, ce qui l'obligera à se battre sur deux fronts. Il faut ici noter que la politique d'expansion de Denys en Italie, en Adriatique et en Tyrrhénie avait modifié les relations avec l'épicratie punique. En effet, elle avait suscité des intérêts commerciaux nouveaux qui ne devaient pas laisser sans inquiétude, ni réaction, les Carthaginois[28]. Nous disposons malheureusement de peu de précisions sur ce conflit qui devait durer huit années. Deux batailles sont clairement répertoriées : l'une correspond à une victoire de Denys qui eut lieu à Cabala[29] dans la partie occidentale de la Sicile ; l'autre, qui se déroula à Cronion[30], vit une victoire punique. La paix de 374 mit finalement un terme aux projets du tyran.

Enfin l'ultime conflit du tyran face aux Carthaginois[31], qui débuta vers 368-367, fut réglé par son fils qui souhaita revenir au *statu quo*, son père étant mort dans l'intervalle.

Au terme de cette mise au point chronologique, il convient de proposer un tableau récapitulatif qui permettra de synthétiser nos hypothèses sur la datation de la

[26] C'est l'impression que donne le récit de Diodore (XIV, 95-96).
[27] XV, 15-17.
[28] F.P. Rizzo, 1982-1983, p. 243.
[29] Diodore XV, 15, 3.
[30] Diodore XV, 16, 3. Cronion reste difficile à localiser en Sicile, car beaucoup de lieux sont dénommés ainsi (Diodore, III,6,1). Chez Polyen (V,10,5) on trouve aussi sous ce nom une cité.
[31] XV, 73 ; XVI, 5, 1-2.

seconde guerre gréco-punique et de suivre le récit de Diodore. Nous avons également jugé utile d'insérer les principaux épisodes qui marquèrent ce conflit :

	Dates	Récit de Diodore
1ère guerre	410-409	XIII,43-44 : préparatifs carthaginois XIII,54-62 : prise de Sélinonte (57) ; destruction d'Himère (62)
	406-405	XIII,79-96 : chute d'Agrigente XIII,108-114 : chute de Géla et Camarine
2ème guerre	401-400 399-397	XIV,41-46 : préparatifs de Denys XIV,47-75 : Offensive syracusaine : siège de Motyè (52) ; siège de Ségeste (54) Contre-offensive carthaginoise : prise de Messine (57) ; siège de Syracuse (63-74)
	393-392	XIV,90 ; 95-96
3ème guerre	383/382-374	XV,15-17 : victoire syracusaine de Cabala (15) et victoire punique de Cronion (16)
4ème guerre	368/7	XV,73 ; XVI,5,1-2

B) Les campagnes en Sicile

Dès le début de son règne, Denys a cherché à asseoir son autorité sur un Etat territorial qui dépassait les limites de la *polis* syracusaine[32]. La Sicile orientale a constitué le champ principal de cette action politique et militaire à laquelle nombre de

[32] Concernant le caractère territorial de son pouvoir, F. Sartori, 1966, p. 35 ; A. Giuliani, 1995, p. 107-124 ; A. Jacquemin, 1993, p. 19-27. Cette dernière (p. 27) souligne à juste titre que « le lien entre communauté humaine et territoire est sans cesse menacé par les projets de dynastes qui se veulent maîtres de l'espace et du temps. »

mercenaires furent liés. Pour apporter une certaine clarté à notre propos, nous avons préféré suivre l'histoire de cette expansion territoriale en insistant surtout sur le rôle qu'ont pu y jouer les mercenaires.

a) D'une guerre à l'autre : 405-398

Les effets de la première guerre gréco-punique furent considérables pour la région méridionale de l'île. Désormais soumises à la domination punique, les *poleis* méridionales (Agrigente[33], Géla et Camarine) furent affaiblies par de multiples déplacements de population vers Syracuse, puis Léontinoi. Ces déplacements accentuèrent et renforcèrent non seulement la désorganisation des cités qui accueillaient la masse de ces réfugiés, mais aussi leur manque d'identité.

Certains historiens[34] ont estimé que ce contexte favorisa les débuts des desseins hégémoniques de Denys qui visaient à disposer des régions orientale et méridionale de l'île. Or cette interprétation doit être nuancée car elle semble tributaire de la tradition hostile au tyran[35].

Tout d'abord, la paix de 405 mettait un terme aux autonomies de ces cités[36]. Cela privait donc Denys de tout secours important en hommes et en argent de la part de cités qui étaient autrefois opulentes. Cela n'exclut pourtant pas que la défaite infligée aux *poleis* méridionales ait permis alors à Denys de prendre la tête de la défense grecque face à l'ennemi punique.

Dans tous les cas, les préoccupations du stratège se portèrent aussitôt sur les cités chalcidiennes, voisines de Syracuse : Naxos, Catane et Léontinoi. De par leur proximité avec Syracuse, ces cités représentaient un enjeu important pour Denys : il lui fallait mettre un terme à tout foyer de rébellion qui serait néfaste à son pouvoir. Cela

[33] Sur la valeur de la chute d'Agrigente dans l'œuvre de Philistus, voir K. Meister, 1995, . Cet épisode justifierait selon Philistus la position exceptionnelle acquise par Syracuse au cours de la tyrannie de Denys.
[34] F.P. Rizzo, 1982-1983, p. 245.
[35] R. Vattuone, 1994, p. 103 n.56.
[36] XIII,114,1

explique en particulier la prise de la ville d'Etna[37] où étaient installés les cavaliers syracusains entrés en révolte.

En 403, Catane et Naxos, anciennes colonies chalcidiennes, sont prises par le général syracusain, et même détruite dans le cas de Naxos[38]. Un autre foyer d'agitation anti-dionysien correspondait à la cité de Léontinoi : le tyran ne parvient à mettre la main sur la cité qu'à la seconde tentative[39]. Mais, le cas de Léontinoi reste assez complexe. En effet, cette cité a obtenu son autonomie grâce à la paix de 405[40]. Il semble que cette liberté retrouvée ait engagé la cité à remettre de l'ordre dans ses affaires intérieures, ce qui expliquerait sa dure résistance, quoique brève, à Denys, puisqu'elle tombe tout entière sous son pouvoir.

Lors de ses campagnes, Denys essuie tout de même deux échecs : l'un à Enna[41] où il ne réussit qu'à semer la panique, l'autre à Herbité qu'il attaque en vain[42]. Il est intéressant de noter que cette dernière cité était alors gouvernée par un certain Archonidès, qui fonda Archonidios et y rassembla « un grand nombre de mercenaires et une foule composite (μισθοφόρους τε πλείους καὶ σύμμικτον ὄχλον) qui était accourue dans la ville à l'occasion de la guerre avec Denys. »[43]

Les desseins de Denys dépassent donc assez rapidement les simples visées stratégiques et militaires. Outre son caractère défensif, son action était destinée à mettre progressivement sous tutelle l'ensemble des cités et de leurs territoires. D'autre part, l'exemple d'Herbité montre que des troupes mercenaires continuaient à s'engager pour des cités autres que Syracuse. Même si nous n'avons pas d'informations précises sur ces contingents, leur présence est assez révélatrice de l'état de guerre presque permanent que certaines cités connaissaient face à l'expansion territoriale du pouvoir de Denys. Cette dernière devait se développer à partir de la seconde guerre gréco-punique.

---

[37] XIV,14,2. Sur les révoltés syracusains qui se sont réfugiés à Etna : XIV,7,7 et 9,8.
[38] XIV,15,2
[39] XIV,15,4
[40] XIV,114,1
[41] XIV,14,7-8
[42] XIV,15,1
[43] XIV,16,1

b) Vers le contrôle de l'aire orientale

Pendant la seconde guerre gréco-punique, Denys procède à deux mesures importantes. Il fait d'abord fortifier la citadelle de Léontinoi. Puis il transfère les Campaniens de Catane à Etna[44]. Dès lors, il exerce une totale mainmise sur ces cités et leurs environs. Après l'arrêt des hostilités, il se charge aussi de « rétablir » Léontinoi et Messine, cette dernière ayant souffert de la guerre.

Léontinoi est finalement concédée aux mercenaires d'Aristotélès qui se sont rebellés en raison du non paiement de leur solde. Ils reçoivent en contre-partie la ville et son territoire[45]. Comme le remarque justement R. Vattuone, cet épisode marque un tournant dans la politique de défense de l'aire orientale. Désormais Léontinoi n'est plus simplement un φροὐριον, mais évolue vers un nouveau statut[46].

Dans le même temps, Denys s'occupe du repeuplement de la cité de Messine qui venait d'être détruite par les Carthaginois. Quelques aspects des relations entre cette ville stratégique et Denys doivent être considérés. En effet, conformément au traité de paix de 405, Messine vivait selon ses propres lois et jouissait donc de l'autonomie. En 404, elle s'oppose directement à Denys, en accord avec Rhégion, puisqu'elle participe aux renforts envoyés aux Syracusains qui se sont révoltés contre le tyran[47]. Mais vers 401/400, alors que Rhégion veut lancer l'offensive contre Denys, elle se trouve affaiblie par son manque de cohérence dans la conduite à tenir face à Denys[48], et elle regagne les rangs de l'alliance avec le pouvoir de Syracuse[49].

Lors du second conflit gréco-punique, elle apporte un soutien considérable à Syracuse. A deux reprises, elle est clairement identifiée comme base de transit des troupes mercenaires qui arrivent du Péloponnèse et d'Italie : « une fois maître du détroit, Himilcon se flattait de pouvoir intercepter les secours que l'ennemi recevrait d'Italie, et tenir en respect les escadres qui lui viendraient du Péloponnèse »[50].

---

[44] XIV,58,1-2.
[45] XIV,78,2.
[46] Voir section I,4a et section II,3.
[47] XIV,8,2
[48] C. Raccuia, 1981, p. 15-32.
[49] XIV,40,7
[50] XIV,56,1. De même en 68,5.

Dans ces conditions, Denys ne pouvait laisser dépérir un point aussi stratégique. Cela explique la politique de repeuplement qu'il entreprend dans cette cité[51]. Selon toute vraisemblance, Denys n'a pas accordé véritablement le territoire à ses mercenaires, mais il a procuré à la cité des troupes capables de résister à toute action extérieure. De fait, dès le printemps 393, le Carthaginois Magon attaque une nouvelle fois son territoire. Enfin, lors des opérations de Denys en Italie, Messine joue le rôle de base militaire, comme le laissent supposer plusieurs références de Diodore[52].

La cité de Messine a donc certainement constitué un point d'appui solide et indispensable à la politique de contrôle que Denys cherchait à exercer en Sicile orientale. Son histoire mouvementée et complexe montre qu'elle fut largement confrontée à un problème d'identité[53] accentué par l'implantation artificielle de populations fort diverses. Le maître syracusain a sans nul doute installé dans ce secteur stratégique des forces mercenaires. Ainsi il a contribué à déstabiliser la cité de Messine et la région du Détroit, même si son action s'est limitée essentiellement à l'établissement de garnisons.

Enfin, il faut signaler d'autres actions menées par Denys vers la même période. Plusieurs cités sont prises par le tyran : Ménainos, Morgantina, Céphaloedion, Solonte et Enna[54]. Ceci lui permettait de former un genre de glacis protecteur pour sa propre zone de contrôle[55]. Denys ne néglige pas pour autant les traités d'alliance, puisque quatre cités y consentent : Assôros, Centoripes, Agyrion et Herbité. Mais, malgré ses réussites, Denys doit encore faire face à d'ultimes ennemis : les Sicules.

Durant l'arrêt des hostilités contre Carthage, Denys avait déjà essayé de prendre leur cité, Tauroménion, mais sans succès[56]. Le traité de paix de 392 plaça finalement les Sicules et Tauroménion sous l'autorité de Denys[57]. Celui-ci en tira profit très

[51] Voir section I,4a et section II,3.
[52] XIV,100,5 ; 103,2-3 ; 108,1
[53] C. Raccuia, 1988, p. 418
[54] XIV,78,7
[55] **Carte 2**.
[56] XIV,87,4-88,4
[57] XIV,96,4

rapidement : « Denys, prenant possession de Tauroménion, en chassait presque tous les Sicules et y établissait, soigneusement choisis, les plus sûrs de ses mercenaires ». C'est ainsi que Tauroménion, dernier foyer de résistance sérieux aux ambitions de Denys, fut repeuplée de mercenaires qui prirent sans doute le contrôle des affaires de la cité[58].

L'examen des campagnes de Denys en Sicile se révèle fructueux pour plusieurs raisons. Au delà des visées politiques du tyran dans cette région, il montre à notre avis une démarche tout à fait spécifique. Dans une première phase, son principal souci est de prendre la direction militaire et économique du recrutement de toute force mercenaire sur le sol sicilien. Cette hypothèse est d'autant plus fondée que l'existence de telles troupes sous l'autorité de toute autre cité que Syracuse pouvait constituer un danger potentiel pour le pouvoir de Denys. Dans une deuxième phase, le tyran s'est efforcé de quadriller le territoire oriental de l'île en y plaçant ses propres mercenaires. La mise au point d'un tel instrument de contrôle lui était nécessaire pour faire face à l'épicratie punique, mais aussi pour se lancer dans des opérations plus ambitieuses[59].

Somme toute, le système a révélé son efficacité, car peu d'événements ont réellement troublé son règne après cette période. Les grands bénéficiaires de cette politique sont encore les mercenaires et en ce sens, les récriminations de Théodore[60] peuvent ici mieux se comprendre.

C) Les campagnes en Grande Grèce et en Adriatique

Les opérations militaires en Grande Grèce sont véritablement lancées par Denys après la seconde guerre gréco-punique. L'ambitieuse politique du tyran dans cette région obéit essentiellement à des motivations stratégiques et économiques : le contrôle du Détroit était un support nécessaire à la survie de l'espace territorial qu'il avait établi

[58] S. Calderone, 1956, p. 77; selon cet auteur, certains de ces mercenaires correspondraient aux esclaves affranchis par Denys (XIV,7,4). En tout cas tous acquièrent alors une reconnaissance juridique et sociale de *neopolitai*.
[59] En particulier ses campagnes en Grande Grèce.
[60] XIV,65,3 : « L'ennemi ne tient aujourd'hui qu'une faible partie de notre territoire, quand Denys l'a ravagé tout entier, pour en gratifier ceux qui contribuent à l'accroissement de sa tyrannie ». Ce Syracusain était selon Diodore respecté parmi les cavaliers de la cité. Sur ce discours et sa composition qui serait fondée sur une source hellénistique, voir A. Scarpa Bonazza Buora, 1984, p. 99-103.

en Sicile orientale. Après la chute de Rhégion qui mettait l'Italie entre les mains de Denys, selon l'expression de M. Sordi[61], cette politique ne tarde pas à se prolonger vers l'Adriatique où Denys réussit à prendre pied à partir des années 385/4. Dans les deux cas, des mercenaires ont certainement participé aux opérations.

a) Les guerres en Grande Grèce

Dès le début du règne de Denys, Rhégion s'était affichée comme l'ennemi irréductible en accueillant les exilés de Syracuse. Alliée avec Messine, elle porta aussi secours aux révoltés syracusains en 404[62], puis tenta maladroitement d'envahir les territoires de Denys en 399[63]. Une paix fut alors conclue, mais le tyran chercha aussi à se concilier la cité par des liens plus étroits. Dans cette perspective, il fit des offres de mariages qui furent repoussées avec vigueur par les citoyens de Rhégion. Malgré tout, Denys entreprit de s'allier avec la puissante cité voisine qu'était Locres. Celle-ci fut d'autant plus attirée par les promesses territoriales du tyran qu'elle se trouvait alors face à des difficultés internes importantes[64].

La seconde guerre gréco-punique fragilisa davantage la situation de Rhégion. Elle réagit avec énergie au repeuplement de Messine en installant à Mylae des survivants de Naxos et Catane[65]. Mais en 393, alors qu'elle est de plus en plus isolée, elle est assiégée par les troupes de Denys qui doit finalement renoncer et conclut une trêve[66].

Trois ans plus tard, elle subit un nouveau siège, mais Denys doit encore abandonner la partie[67]. A cette époque, le contexte géostratégique de la région a profondément changé. En effet, une alliance entre les cités grecques se met en place pour « se défendre aisément contre Denys et tenir tête à leurs voisins lucaniens »[68]. Peu

[61] M. Sordi, 1980a, p. 218-223, notamment 220. Pour une approche générale de la politique de Denys I en Grande Grèce et en Adriatique voir aussi M. Sordi, 1978, p. 1-16.
[62] XIV,8,2
[63] XIV,40,3-6
[64] D. Musti, 1977, p. 95-96 ; il insiste sur les problèmes démographiques de la cité et leurs implications sur la société locrienne. Voir aussi M. Lombardo, 1987a, p. 60.
[65] XIV,87,1
[66] XIV,90,4-7 Selon M. Sordi (1980a, p. 218), il s'agirait d'un doublet de Diodore.
[67] XIV,100,5
[68] XIV,91,1

d'informations sont parvenues sur cette symmachie[69]. Toutefois, son existence laisse supposer que les cités de Grande Grèce sont désormais soumises à un choix : faire front à la menace dionysienne ou s'allier comme Locres avec le tyran en tirant profit de chaque expédition. Un autre élément vient aussi perturber ce contexte : l'expansion des Lucaniens vers le sud, que la tradition antique a voulu faire coïncider avec les attaques syracusaines[70]. Denys trouve en tout cas une faille dans cette résistance des cités grecques par l'alliance avec les Lucaniens[71].

Plusieurs campagnes vont conduire à la chute définitive de Rhégion : Caulonia[72], Hipponion[73] tombent d'abord entre les mains du tyran. Après la résistance héroïque de Rhégion[74], sa fin en 387 clôt ainsi la première phase des luttes entre Denys et les Italiotes. Celui-ci réussit à mettre la main sur le Détroit et à créer, par son alliance avec Locres qui est largement récompensée par des territoires, un grand espace qu'il peut contrôler.

La chronologie des opérations postérieures de Denys en Grande Grèce se complique du fait de la maigreur des données fournies par Diodore. Selon M. Lombardo, c'est à la faveur du troisième conflit contre Carthage que Denys a pu s'emparer de Crotone. En effet, les Carthaginois avaient réussi à réinstaller les Hipponiates dans leur cité[75], ce qui compromettait les efforts de Denys dans cette zone. Mais sur l'autre versant, Denys réussit à contrecarrer les actions des Italiotes[76] et à s'emparer de Crotone[77]. Cela lui garantissait non seulement la protection du territoire locrien, mais aussi l'installation d'une importante escale navale pour l'Adriatique. Dans le même temps, la chute de Crotone signait la dissolution de la symmachie italiote dont

[69] M. Lombardo, 1987a, p. 55-88, en particulier p. 60 ; C. Sabattini, 1987-1988, p. 7-37 ; K. Lomas, 1993, p. 35.
[70] Polybe II,39
[71] G. Tagliamonte, 1994, p. 135-136.
[72] En 389. XIV,106 ; Polyen VI,11
[73] En 388. XIV,107. Voir M. Lombardo, 1989, p. 419-462, en particulier p. 438 et n. 103.
[74] Sur la présence probable de Celtes dans cet épisode, voir L. Pareti, 1959, p. 187 et n. 251.
[75] XV,24,1
[76] Strabon VI,1,10 (261)
[77] Tite-Live, XXIV,3 ; Denys d'Halicarnasse, XX,7 ; Justin, XX,5. Notons au passage qu'il aurait pillé le temple d'Héra Lacinia (Athénée XII,541b ; Pseudo-Aristote, *De Mir. Ausc.*, 196). Sur cet épisode, G. De Sensi Sestito, 1984, p. 41-50.

elle constituait peut-être le centre. A partir de ce moment-là, selon Denys d'Halicarnasse[78], le tyran syracusain exerça sa domination sur Crotone et Rhégion pendant douze années. De fait, la politique de Denys l'Ancien en Grande Grèce a certainement contribué au déclin de certaines cités[79]. Seules Locres[80], Naples[81] et Tarente[82] ont réussi à maintenir de bons rapports avec la tyrannie syracusaine.

Des troupes mercenaires ont certainement participé à ces campagnes. De même, Denys a sûrement procédé à l'installation de garnisons, composées en partie de mercenaires, pour protéger les voies d'accès de l'Adriatique.

Retenons surtout que les campagnes de Denys en Grande Grèce ont eu des répercussions[83] très grandes quant à l'histoire du mercenariat. D'une part, il a certainement introduit des pratiques militaires nouvelles : des armées et des garnisons de mercenaires qui étaient en partie non grecques, la pratique des sièges de cités et un traitement impitoyable appliqué à certaines cités, dont les populations furent déplacées (parmi elles, Rhégion, Hipponion, Caulonia et Crotone). Il a inauguré finalement l'ère des condottieri, dont les aventures viendront perturber la région tout au long du IVème siècle. D'autre part, ces campagnes lui ont permis de nouer des rapports fructueux avec des peuples barbares qui sauront profiter indirectement de ses menées politico-militaires pour s'imposer dans l'espace géopolitique du sud de la péninsule.

b) Les campagnes en Adriatique

La politique menée par le tyran sicilien en Adriatique a suscité un débat important chez les historiens modernes[84]. Le principal point de désaccord réside dans la

[78] Denys d'Halicarnasse, *AR*, XX,7 : d'après M. Lombardo (1987,p. 63), elle se serait exercée entre 379 et 367.
[79] F. Sartori, 1973-1974, p. 637.
[80] D. Musti, 1976, p. 93-103.
[81] Athénée, VI,56,250d. Voir F. Sartori, 1973-1974, p. 634.
[82] Sur les rapports avec Tarente, nous renvoyons à P. Wuilleumier, 1939, p. 64-66. Selon P. Arias (1964, p. 251-252), la politique prudente de Denys à l'égard de Tarente s'expliquerait par ses relations avec Sparte et par le fait que Tarente est un passage obligé pour accéder en mer Ionienne.
[83] M. Lombardo, 1987b, p. 250-251.
[84] Des positions très différentes selon les auteurs. Un point de vue assez traditionnel est défendu par A. Gitti, 1952, p. 161-191 ; M. Bonamente, 1974-1975, p. 39-59. La tendance hypercritique est représentée par R.L. Beaumont, 1936, p. 159-204 et G. Woodhead, 1970, p. 503-512.

véritable nature de cette politique. En d'autres termes, s'agissait-il pour Denys de construire un empire colonial tel qu'on peut le concevoir pour cette époque ?

L'étude de référence sur cette expansion syracusaine correspond aux travaux de L. Braccesi[85] qui a repris le dossier en tenant compte de toutes les sources disponibles.

Denys aurait d'abord cherché à supplanter les Athéniens dans les trafics commerciaux. Diodore note à ce sujet : « Denys, le tyran de Syracuse, décida de fonder des cités sur les bords de l'Adriatique. Il se proposait, en agissant ainsi, de contrôler la navigation en mer Ionienne pour rendre sûre la route de l'Epire et de disposer en propre de cités capables de fournir un mouillage à ses vaisseaux. »[86]

Cette expansion visait donc à contrôler l'Ionios poros (canal d'Otrante) et ainsi à faire front à la piraterie illyrienne[87]. En outre, le tyran voulait affirmer sa présence en Grèce continentale, en particulier par le biais de l'Epire. Cela explique les campagnes menées pour rétablir sur le trône Alcétas[88]. Une tradition hostile qui est transmise par Diodore[89] souligne aussi l'avidité des visées de Denys à l'égard du sanctuaire de Delphes. Il s'agissait probablement d'entreprendre une action contre le sanctuaire de Dodone plus facile d'accès[90]. Force est de constater que le butin demeurait ici le principal but de l'agression.

Le récit de Diodore offre seulement l'intérêt de mettre en avant la politique stratégique de Denys dans cette région. Ainsi la fondation de Lissos constitue un maillon principal de ses objectifs. Concernant cette cité, plusieurs questions restent ouvertes. Tout d'abord, la date de sa fondation pose problème. Selon L. Braccesi[91], elle se situerait au début des entreprises de Denys en Adriatique, soit vers 385/384, voire 388. G. Vanotti[92] propose une datation plus haute, soit 402/401, qui serait en adéquation

[85] L. Braccesi, 1977[2].
[86] XV,13,1
[87] Deux autres colonies qui restent inconnues furent fondées par Denys le Jeune.
[88] G. Vanotti, 1996, p. 77-90.
[89] XV,13,1 : « Il projetait de débarquer à l'improviste en Epire avec une armée importante et de piller le sanctuaire de Delphes qui regorgeait de richesses ». Sur ce premier contact entre la Macédoine et la Sicile, voir M. B. Hatzopoulos, 1985, p. 23.
[90] L'hypothèse est proposée par N.G.L. Hammond, 1967, p. 278 n. 6 ; L. Braccesi, 1977[2], p. 190-191. *Contra* D. Briquel, 1984, p. 79 n. 114.
[91] L. Braccesi, 1977[2], p. 189.
[92] G. Vanotti, 1991, p. 107-110.

avec le texte diodoréen[93] et confirmée par des arguments historiques liés à la personnalité de Philistus, « promoteur hypothétique » de cette politique[94]. Un autre problème reste pour l'heure irrésolu : l'identification de Lissos avec la ville albanaise de Lesh-Lezhja, qui, selon des études archéologiques assez anciennes[95], remonterait seulement à la fin du IV^{ème} siècle. Malgré ces points de discordance, le texte de Diodore fournit quelques informations à son sujet : sa fonction principale [96] est de servir de base pour la flotte syracusaine.

D'autres fondations tendent à démontrer que la politique du tyran était motivée par des objectifs économiques, voire culturels. La région du delta du Pô et les îles méridionales de l'archipel dalmate en livrent les exemples les plus évidents. Adria et Ancône sur la côte italienne sont ainsi passées sous silence par Diodore, car elles ne s'inscrivent pas dans le récit militaire et stratégique des opérations dionysiennes en Adriatique. Issa[97] est incidemment citée par l'historien sicilien lors des guerres entre Barbares et Grecs sur l'île de Pharos. Denys semble y avoir installé un gouverneur (ἔπαρχος), puisque c'est lui qui est alors appelé à régler ce conflit[98].

Même s'il reste difficile de parler d'un empire syracusain en Adriatique, il semble que cette expansion a comblé plusieurs exigences inhérentes à la politique intérieure de Denys. D'une part, elle a contribué à assurer au tyran des ressources inépuisables en bois, en hommes et en métaux monnayables. D'autre part, elle lui a ouvert une voie d'accès direct pour dialoguer avec les peuplades celtiques qui occupaient en particulier le delta du Pô[99].

Sur le plan extérieur, l'expansion vers ces contrées lointaines offrait un double avantage : non seulement la possibilité d'éloigner certaines personnes trop remuantes

---

[93] L'expression οὐ πολλοῖς ἔτεσιν πρότερον utilisée par Diodore pourrait marquer une décennie comme en XII,54,2 ; de plus il emploie le plus-que-parfait.
[94] Il est sans doute exilé vers 386/385, voire 384.
[95] F. Prendi et K. Zheku, 1971, p. 35-51. D'après leur analyse, le mot de Lissos du texte de Diodore doit être lu Issa, ce que les philologues rejettent : voir Cl. Vial, *Diodore de Sicile Livre XV*, CUF, p. 126.
[96] XV,13,4-5
[97] XV,14,2. Sur la transcription du nom voir Cl. Vial, *id.*, p. 127 n. 14.2.
[98] XV,14,2
[99] L. Braccesi, 1977^2 ; 1987, p. 57-64 ; 1990, p. 101-110. Voir aussi M. Bonamente, 1974-1975, p. 39-59. L. Massei (1976, p. 80) critique l'hypothèse de L. Braccesi selon laquelle Denys aurait cherché par son alliance avec les Gaulois à supplanter l'alliance étrusco-athénienne.

pour la sauvegarde de son régime[100], mais aussi l'occasion d'installer d'anciens mercenaires qui devaient rester de fidèles soutiens de son pouvoir.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'utilité de ce contrôle territorial sans équivalent que Denys parvient à imposer aussi bien en Grande Grèce qu'en Adriatique. Deux aspects sont cependant à retenir. D'une part, Denys a réussi à prendre la maîtrise des circuits empruntés par les corps mercenaires pour s'engager en Sicile. D'autre part, la multiplication des contacts avec des peuples non grecs a pu influencer l'apport nouveau de soldats auxquels Denys n'avait pas recouru jusque-là. Enfin, quelle que soit la nature de ce contrôle dionysien, il constituera une solide base de repli pour son fils lors des guerres contre Dion.

D) Les expéditions en Grèce

Un dernier volet doit être consacré aux expéditions de Grèce décidées par Denys pour aider son alliée Sparte. Il n'existe malheureusement que des informations fragmentaires sur ce dernier type de campagnes. Toutefois cela ne doit pas minimiser leur portée, car ces campagnes offrent une image des mercenaires de Denys bien singulière.

Une double caractéristique ressort de leur examen : d'une part, elles ne sont pas conduites par le tyran, puisqu'il s'agit seulement de dépêcher des contingents mercenaires ; d'autre part, elles s'inscrivent toutes dans les relations spécifiques qui existent entre Denys et Sparte.

Il convient dans un premier temps de reprendre les références littéraires qui sont liées à ce type d'expéditions.

En 388, alors que Platon vient de rendre visite au tyran et que son séjour devient malséant, Plutarque rapporte cette anecdote : « [Dion] se hâta de faire embarquer Platon sur une trière, qui ramenait en Grèce le Spartiate Pollis. Mais Denys demanda secrètement à Pollis de faire périr Platon, si possible, pendant la traversée, sinon, à tout

[100] L'exemple le plus célèbre reste celui de Philistos.

le moins, de le vendre, en disant : « En effet il n'en souffrira en rien et son bonheur ne sera pas diminué, puisqu'il est juste, même s'il devient esclave. ». Aussi affirme-t-on que Pollis s'empressa de conduire Platon à Égine et de le mettre en vente, car les Éginètes étaient alors en guerre avec les Athéniens et avaient décrété que tout Athénien pris chez eux serait vendu. »[101].

Cette anecdote, à laquelle font écho d'autres auteurs anciens[102], atteste de la présence d'un dignitaire spartiate à Syracuse dont l'objet de la visite ne doit pas être fortuit. Certes rien ne permet d'affirmer qu'il fut dépêché par Sparte pour lever des troupes, mais l'hypothèse reste plausible compte tenu de la personnalité de cet homme. En effet quelques informations complémentaires sont apportées par Xénophon[103] : en 393, il assume la responsabilité de secrétaire (ἐπιστολεὺς) auprès de l'amiral lacédémonien Podanémos[104] ; plus tard en 376, alors qu'il commande la flotte spartiate, il est défait par Chabrias à la bataille de Naxos[105]. Pollis appartient vraisemblablement à la sphère des officiers spartiates, et c'est à ce titre qu'il vient en ambassade à Syracuse.

Dans tous les cas, l'année suivante, un contingent est effectivement envoyé au secours de Sparte. Selon Xénophon, « [Antalcidas] avait appris en effet que Proxénos arrivait avec les vingt vaisseaux qu'envoyaient Syracuse et les villes d'Italie méridionale, pour qu'il pût les prendre avec lui. »[106]. D'après P. Wuilleumier[107], les villes d'Italie méridionale correspondraient à Tarente et Locres. Quant aux vaisseaux syracusains, on peut supposer qu'ils amenaient en partie des renforts mercenaires.

---

[101] Plutarque, *Dion*, V,5-7

[102] Diogène Laërce, III,19 ; Cornélius Népos Dion, 2,3. Diodore XV,7,1, dont la version est quelque peu différente : « Denys le fit venir et, au début, montra pour lui la plus grande considération, bien qu'il le vît parler avec la liberté qu'on attend d'un philosophe ; mais, quelque temps après, blessé par certaines de ses réflexions, il changea complètement d'attitude à son égard, le fit mener au marché et vendre comme esclave pour vingt mines. Les philosophes unirent leurs efforts pour le racheter et le renvoyèrent en Grèce, après lui avoir rappelé amicalement que le sage doit fréquenter les tyrans le moins possible ou en leur faisant la cour le plus possible. »

[103] Voir aussi Elien, *Hist. Anim*., 11,9

[104] Xénophon, *Hell*, IV,8,11

[105] *Hell*., V,4,61

[106] *Hell*, V,1,26 ; en 1,28, Xénophon parle seulement des vingt vaisseaux de Syracuse. Polyen II, 24.

[107] P. Wuilleumier, 1939, p. 65 et n. 7.

Certains historiens ont voulu voir dans cet épisode l'affirmation de Denys par rapport aux cités grecques orientales, et même lui attribuent un rôle important dans la paix qui devait faire suite à ses opérations, la paix d'Antalcidas[108].

D'autres échanges reprennent entre Denys l'Ancien et Sparte quelques années plus tard. En effet, en 373, alors que Sparte et Athènes s'opposent pour le contrôle de l'est de la mer Ionienne, la cité lacédémonienne fait à nouveau appel au service de Denys pour participer aux opérations autour de Corcyre : « Ils députèrent également auprès de Denys, pour lui signaler que lui aussi avait intérêt à ce que Corcyre ne fût pas sous l'influence d'Athènes. »[109]

Les secours sont rapidement dépêchés par le tyran : neuf ou dix trières avec leurs équipages arrivent pour aider la flotte lacédémonienne devant Corcyre[110]. Mais ces vaisseaux sont pris par les Athéniens ; voici ce que Xénophon rapporte sur leur défaite face à Iphicrate : « les [dix] vaisseaux de Syracuse furent tous pris avec leurs équipages. Pour Iphicrate, après avoir enlevé les éperons des trières, il les emmena à la remorque jusque dans le port de Corcyre ; quant aux hommes, il convint pour chacun d'eux d'une rançon déterminée, sauf pour leur chef Crinippos : celui-là, il le fit garder à vue, avec l'intention, soit d'en tirer beaucoup d'argent, soit de le vendre ; l'autre, dans sa douleur, meurt de mort volontaire ; quant au reste, Iphicrate leur rendit la liberté, en acceptant des gens de Corcyre des cautionnements pour les rançons. »[111]

La version rapportée par Diodore est légèrement différente : « La guerre de Corcyre était presque terminée quand débarqua dans l'île la flotte athénienne, sous les ordres de Timothée et d'Iphicrate. Ils arrivaient trop tard et ne firent rien qui mérite d'être signalé, si ce n'est qu'ils rencontrèrent des trières siciliennes envoyées par Denys au secours des Lacédémoniens avec Kissidès et Crinippos à leur tête, et qu'ils les capturèrent avec tout leur équipage ; elles étaient au nombre de neuf. La vente des

[108] P. Meloni, 1949, p. 190-203.
[109] Xénophon, *Hell.*, VI,2,4.
[110] Xénophon, *Hell.*, VI,2,33 ; Diodore XV, 47, 7. Polyen 3, 9, 55. Pour Xénophon et Polyen, il s'agit de dix navires ; alors que Diodore en cite seulement neuf.
[111] Xénophon, *Hell.*, VI,2,35-36

prisonniers leur rapporta plus de soixante talents, ce qui leur permit de payer la solde de leurs troupes. »[112].

Ces extraits n'indiquent pas clairement le statut et la nature de ces troupes, mais on peut supposer qu'il s'agit de troupes composées en grande partie de mercenaires. Malgré des divergences dans la présentation des faits, il faut ajouter un aspect important qui explique en partie le but de cette mission : outre d'apporter du renfort à la flotte lacédémonienne, ces vaisseaux étaient également chargés du transport des offrandes que Denys envoyait aux temples d'Olympie et de Delphes[113]. L'échec de cette mission explique sans doute le suicide de Crinippos[114].

Deux ans plus tard, la défaite spartiate à Leuctres sonnait le glas de l'hégémonie spartiate en Grèce et la montée de Thèbes. Malgré ce bouleversement, Denys continue à honorer son alliance avec Sparte. En 369, alors que des opérations sont menées par les Thébains autour de Corinthe et de la région isthmique, Denys de Syracuse expédie aux Lacédémoniens une armée de secours de plus de vingt trières : « Ces événements venaient juste d'avoir lieu quand les Lacédémoniens voient débarquer l'armée de secours de Denys, - plus de vingt trières ; elles amenaient des Celtes, des Ibères, et des cavaliers au nombre de cinquante environ »[115].

Diodore livre une version un peu différente de ces événements : « Deux mille Celtes et Ibères quittèrent la Sicile et cinglèrent vers Corinthe ; le tyran Denys les avait envoyés au secours des Lacédémoniens et leur avait donné cinq mois de solde. »[116]

L'année suivante, d'après le récit de Xénophon, de nouveaux secours sont envoyés par Denys : « Pendant ces événements arrive aussi la deuxième armée de secours de Denys. Les Athéniens disaient qu'elle devait aller en Thessalie à la rencontre des Thébains, les Lacédémoniens, qu'elle devait venir en Laconie : ce fut ce second avis

[112] Diodore XV,47,7
[113] Diodore XVI, 57, 2-3.
[114] B. Caven, 1990, p. 203.
[115] Xénophon, *Hell.*, VII,1,20. On peut dater de 368 l'inscription *Tod* II, 133 qui honore Denys de Syracuse et ses deux fils, probablement en reconnaissance de leurs services face aux Thébains. Ce décret devait aboutir en 367 à la conclusion d'un traité d'alliance (*Tod* II, 136).
[116] XV,70,1

qui prévalut chez les alliés. Après avoir fait par mer le tour du Péloponnèse, les gens de Denys arrivent à Lacédémone, et ils servirent de renfort à Archidamos qui, avec l'armée nationale, partait en expédition.»[117]

Si nous avons délibérément cité la plupart des références, c'est surtout pour souligner la répétition des envois de contingents mercenaires vers la Grèce entre 373 et 368. Cette période correspond évidemment au déclin diplomatique de la grande cité lacédémonienne et explique l'obligation qu'avait Sparte de recourir de façon presque permanente à son allié occidental. Notons aussi la constance de Denys dans ces relations, puisqu'il honore chaque demande de renforts.

[117] Xénophon, *Hell*., VII,1,28.

Un dernier tableau permettra de remettre en ordre les principaux événements du règne de Denys l'Ancien et pourra servir de point de référence pour l'ensemble du chapitre :

Dates	Théâtres d'opérations	Adversaires
410-409 406-405	SICILE	Carthaginois
403	SICILE	Villes chalcidiennes : Naxos, Catane, Léontinoi
399-397	SICILE	Carthaginois
396-394 (?)	SICILE	Ménainos, Morgantina, Céphaloedion, Solonte, Enna
393-392	SICILE	Carthaginois
390-387	GRANDE GRECE	Rhégion, Hipponion, Caulonia
388 ou 385/4	EPIRE ADRIATIQUE	
387	GRECE	
383/2-374 383/2-379 (?)	SICILE GRANDE GRECE	Carthaginois Crotone
373	CORCYRE	
369/8	GRECE	
368/7	SICILE	Carthaginois

§ 2 - Les mercenaires et l'armée de Denys l'Ancien

Les différentes campagnes de Denys l'Ancien constituent un corpus très riche pour toute étude sur la place des mercenaires dans l'armée de Denys. Même si leur présence n'est pas toujours directement attestée, il n'en reste pas moins qu'ils formèrent certainement une armature importante des dispositifs militaires de Denys. Il convient

donc d'approfondir quelques thèmes qui nous permettront de parvenir à une meilleure connaissance des structures et du fonctionnement de cette armée.

A) Catalogue quantitatif et qualitatif des forces militaires de Denys

Un catalogue des forces militaires de l'armée syracusaine s'impose pour aborder la question délicate de la proportion de troupes mercenaires en son sein. Cette question exaspère d'autant plus les historiens qu'il est souvent difficile d'accréditer les chiffres fournis par les auteurs anciens.

Le récit de Diodore fournit pour les trois premières guerres entre Syracuse et Carthage les informations les plus détaillées dont nous pouvons disposer sur ce point. Mais il faut avant tout introduire une remarque d'ordre chronologique importante : le début de la première guerre est conduit sous l'égide d'une alliance entre la plupart des cités grecques (Agrigente, Géla et Syracuse), dont le commandement semble être confié à Syracuse[118]. Après la chute d'Agrigente et l'accession au pouvoir de Denys, les opérations de recrutement sont placées sous les ordres du stratège syracusain. Cette remarque oblige donc à distinguer d'une part les recrutements engagés pour chaque période, d'autre part la valeur des effectifs pour chaque recrutement.

En 406, nous raconte Diodore, « les Syracusains envoyèrent réclamer les secours des Grecs d'Italie et des Lacédémoniens (περί συμμαχίας διεπέμποντο) ; ils députèrent également des émissaires auprès des villes de la Sicile pour engager les populations à se battre pour leur liberté commune »[119]. Peu après des renforts arrivent d'Italie et de Messine[120]. Ils sont alors placés sous les ordres de Daphnaeus qui est élu stratège. Malheureusement, la cité d'Agrigente ne résiste pas au siège des Carthaginois. Elle est abandonnée par les troupes qui se rendent à Géla et par la population qui se réfugie à Syracuse.

---

[118] XIII, 86, 4-5
[119] XIV,81,2
[120] XIII,86,4 : παραγενομένων τῶν ἐξ Ἰταλίας καὶ Μεσσήνης συμμάχων. N'oublions pas qu'Agrigente disposait de forces mercenaires, en particulier des troupes de Dexippe.

Pendant l'hiver 406/405, Denys réussit à se faire élire parmi les généraux et entame une réorganisation de la défense sicilienne autour de Géla, prochaine cible des Carthaginois. Il semble dès lors que l'entière conduite des opérations contre l'ennemi punique se trouve entre les mains de Denys. En effet, il prend possession de la garnison mercenaire commandée par Dexippe à Géla, ce dernier refusant de se rallier à ses desseins.

Pourvu des pleins pouvoirs, Denys prend aussi l'initiative d'un nouveau recrutement, alors que Géla est assiégée par l'ennemi. Il rassemble les troupes envoyées par les Grecs d'Italie (παρὰ τῶν ἐξ Ἰταλίας Ἑλλήνων βοήθειαν) et recrute des mercenaires (τοὺς μισθοφόρους κατέλεξεν εἰς τὸ στρατόπεδον)[121], dont nous ne connaissons pas l'exacte provenance.

Pour la seconde guerre gréco-punique, les notes de Diodore s'avèrent plus précises. En effet, Denys procède alors à deux recrutements. Le premier s'effectue vers 400, c'est-à-dire au moment des préparatifs de guerre. Des mercenaires sont recrutés dans la flotte[122], le reste fournissant l'infanterie[123]. Le second recrutement se situe en 398 au moment où la contre-offensive carthaginoise se précise, et où les Sicules, sauf les Assôriniens, abandonnent le parti de Denys. Il fait alors appel à Sparte pour qu'elle puisse envoyer mille mercenaires[124]. Mais cet appel semble être resté lettre morte, puisque Denys décide d'envoyer son beau-frère Polyxénos « en ambassade, auprès des Grecs d'Italie, des Lacédémoniens et des Corinthiens, pour les inciter à lui envoyer du secours (βοηθεῖα) et à ne pas laisser ruiner sans réagir les villes grecques de Sicile »[125]. La mission est du reste rapidement conduite[126].

[121] XIII,109,1
[122] XIV,43,4
[123] XIV,44,2
[124] XIV,58,1
[125] XIV,62,1
[126] XIV,63,4 : il semble que Polyxénos soit revenu seulement après un mois selon le récit de Diodore. Peut-être faut-il penser que le beau-frère de Denys s'est contenté de se rendre en Italie où l'attendaient les troupes venues de Grèce ?

Enfin lors de la reprise des hostilités en 392, Diodore signale que des mercenaires furent rassemblés à la hâte avec les citoyens, mais sans autre précision[127].

Pour les conflits suivants, rien ne permet de connaître avec exactitude la composition de son armée, ni les opérations de recrutement. Mais il serait fort douteux de penser que Denys se passa alors de tout recours à des forces extérieures.

Voici un résumé des chiffres proposés par Diodore pour les guerres gréco-puniques :

406	XIII,86,5	30 000 fantassins, 5000 cavaliers, 30 vaisseaux
405	XIII,109,2	selon certains, 50 000 soldats selon Timée, 30 000 fantassins, 1000 cavaliers, 50 vaisseaux
399	XIV,47,7	80 000 fantassins, 3000 cavaliers, 200 vaisseaux
398	XIV,58,1 XIV,58,2	1000 mercenaires réclamés à Lacédémone 30 000 fantassins, 3000 cavaliers, 180 navires
393/392	XIV,95,3	20 000 hommes
368/367	XV,73,2	30 000 fantassins, 300 cavaliers, 300 trières

Les campagnes italiennes ont aussi mobilisé des effectifs militaires importants. Deux états des forces dionysiennes sont fournis par Diodore :

- en 390, « il disposait de 20 000 fantassins, 1000 cavaliers et 120 navires. »[128]

- en 389, « il possédait plus de 20 000 fantassins, environ 3 000 cavaliers, 40 navires de guerre et au moins 300 pour le transport des vivres. »[129].

Enfin, lors de l'expédition en Grèce de 369, Xénophon fait référence à vingt trières, soit à peu près quatre mille hommes, alors que Diodore fournit le chiffre de deux mille Celtes et Ibères. La moitié du convoi était vraisemblablement composée de Celtes

[127] XIV,95,3
[128] XIV,100,2
[129] XIV,103,2

et d'Ibères, l'autre moitié de cinquante cavaliers et de soldats dont le statut reste indéterminé.

A partir de ces chiffres, est-il possible de restituer une image plus cohérente de la taille des forces engagées dans ces conflits ? Notons qu'il n'existe pas de chiffres standard dans l'évaluation des contingents. Cependant quelques remarques permettent des calculs plus précis :

- certains chiffres sont assez proches des effectifs connus pour la première guerre punique avant l'accession au pouvoir de Denys[130]. Il paraît évident que la plupart des effectifs d'infanterie oscillent entre 20 000 et 30 000 hommes. Selon A. Mele[131], le tyran disposerait régulièrement de 20 000 fantassins, exceptionnellement de 30 000 hommes. Dans ces effectifs, sont pris en compte les contingents citoyens, alliés et mercenaires. Une proportion évaluée traditionnellement[132] entre 1/3 et 1/4 correspondrait aux effectifs mercenaires. A partir de ces hypothèses, on peut donc arriver à une estimation plus fine des effectifs mercenaires : leur nombre oscillerait entre 5000 et 10 000 hommes, avec une moyenne probable de 7500 fantassins.

- en tenant compte du rapport fantassins/cavaliers le plus habituel (10/1), le tyran semble disposer d'environ 2000 cavaliers, mercenaires et alliés[133], les mercenaires étant numériquement moins importants dans la cavalerie.

- enfin, Denys possède une flotte d'environ 200 trières[134] dont une partie est sous la conduite de mercenaires.

Il serait illusoire de considérer ces chiffres comme des données brutes : il s'agit avant tout de suggérer des ordres de grandeur. Toutefois cela ne doit pas minimiser

[130] XIII,86,5 : 30 000 fantassins, 5000 cavaliers, 30 vaisseaux (406).
[131] A. Mele, 1993, p. 12-18
[132] H.W. Parke, 1981^2, p. 68
[133] Thucydide VI,67,2 : il fournit ce chiffre pour la bataille de l'Olympieion au moment de l'expédition de Sicile.
[134] XIV,42,5 : « il commença à faire construire plus de deux cents navires et mettre en état les cent dix qui existaient déjà ». Quant à leur équipement, Diodore précise que « quand les vaisseaux de guerre eurent été équipés, la moitié d'entre eux eut des citoyens comme capitaines et comme timoniers, et aussi comme rameurs ; les autres, Denys les confia à des mercenaires à sa solde. » (XIV,43,4).

l'ampleur des forces militaires de Denys. Il est évident d'après les témoignages anciens[135], que le tyran disposait d'une des armées les plus puissantes de la Méditerranée occidentale.

La part des forces mercenaires n'est pas non plus négligeable. Même si nos estimations restent hasardeuses, leur recoupement avec les opérations de recrutement montre qu'elles ne sont pas sans fondement. Rappelons ici quelques faits : en 398, Denys réclame un millier de mercenaires à Lacédémone[136] ; à la fin du second conflit avec les Carthaginois, il se débarrasse de 10 000 mercenaires qui sont entrés en rébellion[137] ; en 371/370, il envoie 2000 mercenaires à Sparte[138]. Faut-il considérer ces chiffres situés entre 1000 et 10 000 hommes - large fourchette, nous en convenons ! - comme des points de repère pour calculer la taille des contingents mercenaires expédiés entre Sparte et Syracuse ? En tout cas, ils confirment l'hypothèse que la part des mercenaires dans l'armée de Denys était largement supérieure au millier d'hommes. Diodore souligne avec raison que le tyran avait une armée étrangère (τὸ ξενικὸν στρατόπεδον)[139], car les estimations auxquelles les historiens parviennent démontrent tout de même la prépondérance des troupes étrangères dans l'armée de Denys.

Même si cette répartition numérique des contingents mercenaires à l'intérieur de l'armée reste hypothétique, une certitude réside dans le fait que les mercenaires en occupent les principaux corps.

Leur présence reste prépondérante dans l'infanterie, d'autant que c'est dans ses rangs que les récits de bataille les montrent en pleine action.

En revanche, elle se trouve plus réduite dans la cavalerie. Selon G. Tagliamonte, des mercenaires campaniens occupaient en partie cette fonction[140]. On peut y ajouter l'exemple des Celtes et des Ibères qui sont expédiés en Grèce en 369 et qui semblent

[135] Lysias, *Olymp*. 33,5
[136] XIV,58,1
[137] XIV,78,2
[138] XV,70,1
[139] XIV,44,2
[140] Dans une circonstance il est sûr que ces mercenaires étaient des *equites Campani* : XIII,43-44.

faire office de cavaliers[141]. En effet, ils sont apparemment intégrés au corps de cavalerie où ils s'illustrent en pratiquant des tentatives d'escarmouches qui mettent à mal les forces ennemies.

Quant à leur place dans la flotte, elle reste difficile à déterminer. Selon Diodore[142], au moment des préparatifs de la seconde guerre, les vaisseaux de guerre furent composés par moitié d'équipages citoyens, le reste étant confié à des mercenaires. Certaines études[143] montrent que la disponibilité de la flotte syracusaine n'excédait pas cent trières. Cela laisserait supposer que, dans la plupart des expéditions, une bonne partie des navires était conduite par des équipages mercenaires. Quelle que soit leur proportion, la présence de mercenaires dans la flotte reste certaine, mais sans qu'il soit permis de discerner l'origine de ces hommes. Une exception se trouve peut-être dans un stratagème rapporté par Polyen[144] : alors que Leptine était de retour de Lacédémone, nous dit-il, il faillit être capturé par les Tarentins ; mais ceux-ci ne s'attaquèrent pas aux marins qui l'accompagnaient car ils étaient lacédémoniens. Cette anecdote accréditerait donc la présence de soldats lacédémoniens dans la flotte.

B) Du bon usage des mercenaires dans la guerre

Il faut consacrer une place particulière à deux batailles - Géla et Motyè - qui ont l'avantage d'apporter des témoignages probants de la valeur des troupes mercenaires. En outre, ces épisodes permettent d'analyser l'usage que Denys a pu en faire au cœur même des batailles.

a) La bataille de Géla (405)

Au moment du siège de Géla[145], et après quelques jours d'attente, Denys met sur pied un dispositif de bataille précis pour affronter l'ennemi punique : « Ses troupes étant

[141] Xénophon, *Hell.*, VII,1,20-22 et 31 ; Diodore XV,70,1
[142] XIV,43,4.
[143] A. Mele, 1993, p. 17
[144] Polyen, V,8,2.
[145] Parmi une abondante bibliographie, il faut citer : R. Panvini, 1996, p. 91-98 ; B. Caven, 1990, p. 63-73 ; G. Uggeri, 1967, p. 252-259 ; K.F. Stroheker, 1958, p. 44-46 ; D. Adamesteanu, 1956, p. 142-157.

restées pendant vingt jours dans cette position sans avoir eu l'occasion de rien faire de remarquable, Denys se détermina à partager son armée en trois divisions. L'une, qu'il forma de tous les Siciliens, eut ordre de laisser la ville à gauche, et de se porter sur les retranchements des ennemis. Il commanda à la seconde, composée des alliés, de s'étendre à la droite de la ville jusqu'au rivage de la mer, puis, se mettant lui-même à la tête de la troisième, où étaient placées les troupes étrangères à sa solde, il s'avança vers le terrain qu'occupaient les machines de guerre des Carthaginois. »[146]

Ce plan de bataille a suscité des versions différentes sur les intentions stratégiques de Denys. Deux interprétations sont particulièrement révélatrices. L'étude de K.F. Stroheker[147] insiste sur le fait que Denys voulait réaliser une attaque totale, rompant ainsi avec le système traditionnel de la phalange. Il aurait alors fait montre d'une approche rationnelle et « moderne » du siège de Géla. B. Caven[148] estime que Denys n'avait pas d'autre choix que d'infliger une sévère défaite en bataille rangée aux Carthaginois avant de s'emparer de leur camp. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans des querelles de tactique qui ne seraient pas utiles ; toutefois, l'hypothèse de K.F. Stroheker paraît la plus juste, car il ne fait aucun doute que Denys a cherché à inaugurer sa stratégie autocratique par un assaut plein d'éclat sur le camp punique de Géla. De plus, si son assaut s'était soldé par une victoire, le camp punique aurait sûrement été pris.

Malheureusement, son plan fut contrarié par un manque de synchronisation manifeste, mais aussi par des difficultés inhérentes au terrain de bataille. D'une part, les troupes italiotes attaquèrent trop rapidement et directement le camp carthaginois ; d'autre part, les Géléens, qui étaient sortis pour appuyer les Italiotes, firent retraite dans la cité, ce qui empêcha Denys de manœuvrer efficacement pour ouvrir un autre front de bataille[149].

---

[146] XIII,109,4 : Selon D. Adamesteanu, Philistus serait à l'origine du récit de Diodore, compte tenu de la précision des descriptions topographiques. A l'inverse, B. Caven pense que cet épisode s'inspire surtout d'Ephore, ce qui expliquerait sa compassion et sa sympathie pour le sort des Italiotes.
[147] K.F. Stroheker , 1958, p.45
[148] B. Caven, 1990, p. 67.
[149] XIII,110,4 : « les mercenaires de Denys, s'étant embarrassés dans les rues de la ville, ne purent mettre assez de diligence pour exécuter à temps ce qu'ils avaient à faire ».

Ces précisions étant apportées, quels furent la position et le rôle des mercenaires dans la bataille ? Denys en constitue d'abord un groupe d'attaque et se place à leur tête. Son rôle de commandant en chef explique aussi sa position dans le dispositif de bataille : il doit voir tout le champ de bataille, mais aussi être vu par l'ensemble de ses troupes[150]. De plus, son objectif était de lancer une attaque depuis les murs de la cité sur les engins de siège des Carthaginois.

Un autre aspect a déterminé cette position : il fallait empêcher toute sortie des Géléens mais surtout protéger la cité. Ainsi s'expliquerait son embarras lorsqu'il arrive en ce point de la ville. En tout cas, la déroute de Denys n'est pas à mettre au crédit de l'inefficacité des mercenaires.

De fait, si l'on poursuit le récit de Diodore, des accusations tombent rapidement sur le stratège syracusain. Ses adversaires observent son incapacité à porter secours aux troupes en déroute, mais surtout ils lui reprochent qu'« aucun soldat de sa troupe soldée n'a perdu la vie »[151]. La déroute a certainement relégué les mercenaires au simple rôle d'observateurs, ce qui ne pouvait qu'irriter les adversaires du stratège.

Comme dans la plupart des défaites essuyées par Denys, l'hostilité qui couve à son encontre renaît avec force. Mais elle prend aussi plus de vigueur selon la source utilisée par Diodore[152].

b) Le siège de Motyè (399)[153]

Le siège de Motyè permet aussi quelques observations sur l'utilisation stratégique des mercenaires, mais dans un contexte plus singulier : la prise d'une cité.

Engagé dès le début du second conflit, ce siège offrait l'occasion à Denys de révéler ses talents de poliorcète. En effet, après l'ouverture d'une brèche dans les fortifications de la cité, les Motyens assiégés s'abritent à l'intérieur de leurs demeures, qui, pour la circonstance, sont transformées en second rempart. Devant leur résistance

[150] B. Caven, 1990, p. 72.
[151] XIII,112,2.
[152] Il faut peut-être voir dans ces extraits la marque de Timée.
[153] XIV,48-53.

acharnée, Denys met au point une tactique qui permet à ses hommes de s'emparer de la ville. Pendant plusieurs jours, il fait battre le signal de l'arrêt des hostilités, vraisemblablement à la fin du jour. Puis, certain d'avoir habitué les Moyens à relâcher leur attention vers la fin du jour, il lance dans un assaut périlleux un certain Archylos de Thourioi[154] avec des troupes d'élite (μετὰ τῶν ἐπιλέκτων). Cet Italiote appartient certainement au corps des mercenaires, et les troupes d'élite qui l'accompagnent sont sans doute des forces étrangères.

Cet épisode révèle donc que l'emploi de mercenaires sur des missions dangereuses n'est pas hasardeux. Leur efficacité garantissait pour Denys la réussite du stratagème.

Ces deux épisodes donnent évidemment une vision réduite de l'utilisation stratégique des mercenaires. Il serait illusoire de généraliser ce type d'emploi à toutes les batailles. Toutefois ils révèlent aussi quelques aspects importants du rôle de chef de troupes mercenaires, rôle que Denys a alors assumé.

Dans ses plans de bataille, Denys semble avoir recours à un commandement direct des mercenaires. Un autre exemple tiré des événements de la troisième guerre gréco-punique montre ainsi l'engagement de troupes d'élite aux côtés du stratège[155]. Lors des campagnes de Sicile, Denys requiert le concours de troupes légères (τοὺς ψιλοὺς)[156] pour attaquer Enna. Certes, d'aucuns y verront un manque de confiance à l'égard de ses hommes. Mais il semble que cette position soit plutôt liée à leur efficacité dans les attaques et à l'éventuelle protection qu'il pouvait apporter au général lui-même.

En outre, leur emploi dans des missions aussi périlleuses que la prise d'une cité laisse supposer que Denys avait pleine connaissance de leurs capacités militaires et de leur fidélité. De ces faits se dégagerait ainsi une impression de confiance bien éloignée de l'image que la tradition ancienne en donne. Faut-il supposer que le seul charisme de Denys soit à l'origine de ces relations ? Cela semble probable[157], mais c'est aussi le

[154] XIV,52,5-6.
[155] XV,17,2
[156] E. Bennett et M. Bonnet, *Diodore de Sicile Livre XIV*, CUF, p. 23 n. 2
[157] B. Caven, 1990, p. 245-246.

professionnalisme de ces troupes qui est mis à l'épreuve. Ce dernier aspect peut être étudié à partir du récit des expéditions mercenaires en Grèce.

C) Des mercenaires « siciliens » au service de Sparte

Les contingents dépêchés par Denys en 369 et 368 offrent un exemple intéressant d'utilisation des mercenaires d'origine non grecque. En 369, Denys expédie aux Lacédémoniens une armée de secours composée de vingt trières. Selon Xénophon, « elles amenaient des Celtes, des Ibères, et des cavaliers au nombre de cinquante environ. Le lendemain les Thébains, avec leurs alliés, déployés et remplissant la plaine jusqu'à la mer d'un côté, et de l'autre, jusqu'aux collines qui touchent à la ville, ravageaient tout ce qui pouvait s'y trouver d'utilisable. Les cavaliers d'Athènes et ceux de Corinthe ne s'approchaient guère de cette troupe, parce qu'ils voyaient la force et le nombre de l'adversaire ; mais ceux de Denys, malgré leur petit nombre, galopaient, eux, en ordre dispersé le long de leur front, les attaquaient à coups de javelots, puis, quand les autres les chargeaient, ils se retiraient et recommençaient ensuite, après avoir fait demi-tour, à leur lancer des javelots. Et, au cours de ces opérations, ils descendaient de cheval et prenaient du repos ; mais si, pendant qu'ils avaient mis pied à terre, des ennemis leur couraient sus, ils étaient lestes à sauter en selle pour s'enfuir ; seulement, si un détachement, dans sa poursuite, s'éloignait beaucoup du gros des troupes, ils couraient à lui lorsqu'il commençait à se retirer, le criblaient de javelots, et lui faisaient beaucoup de mal ; et toute l'armée ennemie était forcée, à cause d'eux, d'avancer et de reculer. De fait, après ces événements, les Thébains ne restèrent que peu de jours et rentrèrent chez eux, et chacun des autres contingents en fit autant. Alors les troupes de Denys envahissent le territoire de Sicyone, défont les gens de Sicyone dans la plaine, et leur tuent environ soixante-dix hommes ; puis ils prennent d'assaut le fort de Déras. Puis cette première armée de secours envoyée par Denys, ces opérations accomplies, s'embarqua pour Syracuse. »[158].

Le récit de Diodore est un peu différent quant à l'épopée de ces mercenaires :

[158] Xénophon, *Hell.*, VII,1,20-22.

« Deux mille Celtes et Ibères quittèrent la Sicile et cinglèrent vers Corinthe ; le tyran Denys les avait envoyés au secours des Lacédémoniens et leur avait donné cinq mois de solde. Les Grecs, qui voulaient les mettre à l'épreuve, les placèrent en première ligne : ils montrèrent leur bravoure dans les engagements et les combats et infligèrent de lourdes pertes aux Béotiens et à leurs alliés. On leur reconnut donc un savoir-faire et un courage exceptionnels et ils rendirent bien des services ; les Lacédémoniens leur décernèrent des honneurs quand, à la fin de l'été, ils repartirent pour la Sicile. »[159]

Une idée essentielle ressort de ces deux extraits : l'efficacité des contingents celtes et ibères qui réussissent à mettre en déroute les troupes thébaines. Cette efficacité provient du type de combat utilisé par ces hommes : ces assauts destinés à harceler l'adversaire sont caractéristiques des techniques barbares de combat. Celles-ci furent sans doute rapidement intégrées aux méthodes stratégiques de Denys. Notons que Xénophon est particulièrement soucieux de mettre en évidence la puissance de ses troupes qui réussissent non seulement à déstabiliser l'ennemi, mais aussi à s'emparer dans la foulée d'un fort. L'admiration d'un homme aussi expérimenté que Xénophon suffit à donner crédit à cet épisode, mais elle oblige aussi à s'interroger sur son sens. En effet, l'historien athénien éprouve-t-il seulement une certaine sympathie pour ces mercenaires ou bien veut-il offrir à ses contemporains l'exemple d'un art militaire nouveau et infaillible ? La réponse se trouve peut-être dans son ouvrage l'*Hipparque*[160], où il ne cache pas sa position favorable quant au recrutement de forces étrangères dans la cavalerie. Il considère que certains étrangers sont des spécialistes et que leur participation ne ferait que développer l'esprit d'émulation au sein de la cavalerie. Ne faisons là qu'envisager une piste, dans la mesure où l'œuvre de Xénophon, souvent nourrie de ses conceptions militaires, nécessiterait une véritable analyse.

L'année suivante, de nouveaux secours sont envoyés par Denys d'après le seul récit de Xénophon : « Pendant ces événements arrive aussi la deuxième armée de secours de Denys. Les Athéniens disaient qu'elle devait aller en Thessalie à la rencontre

[159] XV,70,1
[160] Xénophon, *Hipparque*, IX,4.

des Thébains, les Lacédémoniens, qu'elle devait venir en Laconie : ce fut ce second avis qui prévalut chez les alliés. Après avoir fait par mer le tour du Péloponnèse, les gens de Denys arrivent à Lacédémone, et ils servirent de renfort à Archidamos qui, avec l'armée nationale, partait en expédition. Il commence par prendre d'assaut Caryai, où tout ceux dont il s'empara vivants furent égorgés. De là il marche aussitôt sur les Parrhasiens d'Arcadie, et, avec ses renforts, il pille le pays. Et comme les Arcadiens et les Argiens étaient venus à la rescousse, il se retira et vint camper sur les collines qui dominent Médéa. Pendant qu'il se trouvait là, Kissidas, le chef des renforts de Denys, lui déclara qu'on était au terme du temps qu'il devait rester auprès de lui. Et à peine cela dit, le voilà qui file par la route de Sparte. Et comme, pendant qu'il s'en allait, les Messéniens étaient près de lui couper le passage à une partie resserrée de la route, il fallut bien alors envoyer auprès d'Archidamos et demander du secours ; et Archidamos, malgré tout, vint à son aide[161]. [...] De fait, une fois qu'Archidamos les mena au combat, s'il y eut quelques ennemis qui les laissèrent approcher à portée de lance et qui tombèrent, les autres furent tués en s'enfuyant, beaucoup par les cavaliers, beaucoup par les Celtes. »[162]

Cette seconde expédition était sans doute composée d'une partie de Celtes, comme pour la campagne précédente. Signalons au passage que le chef de ces forces est nommé Κισσίδας, ce qui n'est pas sans rappeler l'officier syracusain Κισσίδης qui fut arrêté par Iphicrate. S'il s'agit du même personnage, cela supposerait que Denys ait essayé de dépêcher des officiers qui soient devenus compétents et spécialistes de certaines régions. Dans cette hypothèse, Kissidas serait particulièrement expérimenté pour prendre en charge cette expédition.

Ces épisodes jettent un éclairage nouveau sur l'usage des troupes mercenaires, même s'ils se déroulent en Grèce. Pour les deux expéditions, il est question du retour des troupes vers Syracuse, retour prévu vraisemblablement à la fin de la saison estivale.

[161] S'engage alors la bataille d'Eutrésis.
[162] Xénophon, *Hell.*, VII,1,28-29 ; 31.

A ce propos, on peut penser qu'il s'agissait de « contrat à durée limitée »[163], à savoir une saison ou une campagne déterminée. En outre, l'anecdote du départ de Kissidas laisse supposer que l'engagement pris par les deux parties devait être respecté, même dans le cas où les opérations n'étaient pas terminées.

Cette même anecdote révèle aussi que les chefs de ces contingents proviennent vraisemblablement de Syracuse. Lors des opérations de Corcyre, deux autres officiers, Crinippos et Kissidès, sont cités. Ces chefs de contingents sont sans doute les interlocuteurs directs des généraux spartiates et semblent appliquer fidèlement les consignes de Denys.

L'analyse ponctuelle de ces divers épisodes met donc en évidence une image très singulière de la valeur des mercenaires : efficaces, courageux et braves au combat, ils apportent un appui incontestable sur les champs de bataille aussi bien pour l'armée de Denys que pour les Lacédémoniens. Il faut bien évidemment se garder de toute généralisation qui supposerait que ces contingents aient formé une véritable armée d'élite. Toutefois, il ressort une impression de professionnalisme qui ne tient pas seulement à leurs capacités de combat. En effet, on peut s'interroger sur le rôle de Denys qui est sans doute parvenu à créer des relations étroites avec ses combattants. Nous avons auparavant mis en valeur le souci montré par Denys de maîtriser les grands courants empruntés par les mercenaires en mer Ionienne, mais aussi sa volonté de s'imposer comme seul recruteur grec en Sicile. Cette position dominante ne peut se concevoir sans penser aux potentielles capacités militaires et économiques de son régime. La confiance qu'il semble leur témoigner sur le terrain révèle à notre avis la qualité de son charisme comme chef de guerre, qualité qu'on aurait tort de négliger. Enfin, son régime s'est construit sur une assise profondément militaire dans laquelle les mercenaires ont trouvé - voire acquis par leur soutien indéfectible - une position

[163] Selon les propos de Kissidas à Archidamos : « on était au terme du temps qu'il devait rester auprès de lui »

déterminante. Artisan de ce régime, Denys occupe là encore une place centrale pour les mercenaires.

§ 3 - La garde personnelle de Denys I

Une fonction prêtée aux troupes mercenaires reste la protection et la sécurité de la personne et du régime du tyran. Appelée communément garde du corps, elle est rapidement mise sur pied à l'initiative de Denys dont l'objectif manifeste était de se protéger des opposants à son pouvoir. Sa formation et son existence au cœur de la cité soulèvent une multitude de questions qu'il est important de traiter. En effet, au-delà de cette fonction, c'est bien la place qui est accordée aux mercenaires dans le pouvoir dionysien qui est ici en question. Nous avons donc choisi d'analyser ce thème en tenant compte des diverses répercussions que leur présence a pu engendrer.

Il s'agira d'abord de déterminer ce qui fonde la « garde du corps » de Denys. En effet, il est difficile de l'analyser sans considérer l'ensemble des forces mercenaires avec lesquelles elle est plus ou moins confondue.

Ensuite il faudra s'interroger sur l'enjeu que représentait cette garde personnelle au cœur du système politique dionysien, mais aussi au sein de la cité.

A) Gardes du corps et mercenaires : des troupes aux contours peu distincts

Les premières années de la carrière politique de Denys sont fondamentales pour aborder cette question des gardes du corps. Tout d'abord on ne peut pas passer sous silence les événements qui ont déterminé l'ascension de Denys vers le pouvoir, car ils permettent d'appréhender le rôle éventuel que les mercenaires ont alors joué.

Il faut aussi analyser le contexte dans lequel cette garde a pu naître ; en effet, elle lui est attribuée par « une assemblée populaire » à Léontinoi et non à Syracuse. Enfin, on doit s'interroger sur la situation de ces gardes du corps face aux troubles qui secouent Syracuse à partir de 405.

a) Les mercenaires dans la prise du pouvoir de Denys : de l'image à la réalité

Ancien partisan d'Hermocrate, Denys a réussi à s'emparer d'un pouvoir qui avait échappé à son éminent prédécesseur. En effet, il a su exploiter à bon escient des conditions politiques et militaires difficiles pour la cité. La menace carthaginoise s'est précisée depuis la chute d'Agrigente (406) qui a certainement marqué un profond traumatisme dans le monde grec sicilien. Des conséquences graves ont affecté l'ensemble de la région : la population agrigentine est en partie déplacée à Syracuse où les habitants commencent à se révolter face à l'impéritie des généraux grecs[164]. C'est dans un contexte de profond désordre qu'intervient Denys soutenu par le futur historien Philistos. Diodore raconte longuement les différentes étapes que Denys franchit pour s'accaparer le titre de *stratègos autocrator*. D'abord, par ses discours, dont l'effet sur le peuple fut efficace, il parvient à démettre les généraux, et à se faire élire parmi les nouveaux stratèges. Ensuite il met à profit sa stratégie pour s'imposer comme unique défenseur de la grécité face à la barbarie punique. Son activité ne se limite pas à sa seule ascension parmi les cadres de la cité : il cherche rapidement des appuis politiques qui lui seront indéfectibles. Il rappelle ainsi les bannis de la cité, en partie d'anciens compagnons d'Hermocrate, que Denys avait sûrement fréquentés dans les années sombres[165]. Enfin, c'est lors de sa mission auprès de la cité de Géla, prochain objectif des Carthaginois, que Denys commence à s'occuper du problème des mercenaires. L'épisode mérite quelque attention.

Dès son arrivée à Géla, Denys doit d'abord régler la crise politique qui oppose les aristocrates et le peuple. Après avoir fait condamner les aristocrates, il profite de cette circonstance pour renflouer sa trésorerie personnelle par la confiscation et la vente de leurs biens. Ainsi suffisamment muni d'argent, il paye les troupes mercenaires qui stationnent à Géla depuis la chute d'Agrigente. A cette occasion il rencontre aussi pour

[164] XIII,91,2. Concernant l'ascension politique de Denys et son traitement dans les textes anciens, M. Sordi, 1990, p. 17-26.
[165] XIII,92,4-6

la première fois un certain Dexippe, mercenaire lacédémonien, auquel il propose sans doute de faire alliance[166].

Il est intéressant de noter que Denys se soucie d'abord du paiement des troupes de façon à s'assurer leurs services dans les prochaines luttes. Faut-il pour autant penser qu'il ait alors eu le dessein d'acheter ces troupes pour son propre compte ? Ses relations avec le lacédémonien Dexippe pourraient le laisser envisager, puisque le mercenaire refuse, selon Diodore, d'entrer dans ses projets[167]. Dans tous les cas, cet épisode de Géla marque l'entrée des mercenaires dans la stratégie politique de Denys. Mais, au-delà des mercenaires, ce sont aussi tous les soldats qui sont concernés par les promesses du futur tyran, qui veut doubler leurs gages[168].

Les mercenaires ne jouent donc pas un rôle fondamental dans son accession à la tête de Syracuse. Néanmoins, il faut bien reconnaître que Denys a compris la valeur de telles troupes et tout l'intérêt qu'il pouvait en retirer. Une fois investi des pleins pouvoirs, il prend grand soin de conserver la fidélité des soldats par le doublement des gages[169], ce qui montre encore sa volonté d'obtenir un appui militaire. Certes, ses premières mesures concernent essentiellement le secteur militaire, mais il n'hésite pas rapidement à acquérir une garde rapprochée qui sera capable de le maintenir au pouvoir en toutes circonstances.

b) L'affaire de Léontinoi

Il faut d'emblée souligner que Denys l'Ancien n'inaugure pas dans le recours à des forces spécialisées pour assurer sa propre sécurité[170]. Un parallèle avec le monde grec est ainsi établi par Diodore de Sicile : « En cela, on dit qu il se proposa d'imiter Pisistrate l'Athénien, qui, s'étant fait quelques blessures, se présenta dans l'assemblée comme ayant manqué d'être tué par des assassins, et obtint ainsi de ses concitoyens une

[166] XIII,93,1-2 Sur la carrière de Dexippe en Sicile, S. Péré-Noguès, 1998, p. 7-24.
[167] XIII,93,4
[168] XIII,93,2
[169] XIII,95,1
[170] Dès le V^{ème} siècle, un tyran aussi illustre que Hiéron, frère de Gélon de Syracuse, a employé le même genre de protection (XI,48,3). M. Bettalli, 1995, p. 96.

garde qui lui avait ensuite servi à s'emparer de la tyrannie »[171]. Denys aurait donc utilisé le même stratagème pour obtenir une garde personnelle. Cet épisode doit être analysé pour comprendre la fonction que cette garde a pu exercer dans le dispositif politique et militaire de Denys.

Alors que Denys vient d'obtenir le titre de *stratègos autocrator*[172], il décide de rassembler son armée à Léontinoi. Le choix porté sur cette cité pour rassembler ses troupes n'est pas fortuit. Il faut d'abord rappeler que Léontinoi sert alors d'οἰκητήριον[173] pour les réfugiés d'Agrigente. Lorsque Denys engage l'armée à s'y réunir, Diodore signale qu'elle constitue « un avant-poste des Syracusains, rempli d'exilés et d'étrangers » (φρούριον τῶν Συρακοσίων, πλῆρες ὑπάρχον φυγάδων καὶ ξένων ἀνθρώπων)[174]. On peut s'interroger sur l'identité des habitants de la cité : sont-ils ces fugitifs et ces hommes étrangers que Diodore nous décrit ? Les « fugitifs » sont sans doute les réfugiés d'Agrigente, mais aussi une partie des Léontiniens restés ou revenus après la *stasis* qui a suivi l'expédition d'Athènes[175]. D'autre part, les « étrangers » correspondent en partie à des mercenaires stationnés là à l'initiative du tyran. Comme le note R. Vattuone[176], il s'agit du « corps civique nouveau d'une cité et d'une chôra sans autonomie politique, profondément transformées démographiquement dans les dernières années et en attente d'un changement ». Cet aspect est fondamental pour comprendre le déroulement de cet épisode. Denys semble alors à la recherche de la confiance et de la fidélité des troupes, mais aussi en quête d'un consensus populaire dont il peut profiter. Néanmoins, cette remarque ne doit pas masquer la fonction militaire remplie par Léontinoi : elle sert alors de point de ralliement de toutes les troupes grecques.

Diodore ajoute aussi qu'il « savait d'avance que la plus grande partie des Syracusains n'iraient pas à Léontinoi ». On peut douter de la vraisemblance d'un argument aussi spécieux compte tenu de la tradition hostile à Denys. En effet, derrière

[171] XIII,95,5-6
[172] XIII,95,1
[173] XIII,89,4
[174] XIII,95,3
[175] R. Vattuone, 1994, p 91-92
[176] R. Vattuone, 1994, p.92

cette accusation, se cache une des raisons du choix de Léontinoi pour utiliser un tel stratagème : ce dernier n'aurait pas pu avoir lieu à Syracuse où la vigilance de certains de ses opposants l'aurait empêché.

Le stratagème se met donc en place : d'un côté une cité sans corps civique homogène et représentatif, où se mêlent citoyens et soldats, de l'autre côté un stratège qui saisit une opportunité pour se doter d'une véritable garde du corps, arme redoutable pour ses ennemis. Pendant la nuit il simule un attentat qui lui permet d'en appeler au peuple de Léontinoi pour obtenir une garde rapprochée de six cents hommes qu'il veut choisir lui-même. « L'assemblée » accepte la requête sans qu'il y ait un vote de sa part. A la différence de l'assemblée syracusaine, elle n'était pas représentative du corps civique et pouvait donc légitimer un acte illégal. Cette affaire montre encore l'incroyable faculté que possède le stratège pour exploiter au maximum toutes les occasions favorables au renforcement de son pouvoir.

Au-delà de l'anecdote, la place du stratagème dans la structure du récit diodoréen est fondamentale. Il ne faut pas le dégager du contexte de la réorganisation militaire que Denys entreprend dès ce moment. Dans la foulée, il forme sa garde personnelle « d'hommes sans fortune, mais d'un courage éprouvé, au nombre de plus de mille »[177], les équipe d'armes magnifiques et leur fait des promesses pour conforter leurs espoirs. D'après le récit diodoréen, ces hommes appartiennent aux couches sociales défavorisées, mais rien ne permet de préciser leur origine : sont-ils syracusains, ou citoyens de toute autre cité de l'île ?

Il n'oublie pas d'appeler à lui les mercenaires et de les ménager en usant de discours bienveillants. Enfin, il modifie son état-major en confiant les hautes responsabilités à ses plus fidèles partisans[178]. Tout cela relève donc d'une volonté délibérée d'asseoir son pouvoir, mais aussi de se donner les moyens d'entamer les prochaines campagnes militaires.

Cet épisode marque surtout une étape symbolique dans l'instauration du pouvoir dionysien. En effet, le Syracusain avait usé jusque-là de moyens légaux pour

[177] XIII,96,1
[178] A cette occasion, Dexippe est renvoyé en Grèce.

briguer les charges les plus élevées de la cité. Désormais paré des pleins pouvoirs, il peut entreprendre une réorganisation complète de l'appareil militaire ; or, cette réforme se réalise hors des murs de Syracuse. En ce sens, c'est un des aspects les plus illégaux de son action à Léontinoi. En outre, derrière ces bouleversements, c'est en fait toute la cité syracusaine qui est concernée. Certains historiens[179] ont interprété ces événements comme les prémices d'une « révolution sociale » que Denys aurait alors cherché à initier en s'appuyant sur le *démos*[180]. Si cette dimension sociale n'est pas négligeable - et la composition de la garde semble la confirmer -, il reste tout de même juste de souligner le caractère éminemment politique des actes de Denys. Cette garde personnelle composée de citoyens pauvres est surtout destinée à asseoir son autorité et il ne faut pas chercher à la distinguer du reste des forces mercenaires qu'il parvient aussi à se concilier. Les événements postérieurs offrent sur ce point un bon témoignage du rôle qui incombe alors à l'ensemble des « hommes de Denys ».

c) Gardes du corps et mercenaires à Syracuse en 405

Dès 405, une sévère crise a particulièrement secoué le pouvoir dionysien. Elle est riche d'enseignement, car elle permet d'analyser la place que les gardes du corps et les mercenaires ont pu alors tenir.

Après la défaite de Géla, terrible défaite infligée par les Carthaginois, le stratège doit faire face au mécontentement et à la rébellion des cavaliers syracusains[181]. Cette rébellion très dure contre Denys[182] se solde finalement par un échec : les cavaliers se réfugient dès lors à Etna, laissant la cité de Syracuse aux mains de Denys et de ses troupes. Lors de cette crise, le principal soutien reçu par Denys vient d'un contingent de cent cavaliers et six cents fantassins. Diodore les qualifie tantôt de partisans (μετὰ τῶν ἠκολουθηκότων), tantôt de mercenaires (ὑπὸ τῶν μισθοφόρων)[183]. Cette confusion pourrait s'expliquer par la suite du récit. En effet, le lendemain, « le principal corps des

[179] E.D. Frolov, 1973, p.89-93 ; S. Berger, 1992, p.42.
[180] Rappelons qu'il incarne alors le défenseur du *démos* : E.D. Frolov, 1973, p.99 ; K.L. Stroheker, 1958, p.40. Par ce stratagème, nous dit Diodore, « il établit la structure de sa tyrannie ».
[181] Diodore XIII,112-113 ; Xénophon, *Hell.* 2,3,5 ; Plutarque, *Dion*, 3,1-2.
[182] Les insurgés pillent ses biens et tuent son épouse.
[183] XIII,113,2

mercenaires et l'armée des Grecs siciliens arrivèrent à Syracuse »[184]. Il ne fait aucun doute que des mercenaires ont participé à la répression de ce soulèvement. Le récit de Diodore semble donc confondre garde personnelle et forces mercenaires en un seul corps. De fait, cette confusion qui s'opère rapidement dans le récit diodoréen met en évidence une réalité qui n'a pas échappé aux Anciens : la garde du corps reste avant tout une force mercenaire quelle que soit sa composition.

En outre, cet épisode témoigne clairement d'une première implication directe des mercenaires dans le maintien du pouvoir dionysien. Il contribue donc à sceller les liens presque inaltérables qui se mettent en place entre Denys et ses hommes. Par cette répression, celui-ci peut avoir alors éprouvé l'efficacité de ses mercenaires comme instrument de sa politique autoritaire. D'autres crises ultérieures le conforteront dans cette idée[185].

Dans ces conditions la distinction que l'on peut chercher à établir entre garde du corps et mercenaires ne paraît pas se justifier. Un autre argument pourrait renforcer cette hypothèse : il s'agit de l'évaluation de cette garde du corps, question que les historiens modernes ont souvent abordée sans la résoudre[186]. On peut en fait établir une estimation qui repose en particulier sur les préparatifs de la guerre contre Carthage en 402/401 : quatorze mille cuirasses sont distribuées « aux cavaliers, à ceux qui avaient des postes de commandement dans l'infanterie et aussi à ceux des mercenaires qui devaient lui servir de gardes du corps »[187]. Selon la plupart des historiens modernes, cette garde personnelle devait s'élever à un total approximatif de 10 000 hommes.

En outre, Diodore raconte qu'après la seconde guerre gréco-punique, Denys se trouve aux prises avec une révolte de mercenaires menée par Aristotélès. Après avoir fixé quelques dix mille mercenaires à Léontinoi, il en recruta autant pour en faire ses soutiens[188]. Cette anecdote tendrait à confirmer le chiffre des dix mille avancé par les

[184] XIII,113,4.
[185] Particulièrement la crise de 404 où il a recours à des mercenaires campaniens. Voir *infra*.
[186] H.W. Parke, 1933, p. 69 ; A. Mele, 1993, p. 13-14.
[187] XIV,43,3
[188] XIV,78,1-3

historiens. De même Plutarque souligne la présence de 10 000 mercenaires attachés à la sécurité du tyran[189]. Pourtant cette masse d'hommes semble démesurée pour assurer la seule protection du tyran. En revanche, ces chiffres fournis par les textes pourraient donner une image assez juste de l'évaluation moyenne des forces mercenaires stationnées en permanence dans Syracuse[190]. C'est sans doute cet aspect qu'ont voulu retenir et amplifier les auteurs anciens, le chiffre de dix mille étant aussi consacré par la tradition historiographique[191].

D'autres témoignages ont nourri cette image en renforçant le caractère profondément barbare de ces troupes. Ainsi Cicéron assure que « c'est à des aventuriers barbares et féroces qu'il confiait la garde de sa personne (*convenis et feris barbaris corporis custodiam committebat*) »[192]. La même idée apparaît chez Valère Maxime : « il éloigna ses amis et les remplaça par des hommes pris chez les nations les plus farouches (*ferocissimarum gentium homines*) et des esclaves très vigoureux choisis dans des maisons de riches pour leur confier la garde de sa personne »[193]. Même si ces témoignages sont tardifs, ils révèlent tous les clichés[194] que la tradition historiographique a surajoutés afin de donner un caractère foncièrement tyrannique au pouvoir dionysien.

Il ne faut donc pas s'obstiner à caractériser cette garde du corps qui a sans doute existé, mais qui échappe à toute analyse précise. Néanmoins un fait paraît évident : qu'ils soient qualifiés de gardes du corps ou simplement de mercenaires, les « hommes de Denys » forment un des piliers les plus solides de son régime. Cela révèle encore la nature profondément militaire du système politique dionysien[195], nature qui s'affirmera considérablement par la suite.

---

[189] Plutarque, *Dion*, 10,4
[190] Cette évaluation est recoupée par nos calculs sur les effectifs militaires : voir section II,2,A.
[191] Notamment l'expédition des Dix Mille.
[192] Cicéron, *Tusculanes*, V, 20, (57)
[193] Valère Maxime, IX, 13 ext.4
[194] Nous passons sous silence toutes les anecdotes relatives à sa méfiance maladive : Plutarque, *Dion*, 9 ; Elien, *H.V.*, XIII,34.
[195] E.D. Frolov, 1973, p. 103.

B) La garde personnelle de Denys au cœur de la vie politique syracusaine

Disposer de tels hommes pour garantir la survie du régime signifiait aussi procurer à la cité des raisons recevables d'en accepter la présence. En d'autres termes, Denys devait justifier leur présence à ses côtés et leur utilité. Ce dernier problème a fait l'objet de quelques réflexions dans les œuvres philosophiques du IV^{ème} siècle, réflexions qu'il faut aborder pour mieux comprendre les grandes crises de 404 et 398.

a) « De l'utilité des gardes du corps et des mercenaires » : un débat philosophique au IV^{ème} siècle ?

Le contexte syracusain a certainement nourri les grands débats philosophiques du IV^{ème} siècle sur la tyrannie, puisqu'il a servi de source d'inspiration ou même d'exemple pour des penseurs comme Platon et Aristote. A l'intérieur de leurs réflexions, quelques références concernent le problème des gardes du tyran.

D'après Platon, on peut définir la tyrannie comme une issue à la démocratie extrême[196], et finalement comme l'exacerbation d'antagonismes sociaux, parfois violents, entre riches et pauvres. De fait il est incontestable que les luttes sociales ont souvent servi de terrain favorable à l'établissement d'un pouvoir fort aux mains d'un homme qui centralise la totalité des responsabilités politiques de la cité. Dans son raisonnement, le philosophe relève aussi toutes les conséquences qui découlent du renforcement de ce type de pouvoir : « n'est-il pas vrai que plus [le tyran] se rendra odieux aux citoyens par sa conduite, plus il aura besoin d'une garde nombreuse et fidèle ? »[197]. Cette garde rassemble évidemment tous ses partisans, et « ceux qui voleront vers lui, s'il leur donne salaire ». Il n'hésite pas à les qualifier de « frelons étrangers »[198], métaphore très acerbe pour expliquer leur fonction.

Tous les ressentiments qu'il a conservés à l'égard du pouvoir syracusain sont sans doute inscrits dans ce texte polémique. N'oublions pas que le philosophe a séjourné à Syracuse et qu'il a eu maille à partir avec le pouvoir dionysien comme en

[196] Platon, *Rép*., VIII, 562a
[197] Platon, *Rép*., VIII, 567d
[198] Platon, *Rép*., VIII, 567e

témoigne la lettre qu'il adressa aux parents et amis de Dion[199]. Il faut pourtant relever un aspect important de son argumentation : le tyran est obligé d'entretenir cette garde pour s'assurer de sa fidélité. Aristote reprend aussi ce thème lorsqu'il écrit que « c'est nécessairement par ce seul moyen [à savoir la richesse] que peut être maintenue la garde du tyran »[200]. L'existence de cette garde suppose donc à long terme des dépenses que le tyran n'hésite pas à retirer des richesses de la cité[201]. Cette préoccupation de nature économique étonne de la part d'un philosophe comme Platon. Chez Aristote, elle reste moins surprenante, car c'est un domaine que son œuvre n'a pas négligé.

En outre, les deux philosophes donnent une image très belliciste du tyran de Syracuse. Ainsi selon Platon, « quand il s'est débarrassé de ses ennemis du dehors, en traitant avec les uns, en ruinant les autres, et qu'il est tranquille de ce côté, il commence toujours par susciter des guerres, pour que le peuple ait besoin d'un chef »[202]. Et il poursuit par cette remarque : « Et si certains ont l'esprit trop libre pour lui permettre de commander, il trouve dans la guerre, je pense, un prétexte de les perdre, en les livrant aux coups de l'ennemi. Pour toutes ces raisons, il est inévitable qu'un tyran fomente toujours la guerre. »[203] La guerre justifie ainsi la nécessité d'un chef mais peut aussi servir de prétexte pour se débarrasser régulièrement des ennemis intérieurs. Aristote ne s'éloigne pas de ce constat : « le tyran est un fauteur de guerre, précisément pour priver de loisir ses sujets et leur faire sentir constamment le besoin d'un chef »[204].

L'état de guerre permanent serait donc la meilleure garantie de la survie de la tyrannie. Ces raisonnements s'inscrivent avec justesse dans le contexte syracusain. Toutefois, de par leur volonté de rejeter le système tyrannique, ces textes occultent le rôle dévolu aux gardes du corps, gardes du corps qu'ils n'analysent pas en elles-mêmes. Pour cet aspect, il n'est pas inutile de prendre en considération l'œuvre philosophique

[199] Platon, *Lettre VII*.
[200] Aristote, *Pol.*, V,10,11 (1311a10-11). Il note par ailleurs que la garde du tyran « est assurée par des étrangers » (1311a7-8)
[201] Platon, *Rép.*, VIII, 568d
[202] Platon, *Rép.*, VIII, 566e
[203] Platon, *Rép.*, VIII,567a
[204] Aristote, *Pol.*, V,11,10 (1313b 28)

de Xénophon, *Hiéron*[205], qui semble comporter une approche plus clairvoyante de cette question.

Ce dialogue entre le tyran Hiéron et le poète Simonide de Céos se compose de deux parties : la première sert à mettre en évidence les inconvénients du régime tyrannique ; la seconde veut y porter remède en énumérant les avantages d'un bon et sage gouvernement. Xénophon analyse toute une série de thèmes, dont celui des gardes du corps qui retiennent à plusieurs reprises son attention. Au chapitre II, Hiéron insiste sur les perpétuelles menaces dont il fait l'objet[206] et qui l'obligent à « être constamment armé et à emmener partout avec lui des gardes du corps ». Plus tard, il explique que sa méfiance à l'égard des braves l'oblige à recourir à des étrangers qu'il n'hésite pas à placer au-dessus des citoyens, et auxquels il confie la garde de sa personne[207].

Enfin, dans le chapitre VI, il se plaint de sa situation précaire vis-à-vis des gardes étrangers qui ne sont fidèles que par leur salaire : « Mais le tyran n'a pour gardes que des salariés comme des aoûtats. Or la première qualité à exiger des gardes, c'est, je présume, la fidélité ; mais il est beaucoup plus difficile de trouver un seul garde fidèle que des centaines d'ouvriers pour n'importe quelle besogne, surtout parce que les gardes, qui ne servent que pour de l'argent, peuvent en recevoir en un moment beaucoup plus en tuant le tyran qu'ils n'en reçoivent de lui pour de longs services »[208]. Ce dernier extrait rejoint les réflexions de Platon et Aristote. Ajoutons encore les charges que le tyran est obligé d'imposer aux citoyens : « le tyran ne peut pas se passer non plus de mercenaires, et il n'y a pas de charge plus lourde pour les citoyens. Ils s'imaginent qu'on les nourrit, non pour faire respecter les droits de tous, mais pour satisfaire son ambition ».[209] L'instabilité des relations entre le tyran et ses étrangers forme là encore une idée majeure des écrits philosophiques du IV^{ème} siècle, et par suite

[205] Pour une approche générale des idées de Xénophon, voir J. Luccioni, 1948, p. 255-268. On peut aussi consulter : J. Hatzfeld, 1946-47, p. 54-70, qui situe la date de cette œuvre vers 357 et pour qui le destinataire est Dion ; G.J.D. Aalders, 1953, p. 208-215, pour qui l'œuvre fut composée vers 361/0 ; M. Sordi, 1980c, p. 3-13, dont l'étude montre que l'œuvre aurait été rédigée en 388 pour Denys de Syracuse.
[206] Xénophon, *Hiéron*, 2,8 : « les tyrans sont tous et partout en pays ennemi ».
[207] *Hiéron*, 5,3
[208] *Hiéron*, 6,11
[209] *Hiéron*, 8,10

de toute l'historiographie ancienne. Toutefois l'œuvre de Xénophon ne se limite pas à l'énoncé de ces différents arguments.

En effet, il aborde dans la seconde partie la question de l'utilité de ces forces étrangères. Pour le philosophe, le remède n'est pas de congédier les gardes, mais d'en faire bon usage. Il est intéressant de rapporter ici les suggestions que propose Simonide : « Quant aux bons citoyens, tu n'as pas de meilleur moyen de leur rendre service que tes mercenaires. Tu les entretiens sans doute, toi, comme les autres, pour la garde de ta personne. Mais comme il est arrivé souvent que des maîtres ont été assassinés par leurs esclaves, tu devrais tout d'abord faire un devoir à tes mercenaires d'agir comme s'ils étaient les gardiens de toute la communauté et de prêter main-forte à tous les citoyens, dès qu'ils ont vent de quelque méfait semblable. D'autre part, comme il est notoire qu'il y a des malfaiteurs dans toutes les cités, tu pourrais charger tes mercenaires d'avoir aussi l'œil sur eux, et tes sujets se rendraient compte que cela aussi est un service qu'ils leur doivent. Ce n'est pas tout : ces gardes pourraient naturellement donner la confiance et la sécurité la plus complète aux travailleurs des champs et aux bestiaux, à la fois dans tes domaines et dans toute la campagne. Ils peuvent encore assurer aux citoyens le loisir de vaquer à leurs affaires personnelles, en gardant les postes avantageux. En outre, si l'ennemi médite une attaque secrète et soudaine, qui est plus à même de la pressentir et de la prévenir qu'une force armée permanente et organisée ? Et en cas de guerre, qu'y a-t-il de plus utile aux citoyens qu'un corps de mercenaires ? Ils sont naturellement les premiers prêts à affronter la fatigue et le danger et à prendre la garde. Enfin cette force armée permanente n'inspire-t-elle pas forcément aux Etats voisins un désir plus ardent de garder la paix ? Car rien n'égale un corps de troupes réglées pour protéger les biens de ses amis et traverser les desseins de l'ennemi. Or lorsque les citoyens se seront convaincus que ces mercenaires ne font aucun tort aux honnêtes gens et tiennent en échec ceux qui veulent faire du mal, qu'ils portent secours aux opprimés, qu'ils veillent et s'exposent au danger pour les citoyens, comment pourraient-ils ne pas contribuer de bon cœur à leur entretien ? Ne nourrissent-ils pas

dans leur maison des gardiens pour des objets moins importants ? »[210]. L'argumentation de Xénophon telle que nous la saisissons dans la réplique de Simonide se fonde évidemment sur une idée qu'il défend dans la Cyropédie : l'armée reste le meilleur garant d'un bon gouvernement. Or, les mercenaires seront considérés par le corps civique s'ils n'assurent pas la sécurité d'une seule personne mais plutôt la protection de l'ensemble de la communauté. Xénophon multiplie d'ailleurs leurs fonctions : outre la guerre et les crises internes qu'ils doivent empêcher, ils peuvent faire office de gendarmes pour veiller sur la cité[211].

Le témoignage de Xénophon met donc l'accent sur un problème fondamental du IV^{ème} siècle : la place des forces mercenaires dans la cité. Une alternative semble se dessiner : dans le cas le moins favorable, qui est celui de Hiéron, les mercenaires doivent seulement garantir la protection du tyran et à ce titre restent un élément complètement étranger à la cité ; dans le cas défendu par Simonide, qui est le cas idéal selon Xénophon, ils assurent la sécurité de la communauté et participent donc à son évolution interne. Dans ces conditions, tout le débat est de savoir s'il faut rejeter ou intégrer les mercenaires à la vie de la cité.

Xénophon fait montre ici d'un esprit d'historien, en ce sens qu'il est le seul à saisir avec autant d'acuité les enjeux que suscite la présence des forces mercenaires à l'intérieur de la cité. Même si ses « solutions » restent discutables, son témoignage a le mérite de jeter un éclairage nouveau et « réaliste » sur les problèmes complexes que la présence des mercenaires suscite dans les cités grecques du IV^{ème} siècle.

Outre l'intérêt de l'œuvre de Xénophon, cette incursion dans quelques textes philosophiques se révèle aussi fort instructive sur deux points. D'une part, elle fait écho aux controverses que cette question des mercenaires a soulevées dans les milieux intellectuels de la première moitié du IV^{ème} siècle. D'autre part, elle explique la force et la pérennité des clichés véhiculés par des générations d'auteurs, d'historiens et de philosophes de l'Antiquité.

---

[210] *Hiéron*, 11,3-8
[211] J. Luccioni, 1948, p. 265.

b) De la théorie à la réalité : les mercenaires face aux staseis *syracusaines de 404 et 398*

Gardes du corps ou mercenaires, tous ces hommes forment ce rempart presque inexpugnable du pouvoir tyrannique de Denys. Doté d'un instrument aussi efficace, il lui restait à l'imposer à ses concitoyens syracusains, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Deux autres crises impliqueront les forces mercenaires dans la vie politique agitée de Syracuse. Leur analyse permet de comprendre la place concédée de façon plus ou moins volontaire aux mercenaires dans la cité.

Nous avons précédemment traité de la crise de 405 qui constitue le premier témoignage de l'implication directe des mercenaires dans la survie du régime dionysien. L'année suivante, un autre sursaut de rébellion enflamme la cité syracusaine, mais cette fois il est d'autant plus périlleux pour Denys que ses troupes mercenaires l'abandonnent[212]. La révolte commence dans les rangs de l'armée syracusaine que Denys a menée dans les territoires intérieurs pour soumettre les Siciles[213]. Les insurgés qui prennent possession des Epipoles rappellent les cavaliers réfugiés à Etna et engagent les hostilités contre Denys[214]. En outre, ils décident de promettre « de fortes récompenses à ceux qui tueraient le tyran », mais surtout de « donner le droit de cité à ceux des mercenaires qui changeraient de camp »[215]. Deux aspects sont particulièrement saillants. Les mercenaires représentent un avantage militaire dans la lutte contre Denys. Mais pour requérir leurs services, les révoltés n'hésitent pas à leur proposer le droit de cité, don assez extraordinaire pour des hommes exclus par nature du corps civique. Les révoltés utilisent donc des moyens semblables à ceux de leur despote. Certains mercenaires semblent alors se rallier à ces promesses, selon ce que suggère Diodore : « [ils] faisaient bon accueil (φιλανθρώπως) à ceux des mercenaires qui changeaient de camp ». Cette image de « bon accueil » doit être interprétée d'un point de vue politique,

[212] XIV,8,4.
[213] XIV,7,6-7
[214] XIV,8,1-2
[215] XIV,8,3

et non moral[216]. Rien ne permet d'évaluer la quantité de mercenaires qui sont passés dans le camp des révoltés, même si Diodore insiste sur l'abandon que subit alors Denys de la part de troupes peu fidèles. Néanmoins l'idée selon laquelle des mercenaires ont pu servir dans les deux camps laisse penser qu'ils représentaient un utile soutien pour s'emparer de la cité.

Dans ce contexte, comment interpréter le recours de Denys à des forces mercenaires extérieures au territoire syracusain ? Une raison objective découle du récit diodoréen : le dynaste est bloqué dans l'île d'Ortygie selon le dispositif de siège que les révoltés ont mis en place[217]. Son seul salut ne pouvait donc venir que de l'extérieur. Conscient effectivement de la situation, il suit les conseils de Polyxénos, son beau-frère, et envoie des messagers à des mercenaires campaniens qui stationnent dans la zone d'influence punique. Ce recours est assez étonnant : il suppose non seulement une bonne connaissance de la position des mercenaires employés par Carthage, mais aussi la possibilité de faire appel à leurs services sans demander apparemment une quelconque autorisation à leur recruteur. En outre, le récit montre bien que l'élément déterminant de leur engagement réside dans les promesses de soldes du tyran. Diodore insiste à deux reprises sur ce point[218]. Enfin ce « coup de main » avantageux pour les Campaniens devait aussi combler les espoirs de Denys. Créant un effet de surprise dans les rangs des révoltés, ils parviennent à réprimer la révolte. Après cette affaire, ils quittent la cité et s'emparent de la cité d'Entella.

Cette *stasis* de 404 met en lumière deux aspects fondamentaux. D'une part, les mercenaires constituent une des clefs d'accès au contrôle de la cité. Dépourvus sans doute de moyens financiers conséquents, les citoyens révoltés essaient de se concilier leur soutien par l'octroi du droit de cité. Il est sûr qu'une telle concession banalisait la valeur même de la citoyenneté ; mais, à notre avis, il faut limiter la portée de cette affaire : c'est surtout une mesure exceptionnelle qui pouvait à tout moment être remise

[216] P. Ducrey, 1968, p.146-147. Ce terme souvent employé par Diodore marque la bienveillance des chefs victorieux ; dans ce cas, il faut l'interpréter comme « un acte de pure propagande ». Ici la valeur politique est aussi indéniable.
[217] XIV,8,2
[218] XIV,8,6 ; 9,2. Ils sont 1200 à prendre part aux opérations.

en cause et elle n'a sans doute pas dégarni considérablement les rangs des troupes dionysiennes. Quant à la conduite tenue par Denys, elle montre une nouvelle fois tout l'intérêt qu'il portait à l'utilisation de troupes étrangères. D'autre part, cet épisode témoigne de l'apparente autonomie dont profitent les Campaniens pour remplir cette mission. L'accord contracté auprès des messagers de Denys se fait librement, sans le consentement de Carthage.

Après cette grave crise, Denys dispose d'un pouvoir absolu et sans partage sur Syracuse. Il poursuit son œuvre politique et militaire sans encombre jusqu'au siège de la cité par les troupes puniques en 398. En effet, alors que les habitants désespèrent de la situation, quelques Syracusains parviennent à mettre la main sur des navires ennemis sans que Denys participe à l'opération. Ce coup d'éclat suffit à raviver les rancœurs contre le régime. Lors d'une assemblée, où un certain Théodore dénonce avec fermeté la politique de Denys[219], les Syracusains « contestataires » cherchent à obtenir l'appui du navarque lacédémonien Pharacidas. Ce dernier ne répond pas à leurs attentes, ni les mercenaires qui prennent la défense de Denys[220]. Même si cette crise semble mineure par rapport à la précédente, elle illustre encore le poids décisif des mercenaires dans les relations qui aliènent alors le corps civique syracusain au pouvoir dionysien. Selon le parti qu'ils choisissent d'adopter, le jeu politique peut basculer d'un camp à l'autre. Jusqu'à présent il faut bien reconnaître que leur attachement à Denys reste indéfectible. Ajoutons que dans cette crise plane l'ombre de Sparte incarnée par la personnalité de Pharacidas. Rien ne semblait pourtant autoriser le Lacédémonien à s'immiscer dans les affaires intérieures de Syracuse.

Les épisodes de 404 et 398 aboutissent donc au même constat. Quoique les mercenaires soient perçus comme un soutien efficace dans les luttes contre Denys, leur présence s'est peu à peu ancrée dans le paysage politique de la cité. Les citoyens et le tyran doivent donc compter avec eux. C'est cette situation qui a sans doute inspiré les

[219] XIV,65-69. Sur ce discours, voir G. Vanotti, 1990, p. 3-19.
[220] XIV,70,1-3

philosophes du IV^{ème} siècle, car elle annonce de toute évidence tous les problèmes que souleva leur place dans la cité.

De fait, cette place se renforcera après la disparition de Denys, au moment des luttes entre son fils et Dion. Ainsi on peut citer un extrait de la troisième lettre de Platon où il se plaint en effet d'avoir été calomnié par les amis de Denys le Jeune « auprès des mercenaires et du peuple syracusain »[221]. En s'appuyant sur ce témoignage, C. Mossé émet l'hypothèse que « les mercenaires avaient fini par acquérir dans la cité une place et un rôle comparables à ceux du *démos* lui-même. »[222]. Certes, Denys l'Ancien a réussi à imposer les mercenaires à Syracuse, mais c'est sous le règne chaotique de son fils qu'ils joueront vraiment un rôle déterminant dans la cité.

§ 4 - Les garnisons

A la différence des autres fonctions que remplissent les mercenaires, nous ne disposons sur leur rôle de garnissaires que d'informations éparses. En outre, cette analyse des garnisons est compliquée par le fait qu'elle interfère avec la question des installations mercenaires dont la fondation n'obéit pas totalement aux mêmes objectifs. Il est donc souvent difficile de distinguer entre ces deux types d'établissements. Retenons que les garnisons répondent essentiellement à des impératifs militaires : la politique de quadrillage territorial entreprise par Denys l'obligeait en effet à en maintenir l'existence dans des zones récemment placées sous son contrôle. En outre, il faut aussi tenir compte du fait qu'un certain nombre de cités était environné d'un réseau de forteresses, ou places fortes, que Denys dut inclure dans ce quadrillage. Les textes fournissent des indications assez vagues sur ces points stratégiques sauf pour deux cas : Catane[223] et Messine. Dans cette dernière cité, lors de leur contre-offensive en 398, les Carthaginois renoncent ainsi à détruire les forteresses de la région[224]. Parmi ses

[221] Platon, *Lettres*, III,315e
[222] C. Mossé, 1969, p. 115.
[223] XIV,61,3
[224] XIV,57,6

φρούρια, l'une correspond à Myles[225] que les Rhégiens vont chercher à occuper vers 394/393[226].

Etant donné l'ensemble des difficultés inhérentes à cette étude - en particulier les problèmes d'identification des sites - nous avons choisi de nous limiter aux garnisons connues ou supposées de Denys l'Ancien et de son fils, dans deux zones géographiques précises : d'une part, la Sicile, qui réunit la majorité de ces établissements, d'autre part l'Adriatique où les informations sont malheureusement plus fragmentaires. De fait, cette analyse ne se veut pas exhaustive, car elle mènerait à une recherche plus systématique qui inclurait d'éventuelles données archéologiques[227]. Toutefois, nous avons retenu quelques études concernant certains sites pour déterminer l'emprise réelle ou possible du pouvoir dionysien sur le territoire.

A) Les garnisons de Sicile

En raison de la politique de contrôle territorial menée par Denys, la Sicile orientale reste certainement la région principale de l'établissement de garnisons mercenaires. Un double projet supportait cette politique : d'une part, il fallait assurer le maintien du régime dionysien en instaurant un véritable Etat sur cette région ; d'autre part, la menace punique conduisait le pouvoir dionysien à protéger sa zone d'influence.

A partir des textes littéraires, nous pouvons distinguer plusieurs types de garnisons dont l'installation peut parfois répondre à des impératifs militaires différents. Dans cet ordre d'idées, il faut d'abord considérer l'installation de garnisons dont l'utilité militaire devait être immédiate. C'est le cas de Motyè où la garnison est établie à la suite du siège réussi de la cité : « Après quoi [Denys] installa une garnison dans la ville

[225] Thucydide, III,90 ; Diodore, XII,54,4-5.
[226] XIV,87,1-3.
[227] Sur les forteresses en Occident à l'époque classique, voir H. Trézigny, 1999, p. 241-282. Sur le problème des forteresses et de la guerre dans le monde grec, Y. Garlan, 1989, p. 115-142 et P. Ducrey, 1997, p. 131-134. En outre, nous nous fondons sur le postulat qu'une forteresse, quelle que soit sa nature architecturale, induit la présence d'une (ou plusieurs) garnisons.

et en confia le commandement à Biton de Syracuse ; elle était composée en majorité de Sikèles. »[228]

L'exemple de Motyè appartient au traitement normal d'une cité vaincue, car il faut mettre en défense une cité prise à l'ennemi. Son existence fut par ailleurs éphémère, puisque le général carthaginois Himilcon reprend la cité l'année suivante[229].

Une autre cité fut longtemps partagée entre les aires d'influence punique et syracusaine : Himère. Il faut d'abord préciser que la cité d'Himère fut détruite en 407 par les Carthaginois, puis reconstruite plus à l'ouest sous le nom de Thermai Himeraiai[230]. Avec le traité de 405, elle tombe sous le contrôle punique. Au début de la seconde guerre gréco-punique, elle est d'abord l'alliée de Denys dans la prise de Motyè[231]. Mais avec la contre-offensive carthaginoise en 398, elle bascule dans le camp ennemi[232]. C'est à l'issue du second conflit que se placent vraisemblablement les événements rapportés par Polyen, et à sa suite Frontin. En effet, Polyen fait référence à la prise d'Himère par Denys, événement qu'il ne date pas mais qu'il compare au siège de Rhégion[233].

De plus, Enée le Tacticien apporte un témoignage très intéressant sur cette cité, lorsqu'il raconte comment Denys réussit à se débarrasser d'une opposition politique de plus en plus vive à son égard : ainsi, il écarte Leptine de Syracuse en l'envoyant, « conduisant quelques mercenaires, dans une ville nommée Himère, avec ordre de ramener avec lui la garnison qui s'y trouvait et d'en laisser une nouvelle. »[234] Certes, l'hostilité que Denys commence à manifester à l'égard de son frère ne fait aucun doute. Or, nous savons que Leptine fut effectivement exilé vers 386, ce qui peut fournir un *terminus ante quem*[235]. Mais surtout, Enée laisse clairement entendre que ce sont les mercenaires emmenés par Leptine qui vont remplir la fonction de garnissaires.

---

[228] XIV,53,5
[229] XIV,55,4
[230] Cicéron, *Verr.*, 2,2,86.
[231] XIV,47,6
[232] XIV,56,2
[233] Polyen V,2,10 ; Frontin, III,4,3
[234] Enée, X,22
[235] K.F. Stroheker le date entre 388 et 386. Voir Ch. Sabattini, 1987-1988, p. 29-31, qui date cet → ...

Malgré ces incertitudes chronologiques, Himère a sans doute reçu le renfort d'une garnison syracusaine. Cette installation s'inscrit évidemment dans le contrôle que Denys commence à imposer à toute cette région après la suspension des hostilités contre Carthage en 398. En effet, une autre cité, Céphaloedion[236], située en position stratégique sur la route entre Himère et Alaisa[237] sur la côte septentrionale, tombe sous le pouvoir de Denys. Elle s'était alliée à Himilcon lors de sa contre-offensive[238], mais dans les mois suivants, Denys réussit à la prendre par trahison[239]. Compte tenu de sa situation géographique et des découvertes archéologiques qui ont mis au jour un ensemble fortifié[240], tout laisse supposer que le tyran syracusain a établi une garnison dans cette cité.

Ajoutons aussi le cas de Solonte, qui fut conquise en même temps que Céphaloedion. Cette cité a vraisemblablement connu une destruction partielle, d'autant qu'elle n'est plus signalée dans la suite des expéditions de Denys. En tout cas, elle est reconstruite sur une position forte, le monte Catalfano, vers le milieu du IV^{ème} siècle.

La corne orientale de l'île constitue une autre région stratégique qui a reçu des garnisons syracusaines. Messine en fournit l'exemple le plus connu mais aussi le plus complexe. Il n'est pas inutile de rappeler brièvement l'histoire des relations entre cette cité et Denys au cours des différents conflits contre Carthage[241]. Après la trêve de 398, Messine bénéficie d'une politique de repeuplement engagée par Denys et destinée à renforcer sa situation stratégique dans l'île. Voici ce qu'en rapporte Diodore : « Denys installa à Messine mille Locriens, quatre mille Medméens, et six cents parmi les Messéniens du Péloponnèse, exilés de Zacynthe et de Naupacte. Mais observant que les Lacédémoniens prenaient comme une offense qu'il installât dans une ville de premier plan des Messéniens, qu'ils avaient eux-mêmes bannis, il leur fit quitter Messine, leur

---

événement lors de la trêve de la seconde guerre contre Carthage.
[236] Aujourd'hui Cefalù.
[237] Halaesa.
[238] XIV,56,2
[239] XIV,78,7
[240] A. Tullio, 1974, p. 119-151 : il date cet ensemble de la fin du V^{ème} siècle par comparaison avec d'autres structures du monde grec.
[241] Voir section I,1,A.

donna une place forte au bord de la mer, détacha une part de territoire d'Abacaéné et leur attribua cette part qu'il en avait détachée. »[242]

Il est possible que Denys ait d'abord décidé de concéder la cité de Messine à ses alliés et mercenaires, mais qu'il se soit ravisé devant les protestations spartiates. Il lui faut en tout cas prendre sur une autre cité pour leur donner un territoire. Ne perdons pas de vue que ce programme de repeuplement s'inscrit dans la réorganisation territoriale que Denys mène dans les mois qui suivent la suspension des hostilités. Malgré cet incident, il semble que le tyran ait tout de même profité de cette occasion pour dépêcher des contingents mercenaires à Messine. En effet, une circonstance irait dans ce sens : vers 394/3, Rhégion décide d'attaquer Messine et envoie le général Héloris pour accomplir le siège. Diodore note alors : « Celui-ci attaqua la citadelle avec précipitation ; les Messiniens et les mercenaires de Denys, qui tenaient la cité, se regroupèrent et marchèrent contre lui ; les Messiniens sortirent vainqueurs du combat et firent plus de cinq cents morts. »[243] Ce seul passage a suggéré de multiples traductions qui s'appuient sur des traditions manuscrites différentes[244]. Au-delà de la traduction, un fait est établi : il n'était pas question au moment du repeuplement de Messine « des mercenaires de Denys », sauf des Messéniens qui étaient ensuite partis fonder Tyndaris. Deux hypothèses sont envisageables : ou Denys avait seulement dépêché un contingent de mercenaires pour appuyer l'effort de Messine contre Rhégion, ou bien les soldats installés par Denys vers 397/6 avaient usurpé la qualité de citoyens messiniens. Le récit de Diodore reste flou pour trancher la question. A notre avis, il faut aussi prêter attention aux événements postérieurs.

En effet, après l'échec de Denys face aux Sicules de Tauromenion, Diodore ajoute qu' « Acragas et Messine bannirent les partisans de Denys, reprirent leur

[242] XIV,78,5-6. Les Messéniens viennent du Péloponnèse alors que les Messiniens sont les habitants de Messine.
[243] XIV,87,2.
[244] Il existe en fait deux traditions : 1) οἱ κατέχοντες τὴν πόλιν Μεσσήνιοι καὶ Διονυσίου μισθοφόροι (les Messiniens et les mercenaires de Denys, qui tenaient la cité...) ; 2) οἱ κατέχοντες τὴν πόλιν Μεσσήνιοι καὶ οἱ Διονυσίου μισθοφόροι (les Messiniens, qui tenaient la cité, et les mercenaires de Denys...). La première tradition qui provient d'un manuscrit de base est retenue par la plupart des philologues : C.H. Oldfather, *Diodorus of Siculus VI. Books XIV-XV*, Loeb, p. 249 ; T. Alfieri Tonini, *Diodoro Siculo, Biblioteca Storica XIV-XVII*, p. 198.

liberté et abandonnèrent l'alliance du tyran »[245]. Il est intéressant de noter que cette réaction revêt ici un caractère très politique. Ainsi les « partisans de Denys » sont sans doute des citoyens messiniens qui devaient favoriser le maintien de contingents mercenaires dans la cité. Après le traité de 392, ces contingents ont vraisemblablement continué à stationner dans la région (peut-être dans les forteresses avoisinantes). Dans tous les cas, l'installation de garnisons mercenaires dans la cité a provoqué des problèmes internes importants. L'opposition qui se dessine face à Denys était d'autant plus vive qu'une garnison étrangère signifiait à la fois une certaine perte d'autonomie pour la cité et un danger potentiel pour les habitants.

Proche de Syracuse, la région de l'Etna jouait aussi un rôle clé dans l'Etat territorial que Denys se constituait. Plusieurs étapes marquent son passage sous la tutelle de Syracuse. Tout d'abord, ce sont les anciennes colonies chalcidiennes qui essuient les visées expansionnistes du tyran. Ainsi Catane est prise en 403[246], après la trahison d'Arcésilas. Denys y installe alors une « garnison importante », puis il la donne aux Campaniens[247].

Située au nord-ouest de Catane dans « un district montagneux de l'Etna », la cité du même nom était restée un foyer de résistance au pouvoir dionysien[248]. Pourtant en 398, la cité a perdu son statut : Denys y transfère les Campaniens de Catane de manière à barrer la route aux forces carthaginoises[249]. A cette occasion, Etna est qualifiée de φρούριον ὀχυρόν, ce qui laisse penser que l'objectif du dynaste syracusain était de renforcer la garnison qui y était déjà établie.

Sur les pentes sud-occidentales du volcan fut aussi fondée la cité d'Adranos vers 401/400, fondation que Diodore mentionne rapidement[250]. Tout porte à croire qu'il s'agirait plutôt d'une installation mercenaire, liée en particulier à

[245] Sur cette révolte et ses multiples interprétations, voir C. Raccuia, 1988, p. 414.
[246] XIV,15,1
[247] XIV,15,3 et 68,3.
[248] XIV,7,7 et 9,8. Elle est prise vers 403 (XIV,14,2).
[249] XIV,58,2
[250] XIV,37,5

l'apparition d'un monnayage spécifique dont nous parlerons plus loin. Avec la cité d'Etna, elle verrouillait les voies d'accès qui contournaient le volcan[251].

Située à l'intérieur des terres, à mi-chemin entre Catane et Syracuse, Léontinoi reste dans la mémoire historiographique antique le lieu symbolique où Denys assit son pouvoir[252]. Tout d'abord, revenons aux événements. Après l'expédition d'Athènes, l'histoire de cette cité connaît une éclipse puisqu'elle est complètement démantelée à la suite de la *stasis* qui a sévi en son sein[253]. Toutefois en 406 elle est requise pour servir d'οἰκητήριον pour les Agrigentins réfugiés à Géla[254]. Léontinoi est donc sous la dépendance de sa voisine Syracuse et ne jouit plus d'une quelconque autonomie. Ceci explique sans doute le choix de Denys qui y rassemble son armée ; elle est alors désignée comme un φρούριον de Syracuse[255].

Mais la paix de 405 lui permet de retrouver son autonomie juridique et même politique. On peut en déduire que Denys perdait là un site précieux pour protéger Syracuse. De fait, avant d'engager les prochaines campagnes contre Carthage, il entreprend la reconquête de cette cité, mais ses premiers assauts sont repoussés. Il parvient toutefois à la récupérer en proposant vraisemblablement la citoyenneté syracusaine à ses habitants : « Il partit ensuite en campagne contre les Léontins avec toute son armée et investit la ville ; il envoya aux habitants une ambassade pour leur ordonner de lui livrer la ville et de venir vivre comme des citoyens à Syracuse. »[256]. Les Léontins acceptent cette offre et partent pour Syracuse.

En conséquence la cité retrouvait son statut de φρούριον[257]. Mais il faut bien constater que Léontinoi est restée pendant cette période sujette du pouvoir syracusain. Deux raisons étroitement liées ont contribué à cette situation : la menace punique et la mise en défense de Syracuse. Du reste, dès 398, Denys décide de la

[251] Sur les systèmes de forteresses dans les campagnes siciliennes, R.M. Bonacara Casa, 1974, p. 92-118, en particulier p. 112-113.
[252] Cicéron, *De Div.*, 1,33
[253] S. Berger, 1992, p. 26 ; C. Gula, 1995, p. 151-158.
[254] XIII,89,4
[255] XIII,95,3
[256] XIV,15,4
[257] R. Vattuone, 1994, p. 93

fortifier : « il fortifia très soigneusement les citadelles de Léontinoi, et y fit stocker le grain produit dans les plaines. »[258]. Léontinoi constitue alors le point clé de la défense terrestre de Syracuse.

Certes, aucune mention explicite ne permet de confirmer la présence de garnisons mercenaires, mais celle-ci peut se déduire de l'affaire de la garde personnelle en 406 mais aussi de l'installation d'un établissement mercenaire en 398/7.

En effet, après la trêve avec Carthage, son statut évolue radicalement : de φρούριον sous la dépendance de Syracuse, elle devient un véritable établissement de mercenaires, puisque Denys y fixe les dix mille mercenaires d'Aristotélès[259]. Dès lors, nous avons affaire à une autre réalité qui s'éloigne du modèle des garnisons. Mais notons tout de même que cette concession de terres obéit encore à des impératifs qui ne s'écartent pas de la défense stratégique de Syracuse. Peut-être était-il même plus rentable pour le tyran d'attribuer un territoire aussi fertile et riche aux mercenaires que d'entretenir sur place une garnison sur ses propres fonds ?

Dans tous les cas, il faut souligner l'histoire complexe de cette cité dont l'identité fut remise en cause au gré des décisions de sa puissante voisine, Syracuse. R. Vattuone[260] démontre avec justesse que ces changements répondaient à des facteurs propres à la cité (sa fertilité, sa position), mais aussi à un contexte historique difficile. Ce constat minimise donc la dimension moraliste que les Anciens ont parfois essayé d'introduire dans leurs récits.

Il faut terminer cet exposé par l'énoncé d'autres cités prises par Denys et qui ont pu recevoir le renfort de garnisons. Ainsi il s'empare de la cité d'Enna lors de ses campagnes entreprises après 398. Notons qu'il avait déjà essayé d'y intervenir en 403[261]. Cet ultime épisode mettait un terme à des projets anciens.

[258] XIV,58,1
[259] XIV,78,1
[260] R. Vattuone, 1994, p. 95
[261] XIV,14,6-8

La cité de Morgantina, qui se trouve à l'endroit de l'actuelle Serra Orlando, tomba elle aussi sous le contrôle de Denys. Toutefois, dès 392, Magon semble réussir à s'en faire une alliée contre Syracuse[262]. Enfin, Ménainos[263] subit le même sort.

Au terme de cette analyse, nous disposons donc d'hypothèses pour la plupart des sites répertoriés ; elles demanderaient à être confirmées par des données archéologiques, même si, par la mise au jour de structures militaires de défense, on pouvait établir un lien seulement ténu entre leur existence et ces garnisons. En outre, une carte[264] de ces diverses garnisons établie à partir de nos sources littéraires montre aussi leur concentration dans certains secteurs de l'île. On discerne sur la côte septentrionale un appendice qui s'éloigne vers Palerme, et qui est directement situé aux confins de l'empire territorial de Denys. Ce contrôle plus ou moins efficace visait sans doute à s'assurer la maîtrise des voies maritimes vers la mer tyrrhénienne. La zone de l'Etna reste aussi la région la plus importante de son dispositif : elle offrait des richesses économiques importantes qui ne pouvaient que contribuer à la prospérité de Syracuse. De plus, elle constituait un passage obligé pour toute expédition vers l'Italie. Enfin, la corne orientale apportait à Denys la maîtrise d'une partie du Détroit, maîtrise qui devait se renforcer après la chute de Rhégion.

Cette carte des garnisons coïncide dans l'ensemble avec les repérages établis par R. Calciati[265] concernant les monnayages émis dans certains établissements mercenaires. Cette coïncidence n'est pas fortuite dans la mesure où les deux structures (garnisons/établissements mercenaires) ont tendance à coexister ou parfois à se substituer l'une à l'autre, comme dans le cas de Léontinoi. Cela renforce ainsi le rôle particulièrement stratégique de ces régions.

Parallèlement à ces monnayages mercenaires spécifiques dont nous reparlerons[266], il existe aussi des groupes de monnaies qui sont plus ou moins

---

[262] XIV,95,2
[263] Sur l'identification de Ménainos avec Mineo, voir *BTCGI*, 1992, X, p. 145-151.
[264] **Carte 2**.
[265] R. Calciati, 1986, p. 202 fig. 11. Voir **carte 5**.
[266] Voir section II,3.

contemporaines du règne de Denys et qui ne semblent pas sans relation avec la pratique du mercenariat. En premier lieu, il faut noter un ensemble de monnaies qui ont en commun de présenter au revers le type du taureau qui charge[267]. On distingue d'abord un groupe de monnaies provenant de Catane (hémidrachmes ou litra) et de Léontinoi dont la frappe se situerait selon C.M. Kraay[268] entre 403 et 396, c'est-à-dire au moment de la première installation de mercenaires campaniens dans cette zone. Le motif du taureau qui charge serait étranger au répertoire numismatique sicilien, mais au contraire très utilisé dans les monnaies de Thourioi et dans une moindre mesure Poseidonia.

De même, les litra de Piakos et d'Adranos[269] présentent au revers un taureau bondissant avec un poisson en exergue, ce type étant dérivé - ou copié - des litra de Catane. Alors que les légendes associent les deux noms, G.K. Jenkins[270] propose d'identifier séparément les deux sites : Piakos serait un site sicule que la fondation d'Adranos aurait éclipsé. Dans tous les cas, il s'agirait encore de monnayage lié à la présence de mercenaires d'origine italique dans cette zone.

Le type du taureau se retrouve également sur des dilitra émises à Céphaloedion[271]. En effet, ces exemplaires présentent au droit la tête d'Héraclès à droite et la légende ΕΚ ΚΕΦΑΛΟΙΔΙΟΥ̑, tandis qu'au revers se retrouve le type du taureau bondissant à droite et ΗΡΑΚΛΕΙΩΤΑΝ. Selon S.N. Consolo Langher[272], ces émissions auraient eu lieu entre 405 et 395, époque de la prise de la cité par Denys. Malgré une chronologie qui reste incertaine, ces exemplaires mettent en évidence une légende qui suggère quelques interrogations. En effet, comment interpréter cette référence aux ΗΡΑΚΛΕΙΩΤΑΝ ΕΚ ΚΕΦΑΛΟΙΔΙΟΥ̑? S.N. Consolo Langher a proposé de manière convaincante de lire les Héracléotes de Céphaloedion, au sens d'Héracléotes installés à Céphaloedion[273]. Elle suggère aussi que ces Héracléotes seraient les descendants de

[267] **Planche 9**.
[268] C.M. Kraay, 1976, p. 229.
[269] **Planche 8**.
[270] G.K. Jenkins, 1975, p. 87-92.
[271] **Planche 8**. Voir S.N. Consolo Langher, 1961, p. 166-198 ; G.K. Jenkins, 1975, p. 92-99 ; C.M. Kraay, 1976, p. 229-230. C.M. Kraay les identifie comme des dilitra alors que pour G.K. Jenkins, il s'agit d'hémidrachmes.
[272] Il faut noter la prudence de G.K. Jenkins quant à la datation de ces monnaies.
[273] Cette hypothèse est approuvée par G.K. Jenkins, 1975, p. 93.

colons spartiates emmenés par Dorieus un siècle plus tôt sur l'île. Ceux-ci se seraient installés dans cette cité après la chute d'Himère en 409. Mais il existe aussi d'autres Héracléotes, en particulier les habitants d'Héraclée Minoa en Sicile[274] qui auraient pu eux aussi occuper Céphaloedion. C.M. Kraay a eu le mérite de rapprocher ces exemplaires des monnaies de Catane, Piakos et Adranos. De fait, le type du revers est commun à l'ensemble de ces monnaies et renvoie selon toute vraisemblance à un groupe d'origine italique. Ainsi, le numismate propose d'identifier ces Héracléotes à des mercenaires venus d'Héraclée en Lucanie et installés en garnisons après la prise de Céphaloedion. Mais force est de constater qu'il est bien difficile d'interpréter ce monnayage très particulier. Toutefois, la légende et le type monétaire semblent renvoyer à une communauté bien différenciée de la cité. L'ethnique renvoie-t-il seulement à l'origine de certains de ses habitants, ou à une catégorie spécifique de la population, ou enfin à un culte voué à Héraclès[275] ? Seule une étude complète du monnayage de Céphaloedion permettrait d'y répondre.

Enfin on ne peut passer sous silence les monnaies en bronze à légende KAINON[276] qui sont sans doute liées à l'activité de mercenaires à la solde de Denys l'Ancien. Certains spécialistes[277] l'ont interprété comme une émission marquant la présence de mercenaires thraces dans l'armée syracusaine, mercenaires qui auraient pu être engagés par Denys après les campagnes d'Agésilas. Cette hypothèse se fonde sur les types du droit et du revers, un griffon et un cheval, dont l'association se retrouve sur des monnaies thraces. Ce monnayage a connu une large diffusion en Sicile mais aussi en Italie du Sud (Locres).

Avant d'aborder la question des installations garnissaires de l'Adriatique, il convient de consacrer une place plus spécifique à la cité de Syracuse, qui forme le cœur du pouvoir dionysien[278]. En effet, les efforts de Denys en matière de construction

[274] Cette interprétation est proposée par G. Manganaro (discussion de G.K. Jenkins, 1975, p. 102-103.
[275] C'est un type fréquemment utilisé à l'époque hellénistique selon G.K. Jenkins, 1975, p. 97.
[276] R. Malacuso, 1980, p. 1365-1374. A. Cutroni Tusa, 1993, p. 268. Voir **planche 9**.
[277] R. Malacuso, 1980, p. 1373-1374.
[278] Voir **carte 3 et 3 bis**.

militaire se sont surtout portés sur la cité dont il était le maître. Ces travaux sont largement commentés par Diodore de Sicile dans un extrait qu'il n'est pas inutile de rappeler : « Sachant bien que, pendant la guerre contre Athènes, la cité avait été bloquée par un mur qui allait de la mer à la mer, il veillait à ne jamais être coupé de l'intérieur du pays au cas où il subirait de semblables revers. Il voyait bien que ce qu'on appelle les Epipoles représente une position naturelle avantageuse par rapport à la ville des Syracusains. Aussi convoqua-t-il ses architectes et, d'après leur avis, il jugea nécessaire de fortifier les Epipoles, là où aujourd'hui se trouve le Rempart aux six portes. Cet endroit est en effet tourné vers le nord, escarpé de toutes parts, et, à cause de la forte pente, d'un abord difficile de l'extérieur. Comme il voulait mener rapidement la construction des remparts, il rassembla la foule des gens de la campagne parmi lesquels il choisit les hommes propres à cette tâche, de condition libre, soixante mille environ, qu'il répartit le long de l'espace à fortifier. »[279]

Ce dispositif enserrait l'île d'Ortygie[280], lieu du palais du tyran, les quartiers de l'Achradine[281] et de Tychè, et surtout ce plateau des Epipoles, éminence rocheuse qui permettait de surveiller tout accès à la cité et où fut établi le château de l'Euryale. De nombreuses études archéologiques[282], notamment stratigraphiques, ont permis d'affiner la chronologie de ces diverses constructions qui n'appartiennent pas toutes à l'époque dionysienne. En effet, cet ensemble architectural a subi plusieurs réaménagements au cours des siècles, et ce jusqu'à la seconde guerre punique.

C'est à la suite du siège de Syracuse par les Athéniens, siège qui avait révélé les faiblesses du rempart de la cité, mais surtout après la révolte des Syracusains contre lui, que le tyran procéda à une restructuration majeure de l'espace urbain et

---

[279] XIV, 18, 2-4

[280] XIV, 7, 2-3 : « Observant que dans la cité, l'Ile était la position la plus forte et facile à garder, il fit construire pour la séparer du reste de la ville un rempart bâti à grands frais, qu'il munit de hautes tours très rapprochées, et en avant de ce mur, des boutiques et des portiques capables d'abriter une foule nombreuse. Il fit construire aussi dans l'Ile à grands frais une citadelle fortifiée pour servir de refuge en cas d'urgence, et il inclut à l'intérieur de cette citadelle les arsenaux touchant au petit port appelé Lakkion ; ils pouvaient contenir soixante trières et se fermer d'une porte qui ne laissait passer les bateaux que un à un. »

[281] Sur les aménagements dans ce quartier à l'époque dionysienne, S. Collin-Bouffier, 1987, p. 661-691. Voir **carte 3 bis**.

[282] H.P. Drögmüller, 1969, p. 97-114 ; J-P. Adam, 1982, p. 248-252 ; Y. Garlan, 1985, p. 249-250. G. Voza, 1993-1994, p. 1281-1294.

extra-urbain de la cité. Il fait alors entourer non seulement la cité mais aussi un vaste secteur périphérique - le plateau des Epipoles - d'un rempart à la longueur considérable[283].

Au-delà de ces aspects techniques, c'est surtout le lien qui se met en place rapidement entre la politique urbaine de Denys et la présence des mercenaires qui est intéressant. Sur ce sujet, Diodore offre un commentaire important : « Il se réserva la meilleure partie du territoire pour en faire don à ses amis et aux hommes qu'il avait mis à la tête de ses troupes. Le reste, il le répartit également entre étrangers et citoyens ; il englobait sous le nom de citoyens les esclaves affranchis qu'il appelait « nouveaux citoyens ». Il distribua aussi les maisons au peuple, sauf celles de l'Ile. Celles-là, il en fit don à ses amis et aux mercenaires. »[284]

Ainsi, alors qu'il réaménage l'île d'Ortygie, il se préoccupe de répartir des terres et des maisons entre ses partisans, en particulier ses mercenaires[285]. Ces dons sont évidemment destinés à s'attacher davantage la fidélité de ces hommes, mais aussi garantissent la sécurité du tyran qui a établi sa résidence dans l'île. En outre, il est fort probable que des garnisons occupaient le plateau des Epipoles[286], clé d'accès de la cité. La politique urbaine entreprise par Denys à Syracuse révèle encore son souci de contrôle et de pouvoir sur la cité mais aussi sur son empire, car elle devient à cette époque une des plus grandes cités d'Occident. Il faut aussi insister sur le fait qu'il est parvenu à « militariser » la cité[287], ses troupes occupant une grande partie de l'espace urbain. Dans ces conditions, la présence des mercenaires s'est aussi inscrite dans le paysage syracusain, ce qui confortait leur place au cœur même de la cité.

Cette analyse des garnisons connues ou supposées que Denys installa en Sicile permet quelques remarques importantes. A l'instar des tyrannies siciliennes du siècle précédent, leur établissement a fortement renforcé le caractère territorial du

[283] On estime cette longueur à 27 km.
[284] XIV, 7, 4-5.
[285] Sur l'équivalence courante chez Diodore entre ξένος et μισθοφορός, voir XIV,8,3.
[286] H.P. Drögmüller, 1969, p. 97-102.
[287] J.A. Krasilnikoff, 1995, p. 180. Cela renforce son idée sur la militarisation politique de Syracuse sous Denys l'Ancien.

pouvoir dionysien[288]. Même s'il n'est pas toujours avéré dans les sources littéraires, le rôle des mercenaires dans ce domaine est sans doute resté prédominant. Cela supposait donc une capacité économique importante de la part de Syracuse dans la mesure où il fallait entretenir un tel déploiement de forces. C'est peut-être une des raisons qui inciteront le tyran à concéder des territoires à partir des années 398/7. Mais il faut aussi relever que ce système s'est révélé particulièrement efficace dans le maintien de la paix en Sicile orientale. Dans ce domaine, la politique délibérée de Denys montre encore la lucidité du tyran sur sa position vis-à-vis de ses concitoyens et de ses voisins grecs. Mais dans le même temps, elle a aussi constitué un facteur de désagrégation profonde et de perte d'identité pour certaines cités. De ce point de vue Messine et Léontinoi restent les exemples les plus probants.

B) Les garnisons d'Adriatique

Dans le secteur adriatique, l'étude des garnisons grecques installées par Denys se heurte à une double difficulté. D'une part, une distinction doit être faite entre les deux rives de la mer adriatique, car elles ne semblent pas répondre aux mêmes objectifs. D'autre part, la nature même de ces installations n'induit pas forcément la création *ex nihilo* de centres plus ou moins développés. C'est pourquoi il existe un énorme décalage entre les sources littéraires, où tout est création, et l'archéologie qui prouve pour les sites identifiés des datations plus anciennes. La réalité de la politique menée par Denys en Adriatique ne doit pas toutefois être remise en cause, même si l'archéologie reste dans l'ensemble muette sur les fondations véritablement dionysiennes[289].

C'est sans doute sur les rives orientales de l'Adriatique que la politique du tyran syracusain s'est le plus affirmée. La première étape des entreprises dionysiennes réside dans le rétablissement d'Alcétas sur le trône des Molosses grâce à l'envoi d'une armée de 2000 hommes et de 500 armures grecques complètes[290]. Mais son intervention dans

[288] A. Giuliani, 1995, p. 107-108.
[289] Sur la présence syracusaine en Adriatique, voir **carte 4** et section I,1,C.
[290] XV,13,2.

la région ne se limita pas à ce simple coup de main. En effet, Diodore ajoute : «... les Pariens, obéissant à un oracle, firent partir des colons en Adriatique et y fondèrent une cité sur l'île de Pharos, avec la coopération du tyran Denys. Ce dernier avait, peu auparavant, envoyé des colons en Adriatique et fondé la cité de Lissos.[291] ». La fondation de Pharos, l'actuelle Hvar, serait donc le fruit d'un projet des Pariens désireux d'établir une colonie sur cette île. Dans ce projet serait aussi associé Denys, mais il est difficile de préciser la nature des liens qui l'unissent alors aux Pariens. On peut supposer d'après le texte que l'oracle lui-même souhaitait sa collaboration à la fondation[292]. En outre l'historien sicilien signale aussi que dans cette même période est fondée Lissos (Lezh) près de l'embouchure du Drin. Or nous avons déjà indiqué[293] que l'archéologie ne permettait pas d'attester une telle fondation. Toutefois ce silence ne doit pas aboutir à une distorsion trop facile du texte diodoréen en lisant Issa pour Lissos comme nous allons le voir.

Enfin l'année suivante, Pharos se trouve confrontée à une révolte des indigènes de l'île qui sont alors soutenus par les Illyriens : « Plus tard, les Barbares qui habitaient l'île avant l'arrivée des Grecs trouvèrent leur présence intolérable et firent appel aux Illyriens qui vivaient sur la côte en face : sur une multitude de petits bateaux, plus de dix mille hommes passèrent dans l'île de Pharos, s'y livrèrent au pillage et tuèrent de nombreux Grecs. Mais le gouverneur que Denys avait installé à Issa attaqua avec de nombreuses trières les petites embarcations illyriennes : il coula les unes, captura les autres, tua plus de cinq mille Barbares et fit environ deux mille prisonniers.[294] »

Issa (Lissa) est une île proche de Pharos, située à l'ouest, et constitue une clé pour le contrôle de l'Adriatique. Comme pour Lissos, certains spécialistes ont douté de l'authenticité du toponyme fourni par le texte de Diodore[295] dans les événements de

[291] XV,13,4.
[292] A. Coppola, 1993, p. 21. C'est l'hypothèse que nous retenons au regard de l'étude que A. Coppola a pu réaliser sur les traditions de fondation de Pharos. Elle présente trois hypothèses qui expliquent la nature des relations entre Denys et Pharos : le rôle de Philistos, la médiation de Sparte et l'oracle de Delphes qui mentionnait la collaboration du tyran.
[293] F. Prendi et K. Zheku, 1971, p. 50.
[294] XV,14,2.
[295] Les philologues rejettent le nom de Lissos pour l'interprétation de ce passage. Les manuscrits principaux l'appellent Lissa pour Issa : voir Cl. Vial, *Diodore de Sicile. Livre XV*, CUF, p. 127. Voir aussi l'interprétation contraire d'A Coppola, 1993, p. 15-16. Ces problèmes d'identification nécessiteraient une analyse plus approfondie.

Pharos. Or la proximité d'une telle base et son utilité en cas de secours suffisent à en assurer l'exactitude. Ces quelques références littéraires ne permettent pas d'interpréter l'action stratégique et militaire de Denys dans cette zone, mais on peut toutefois supposer qu'elle s'est accompagnée du recours à des troupes mercenaires qui ont pu servir de garnisons comme dans le cas d'Issa. D'après les conclusions de L. Braccesi[296], les inscriptions trouvées sur l'île et dans sa sous-colonie Corcyre Mélaina ont révélé un nombre élevé d'anthroponymes à caractère non grec, mais plutôt d'origine illyrienne et messapienne. Or les Pouilles constituaient vraisemblablement un réservoir presque inépuisable de mercenaires pour le tyran sicilien. La présence de ces noms sur l'île est particulièrement attestée dans le décret de fondation de la sous-colonie Corcyre Mélaina où l'historien italien note un mélange entre élément illyrien et élément grec. Ces Grecs, fondateurs de la nouvelle colonie, seraient donc en partie des mercenaires, d'origine messapienne. Quoique ces observations puissent apporter des hypothèses séduisantes quant au rôle des mercenaires dans ce type de fondation, il faut rester prudent sur l'identité de ces personnages car la création de cette sous-colonie fait appel à des motivations et des processus différents[297] et éloignés de la politique dionysienne. En outre, même si la politique démographique de Denys a toujours cherché à se séparer d'anciens mercenaires et d'opposants à son régime, les correspondances anthroponymiques et toponymiques - en particulier les colonies de Denys le Jeune en Apulie dont nous reparlerons[298] - ne suffisent pas à assurer leur existence mais elles laissent au mieux des soupçons.

Pourtant il ne fait presque aucun doute que la politique menée par Denys dans cette région visait des objectifs essentiellement commerciaux, et elle devait donc s'avérer rentable pour la cité de Syracuse. Sur cet aspect, on peut utiliser les documents fournis par la numismatique. D'après les travaux de G. Gorini[299] sur la circulation monétaire dans la zone adriatique, c'est surtout la circulation du monnayage en bronze

[296] L. Braccesi, 1977[2], p. 209-210. D. Rendic-Miocevic, 1983, p. 187-202.
[297] L. Braccesi, 1977[2], p. 313-315
[298] Voir *infra*.
[299] G. Gorini, 1993, p. 304. L'auteur insiste particulièrement sur la modestie des données et la prudence nécessaire.

qui semble s'imposer aux IV^{ème} et III^{ème} siècles avant J.-C. Quelques rares monnaies d'argent découvertes à Pharos peuvent être liées à l'époque dionysienne, ce qui confirmerait la présence des Syracusains dans cette aire dès la première moitié du IV^{ème} siècle. Le monnayage syracusain qui domine - drachme ou litra en bronze selon la nouvelle dénomination - a circulé amplement mais il a aussi fait l'objet d'une thésaurisation importante dans ces régions[300]. Cette présence importante de petit numéraire par rapport aux tétradrachmes qui sont rares est interprétée par G. Gorini de deux manières : ou bien il est arrivé par le biais des mercenaires, ou bien il ne reflète que la modestie des échanges locaux[301]. Un autre spécialiste du monnayage adriatique, P. Visonà[302], retient aussi l'idée que l'isolement politique et le manque de ressources expliqueraient la durée de vie d'un tel monnayage qui a perduré bien au-delà de la chute de la tyrannie syracusaine.

Un autre aspect du monnayage adriatique au IV^{ème} siècle est intéressant : c'est celui des surfrappes de monnaies de Sicile et de Grande Grèce qui, pour G. Gorini, s'explique par la chute de la tyrannie en 344 et le retour à la liberté des cités qui étaient sous domination syracusaine. Mais, quelles que soient la nature et les raisons de ces surfrappes, il faut retenir que pour l'époque timoléenne, les trouvailles se font très rares et prouvent donc « une contraction des horizons politiques et économiques » de Syracuse après la chute de Denys II[303].

Les analyses proposées par G. Gorini et P. Visonà montrent aussi la prédominance politique et économique de certains centres, comme Pharos, dans la région, puisque les témoignages numismatiques y sont assez nombreux[304] et que des inscriptions plus récentes attestent l'existence de liens particuliers entre cette cité et Syracuse[305]. Enfin, ni les études archéologiques menées à Issa, ni l'analyse de son monnayage ne permettent d'y reconnaître une véritable vie politique et économique à

[300] G. Gorini, 1993, p. 303. Parmi les autres monnayages il faut citer des monnaies d'Agrigente, des monnaies de type KAINON, des séries en bronze attribuées à Locres.
[301] G. Gorini, 1993, p. 304
[302] P. Visonà, 1990, p. 96.
[303] P. Visonà, 1990, p. 95.
[304] G. Gorini, 1993, p. 286-287.
[305] En particulier une inscription du III^{ème} siècle qui mentionne un citoyen syracusain : voir P. Visonà, 1995, p. 57n. 15.

l'époque de la tyrannie syracusaine[306]. Dans ces conditions, faut-il considérer cette cité comme une simple *apoikia*, telle que la mentionnait le Pseudo-Scymnos[307] ?

De toute évidence, la politique de Denys en Adriatique orientale s'est bornée à assurer et protéger les intérêts commerciaux et économiques de Syracuse, hypothèse qui semble être vérifiée par l'abondance des témoignages numismatiques. Le rôle des mercenaires dans cette politique est difficile à déterminer, mais on peut supposer qu'ils occupaient quelques points clés du littoral et qu'ils furent peut-être des agents de la diffusion du monnayage dans ces contrées.

Ce problème des garnisons d'Adriatique reste à vrai dire tout aussi complexe pour la région occidentale. Notre analyse se heurte ici à une double interrogation : il s'agit non seulement de définir le caractère des fondations de Denys et de son fils sur ces rives, mais aussi de comprendre les relations qui se mettent en place avec les peuples d'origine celtique, relations auxquelles les sources font largement écho. Deux cités doivent particulièrement retenir l'attention car elles sont présentées comme des fondations de Denys l'Ancien : Adria et Ancone.

L'origine d'Adria a donné lieu à trois traditions différentes qui sont transmises par des sources tardives : dans un cas, il s'agirait d'une fondation de Denys l'Ancien ; ou bien ce serait Adrios, père de l'illyrien Ionios[308], qui en serait le maître d'œuvre ; ou enfin, elle serait simplement une fondation du héros Diomède[309]. Malgré ces traditions, l'archéologie montre qu'Adria existait sûrement avant 389/8 et qu'elle était alors occupée par un peuplement étrusco-vénète. Ces traditions sont donc le fruit de reconstructions faites par les auteurs anciens qui, selon leur opinion, défendaient ou condamnaient la politique du tyran : le choix d'un héros argien servait ainsi à cautionner

---

[306] P. Visonà, 1995, p. 57.
[307] Pseudo-Scymnos, 413-414.
[308] Ces deux traditions proviennent de l'*Etymologicum Magnum* et du scholiaste Tzetzes :
Etym. Magnum s.v. Adrías Gaisford c. 46 :
῾Αδρίας τὸ πέλαγος. Διονύσιος Σικελίας τύραννος, *ὅς πρότερον ἐπὶ τῶ * ῾Ολυμπιάδι πόλιν ἔκτισεν ῾Αδρίαν ἐν τῷ ῾Ιονικῷ κόλπῳ ἀφ' ἧς καὶ τὸ πέλαγος ῾Αδρίας καλεῖται.
Tzetzes *ad Lycophr.* 631 :
ἀλλ᾽ὁ Θεόπομπος καὶ ἄλλοι φασὶν (τὸν ῾Ιόνιον κόλπον κληθῆναι) ἀπὸ ῾Ιονίου ῾Ιλλυρίου... υἱοῦ ῾Αδρίου τοῦ περὶ τοῦτο τὸ πέλαγος κτίσαντος πόλιν τὴν λεγομένην ῾Αδρίαν, ἣν ῾Αδρίαν ἕτεροί φασιν ὑπὸ Διονυσίου, τοῦ προτέρου τυράννου Σικελίας, κτισθῆναι.
[309] Stéphane de Byzance s.v. ῾Αδρία.

les ambitions tyranniques dans cette région, alors que celui d'un héros illyrien en rejetait la politique[310]. Enfin, l'histoire d'Adria est aussi liée à la carrière de Philistos dont le nom a pu servir d'éponyme aux *Fossa Philistina*[311]. Il faut ajouter que Stéphane de Byzance cite une autre Adria « cité des Boïens d'origine celtique », ce qui renvoie sans doute à l'alliance entre Denys et les Celtes.

Pourtant, la rareté des témoignages archéologiques de provenance sicilienne tend à montrer que la cité ne connut pas de crise à l'arrivée supposée des Syracusains. Au contraire, la cité a maintenu les mêmes rapports commerciaux avec l'Adriatique méridionale et avec la Grèce. Comme le montre A. Mastrocinque[312], on peut aussi supposer que les entreprises de Denys se soient seulement déroulées dans la région d'Adria sans induire une quelconque fondation. Nous retrouvons donc ici le même décalage entre sources littéraires et sources archéologiques, puisque rien ne permet d'attester une quelconque fondation dionysienne.

Un constat identique peut être fait quant à l'arrivée des Celtes dans cette cité. En effet, ils n'ont pas introduit de rupture dans la vie d'Adria, ainsi que le prouve la continuité d'une séquence stratigraphique réalisée à partir d'un secteur du centre urbain[313]. Mais il convient de souligner que l'arrivée de Celtes dans cette région n'a pu aussi laisser aucune trace tangible pour la première moitié du IV^{ème} siècle, leur activité étant probablement liée aux offres du tyran. C'est vers la fin du IV^{ème} siècle que des traces de leur présence sont attestées[314].

En résumé, Adria livre l'image d'un port étrusco-vénète assez actif aux portes de la vallée padane, mais dont le rôle dans la politique dionysienne en Adriatique s'est peut-être limité à servir de base de transit pour des troupes mercenaires d'origine celtique. Cela expliquerait la formation de ces traditions où Celtes et Syracusains se retrouvent mêlés.

---

[310] A. Mastrocinque, 1990, p. 37-58.
[311] Pline l'Ancien, III, 121.
[312] A. Mastrocinque, 1990, p. 39 et n. 15 *contra* G. Sassatelli, 1995, p. 215 : selon ce dernier, la pénétration syracusaine conjuguée avec la pression celtique aurait provoqué une grave crise dans la région dès le second quart du IV^{ème} siècle.
[313] Il s'agit des fouilles de la via S. Francesco : voir S. Bonomi, 1994, p. 264.
[314] Sur les témoignages celtiques d'Adria, N. Camerin, 1993, p. 157-177. Sur la présence de Celtes à Spina, voir G. Colonna, 1993, p. 131-143.

Ancône offre une histoire assez parallèle, puisqu'elle fait l'objet de plusieurs traditions de fondation, dont nous retiendrons seulement celle proposée par Strabon : « Ancône, dont l'origine est grecque et qui fut fondée par des Syracusains fuyant la tyrannie de Denys (Συρακουσίων κτίσμα τῶν φυγόντων τὴν Διονυσίου τυραννίδα). Ancône est bâtie sur un promontoire qui circonscrit un port en se recourbant vers le nord »[315].

L. Braccesi a proposé de voir dans le récit de Strabon le témoignage de la réactivation d'un comptoir portuaire grec qui existait auparavant. Or, d'après le géographe grec, les fondateurs sont les opposants au régime dionysien, récit difficile à croire puisque cette région était sous le contrôle syracusain. Dans ces conditions, on peut penser qu'il s'agit en fait d'éléments indésirables que le tyran a éloignés de Syracuse[316]. En outre, Diodore précise ailleurs qu'il a envoyé des colons en Adriatique[317].

Par sa situation géographique, Ancône reste surtout un point de contact fondamental avec les Celtes, peut-être même un des principaux marchés d'embauche de ces mercenaires[318]. Mais cette hypothèse suggère plusieurs interrogations. Dans une analyse très critique mais fort riche des problèmes soulevés par l'histoire des Celtes de l'Adriatique[319], M. Zuffa a souligné les distorsions que beaucoup d'historiens modernes n'ont pas hésité à introduire dans l'approche des textes anciens concernant les mouvements celtiques du début du IV^{ème} siècle. Il émet surtout l'hypothèse que la présence des Gaulois dans cette région est alors restée très fluide, ce qui expliquerait en partie le silence des sources archéologiques. D'autre part, le peuple celtique qui fut au contact direct des Syracusains correspond aux Sénons, qui, d'après le témoignage de Tite-Live[320], se sont installés à la limite méridionale du territoire occupé par les

[315] Strabon, V, 4, 2. L'information serait fournie par Timée. Il faut aussi signaler Grammaticus, *Suppl.*, 187 selon lequel il s'agirait d'une fondation des Sénons.
[316] L. Braccesi, 1977^2,p. 220-226.
[317] Diodore XV,13,4.
[318] V. Kruta, 1981, p. 9.
[319] M. Zuffa, 1975, p. 106-110 contra Ch. Peyre, 1979, p. 16.
[320] Tite-Live V, 35, 3 : « Les Sénons, les derniers arrivés, se fixèrent entre l'Utins et l'Esis. D'après ce que nous savons, c'est ce peuple qui vint à Clusium, puis, de là, à Rome, mais on ignore s'il est venu seul → ...

peuplades celtiques c'est-à-dire les Marches. C'est dans cette région que les sources archéologiques sont les plus probantes, puisqu'un matériel funéraire abondant et riche atteste sans doute d'une activité d'enrichissement importante telle que l'activité guerrière[321]. Ces attestations appartiennent à une période un peu plus tardive mais elles peuvent toutefois suffire à renforcer l'idée qu'Ancône et sa région étaient une des principales zones de contact entre le monde syracusain et les barbares celtes. M. Zuffa pense à juste titre que la cité a sans doute favorisé sous l'impulsion des Syracusains l'installation de contingents sénons chargés peut-être de sa propre défense ou bien de contrôler l'intérieur des terres. Nous disposons donc d'un faisceau d'hypothèses qui incitent à reconnaître dans Ancône une des étapes majeures du transit de mercenaires celtes - sénons pour la plupart - vers la Sicile.

Enfin il reste à analyser le problème des colonies apuliennes de Denys le Jeune fondées selon toute vraisemblance vers 359/8. Deux raisons semblent avoir motivé ces fondations. La première réside dans la politique générale que Denys le Jeune engage pour relancer la présence syracusaine en Adriatique[322]. Le texte de Diodore ne laisse sur ce point aucun doute : « Il fonda en Apulie deux villes qui devaient offrir une rade sûre à ceux qui naviguaient dans la mer Ionienne ; car les Barbares qui habitaient ces côtes infestaient la mer de leurs nombreux bâtiments corsaires, et rendaient impossible aux navires marchands la navigation dans l'Adriatique. »[323] Mais c'est aussi les relations avec les Celtes qui ont peut-être motivé la décision du jeune tyran.

Une question importante n'a pour l'instant trouvé aucune réponse de la part des historiens modernes : la localisation précise des deux colonies. S. Cataldi[324] a consacré une étude très approfondie aux sources littéraires, où il retient en particulier une mention d'Ephore qui est transmise par Stéphane de Byzance[325]. Elle concerne

---

ou s'il a reçu des renforts de tous les Gaulois de Cisalpine. »
[321] Voir partie IV, chapitre I, section III,1.
[322] Sur la légende d'Idoménè : S. Cataldi, 1987, p. 595-596 ; L. Braccesi, 1993, p. 155-160.
[323] Diodore XVI, 5, 3
[324] S. Cataldi, 1987, p. 565-602.
[325] Stéphane de Byzance, *s.v.* *Ἴστρος·* τετάρτη πόλις τῆς Ἰαπυγίας, ὡς Ἔφορος εἰκοστῷ ἐνάτῳ (Ephore, FGrH, 70 F 92)

l'existence d'une cité du nom d'Istros en Iapygie, dont la fondation renverrait selon une tradition grecque très ancienne aux Celtes qui devaient l'occuper en partie. Cette tradition renforce encore l'hypothèse de la présence de Celtes dans le sud de l'Italie. Or Tite-Live lui-même mentionne à plusieurs reprises des attaques gauloises sur Rome entre 367 et 348, attaques qui proviennent de bases situées en Apulie (?)[326]. Cette présence en région apulienne pourrait être liée à leurs relations avec les tyrans syracusains, même si les expéditions dirigées contre Rome obéissent à des objectifs très différents de la politique syracusaine.

Nous disposons aussi de l'épisode de l'ambassade des Celtes auprès d'Alexandre le Grand en 335, épisode qui est rapporté par Strabon[327] et Arrien[328]. Selon M. Sordi[329], les différences qu'on peut relever entre les deux auteurs proviennent d'une utilisation différente des sources[330]. Elle propose ainsi de considérer que ces Celtes venaient des côtes des Pouilles, à savoir de l'Iapygie des Grecs. Mais elle étaye son argumentation avec des hypothèses qui ont prêté le flanc à quelques critiques. En effet, elle identifie les deux colonies de Denys le Jeune avec les sites de Galatina et de Galatone. Galatina est située au cœur du Salentin à 30 kilomètres d'Otrante, alors que Galatone est à 7 kilomètres du golfe de Tarente. Or il est difficile de concevoir que les secours apportés par ces mercenaires étaient efficaces, car eux-mêmes étaient isolés à l'intérieur des terres[331]. En outre, le projet de Denys était d'éradiquer les actes de piraterie. L'élément chronologique est à notre avis déterminant : l'épisode de l'ambassade envoyée à Alexandre se déroule vingt ans après la fondation des colonies apuliennes. S'agit-il des mercenaires celtes de Denys ou d'autres populations de même origine mais d'une autre contrée de l'ouest de l'Adriatique ? Le débat reste ouvert.

L'étude des textes littéraires autorise quelques observations sur la politique de Denys le Jeune. D'une part, les fondations apuliennes étaient sans doute destinées à

[326] VI,42,8 (367) ; VII, 1, 3 (366) ; VII, 26, 9 (348) et 32,9.
[327] Strabon VII,3,8.
[328] Arrien 1,4,6.
[329] M. Sordi, 1981-1982, p. 5-11.
[330] Strabon aurait utilisé Ptolémée par le biais de Posidonius, alors qu'Arrien aurait repris directement le texte de Ptolémée (p. 5-8)
[331] Voir à ce propos le commentaire de S. Cataldi, 1987, p. 596-597.

maintenir des liens étroits avec le partenaire celtique ; elles permettaient des recrutements de mercenaires sans engager de conflit ouvert avec d'autres peuples ou cités d'Italie. D'autre part, l'analyse des pérégrinations des Celtes dans cette région souffre du manque de traces archéologiques. Néanmoins des hypothèses pourraient être émises sur le plan archéologique, car l'étude de leur présence en Apulie reste à faire[332]. En outre, on peut aussi supposer que ces hommes ne sont pas à cette époque en quête d'une quelconque installation, mais plutôt à la recherche de moyens rapides d'enrichissement. Ainsi n'auraient-ils pas laissé d'empreintes suffisamment tangibles de leur passage.

En conclusion, l'analyse des garnisons syracusaines en Adriatique aboutit à des hypothèses qu'il faudrait approfondir. Toutefois, une réflexion nous paraît essentielle. Les objectifs de Denys, puis de son fils, semblent différents d'une rive à l'autre de l'Adriatique. A l'est la principale motivation résidait dans la mainmise et le contrôle sur les voies commerciales jusqu'alors sous l'emprise des Athéniens. Cette politique s'est nécessairement doublée de l'installation de quelques garnisons - en partie mercenaires - chargées d'assurer la surveillance d'une bonne partie du bassin adriatique. Mais à l'ouest, l'ouverture possible vers des contrées occupées par des peuples barbares a permis de renforcer les capacités de recrutement en mercenaires dans la péninsule. Cette nécessité était aussi aggravée par le ralentissement du flux de mercenaires péloponnésiens qui se dessine à partir des années 380. Dans les deux cas, on peut supposer que les efforts du tyran ont surtout porté sur l'installation de structures militaires - des sortes de relais - que la propagande syracusaine a cherché à magnifier en véritables fondations dionysiennes.

[332] Voir partie IV, chapitre I, section I,1.

SECTION II - LE POIDS ÉCONOMIQUE DES MERCENAIRES

Le recours permanent à des troupes mercenaires se traduisait par des efforts économiques importants. Plusieurs problèmes doivent ici être abordés : l'équipement éventuel des mercenaires, l'économie dionysienne et les concessions de terres qui servaient parfois de compensation au paiement de la solde.

§ 1 - L'équipement des mercenaires

L'équipement des mercenaires constitue un des thèmes fondamentaux de l'étude de la pratique du mercenariat. Pour l'époque de Denys l'Ancien, il prend un sens particulier car son analyse permet d'aborder des questions sociales et économiques qui dépassent le cadre militaire.

En outre, ce thème a fait l'objet d'une riche controverse depuis les travaux de P. Mac Kechnie[333] sur les « outsiders » du monde grec au IV^{ème} siècle. Deux tendances, que l'on peut rapidement résumer ici, se sont dessinées sur ce point : selon P. Mac Kechnie, ce sont les Etats recruteurs qui ont fourni l'équipement de leurs soldats citoyens et mercenaires. D. Whitehead[334], qui prend le contre-pied de ces conclusions, émet plutôt l'idée que les mercenaires apportaient leur équipement et il en déduit que les cas retenus par P. Mac Kechnie relèvent d'un phénomène rare qui ne peut pas être généralisé à l'ensemble du monde grec. Laissons de côté ces points du vue pour nous consacrer au problème de l'équipement des mercenaires tel que Denys a pu l'envisager durant son règne.

Une remarque préliminaire s'impose : la politique de Denys dans ce domaine reste spécifique en ce sens que son pouvoir impliquait une forte militarisation[335] de la cité et que des enjeux extérieurs, en l'occurrence l'ennemi punique, appuyaient les choix du tyran. Il est donc nécessaire d'en proposer une analyse plus approfondie.

---

[333] P. Mac Kechnie, 1989, p. 79-100 ; aussi sa réponse à l'article de D. Whitehead, P. Mac Kechnie, 1994, p. 297-305.
[334] D. Whitehead, 1991, p. 105-113.
[335] J.A. Krasilnikoff, 1995, p. 171-184.

L'essentiel de la documentation littéraire repose sur le récit des préparatifs de la seconde guerre gréco-punique. Ces derniers sont d'une ampleur énorme, puisque, selon les mots de Diodore, Denys « allait engager la lutte contre le plus puissant de ses adversaires en Europe »[336], à savoir Carthage.

Sa politique d'armement est parfaitement décrite par Diodore, dont la source remonte à l'œuvre de Philistos qui fut vraisemblablement le témoin de ces préparatifs[337] : « Il se mit donc à réunir aussitôt des ouvriers venus, les uns, sur son ordre, des cités placées sous sa domination, les autres d'Italie et de Grèce, ou même des régions soumises aux Carthaginois, en les alléchant par des salaires considérables. Il projetait de leur faire fabriquer des armes en très grand nombre et des projectiles de tout genre, et en outre, des tétrères et des pentères [...] Quand il eut rassemblé de nombreux ouvriers, il les répartit suivant leurs compétences, mit à leur tête les citoyens les plus en vue et offrit de fortes récompenses à ceux qui fabriquaient les armes. Il distribua aussi un modèle de chaque sorte d'arme parce qu'il avait rassemblé des mercenaires de nombreux pays : il voulait équiper chacun de ses soldats des armes qui lui étaient familières et estimait que son armée causerait pour cette raison une forte impression et que, dans les batailles, tous ses soldats tireraient le parti le meilleur de l'armement dont ils avaient l'habitude. »[338]

Cet extrait fort célèbre donne la mesure de l'ampleur des travaux qui sont alors mis en œuvre. C. Mossé[339] dit à juste titre que Diodore a laissé par ce témoignage « un tableau sans équivalent » du monde du travail de l'époque classique. Plusieurs aspects de ce récit nous intéressent particulièrement. Tout d'abord la démarche principale de Denys consiste à adapter l'armement produit à chaque contingent que le tyran possède ou projette d'enrôler. Pour parvenir à ce résultat, il a recours à une embauche probablement massive d'ouvriers spécialisés qui viennent non seulement de l'île mais aussi d'Italie et de Grèce. On peut penser que ces ouvriers ont apporté un savoir-faire et des modèles dont Denys se sert comme support de la fabrication de nouvelles armes.

[336] XIV,41,3.
[337] H.W. Parke, 1981[2], p.69.
[338] XIV,41,3-5
[339] C. Mossé, 1969, p. 109.

Les résultats furent bien évidemment à la hauteur des ambitions du tyran. En effet, selon Diodore, « étant donné le zèle incomparable consacré à ces activités, on fabriqua cent quarante mille boucliers et à peu près autant d'épées et de casques. On apprêta aussi des cuirasses de modèles variés et travaillées avec un art remarquable, au nombre de plus de quatorze mille. »[340]

Notons que deux types d'armes semblent être conçus : d'une part une production de type grec qui reste assez standardisée, d'autre part une fabrication plus spécifique d'armes de jet et de cuirasses, comme le laisse supposer le texte[341].

Denys instaure donc un lien très étroit entre l'armement et l'origine ethnique des soldats. Ce choix est motivé par la familiarité des soldats avec leur équipement et il doit aboutir à une meilleure efficacité sur le terrain de bataille. Mais il faut surtout remarquer que cette démarche introduit une spécialisation dans les méthodes de combat[342]. Cette spécialisation peut s'expliquer par des facteurs politiques en ce sens qu'il fallait susciter un esprit de corps à l'intérieur de ces contingents mercenaires pour en décupler la force. Pour arriver à donner cet état d'esprit à des troupes disparates, l'utilisation des mêmes armes était un passage obligé.

Cette volonté délibérée de Denys reste aussi très novatrice et trouve sans doute son origine dans l'expérience que Denys a acquise face aux Carthaginois. En effet, il avait déjà eu l'occasion de mesurer la capacité des troupes puniques dans les batailles précédentes, et il avait pu en retirer des leçons pour sa propre armée.

Enfin les chiffres fournis par Diodore sur les quantités de boucliers, d'épées et autres armes ne doivent pas induire en erreur : ils ne se rapportent en aucune façon au total des troupes. L'objectif du tyran était sans doute de constituer des stocks qui seraient disponibles pour les futures guerres contre Carthage.

Il reste toutefois l'idée que la production d'armes fut alors massive et qu'elle était destinée à l'ensemble des soldats, citoyens ou mercenaires. Certains historiens[343] ont insisté sur la question de la confiscation des armes. Un épisode rapporté par Diodore

---

[340] XIV,43,2.
[341] P. Mac Kechnie, 1989, p. 82-83 ; A.J. Krasilnikoff, 1995, p. 178 ; 1996, p. 9.
[342] K.F. Stroheker, 1958, p. 155.
[343] Voir P. Mac Kechnie, 1989, p. 82 et D. Whitehead, 1991, p. 108.

est particulièrement révélateur : « Denys envoya les Syracusains faire la moisson, pénétra dans leurs demeures et s'empara des armes de chacun »[344].

Cet épisode appartient au climat particulièrement troublé de Syracuse à la suite de la paix de 405. Pour Denys, il s'agit d'affirmer son pouvoir et de neutraliser les ennemis potentiels. Faut-il voir dans le même acte l'intention de constituer des stocks d'armes que la cité pouvait redistribuer aux citoyens[345] ? Cela reste possible mais ne suffit pas pour diminuer la portée des mesures de Denys à la veille de la seconde guerre. Dans tous les cas, l'épisode de la confiscation des armes semble plutôt entrer dans une volonté plus politique que militaire de la part du tyran.

L'examen du récit de Diodore nous amène aussi à nous interroger sur la mise en œuvre et les effets d'un tel effort de guerre dans la cité. En effet, renforcé dans son pouvoir, Denys pouvait prétendre à des réformes politiques importantes, en particulier doter la cité d'une puissance militaire inégalée. Cette démarche s'inscrivait également dans sa volonté de « militariser » au sens figuré totalement la cité[346].

Mais cela supposait aussi une situation économique équilibrée pour soutenir les efforts financiers entraînés par ces travaux. De ce point de vue, plusieurs hypothèses peuvent être proposées. Force est d'abord de constater que cette politique d'armement a sûrement eu des répercussions positives sur la vie économique de la cité. Il reste difficile d'en mesurer la portée, mais on peut supposer que l'abondance de main-d'œuvre combinée à une activité croissante dans divers secteurs artisanaux a favorisé l'économie interne de la cité. Deux autres aspects retiennent aussi l'attention.

Diodore dit en effet que les citoyens les « plus en vue » (τῶν πολιτῶν τοὺς ἐπισημοτάτους) furent placés à la tête des ouvriers. N'est-il pas permis de penser que ces citoyens, partisans aisés de Denys, aient pu contribuer à cette politique sous forme de liturgies ? Cette hypothèse serait fort intéressante compte tenu de l'apport financier que ce genre de pratiques pouvait apporter.

---

[344] XIV,10,4.
[345] Cette idée est défendue notamment par P. Mac Kechnie, 1989, p. 82.
[346] Les travaux de l'Ortygie et ceux du port en apportent une preuve assez évidente.

Enfin, le récit diodoréen donne l'image d'une cité en pleine ébullition, partageant la même activité et le même but que son maître : « Les Syracusains entrèrent avec ardeur dans les vues de Denys. Aussi arriva-t-il que la fabrication des armes provoqua une vive émulation. Non seulement dans les vestibules et les opisthodomes des temples, mais encore dans les gymnases et les portiques de l'agora, les travailleurs remplissaient tout espace disponible, mais même en dehors des lieux publics, dans les demeures les plus illustres, on fabriquait des armes en quantité »[347].

Ce réel enthousiasme accrédite une certaine concorde entre le tyran et les citoyens, image bien différente de la tradition historiographique. Ces observations obligent donc à examiner avec plus d'attention la situation économique et financière de Syracuse à la veille de la seconde guerre gréco-punique. A ce sujet, il faut bien reconnaître que les historiens anciens en ont véhiculé une image alarmante. Le meilleur exemple ressort des nombreuses références[348] de l'*Economique* du Pseudo-Aristote qui reflètent un état financier désastreux de Syracuse à l'époque dionysienne.

Outre les difficultés financières répétées du tyran, le disciple d'Aristote traite souvent des stratagèmes que ce dernier a toujours cherché à exploiter. Il faut retenir certains de ces épisodes pour comprendre le contexte économique de la cité dans les premières années du IV^{ème} siècle.

Dans son analyse de la politique économique de Denys l'Ancien, A. Mele[349] a recensé quelques-uns des stratagèmes qui sont traditionnellement placés à la veille de la seconde guerre gréco-punique. Il signale tout d'abord la vente des prisonniers de Naxos et de Catane en 403/402[350]. Le produit de cette vente a sans nul doute étoffé les caisses du trésor dionysien. Si l'épisode ressortit à une pratique assez courante d'auto-financement de la guerre[351], il n'en reste pas moins qu'il s'inscrit dans une série d'autres

[347] XIV,41,6.
[348] Ces divers extraits, même s'ils se rapportent à la tyrannie de Denys, posent des problèmes de datation sur lesquels il convient de revenir. Voir l'introduction de B.A. van Groningen, *Aristote Economique*, CUF, 1968, p. 12-13. Sur les sources de cette oeuvre, voir L. Cracco Ruggini, 1966, p. 199-237.
[349] A. Mele, 1993, p. 3-38.
[350] XIV,15,2-3.
[351] E. Will , 1993^4, p. 86. Sur le cas de Rhégion, qui reste à ce propos exemplaire, voir P. Ducrey, 1968, p. 238.

événements qui ont émaillé le début de son règne. En effet, rappelons qu'en 406, il avait déjà saisi l'occasion à Géla de renflouer sa trésorerie. En outre, il paraît peu vraisemblable que Denys ait pu accéder au pouvoir sans une assise financière sûre, comme le suggèrent ses relations avec les mercenaires, en particulier les Campaniens.

Interviennent par la suite deux épisodes rapportés par le disciple du Lycée : « Denys de Syracuse voulait recueillir des fonds : il convoqua une assemblée et déclara que Déméter lui était apparue et lui avait donné l'ordre de faire déposer dans son temple les parures des femmes ; lui-même, disait-il, avait donné l'exemple pour les parures des femmes de sa propre maison ; il exigeait donc que les autres en fassent autant, pour éviter le courroux de la déesse, et déclarait en conséquence *coupable de pillage de temple* quiconque s'y refuserait. Tous s'exécutèrent, à la fois par respect pour la déesse et par crainte du tyran ; or, celui-ci offrit un sacrifice à la déesse et lui enleva les parures, sous prétexte de se les être fait prêter par elle. Lorsqu'au bout d'un certain temps les femmes eurent recommencé à porter des bijoux, il ordonna que celles qui voudraient porter des bijoux en or devraient consacrer dans le temple une offrande déterminée. »[352]

Selon A. Mele[353], cet épisode se situerait dans le contexte des préparatifs de la seconde guerre gréco-punique, à un moment où le manque de richesses exigeait quelques sacrifices de la part des femmes de citoyens. En effet, c'est en ce sens qu'il faut interpréter la dernière phrase du récit : le tyran cherchait vraisemblablement à limiter l'usage des bijoux en or, ce qui ressemblerait donc à une loi portant sur le luxe des femmes. Ce type de législation employé à d'autres époques est souvent lié à un contexte de guerre. A notre avis, il serait trop hasardeux d'y voir la preuve de difficultés financières pour Denys.

Dans un autre épisode situé dans la même période, le disciple aristotélicien raconte ceci : « Il voulait entreprendre la construction d'une flotte de guerre et savait qu'il aurait besoin d'argent. Il convoqua une assemblée et déclara qu'une ville lui était offerte par des traîtres et qu'il ne lui manquait plus pour cela que de l'argent : il demanda

[352] II,2,20a.
[353] A. Mele, 1993, p.19

donc aux citoyens de lui apporter chacun deux statères, et eux payèrent. Deux ou trois jours après, sous prétexte que l'entreprise avait échoué, il rendit à chacun sa part de contribution avec un mot de remerciement. En agissant de la sorte, il gagna leur confiance. Plus tard, ils payèrent de nouveau, convaincus qu'ils seraient remboursés, mais Denys garda l'argent et l'employa à construire les navires. »[354].

Dans les deux cas est véhiculée une image fort négative du tyran qui conduit donc à analyser avec prudence ces épisodes. Ainsi, il faut bien observer qu'un dialogue existe entre les citoyens et le tyran. Ces derniers n'hésitent pas du reste à lui apporter leur soutien pour construire des navires selon une procédure qui s'apparente encore à un genre de liturgie. Cela signifie, comme le remarque A. Mele, que la cité ne connaît pas alors un véritable « climat d'exaspération fiscale »[355]. Il semble donc que les péripéties financières de Denys soient postérieures aux préparatifs de guerre et plutôt liées à la crise économique provoquée par le conflit lui-même et les guerres entreprises par la suite en Grande Grèce.

Engager des préparatifs militaires à une vaste échelle pouvait au contraire profiter à la vie économique de Syracuse. Cela permettait au tyran d'asseoir de manière définitive son autorité, mais aussi de rallier toutes les catégories sociales qui tiraient profit d'une politique aussi volontariste. Quant à l'ampleur des préparatifs, il convient de retenir qu'il s'agissait sans doute d'investir à long terme dans un secteur clé de son pouvoir. Cet investissement devait être profitable pour la cité et ses alliés[356], car même si ce choix mobilisait des capitaux importants, la cité en retirerait des fruits considérables.

Si l'investissement dans les armes s'avérait avantageux pour la cité, il en allait autrement pour l'enrôlement des mercenaires qui obéissait à d'autres impératifs. Diodore note à ce propos : « Quand il en eut fini avec l'équipement des bateaux et la

[354] II,2,20b.
[355] A. Mele, 1993, p.20
[356] Citons l'envoi des cuirasses à Alcétas pour l'aider à prendre le pouvoir (XV,13,2).

fabrication des armes, il s'occupa de recruter ses soldats ; il jugeait en effet préférable de ne pas les enrôler longtemps à l'avance pour éviter des dépenses considérables. »[357]

Deux problèmes ont préoccupé le tyran durant la première partie de son règne. D'une part, il fallait limiter les dépenses importantes que tout enrôlement impliquait. D'autre part, il ne servait à rien (sauf à menacer la cité) d'enrôler des mercenaires avant l'imminence du conflit. Ceci laisse aussi penser que les intentions de recrutement de Denys étaient sans doute très vastes, ce que Diodore ne manque pas de souligner par la suite.

Liée au problème de l'enrôlement, la question de la propriété des armes reste à examiner. En effet, faut-il supposer que les mercenaires conservaient leurs propres armes après le conflit ou devaient-ils les restituer ? La réponse ne peut malheureusement s'appuyer sur aucune information explicite. P. Mac Kechnie[358] propose deux solutions : ou l'employeur supportait le coût des armes ou bien il les déduisait des gages du mercenaire.

Dans le premier cas, il est évident que la possession d'armes encourageait le mercenaire à s'enrôler. Toutefois cela pouvait aussi répondre à certaines nécessités. En effet, il semble assez clair que les mercenaires qui sont installés dans certains territoires devaient conserver leurs armes. Il faut aussi minorer les répercussions négatives de cette distribution gratuite d'armes sur la trésorerie du tyran. Car cela reviendrait à ne tenir aucun compte des récupérations d'armes qui sont possibles sur le champ de bataille : prisonniers, soldats tués...

Quant à une éventuelle déduction du coût des armes sur les gages, cela supposerait des comptabilités bien complexes et peu réalistes dans ce contexte. Selon les cas, les solutions adoptées furent différentes.

Il reste en somme bien difficile de connaître avec précision le niveau d'équipement de l'ensemble des mercenaires, d'autant que, dans quelques circonstances, ceux-ci sont engagés avec leurs propres armes. En effet, dans certains

[357] XIV,43,4.
[358] P. Mac Kechnie, 1994, p. 305.

cas, les mercenaires ont participé aux campagnes militaires de Denys avec leur propre équipement. Les Messéniens qui arrivent en Sicile vers 399 disposaient de leurs armes[359]. Les Ibères que récupère Denys à l'issue du conflit contre Carthage étaient équipés[360]. De la même façon, les Celtes que Denys a pu engager en Grande Grèce possédaient leurs armes.

En revanche, les Celtes et les Ibères expédiés en Grèce en 369 et 368 furent sans doute équipés à leur arrivée. De même, Denys a sûrement armé lui-même les différents contingents lacédémoniens. Lors des recrutements, une donnée a également pu jouer : la concurrence avec Carthage dans la quête de mercenaires, concurrence qui s'est renforcée à partir des années 390, puisque Denys prend à sa solde des Ibères. Il n'en reste pas moins vrai que la mise à disposition d'armes devait être un facteur important dans le recrutement de certains mercenaires.

A partir de ces réflexions, une conclusion s'impose : la politique d'armement engagée par Denys dans les premières années de son règne revêt un caractère exceptionnel par son ampleur et sa portée. Elle a fortement contribué à assurer les bases matérielles du principal soutien à son pouvoir, l'armée. Au cours des campagnes ultérieures, le tyran a pu évidemment en tirer profit. Mais malgré l'impression de réussite qu'inspire cette politique, on peut concevoir aisément quel en fut le revers pour la cité : elle se plaçait définitivement sous l'autorité de son maître. C'est sans nul doute cette évolution presque fatale que les auteurs anciens ont conservée dans leurs écrits.

Quel que soit le niveau d'équipement de ses troupes, Denys devait surtout porter tous ses efforts sur la solde qui reste la clef de voûte du mercenariat.

§ 2 - Le mercenariat et l'économie de guerre dionysienne

Les formes de rémunérations utilisées par Denys au cours de son règne constituent un problème fondamental et complexe de notre analyse. Il est fondamental car la logique du mercenariat est avant tout économique : la solde est à la base du

[359] XIV,34,3.
[360] XIV,75,8.

contrat qui lie employeur et mercenaires. Sa complexité vient du fait qu'on se heurte à une double difficulté : d'une part les données littéraires sont peu nombreuses et la terminologie employée assez vague ; d'autre part, les données numismatiques restent souvent incertaines. Par souci de clarté, nous avons préféré aborder cette question sous deux angles d'approche. Il est d'abord utile de procéder à une enquête textuelle pour mettre en évidence les principales formes de rémunérations employées à l'époque dionysienne[361]. Au regard des données fournies par les textes, on pourra ensuite s'interroger sur la nature de certains monnayages émis sous son règne et sur leurs relations éventuelles avec le mercenariat.

L'analyse textuelle se fonde essentiellement sur le récit de Diodore qui fournit quelques jalons dans la description du système de rémunérations mis en place par Denys. Si nous examinons les différentes allusions[362] aux *misthoi* des mercenaires, on constate que leurs montants furent très vite élevés : dès son accession au pouvoir, il décrète le doublement de la solde des mercenaires[363]. Notons au passage l'appréciation de Platon qui, lorsque Denys II décide de baisser la solde de ses vieux mercenaires, souligne que c'était contraire aux traditions de son père[364].

La solde est donc au centre des relations entre Denys l'Ancien et ses hommes. De fait, des arriérés de soldes non versés sont à l'origine de la révolte d'Aristotélès qui éclata au moment de la trêve de 397[365]. Cette révolte avait sans doute été précédée d'une première alerte au cours du siège de Syracuse quelques mois auparavant. En effet, parti pour prendre à revers les forces carthaginoises qui assiégeaient la cité, Denys avait alors décidé de détacher « en avant la cavalerie ainsi que mille fantassins mercenaires vers le secteur du camp carthaginois qui avançait dans les terres. Ces mercenaires lui étaient entre tous les plus hostiles, et provoquaient fréquemment des séditions et des désordres ; aussi avait-il donné à la cavalerie la consigne de fuir en abandonnant les mercenaires

[361] Sur ce point, nous renvoyons à l'excellente analyse d'A. Mele, 1993, p. 3-38.
[362] XIV,8,6 ; 44,2 ; 62,1.
[363] XIII,95,1.
[364] Platon, *Lettre*, VII, 348a
[365] XIV,78,1-2.

sitôt le combat engagé. L'ordre fut exécuté, et les mercenaires massacrés jusqu'au dernier. »[366] Par ce moyen expéditif, il avait donc réussi à mettre un terme aux velléités de mutinerie qui pouvaient naître dans les rangs de son armée. Néanmoins, cela ne devait pas suffire, puisque la révolte allait reprendre sous le commandement d'Aristotélès. Ces épisodes soulignent surtout la précarité de l'équilibre que Denys devait conserver dans ses rapports avec les mercenaires. Dans ces conditions, la solde était la meilleure garantie de l'obéissance et du bon fonctionnement de l'armée.

D'autres précisions sont apportées sur le versement de la solde dans le récit de l'historien sicilien. En effet, la solde semble être versée en deux temps. Au moment du recrutement, les *xénologoi* sont pourvus de sommes suffisantes pour enrôler des mercenaires : par exemple, lors du siège de Syracuse, ils partent pour le Péloponnèse avec de fortes sommes d'argent (μετὰ πολλῶν χρημάτων)[367]. De même, lorsqu'il contacte les Campaniens en 404, Denys leur promet « autant d'argent (χρήματα) qu'ils en réclameraient pour leur concours durant le siège »[368]. Même s'il reste imprécis, le terme de χρήματα est profondément lié à la solde des mercenaires : peut-être correspond-il à une forme d'avance qui doit pousser les hommes à s'enrôler ?

Une exception dans le versement classique de la solde provient du récit de l'expédition des Celtes et des Ibères en Grèce dans les années 369-368. En effet, Diodore précise alors que « le tyran les avait envoyés au secours des Lacédémoniens et leur avait donné cinq mois de solde (μῆνας πέντε τοὺς μισθοὺς) »[369]. Dans ce cas, Denys assume la charge d'un versement anticipé, ce qui suppose des réserves financières importantes[370].

Une autre partie de la solde était vraisemblablement versée à la fin de la campagne. Aristotélès et ses compagnons prennent prétexte du non paiement des arriérés de soldes pour se révolter. Devant cette menace et l'insuffisance des caisses, Denys préfère alors recourir à la concession de terres.

---

[366] XIV,72,2-3.
[367] XIV,62,1.
[368] XIV,8,6.
[369] XV,70,1.
[370] contra H.W. Parke, 1981², p. 72.

Des formes de rémunérations différentes se devinent aussi à la lecture des textes. La pratique la plus courante reste sans doute le pillage auquel les mercenaires participent probablement comme les autres soldats. Sur ce point, trois exemples sont particulièrement éloquents. Après la prise de Motyè en 399 , Denys assiste assez impuissant au massacre des habitants de la cité par ses soldats dont la cruauté est sans bornes[371]. Privé de tout moyen de réduire en esclavage la population et d'en retirer des bénéfices, le tyran conseille aux Motyens de se réfugier dans les temples, puis laisse ses soldats piller leurs biens. Diodore livre une énumération fort instructive des biens confisqués : « beaucoup d'argent, d'or en quantité énorme, de riches vêtements et d'une masse de tous les autres objets de luxe (πολὺς μὲν ἄργυρος, οὐκ ὀλίγος δὲ χρυσός, καὶ ἐσθῆτες πολυτελεῖς καὶ τῆς ἄλλης εὐδαιμονίας πλῆθος) ». Tout le butin récolté est monnayable et devient donc une source de profit non négligeable. Par ailleurs, l'historien sicilien note que Denys voulait leur « donner de l'ardeur pour affronter les combats à venir ». L'argument est crédible, car l'appât du butin était une motivation sérieuse du combat. Néanmoins, il faut surtout remarquer que Denys a alors commis une erreur en laissant échapper dès le départ toute possibilité de remplir ses caisses par la vente des habitants réduits en esclavage.

Par la suite sa position semble évoluer, puisque les pillages sont progressivement placés sous son autorité. Lors de la prise du camp des Carthaginois qui assiégeaient Syracuse en 397, Denys s'empare d'abord du reste des ennemis, puis autorise le pillage du bagage par ses soldats[372]. C'est aussi lui qui commande le pillage du sanctuaire de Pyrgi, épisode largement rapporté par les auteurs anciens. Diodore en donne une version très condensée : « Denys aborda de nuit, fit débarquer ses troupes, attaqua au lever du jour et mena à bien son entreprise. La place, en effet, était gardée par un très petit nombre d'hommes : Denys s'en débarrassa par la force, pilla le sanctuaire et ramassa au moins mille talents. Les secours qui arrivèrent d'Agylla furent vaincus par Denys qui fit

[371] XIV,53,3. Voir R. Lonis, 1969, p. 38-39.
[372] XIV,75,9.

de nombreux prisonniers et ravagea la campagne avant de s'en retourner à Syracuse ; la vente de ce butin lui rapporta au moins cinq cents talents. »[373]. Denys est manifestement le chef d'orchestre de ce pillage organisé. La version du Pseudo-Aristote, dont s'inspire largement Polyen[374], est quelque peu différente : « Il entreprit un jour une expédition navale contre l'Etrurie avec cent vaisseaux et enleva du temple de la déesse Leucothéa une grande quantité d'or et d'argent, ainsi que d'autres ornements en nombre considérable. Mais il s'aperçut que les marins aussi détenaient beaucoup de butin, et il fit proclamer que chacun devait, sous peine de mort, lui apporter la moitié de ce qu'il avait et que l'autre moitié resterait à qui s'en était emparé. Persuadés qu'en apportant la moitié de leur butin ils pourraient garder l'autre, les marins obéirent sans aucune crainte ; mais Denys commença par se saisir de cette première moitié, et ensuite il donna l'ordre d'apporter l'autre aussi. »[375]. Malgré le ton anecdotique, l'épisode montre bien qu'à l'inverse de ce qui s'est passé à Motyè, Denys est décidé à récupérer la totalité du butin. Cela signifie que le pillage devait nécessairement être centralisé pour profiter au tyran et à ses hommes. De cette manière, Denys pouvait envisager deux solutions : ou bien une redistribution du butin entre ses hommes ; ou bien conserver l'ensemble pour couvrir les dépenses futures. Dans cet exemple, la seconde solution a prévalu. Ainsi s'est mis en place un progressif contrôle du pillage qui échappait de fait aux soldats. Cette évolution est le signe patent qu'avec la multiplication des campagnes à partir des années 390, c'est le butin de guerre qui devait nourrir la guerre. Cela est d'autant plus remarquable que cet épisode s'inscrit dans une période de difficultés financières criantes pour le tyran, difficultés liées à l'état de guerre permanent.

Enfin, les récompenses (δωρέαι) sont aussi un moyen courant d'honorer et de susciter la vaillance des combattants. Le cas le plus explicite est celui d'Archylos de Thourioi, qui, pour sa bravoure dans l'assaut final de Motyè, reçoit une récompense de cent mines (ἑκατὸν μναῖς ἐστεφάνωσεν)[376]. D'autres exemples se distinguent dans le

[373] XV,14,4.
[374] Polyen, V,2,21.
[375] Pseudo-Aristote, *Econ*., II,2,20i.
[376] XIV,53,4.

récit de Diodore. Les Campaniens qui aident Denys en 404 sont gratifiés des récompenses prévues (ταῖς καθηκούσαις δωρεαῖς), sans que l'on puisse avoir une idée de leur nature. Les Lacédémoniens décernent aux Celtes et aux Ibères envoyés par le tyran des honneurs (τιμηθέντες)[377]. Dans tous les cas, cela laisse supposer que les récompenses étaient non seulement honorifiques mais sonnantes et trébuchantes.

Toutes ces formes de rémunérations, en particulier le pillage et les récompenses, sont cependant difficiles à évaluer quantitativement. En effet, bien que les textes fournissent parfois quelques chiffres, il reste délicat de faire la part de chacune d'elles. Le pillage appartient par définition aux revenus « cachés »[378] et il est donc impossible de l'estimer. Quant aux récompenses, les informations fournies par les textes ne suffisent pas pour en avoir une idée plus précise. Il faut ajouter que si la solde est clairement identifiable dans le récit de Diodore, il n'en va pas de même pour les dépenses journalières que certains historiens appellent la *trophè*. Or cet aspect est important dans la mesure où le tyran devait aussi fournir l'approvisionnement quotidien en espèces ou en nature. Un épisode rapporté par Diodore laisse supposer que le ravitaillement était à la charge du tyran et du trésor syracusain. Alors qu'Himilcon s'apprête à marcher contre Syracuse, Denys procède à plusieurs mesures dans l'arrière-pays : il fait restaurer les défenses des forteresses et convoyer du grain. Il agit de même à Léontinoi, puisqu'il fortifie les citadelles et fait stocker des réserves de grain[379]. Il est probable que ces mesures répondaient en partie à l'approvisionnement de ses troupes stationnées dans la région. Dans ce secteur comme ailleurs, le tyran a mis en place un système centralisé qu'il régit lui-même. Néanmoins, nous restons fort démunis de références pour le paiement des dépenses quotidiennes des soldats en campagne. On peut penser que la distinction faite par les historiens modernes entre *misthos* et *trophè* n'est sur ce point pas opérante. La solde décrite par Diodore couvrirait en fait l'ensemble du salaire accordé aux mercenaires[380].

---

[377] XV,70,1.
[378] Voir sur ce point J.A. Krasilnikoff, 1992, p. 23-36.
[379] XIV,58,1.
[380] Sur le sens général de *misthos* et la synonymie de ces termes V. Gabrielsen, 1981, p. 71-72 ; J.A. → ...

Malgré l'imprécision du vocabulaire et le manque de données, il faut approfondir notre étude en la limitant au problème de la solde. Nous avons insisté sur son rôle dans les relations entre employeur et mercenaires comme fondement du contrat. Son évaluation à l'époque dionysienne est difficile, mais, en tenant compte du niveau des rémunérations existant en Grèce, on peut avoir une idée de sa valeur. En effet, nous disposons de quelques chiffres pour des événements précis, comme l'expédition des Dix Mille. Beaucoup d'historiens[381] se sont intéressés à cet épisode pour essayer de déterminer le niveau de vie des mercenaires de Cyrus. On s'accorde aujourd'hui à considérer que la paye ordinaire des mercenaires durant l'Anabase équivalait à 25 drachmes attiques par mois, soit cinq oboles par jour. L'examen des conflits du début du IV^{ème} siècle en Grèce révèle aussi qu'un mercenaire grec pouvait espérer gagner entre 4,5 et 6 oboles attiques par jour. Ainsi la solde mensuelle devait s'élever à 20-30 drachmes. Elle était sûrement identique pour ceux qui partaient dans des expéditions extérieures. Ces chiffres reflètent vraisemblablement des niveaux de rémunérations auxquels s'est conformé Denys l'Ancien. En effet, l'emploi de nombreux mercenaires d'origine lacédémonienne[382] impliquait de respecter ces taux pour pouvoir attirer les éventuels candidats à s'engager au service du tyran syracusain. Nous verrons plus loin que ces estimations sont aussi confortées par des données numismatiques.

On peut également supposer que ces taux étaient variables : selon les missions remplies par les mercenaires ou même leur grade, Denys fixait sans doute des soldes différentes. Des données plus précises manquent malheureusement.

La place importante des mercenaires dans le dispositif politique et militaire de Denys supposait également une gestion stricte des ressources financières. De fait, la présence de nombreux mercenaires n'est sans doute pas restée sans conséquence sur la politique économique et financière de Denys. Même s'il reste difficile de mesurer l'influence des exigences militaires sur la politique monétaire de Syracuse[383], la guerre

---

Krasilnikoff, 1993, p. 77-95.
[381] G.T. Griffith, 1975^{2}, p. 295 ; J. Roy, 1967, p. 310 ; J.A. Krasilnikoff, 1993, p. 82-88.
[382] Voir section III,1,B.
[383] Y. Garlan, 1989, p. 65-66.

et le maintien du régime tyrannique en ont certainement constitué des facteurs déterminants. L'état de guerre permanent a aggravé le poids économique des mercenaires dans la mesure où chaque campagne contribuait au renforcement des rangs de l'armée. Néanmoins, la guerre appartient à la catégorie des dépenses extraordinaires. Il n'en est pas de même pour l'entretien de la « garde du corps » : ces dépenses ordinaires grevaient largement et durablement les caisses de la cité. Il faut ajouter que le règne de Denys fut aussi une période de constructions publiques et d'embellissement de Syracuse. Ces aménagements à grande échelle en ont fait l'une des cités les plus importantes de la Méditerranée occidentale[384]. N'oublions pas non plus la vie de luxe, de plaisirs, que tout partisan du tyran pouvait mener à Syracuse, luxe amplement dénoncé par les philosophes anciens[385].

Dans ces conditions, on peut s'interroger sur les moyens de financement requis par Denys pour faire face à des dépenses qui l'ont finalement poussé à appliquer une politique monétaire tout à fait nouvelle. Le moyen le plus courant réside dans l'auto-financement de la guerre : il peut passer par la vente des prisonniers comme esclaves[386] ou par la perception d'indemnités de guerre ; ou il se nourrit du produit des pillages de temples ou de cités[387]. Un autre moyen correspond évidemment à la levée d'impôts auprès des citoyens. A ce sujet, les textes sont nombreux et véhiculent souvent une tradition anti-dionysienne très marquée. Néanmoins, ces levées d'*eisphora* s'inscrivent dans un contexte bien défini. D'après l'analyse d'A. Mele[388], les impôts deviennent continuels à partir des guerres italiques, puisque ces campagnes occupent de façon ininterrompue plus de trois années du règne. Comme nous l'avons remarqué, les difficultés économiques de la cité se seraient donc aggravées à partir des années 390. L'ultime moyen de financement consistait donc à mettre en œuvre des réformes

[384] C.J. Bullock, 1930, p. 260-276, en particulier p. 274 : « Syracuse found him expensive but became a bigger and perhaps a busier city, so that it must have received some return for the money contributed during the thirty-eight years of his rule. »
[385] A. Mele, 1993, p. 27-35.
[386] Voir les exemples de Naxos et Catane (XIV,15,2-3) ; celui des Motyens survivants (XIV,53,4).
[387] Voir les exemples du sanctuaire de Pyrgi (*supra*) ou celui d'Héra Lacinia : Pseudo-Aristote, *De Mir. Ausc.*, 196 ; Athénée, XII,541b ; Justin XX,5 ; Denys d'Halicarnasse XX,7 ; Tite-Live XXIV,3. Sur cet aspect qui mériterait une analyse plus approfondie, on peut se référer à toutes les anecdotes qui ont circulé sur Denys l'Ancien, « pilleur de temples » : Pseudo-Aristote, *Econ*., II,2,41 ; Cicéron *De Nat. Deorum*, III,34,83-84 ; Elien *H.V*., I,20. Voir également l'étude de L. Cracco Ruggini, 1966, p. 199-237.
[388] A. Mele, 1993, p. 19-22.

monétaires. Or, Denys s'est révélé un pionnier dans le domaine de la frappe monétaire[389]. En effet, les textes anciens[390] mettent l'accent sur les manipulations monétaires opérées par le tyran pour faire face aux dépenses de la cité syracusaine - entre autres les dépenses militaires. Ils semblent du reste être corroborés par les sources numismatiques. Sans entrer dans les détails de l'histoire du monnayage sous Denys l'Ancien et dans les nombreux débats qu'il suscite, on peut retenir qu'une évolution se dessine entre un monnayage à forte valeur intrinsèque (monnaies d'or et d'argent) destinée en particulier aux mercenaires et un monnayage à valeur fiduciaire (monnaie de bronze) qui tend à supplanter l'argent dans les échanges commerciaux de la cité. C'est cette monnaie de bronze qui est au cœur des réflexions des auteurs anciens. Mais dans ce contexte particulier, quelques frappes semblent aussi en relation avec le mercenariat.

En effet, des émissions en or et en argent pourraient s'inscrire dans le domaine des dépenses militaires[391]. Commençons par l'examen des émissions en or. Elles comportent quatre dénominations, dont deux nous intéressent directement : l'une de 100 litras qui équivaut à deux décadrachmes d'argent, l'autre de 50 litras qui est l'équivalent d'un décadrachme d'argent, ces calculs s'appuyant sur un ratio de 15/1 entre or et argent.

Ces pièces sont bien connues grâce à la découverte en Sicile de deux trésors exceptionnels : Avola I et Avola Mammanelli[392]. De par leur qualité de conservation, ces pièces appartiennent autant au début qu'à la fin de l'émission. Les pièces de 100 litras représentent au droit la tête d'Aréthuse à gauche et un grain de blé derrière la nuque. Devant le visage se lit de haut en bas la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Sur le revers apparaît Héraclès agenouillé luttant à bras le corps avec le lion de Némée qui est lui-

[389] C. Boehringer, 1979, p. 29 : « Wir sehen den älteren Dionysios jetzt auch auf dem Gebiet der Münzprägung als Bahnbrecher, des theoretische Überlegungen der Sophistik zu wirtschaftlichen Vorgängen kompromiβlos in die Wirklichkeit umsetzt. »

[390] Pseudo-Aristote, *Econ.*, II,2,20c et 20h ; Pollux, IX,79. Sur les emprunts forcés de Denys, voir L. Migeotte, 1984, p. 252-253.

[391] Voir **planches 1 et 1 bis**.

[392] *IGCH* 2124 et 2122. Avola I trouvé en 1888 : 34 pièces en or dont 14 pièces de 100 litras de Syracuse, un statère d'Abydos, 14 statères de Lampsaque, un statère d'Amphipolis et 4 dariques perses. Avola II ou Avola Mammanelli, trouvé en 1914 à 20 km au sud-ouest de Syracuse : 200 pièces d'or dont 50 pièces de 100 litras, 97 pièces de 50 litras de Syracuse et 43 dariques perses.

même arc-bouté. Quant aux pièces de 50 litras, elles portent au droit une tête juvénile imberbe[393] avec des cheveux bouclés. A l'intérieur du cercle perlé et placée de part et d'autre de la tête, court la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Sur le revers est figuré un cheval libre qui bondit à droite. Le sol sur lequel le cheval ne s'appuie pas est représenté par deux lignes d'exergue entre lesquelles s'intercale l'ethnique en très petits caractères.

Ces émissions datent vraisemblablement des premières années du règne de Denys, même si les numismates ne se sont pas accordés sur une période précise[394]. Dans le colloque italien sur le monnayage à l'époque dionysienne, D. Bérend[395] a proposé une analyse très détaillée de ce monnayage. Elle observe qu'il s'agit d'une émission massive et prestigieuse qui était destinée à payer – ou attirer – des mercenaires[396]. En s'appuyant sur des critères internes et sur le rapport de cette émission avec d'autres monnaies, elle établit sa datation vers 404, c'est-à-dire au moment où Denys a réussi à prendre le pouvoir à Syracuse et s'apprête à combattre les Carthaginois. Cette émission aurait aussi rapidement cessé - dès la fin du V^{ème} siècle - pour être remplacée par celle des décadrachmes. D. Bérend explique cette évolution par le mauvais choix qu'aurait fait Denys d'affecter à l'or un ratio si élevé[397]. Pour conforter ses hypothèses chronologiques, elle insiste également sur les types monétaires utilisés : par le recours à Héraclès[398] en train de vaincre le lion africain, ils ont pour but d'exalter le prochain combat contre Carthage. Les hypothèses suggérées par D. Bérend sont fort convaincantes et s'inscrivent par ailleurs dans les données fournies par les textes. En effet, il est bien évident que, pour lancer le conflit contre Carthage, les préparatifs de Denys se sont étendus au secteur de la frappe monétaire. Dans ce contexte des années 404/402, le tyran a appliqué une politique volontariste dont l'objectif était aussi de renforcer sa propre position dans la cité. En outre, si nous considérons les taux supposés des soldes pour cette période, à savoir des soldes mensuelles de 20/30 drachmes, la

[393] D. Bérend, 1993, p. 108 : elle y voit Héraclès le libérateur
[394] Un point sur la bibliographie est fait par C. Boehringer, 1993, p. 63-89.
[395] D. Bérend, 1993, p. 91-143.
[396] D. Bérend, 1993, p. 106.
[397] D. Bérend, 1993, p. 107-108.
[398] Sur l'utilisation d'Héraclès à Syracuse, voir C. Bonnet, 1988, p. 273-274

présence de pièces de 100 litras et de 50 litras dans les trésors d'Avola en fournirait une preuve tangible.

La datation de ce monnayage est aussi confortée par les informations issues des principaux trésors[399] où il était présent. Deux trésors, l'un de Catane et l'autre d'une provenance inconnue, ont livré des exemplaires syracusains en or enfouis vraisemblablement vers 400. Mais ce sont surtout les deux trésors d'Avola, dont la composition est assez semblable, qui restent les plus représentatifs du monnayage d'or de Denys l'Ancien. Il est intéressant de noter que la région d'Avola, située sur la côte sud-est de l'île, était sans doute un centre de trafics maritimes important[400]. Or ces trésors révèlent la présence de monnayages totalement étrangers à l'île. Un parallèle peut aussi s'établir avec deux trésors de Cilicie[401] : ils comportent tous deux des tétradrachmes de Syracuse, et leur date d'enfouissement est aussi fixée entre 400 et 380. Dans les deux cas, nous avons donc affaire à des témoignages exceptionnels dans la mesure où se retrouvent des pièces totalement étrangères au contexte local. Cela suffit-il pour autant à les qualifier de trésors de mercenaires ? Malgré les incertitudes qui demeurent sur l'origine et l'identité du (ou des) propriétaire des trésors d'Avola[402], on peut tout de même supposer qu'ils reflètent le « gain » d'un mercenaire.

Passons maintenant au monnayage d'argent qui fait encore l'objet de nombreuses discussions parmi les numismates. Ceux-ci s'accordent à placer cette émission dans les premières années du règne de Denys[403]. Certains ont suggéré une datation antérieure à son règne, mais sans apporter une interprétation historique suffisamment convaincante[404]. Ces décadrachmes présentent au droit un quadrige surmonté d'une Nikè et en exergue une panoplie composée d'une cuirasse et de deux

[399] A. Cutroni Tusa, 1993, p. 252-254.
[400] A. Cutroni Tusa, 1993, p. 253 n. 43.
[401] *IGCH* 1256 et 1259 ; A. Cutroni Tusa, 1993, p. 254.
[402] Voir les réserves d'Y. Garlan, 1989, p. 71.
[403] C. Boehringer, 1979, p. 13-14 ; S. Garraffo, 1993b, p. 174-182. Voir **planches 2 et 2 bis**.
[404] M. Caccamo Caltabiano, 1987, p. 105-118. Elle situe ce monnayage dans les dernières décennies du V^{ème} siècle et le relie à la politique impérialiste d'Hermocrate, ce qui paraît peu évident.

jambières avec à gauche un bouclier et à droite un casque à cimier. Sous cette panoplie apparaît la légende ΑΘΛΑ dans la moitié des coins. Le revers est marqué d'une tête d'Aréthuse à partir de laquelle on peut distinguer l'identité du graveur : lorsque la chevelure est retenue par un filet, il s'agit de l'œuvre de Kimon ; lorsqu'une couronne de roseaux tressés enserre la tête, l'artiste est Euainétos. La tête est en outre entourée de trois dauphins. Ces pièces constituent un témoignage numismatique exceptionnel, compte tenu de leur qualité esthétique. D'après les spécialistes, les décadrachmes de Kimon seraient antérieures aux exemplaires gravés par Euainétos.

Quant à la destination de ce monnayage, il semble qu'il ait eu un rôle d'instrument de paiement pour les dépenses militaires. Un thème en serait particulièrement révélateur : la panoplie et la légende de certains coins. La panoplie se compose d'un casque phrygien, motif qui n'est pas totalement étranger au répertoire numismatique et iconographique italiote[405]. Quant à la légende ΑΘΛΑ, elle pose plusieurs problèmes. Le terme renvoie chez Xénophon aux prix attribués après un concours organisé entre les soldats[406]. L'idée ne diffère guère chez Diodore, mais il s'applique à un contexte différent : les ἄθλα récompensent alors le zèle des ouvriers[407]. Plusieurs interprétations ont été avancées sur ce point. Dans une étude fort documentée, W. Fischer-Bossert[408] suggère de voir une double signification dans la présence de cette panoplie : d'une part le rappel des *athla* homériques qui valorisaient le soldat, d'autre part la force des armes du héros. Mais si la dimension religieuse est probable, elle n'exclut pas le fait que ces *athla* pouvaient être des primes distribuées à l'issue de valeureux combats selon le sens que donne Diodore à ce terme. Dans ces conditions, on peut penser que ces monnaies jouaient un rôle important dans la répartition des rémunérations de fin de campagne : elles servaient surtout à honorer la bravoure de certains soldats[409]. Rappelons l'exemple d'Archylos de Thourioi qui reçoit une

[405] S. Garraffo, 1993b, p. 177-180. Voir section III,2.
[406] Xénophon, *Hell*., III,4,16-19 et IV,2,5-7 où Agésilas organise des concours entre les différentes unités de son armée.
[407] XIV,42,1. Sur le misthos comme prix récompensant une compétition, E. Benveniste, 1969, p. 165-166.
[408] W. Fischer-Bossert, 1992, p. 39-60.
[409] S. Garraffo, 1993b, p. 180-182.

récompense de cent mines pour son assaut réussi à Motyè[410]. Ainsi la légende ΑΘΛΑ soulignerait la valeur honorifique de ces monnaies[411].

Ces décadrachmes dont la connotation militaire ne fait guère de doute ont aussi connu une large diffusion en Sicile et sans doute hors du territoire insulaire. D'une part, la localisation des trésors monétaires montre évidemment une présence renforcée dans le territoire contrôlé par Syracuse ; leurs dates d'enfouissement se situent pour la plupart dans la première moitié du IV^{ème} siècle[412]. Ainsi la frappe de ce monnayage ne semble pas s'être prolongée au-delà de la mort de Denys l'Ancien. D'autre part, on constate que la tête d'Aréthuse telle que l'a gravée Euainétos semble avoir servi de modèle à des monnaies de Locride et d'Arcadie[413]. Cette influence a-t-elle un lien avec le mercenariat ? Cela paraît probable, même si le commerce constitue sans doute un meilleur relais de la diffusion de certains types monétaires que l'éventuel retour de quelques mercenaires.

Enfin il faut prendre en considération le rôle du monnayage de bronze dans le paiement éventuel des mercenaires. Ce monnayage qui débute dans certaines cités de Sicile dès le V^{ème} siècle semble connaître une totale transformation sous le règne de Denys l'Ancien. Pour simplifier notre propos, nous nous limiterons à en signaler les principaux aspects. L'innovation majeure de Denys vient de la frappe de drachmes en bronze d'un poids important (33 grammes), dont certains numismates ont pensé qu'elles étaient destinées à remplacer le monnayage d'argent[414]. Il s'agit en fait d'une monnaie à forte valeur créditrice dont la frappe fut motivée par des facteurs autant politiques et

---

[410] XIV,53,4.
[411] S. Garraffo (1993b, p. 181) pousse davantage son argumentation en suggérant que ces monnaies ont remplacé en partie la paye normale des mercenaires, mais cela reste discutable.
[412] A. Cutroni Tusa, 1993, p. 247. On peut citer quelques trésors et leur date d'enfouissement : *IGCH* 2103 Falconara (~400) ; *IGCH* 2117 Lentini (~390) ; *IGCH* 2118 Naro (~390/385) ; *IGCH* 2119 Contessa (390/380) ; *IGCH* 2120 Ognina (390/380) ; *IGCH* 2121 Manfria (390/380) ; *IGCH* 2123 S. Maria di Licodia (~370) ; *IGCH* 2125 Canicattini (400/350) ; *IGCH* 2126 Messine (400/350) ; *IGCH* 2128 Sicile (400/350) ; *IGCH* 2131 Centuripe (~340) *; IGCH* 2132 Gibil Gabib (~340/330) ; *IGCH* 2133 Leonforte (~340/330) ; Price p. 23 n. 20 Sicile (340).
[413] G.K. Jenkins, 1972, p. 195. Voir les réserves d'Y. Garlan (1989, p. 71) sur le rôle des mercenaires dans ce domaine.
[414] R. Calciati, *CNS* II, 1986, p. 109-110.

économiques que militaires. Les textes du Pseudo-Aristote et de Pollux[415] font du reste écho à cette réforme dont le caractère était assez révolutionnaire pour cette époque[416]. Ces monnaies « jetaient un pont » entre les frappes de métaux précieux et le petit monnayage de bronze[417]. Elle s'appuyait sur un Etat étendu et un pouvoir central fort pour en garantir la valeur fiduciaire[418]. Il n'est donc pas impossible que cette monnaie ait aussi servi à régler les frais quotidiens des soldats, en particulier des mercenaires.

D'aucuns l'ont du reste interprétée comme la solde journalière du mercenaire[419], hypothèse renforcée par les surfrappes mercenaires des années postérieures. Néanmoins, des réserves doivent être faites. En effet, peut-elle être considérée comme le véritable *misthos* que Denys aurait commencé à verser à ses mercenaires à partir des campagnes en Grande Grèce? Cela est probable, mais il faudrait une datation plus précise de l'ensemble du monnayage. D'autre part, faut-il penser, comme le laisse entendre E. Cammarata[420], que cette rémunération était permise, dès lors que la majorité des mercenaires provenaient d'Italie ou de zones peu affectées par le monnayage ? Cet argument est fort discutable, car aucune mention littéraire ne laisse supposer que le flux de mercenaires grecs se soit tari et ne permet même de dire que la proportion des mercenaires italiques fut à un moment prépondérante. Néanmoins, on peut penser que l'utilisation de cette monnaie, dont le rôle dans les échanges courants est avéré, s'est limité à l'entretien quotidien des mercenaires, sans pour autant se substituer à la solde. Cette hypothèse est confortée par le large rayon de diffusion de ce monnayage en bronze dans l'empire dionysien, en particulier en Adriatique[421]. Ainsi les mercenaires auraient-ils eux aussi participé à la vie économique de l'empire.

---

[415] Pseudo-Aristote, *Econ.*, II,2,20c et 20h ; Pollux, IX,79.
[416] C. Boehringer, 1979, p. 29. Un cas semblable est connu en Grèce : selon le Pseudo-Plutarque (II,2,23a), Timothée eut recours à ce genre de stratagème. Mais dans le cas de Denys, cette réforme fut durable.
[417] C. Boehringer, 1979, p. 23.
[418] E. Cammarata, 1984, p. 52.
[419] R. Calciati *CNS* II, 1986, p. 109-110 ; E. Cammarata, 1984, p. 55
[420] E. Cammarata, 1984, p. 55.
[421] Voir section I,4,B.

Au terme de cette analyse, il faut convenir que nous disposons surtout « d'arguments de vraisemblance », comme l'exprime justement Y. Garlan[422] dans son analyse des relations entre mercenaires et circulation monétaire. Les documents antiques se prêtent difficilement à une analyse économique systématique. Néanmoins deux constats s'imposent. D'une part, le mercenariat est resté un facteur important de la politique économique et monétaire de Denys. Il devenait d'autant plus pesant que la conjoncture intérieure et extérieure imposait le maintien et l'entretien de troupes. De fait, même si les différents monnayages considérés mériteraient des études complémentaires, leurs émissions obéissaient en grande partie à des impératifs militaires, parmi lesquels le paiement des mercenaires. D'autre part, Denys semble là encore avoir démontré une capacité d'adaptation et d'innovation remarquable. Malgré l'image négative qu'en véhiculent les textes, sa politique dans le domaine économique et monétaire s'est sans doute révélée efficace, ou du moins assez solide pour garantir la puissance de son empire. Mais cette politique avait aussi son revers : l'or et l'argent étaient confisqués au profit d'une poignée de « nouveaux riches », que le tyran avait élevés à ce rang pour pouvoir disposer de fidèles partisans[423]. C'est cet aspect qui a contribué à la construction de cette réputation à laquelle fait référence la tradition historiographique.

§ 3 - Les concessions de terres : installations de mercenaires

Dès les débuts de son règne, Denys l'Ancien a introduit une forme de rémunération supplémentaire : la concession de terres et de cités. Le tyran n'innove pas dans cette pratique, puisque ses lointains prédécesseurs, les Deinoménides, y avaient eu recours durant leur règne[424]. Néanmoins, elle semble répondre à des principes différents à l'époque dionysienne. Pour aborder cette analyse, nous disposons d'un corpus assez large de sources littéraires, archéologiques et numismatiques qu'il sera intéressant

[422] Y. Garlan, 1989, p. 72.
[423] Platon, *Lettre*, VII, 332a ; l'exemple le plus connu est celui de Dion : Cornélius Népos, *Dion*, 1,2. Voir aussi A. Mele, 1993, p. 38.
[424] N. Luraghi, 1994, p. 302. M. Bettalli, 1995, p. 92-99, en particulier p. 96-98.

d'exploiter pour définir l'extension de ces installations dans l'empire mais aussi pour en saisir toute l'importance.

Prenons tout d'abord en considération les sources littéraires qui se limitent surtout au récit de Diodore, mais qui offrent quatre exemples bien définis de concessions. En premier lieu, il s'agit de la cité de Catane qui est prise vers 403/2, puis donnée aux mercenaires campaniens : « τοῖς δὲ Καμπανοῖς τὴν πόλιν τῶν Κα τα ναίων οἰκητήριον ἔδωκεν »[425]. Ces derniers vont être par la suite transférés à Etna[426]. Ainsi Catane est le premier exemple de concession d'une cité à des mercenaires qui sont explicitement d'origine non grecque.

A partir des années 398/7, le même sort affecte la cité de Léontinoi, autre cité chalcidienne vouée à l'hostilité du tyran après Naxos et Catane. De sa situation de φρούριον, elle passe à un nouveau statut qui lui enlève toute autonomie et toute identité propre. Il n'est pas inutile de revenir sur les circonstances de cette évolution : « Lorsque Denys remarqua la très grande hostilité des mercenaires à son égard, il craignit qu'ils ne le renversent, et fit tout d'abord arrêter leur chef, Aristotélès. Puis, comme la troupe se rassemblait en armes et réclamait la solde avec une certaine virulence, il annonça qu'il envoyait Aristotélès à Lacédémone pour y être jugé par ses concitoyens ; et il offrit aux quelque dix mille mercenaires, en guise de solde, la ville et le territoire des Léontins. Devant la qualité de ce territoire, ils acceptèrent volontiers le marché : ils se partagèrent donc les terres, et s'établirent à Léontinoi. »[427] La mesure prise par le tyran[428] répond surtout à une situation délicate : il s'agit de calmer une révolte qui pouvait enflammer l'ensemble de l'armée. Ce sont donc de graves circonstances qui ont poussé le tyran vers cette politique, et non un projet prémédité d'installer de manière définitive des forces mercenaires.

---

[425] XIV,15,3 ; 68,3.
[426] XIV,58,2.
[427] XIV,78,1-3. Polyen (V,2,1) donne un récit très différent de cet épisode : « A un signal convenu, les mercenaires entourèrent la maison de Denys, le tyran de Sicile, décidés à le tuer. Mais il sortit avec un vêtement misérable et avec de la poussière dans les cheveux, il se remit à eux pour qu'ils fassent de lui ce qu'ils voulaient. Ayant pitié de son revers de fortune, les mercenaires le laissèrent sain et sauf. Peu de temps après, Denys les cerna avec sa force à Léontinoi et les massacra. »
[428] Rappelons que les Deinoménides avaient déjà utilisé cette mesure contre les cités chalcidiennes.

Toutefois, il faut noter que d'autres raisons ont certainement appuyé cette décision. D'une part, la fertilité du site devait suffire à combler les attentes de ses hommes. Sur ce point, le texte est assez clair puisqu'il s'agit de κατακληρουχεῖν, c'est-à-dire de « distribuer au sort des terres conquises ». Pour autant est-il possible d'apprécier la répartition qui est alors réalisée entre les futurs occupants de la cité ? Certains[429] ont supposé que ces mercenaires ne s'étaient installés que dans la *chôra* ou les forteresses voisines. D'autre part, la position stratégique de Léontinoi par rapport à Syracuse avait déjà obligé Denys à y installer des garnisons et même à la fortifier. Par cette décision, il devenait sans doute moins coûteux pour le tyran de tenir une position aussi stratégique.

Malheureusement, on ne connaît que peu d'éléments du destin de ces mercenaires installés à Léontinoi. Cependant, lors des premières luttes entre Dion et Denys le Jeune en 357, Plutarque signale que « des Léontins et des Campaniens gardaient les Epipoles avec Timocratès »[430]. Qui sont ces Léontins venus porter secours à Denys le Jeune ? Ce sont peut-être les descendants de ces mercenaires fixés par Denys l'Ancien, mais toujours fidèles au régime tyrannique. Dans ces conditions, il serait fort probable que ces mercenaires aient acquis la citoyenneté après la concession de la cité.

Tyndaris constitue un exemple particulier de concession de terres à des mercenaires en ce sens qu'il s'agit là d'une véritable fondation de cité[431]. Vers 396, le tyran décida d'installer des soldats, en particulier des Messéniens, à Messine. Devant la colère de Sparte, Denys fit volte face et parvint à donner aux Messéniens une place forte au bord de la mer (χωρίον τι παρὰ θάλατταν). Par la suite, il détacha une partie du territoire de la cité voisine, Abacaéné, de façon à leur procurer une *chôra*. De fait, la cité fut fondée sur un promontoire rocheux à 230 mètres au-dessus de la mer, et à environ 60 kilomètres de Messine.

[429] R. Vattuone, 1994, p. 93 n. 32.
[430] Plutarque, *Dion*, 27,3.
[431] XIV,78,5. Il faut ajouter qu'Adranos est un autre exemple de fondation de cité qui fut peut-être peuplée de mercenaires.

L'exemple de Tyndaris reste original puisque Denys fonde alors une nouvelle cité. En outre, ce sont les Messéniens qui en prennent pleine possession : ils choisissent alors le nom de la cité en souvenir d'un héros laconien, Tyndare, fils d'Oebalos et de Gorgophoné[432] ; ils ont aussi vraisemblablement créé une *politeia* dans ce lieu d'exil. La suite du récit de Diodore indique par ailleurs que la cité connut une rapide prospérité : « comme ils vivaient en bonne entente et accordaient largement le droit de cité, ils furent rapidement plus de cinq mille citoyens ». Enfin, il faut ajouter des études archéologiques[433] réalisées sur le mur d'enceinte qui ont mis en évidence une phase originelle datée de l'époque dionysienne, ce qui tendrait à confirmer la date de cette fondation. Cependant, toutes ces données ne permettent pas de retenir le cas de Tyndaris comme un exemple probant d'installation mercenaire, parce qu'elle semble être avant tout une colonie destinée à des exilés.

Un dernier cas de concession de cité et de terres correspond à celui de Tauroménion. Cet exemple est compliqué par le fait que la cité fut longtemps liée au sort des Sicules qui l'occupaient. En effet, d'après Diodore, en 403, Denys concéda aux Sicules le territoire avoisinant de Naxos qu'il venait de détruire[434]. Mais les Sicules occupèrent les hauteurs du mont Tauros et en protégèrent l'accès[435]. Lors de la reprise de la seconde guerre gréco-punique, les Sicules basculèrent dans le camp punique. Devant cette situation, Denys décida d'y porter l'assaut en 394, assaut au cours duquel il faillit perdre la vie[436]. En fait, c'est grâce au traité avec les Carthaginois[437] de 392 qu'il parvint à prendre le contrôle de Tauroménion. Beaucoup de Sicules en sont alors chassés et remplacés par des mercenaires[438].

---

[432] Chassé par son frère de Sparte, il trouva refuge en Etolie où il épousa la fille du roi, Léda. Il serait le père putatif des Dioscures.
[433] F. Barreca, 1957, p. 125-134.
[434] XIV,15,2-3.
[435] XIV,59,2.
[436] XIV,88,4.
[437] XIV,96,4
[438] L'histoire de la cité a suscité des interprétations historiques différentes, voire contradictoires : E. Bennett, 1977, p. 83-87 ; *contra* S. Consolo Langher, 1982, p. 191 n. 13. Alors qu'E. Bennett distingue deux phases dans l'histoire de la cité et ne la considère comme telle qu'à partir de 392, S. Consolo Langher note très justement que la mention de Tauroménion dans le traité de 392 ne saurait s'expliquer autrement que par la situation de la cité, à savoir un centre fortifié sicule.

Certains historiens[439] ont supposé que les mercenaires auraient alors obtenu une reconnaissance juridique et sociale de *neopolitai* et donc le droit d'acquérir des terres comme les esclaves de Syracuse[440]. En ce sens, les mercenaires installés à Tauroménion auraient peut-être connu un sort identique à celui de Léontinoi. Retenons surtout que Denys procède à un choix parmi ses mercenaires pour en garnir la cité. Il est difficile de préciser le nombre et l'origine de ces hommes, mais leur installation dans un endroit si stratégique répondait encore à des exigences militaires.

Deux témoignages numismatiques complètent cette analyse : il s'agit de deux exemplaires en argent, des dilitra, qui se trouvent actuellement au Münzkabinet de Berlin. Ils représentent une tête juvénile d'Apollon et de Silène accroupi avec la légende ΝΕΟΓΟΛΙ (των). Selon S. Calderone[441], ce monnayage, qui fut de courte durée comme l'histoire de la cité des *Neopolitai*, aurait été émis entre 367 (mort de Denys) et 358 (début du règne d'Andromaque). Une autre hypothèse expliquerait le droit acquis par ces nouveaux citoyens de battre monnaie : il pourrait s'inscrire dans le programme politique engagé par Denys le Jeune pour se concilier la faveur populaire (réduction d'impôts, remise de dettes) au début de son règne[442]. Dans tous les cas, ce monnayage disparut rapidement, puisqu'à partir de 358, la cité connaît une nouvelle « fondation » (*oikésis*) avec Andromaque.

L'histoire de Tauroménion offre donc un nouvel exemple de cité dont la population a été radicalement modifiée. Comme Léontinoi, elle a peut-être intégré les mercenaires parmi les citoyens.

A la lumière du récit de Diodore, quelques remarques peuvent ici être faites. En premier lieu, la concession d'une cité et de son territoire correspondait à une forme de dédommagement, de compensation pour faire face à des arriérés de soldes[443]. En effet,

[439] S. Calderone, 1956, p. 69-78. Selon S. Calderone, ces *misthophoroi* seraient composés de nombreux esclaves que Denys avait affranchis quelques années auparavant. S. Consolo Langher (1982, p. 190) donne la même interprétation.
[440] XIV,7,4.
[441] S. Calderone, 1956, p. 70-76.
[442] Justin XXII,1. S. Calderone, 1956, p. 78 ; S. Consolo Langher, 1982, p. 192-193.
[443] C'est l'interprétation que défendait G.T. Griffith (1975^2, p.196) et qui, à notre avis, est la plus juste.

aucun élément ne permet de penser qu'il s'agissait de lieux de séjour pour des troupes de vétérans comme certains historiens ont pu l'avancer[444]. Dans le cas de Léontinoi, et dans une moindre mesure Tauroménion, cette forme de concession obéissait surtout à des contingences immédiates, à savoir trouver un moyen respectable d'honorer le contrat passé avec ses mercenaires et éviter toute révolte qui aurait pu par contagion atteindre l'ensemble de l'armée.

En second lieu, cette pratique devait remplir deux objectifs. D'une part, le tyran en retirait vraisemblablement quelques avantages économiques dans la mesure où il n'avait plus obligation de payer les soldes de ses hommes. D'autre part, des réservoirs substantiels en mercenaires étaient progressivement formés. Car ces hommes attachés indéfectiblement au tyran pouvaient à tout moment reprendre le chemin de la guerre. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de constater que la plupart de ces cités sont des points stratégiques de l'île[445].

Les sources archéologiques et numismatiques permettent aussi d'apprécier l'extension de ces concessions dans l'empire dionysien. Sur le plan archéologique, c'est la région d'Agrigente qui a particulièrement retenu l'attention des spécialistes. Des fouilles réalisées sur la colline de Caltafaraci[446], au nord-est de la cité, ont révélé l'existence d'un mur d'enceinte de l'époque dionysienne qui entourait un véritable centre urbain grec. Or il est tout à fait curieux que cette cité ait pu se développer sans problème, alors que son éminente voisine, Agrigente, connaissait une totale éclipse. L'auteur italien pense avec juste raison qu'il faut reconsidérer la chronologie des aménagements et restaurations faites dans la région au cours de la première moitié du IV^{ème} siècle, car de nouvelles analyses stratigraphiques tendent à rejeter la datation traditionnelle qui les fixait à l'époque de Timoléon[447].

---

[444] K.F. Stroheker, 1958, p. 172 ; H. Berve, 1967, p. 228-233 ; H.W. Parke (1981^2) insiste sur le changement de personnel que cette pratique permettait.
[445] G.T. Griffith, 1975^2, p. 196.
[446] G. Castellana, 1984, p. 382.
[447] L'image d'une Sicile désolée et abandonnée jusqu'à l'arrivée providentielle de Timoléon mériterait aussi quelques révisions : il s'agit là encore d'une reconstruction historique qui s'appuie sur ce courant hostile à la politique dionysienne.

A partir des textes littéraires et d'une étude toponymique approfondie du territoire, G. Castellana a essayé de situer la *Neapolis* – où campa Pharax le navarque spartiate à la solde de Denys II - citée par Plutarque[448]. Il la localise dans un site de hauteur, Castellazo, près de Caltafaraci. Si la démarche de G. Castellana s'avère pertinente sur le plan archéologique, son interprétation historique est un peu moins convaincante. En effet, il a tendance à surestimer la politique de repeuplement entreprise par Denys[449]. Or, dans cette région comme ailleurs, l'action du tyran s'est sans doute fondée sur un quadrillage stratégique du territoire afin de pouvoir faire front à l'ennemi punique qui se tenait au-delà de l'Halykos (Platani)[450]. Il est tout à fait possible que cette entreprise fût facilitée par l'installation de mercenaires dans des sites clés de la région. Cela expliquerait aussi que de grandes cités comme Géla et Agrigente n'aient pas retrouvé leur prospérité, dans la mesure où le tyran n'en faisait pas une priorité de son dispositif stratégique[451].

Enfin il faut prendre en considération les monnayages mercenaires que nous avons précédemment signalés[452]. Dans la plupart des cas, ces monnayages sont postérieurs au règne de Denys, puisqu'il s'agit de surfrappes de monnaies syracusaines. Mais avant d'aborder les problèmes de répartition et de concentration de ces monnayages sur l'île, il faut apporter quelques précisions sur ces témoignages.

La surfrappe[453] d'une monnaie implique l'apparition de nouveaux types qui obéissent à la volonté des responsables de l'émission. Cette manipulation entraîne aussi des modifications métrologiques particulièrement sensibles dans le cas des monnaies d'argent. En règle générale, on observe une baisse du poids des pièces par rapport au modèle originel. Il faut aussi noter que c'est l'imperfection de l'oblitération du type primitif qui permet d'identifier avec certitude la surfrappe et même les types d'origine. C'est pourquoi les numismates ont pu reconnaître les deux dénominations en bronze

[448] Plutarque, *Dion*, 49,1.
[449] Voir aussi les réserves d'A. Giuliani, 1995, p. 120 n. 58.
[450] XV,17,5.
[451] R. Vattuone (1994, p. 103 n. 57) parle d'un « acte réaliste » en raison du contexte régional.
[452] Voir section I,4,A.
[453] G. Le Rider, 1975, p. 27-56.

(drachme et litra) qui sont des émissions de l'époque de Denys l'Ancien et qui ont donc servi par la suite de support à ces surfrappes. Elles présentent au droit la tête d'Athéna, mais leurs revers sont différents : dans un cas, il est marqué de l'étoile de mer entre deux dauphins (drachme), dans l'autre, il représente l'hippocampe (litra).

Les émissions de ces monnayages mercenaires ont commencé avant le règne de Timoléon et se sont poursuivies jusque vers 336, date de la rupture entre Timoléon et ces communautés mercenaires. Ces monnayages ont souvent connu une brève période d'émission, période liée à la possibilité pour ces groupes de mercenaires de s'émanciper de toute tutelle. Notons aussi qu'il s'agit de petites dénominations dont le rayon de diffusion fut souvent réduit.

A partir de leurs zones de trouvailles en Sicile, R. Calciati[454] a dressé un inventaire et une carte de répartition qui permettent d'approfondir l'analyse. Il distingue trois zones principales de concentration de ces découvertes sur la totalité de l'île[455] : la région centre-nord, la région agrigentine et la région de l'Etna. Toutefois, une limite importante de son étude demeure : la plupart des découvertes sont clandestines et déterminent donc seulement des zones probables de concentration.

Dans la région centre-nord, c'est-à-dire la zone située entre Thermai Himeraiai (Termini Imerese) et Halaisa (Tusa) sur la côte et Santa Caterina Villarmosa au sud, il existe plusieurs groupes de monnaies surfrappées par des communautés mercenaires dont il n'est pas toujours possible de préciser l'origine[456]. La présence de Campaniens est certainement attestée par les émissions des Sileraioi qui surfrappèrent la drachme et la litra d'époque dionysienne avec les types suivants : au droit, un protomé d'homme-taureau avec l'inscription ΣΙΛΕΡΑΙΩΝ (parfois le droit est anépigraphe) ; au revers, un guerrier tenant un bouclier et une lance qu'il s'apprête à jeter[457]. Les rares trouvailles de

[454] R. Calciati, 1986b, p. 197-202 ; la plupart de ces monnayages sont rassemblés dans le troisième tome du *Corpus Nummorum Siculorum* (1987). Voir aussi le compte rendu de J. Morkhölm, *N.C.*, 1990, p.150.
[455] **Carte 5**.
[456] **Carte 6**.
[457] **Planche 3**. Voir E. Cammarata, 1984, p. 118-119 ; R. Calciati, 1986b, p. 227 ; S. Garraff✳, 1993, p. 224 et 228.

ce monnayage sont concentrées à Cozzo Mususino entre Alimena et Resuttano, ce qui laisse supposer que le siège de cette communauté s'y trouvait[458].

Le nom d'une cité apparaît sur un autre monnayage : Mytistratos[459], site vraisemblablement voisin de Marianopoli comme l'induit la localisation des trouvailles de ces émissions. Ce monnayage résulte aussi de la surfrappe de drachmes et de litra, mais il se présente sous trois dénominations qui restent difficiles à interpréter. Selon E. Cammarata, ce monnayage a pu être émis par un groupe de mercenaires provenant de la Lucanie, voire d'une région sous l'influence de Métaponte.

Deux autres groupes de monnayages trouvés non loin de Marianopoli sont également attribués à des mercenaires, car leurs types appartiennent au répertoire numismatique italique. Ils se concentrent dans deux zones : d'une part la zone de Santa Caterina Villarmosa, dont les exemplaires présentent au droit une tête d'homme barbue et au revers un protomè de taureau à représentation anthropomorphe ; d'autre part la zone de Catalvuturo, où les types sont cependant différents puisque le droit représente une tête surmontée d'un bonnet phrygien et le revers un monstre marin[460]. Certains numismates l'ont interprété comme Scylla , ce qui signifierait que cette émission a été produite par des mercenaires d'origine italique[461].

Un autre groupe désigné par son ethnique est celui des monnaies à légende ΠΕΤΡΕΙΝΩΝ dont la concentration des découvertes laisse supposer que leur siège se situait autour de l'actuelle Cammarata[462]. Malgré leurs types (tête barbue à droite sur le droit/ personnage féminin au revers), aucun élément ne permet de formuler des hypothèses sur leur origine.

Enfin quelques monnaies, représentant au droit Athéna casquée et la légende ΑΘΛ et au revers un personnage féminin assis dont l'identification reste incertaine, font aussi partie de cet ensemble de monnayages mercenaires. Elles sont localisées dans la

[458] G. Colonna, 1980-1981, p. 174.
[459] **Planche 6**. Voir E. Cammarata, 1984, p. 120 ; R. Calciati, 1986b, p. 227 ; S. Garraff✳, 1993, p. 230.
[460] **Planche 5**.
[461] E. Cammarata, 1984, p. 120 ; R. Calciati, 1986b, p. 228 ; S. Garraff✳, 1993, p. 226.
[462] **Planche 4**. Voir E. Cammarata, 1984, p. 120 ; R. Calciati, 1986b, p. 228 ; S. Garraff✳, 1993, p. 224 et 228.

région de Caccamo[463], où a été mis au jour dans les années 1980 un des trésors les plus importants pour la connaissance de la circulation monétaire de la première moitié du IV^{ème} siècle. Ce site a eu par ailleurs une position exceptionnelle durant les règnes de Denys l'Ancien et de son fils, puisqu'il fut tour à tour sous l'influence des Carthaginois et de Syracuse.

Avant de passer à la région d'Agrigente, il faut ajouter le cas très particulier des monnaies à légende TYPPHNOI qui ont intrigué bon nombre d'historiens et de numismates[464]. Ce sont encore des surfrappes de drachmes et de litra en bronze dionysiennes, mais dans le cas des surfrappes de drachmes, le poids des nouvelles monnaies reste lourd, ce qui indiquerait que cette manipulation a peut-être suivi la mort de Denys[465].

La localisation de leur découverte reste incertaine, même si la plupart des spécialistes s'accordent pour les situer dans les environs d'Alimena. Ces monnaies présentent au droit une tête d'Athéna casquée, accompagnée de la légende TYPPH et au revers Athéna (?) munie d'une lance et d'un bouclier avec la lettre M. La légende renvoie certainement à un groupe de mercenaires d'origine étrusque. Mais les difficultés liées à la datation et à une localisation peu sûre de ces émissions obligent à rester prudent quant à leur engagement par Denys[466]. Néanmoins, nous avons encore affaire à un monnayage dont le caractère péninsulaire est indubitable.

Une carte régionale[467] de répartition des sites de trouvailles montre une occupation importante de la partie méridionale de la région centre-nord (Cozzo Mususino et Cozzo delle Aquile), mais aussi dans les divers secteurs montagneux qui

[463] **Planche 4**. Sur le trésor, R. Calciati, CNS III, 1987, p. 267-268. Pour les monnaies, E. Cammarata, 1984, p. 119 ; R. Calciati, 1986b, p. 226-227 ; S. Garraff✳, 1993, p. 226 et 229.
[464] **Planche 7**. Voir S. Mirone, 1916, p. 329-334 ; E. Pozzi Paolini, 1969, p. 95-97 ; A. Cutroni Tusa, 1970, p. 264-267 ; E. Cammarata, 1984, p. 119 ; R. Calciati, 1986b, p. 227-228 ; S. Garraff✳, 1993, p. 225-226 et 228.
[465] R. Calciati, CNS III, 1987, p. 306. Elles ont servi elles-mêmes pour la surfrappe de monnaies d'Herbessos.
[466] Voir section III,2.
[467] **Carte 6**.

surplombent la vallée du Platani. Cela s'explique en partie par les mesures prises par Denys pour protéger les confins de son empire face à Carthage. Rappelons que les limites de cet empire étaient le fleuve Platani (Halykos) au sud et le fleuve Torto au nord. Une bande stratégique était ainsi formée dans la haute vallée de l'Himère septentrionale (Resuttano/Alimena), qui était une zone de passage obligée pour se rendre vers Palerme par l'intérieur des terres[468]. Ce dispositif complétait en outre le contrôle exercé par les forces syracusaines sur la côte septentrionale.

La région d'Agrigente présente sans aucun doute les traces d'une occupation – voire d'un contrôle - par les mercenaires de Denys. En effet, parallèlement aux données fournies par l'archéologie, nous disposons de nombreuses trouvailles de monnaies à légende KAINON que nous avons déjà signalées dans l'étude des garnisons[469]. Il existe deux séries différentes de ces monnaies en bronze : la première présente au droit un griffon en vol au-dessus d'une ligne d'exergue et au revers un cheval libre avec les brides débattues et la légende ; la seconde série qui est une surfrappe de la première est marquée des mêmes types, mais au revers le cheval est surmonté d'une étoile à huit branches. Elles sont souvent présentes dans la région d'Agrigente, à Géla et le long de la vallée du Salso (Himère méridionale)[470], où elles sont associées à du monnayage d'époque dionysienne. En outre, on peut ajouter à ces témoignages l'extrait précédemment cité de Plutarque[471]. Le fait que Pharax de Sparte ait pu camper dans la région agrigentine permet de supposer qu'elle était acquise au représentant de Denys II. Or cette faveur ne pouvait être qu'être facilitée par la présence de nombreux mercenaires. Dans ces conditions, il est difficile de douter que ces monnaies soient un indice de leur présence dans cette région[472].

[468] E. Cammarata, 1984, p. 121-122 ; S. Garraff✳, 1993, p. 228.
[469] **Planche 9** et section I,4,A.
[470] R. Malacuso 1980, p. 1369
[471] Plutarque, *Dion*, 49,1.
[472] *Contra* R. Calciati (1986b, p. 201-202) pour qui le monnayage était sous le contrôle des Carthaginois.

Enfin, il faut considérer la zone de l'Etna qui constitue le pilier majeur de la défense de l'empire dionysien. Plusieurs groupes de monnaies mercenaires y ont été découverts mais présentent bien souvent les mêmes difficultés d'interprétation que les séries précédentes. C'est pourquoi nous limiterons notre étude aux exemples les plus significatifs.

Dans la zone de l'Etna même, des monnaies à légende ΚΑΜ ont été découvertes ; elles sont identifiées par la plupart des numismates comme des émissions campaniennes[473]. Ces Campaniens auraient été installés à Tauroménion[474], mais cette hypothèse se fonde sur la lecture difficile du monogramme.

D'autres monnaies provenant de cette zone sont classées dans ce type d'émissions : il s'agit d'exemplaires marqués au droit de la tête d'Apollon et au revers d'une lyre à sept cordes. Leur attribution à des mercenaires précis reste difficile, ainsi que la localisation de leur émission[475].

Près du Monte Bolo (Bronte) se situerait un autre centre d'émissions de monnaies à légende ΑΛΑΙΣΝΩΝ inscrite sur le droit. Ces surfrappes de litra dionysiennes présentent au droit une tête virile avec des cornes de taureau prononcées (dieu fleuve ?) et au revers une roue à huit rayons[476].

A partir du thème du cheval libre, on peut inclure dans ce type de monnayages des séries provenant d'Ameselon, d'Halontion ou même d'Aitna[477].

Enfin, il faut ajouter des groupes de monnaies émis par des cités où se sont installés des mercenaires : les hémidrachmes à légende ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ et au type du taureau, parfois accompagnés de ΛΕΟΝ, que C.M. Kraay situe entre 403 et 396, c'est-à-dire au moment de l'installation des Campaniens dans la région ; les monnaies d'Adranos que nous avons mentionnées dans notre étude des garnisons[478].

---

[473] **Planche 12**. Voir A. Cutroni Tusa, 1970, p. 258 n. 1 et 2 ; E. Cammarata, 1984, p. 121 ; R. Calciati, CNS III, 1987, p.327-328.
[474] A. Cutroni Tusa, 1970, p. 258-259. S. Garraff✳, 1993b, p. 178 n. 75.
[475] **Planche 10**. Voir S. Garraff✳, 1993, p. 227 : il remet en cause l'idée que ces monnaies proviennent d'Adranon et il abaisse même leur datation.
[476] Pour ces divers monnayages, **planches 10 et 11**.
[477] C. M. Kraay, 1975, p. 229.
[478] **Planches 8 et 9**.

Au regard des nombreux monnayages de cette région, il est possible de faire quelques remarques. Bien qu'il soit nécessaire d'être prudent sur l'interprétation et la datation de ces différentes séries, leur concentration dans la région de l'Etna s'explique essentiellement par la politique d'installations mercenaires que Denys a engagée dès le début de son règne. On peut penser que ces installations se sont maintenues et même renforcées jusqu'à l'époque de Timoléon. Cette région très stratégique pour Syracuse a donc sans nul doute fait l'objet d'un quadrillage étroit que les textes et les monnayages mettent clairement en valeur.

L'examen des sources numismatiques met donc en évidence une extension des installations mercenaires jusqu'aux confins de l'empire afin d'en garantir la sécurité. Il est bien évident que le processus qui a régi leur création nous échappe en grande partie. Seuls les objectifs de Denys sont discernables : dans la région d'Agrigente et dans la haute vallée de l'Himère septentrionale, il s'agit d'assurer la sécurité des côtes et des passages de l'intérieur de l'île. Quant à la région de l'Etna, le tyran y a créé un réservoir rapidement accessible de mercenaires qui pouvaient intervenir directement dans la protection de Syracuse.

A l'issue de cette analyse, une question reste ouverte : comment en se fondant sur ces documents définir ces installations mercenaires ?

Si nous reprenons le récit de Diodore, il faut bien convenir que la terminologie employée est assez imprécise. A Catane, Denys donne la cité comme lieu de résidence ; à Léontinoi, il donne aussi la cité et le territoire. Dans les deux cas, l'historien sicilien a recours au verbe διδόναι. En revanche, dans l'exemple des Messéniens d'abord installés à Messine et celui de Tauroménion, Diodore utilise le verbe κατοικίζειν, qui, suivi d'un accusatif de personne, signifie « installer, loger »[479]. Il est intéressant de relever que ce terme est aussi employé par Platon dans le contexte sicilien, mais avec le sens de « repeupler »[480]. Or à Tauroménion, Denys expulse tous les Sicules, puis établit

[479] M. Casevitz, 1985, p. 168-173
[480] Platon, *Lettres* VII,336a et VIII,357a (repeupler un pays dont les habitants avaient été expulsés) ; → ...

ses mercenaires. L'idée de repeuplement semble donc sous-jacente dans le discours de Diodore. En outre, le lien entre cité et territoire est parfois explicite comme dans le cas de Léontinoi, ce qui laisse supposer que l'implantation des mercenaires devait y être définitive. Ainsi le phénomène décrit par l'historien sicilien serait plus proche d'une implantation forcée de groupes d'origine ethnique différente dans des cités tombées sous son contrôle. Ces dernières devaient s'accommoder de l'apport d'une nouvelle population en les intégrant parfois au corps civique, ainsi que les exemples de Léontinoi et de Tauroménion semblent le montrer.

En revanche, l'examen des monnayages mercenaires paraît mettre en évidence un autre processus. Dans ce cas, il s'agit d'une colonisation militaire dans des secteurs stratégiques et peu urbanisés. Mais il reste difficile de définir la nature des colonies qui sont alors établies. Les légendes monétaires font référence à l'identité ethnique de ces communautés et rarement au nom d'une cité[481]. L'usage de l'ethnique est courant dans la numismatique grecque, mais il renvoie ici à des peuples d'origine italique. Il n'est donc pas possible de savoir sur quel type d'organisation sociale ces colonies se sont formées et ont survécu jusqu'à l'époque timoléenne.

Ces remarques démontrent que les exemples retenus par Diodore ne sont pas fortuits : par l'apport de ces hommes tout à fait étrangers à l'île, les cités concernées ont connu un total bouleversement de leur composition ethnique. Cette pratique a également signifié une perte d'identité pour des cités dont le déclin était cependant programmé depuis quelques années[482]. Ainsi dénoncé par Diodore, cet aspect occupe une large place des discours d'autres auteurs anciens comme Platon[483]ou Plutarque, pour qui, avant l'arrivée de Timoléon, la Sicile était menacée par des « barbares d'origine variée et des soldats sans solde qui acceptaient facilement les changements de gouvernement »[484]. Ces discours se sont construits dans cette première moitié du IV^{ème}

Lettre VIII,357b (réinstallation). M. Casevitz, 1985, p. 168 et 170.

[481] Noms de peuples : *Sileraioi*, *Tyrrhenoi*, *Petrinoi*, *Kampanoi*, et *Kainon*. Cités : Mytistratos. Le reste est indéterminé.

[482] Le cas le plus manifeste est celui de Léontinoi.

[483] Platon, *Lettre*, VIII,353e

[484] Plutarque, *Timoléon*, 1,3.

siècle autour d'une hostilité – voire un sentiment de xénophobie – très marquée à l'endroit des Barbares qui menaçaient le monde civilisé. Dès lors, la politique de Denys qui visait à intégrer les mercenaires devait être dénoncée, car elle faisait peser de graves dangers sur la survie de l'identité grecque.

Enfin, il faut souligner que les mercenaires tiraient sans doute un immense avantage de ces implantations. Ils pouvaient ainsi s'intégrer au contexte local et vivre selon leurs traditions[485]. De plus, cette mesure profitait à l'ensemble des mercenaires, qu'ils soient grecs ou non. Certes, le cas des Campaniens est le mieux perceptible, mais il ne doit pas occulter le fait que des mercenaires d'autre origine, en particulier des Grecs, ont aussi bénéficié de ces installations. En outre, leur installation définitive était facilitée par leurs relations avec le tyran qui avait tout intérêt à maintenir avec eux une collaboration sans faille.

Finalement, c'est la politique de Denys qui a motivé l'installation de ces étrangers sur l'île, et non une quelconque volonté manifestée par les mercenaires d'acquérir la citoyenneté. De fait, cette pratique qui devait survivre au règne de Denys l'Ancien ouvrait une perspective nouvelle d'intégration pour des éléments qui, par leur origine et leur fonction, étaient totalement extérieurs au contexte local. Mais cette politique devait aussi engendrer des difficultés insurmontables pour ses successeurs.

SECTION III - UN ENRÔLEMENT À LARGE ÉCHELLE

Au cours de son long règne, Denys l'Ancien a réussi à former l'une des plus puissantes armées de mercenaires d'Occident[486], dont l'originalité principale était sa composition profondément hétérogène. L'historien Diodore de Sicile l'a bien perçu et lui donne tout son sens dans l'expression τὸ ξενικὸν στρατόπεδον. Il souligne par ailleurs la volonté de Denys lui-même de former une armée de mercenaires « tirés de beaucoup de peuples divers » (ἐκ πολλῶν ἐθνῶν σπεύδων τὸ ξενικὸν στρατόπεδον

[485] S. Berger, 1992, p. 91
[486] Cet aspect renforce aussi l'idée que l'empire dionysien était classé parmi les grandes puissances d'Europe, comme sa rivale Carthage. Voir sur ce point M. Sordi, 1986, p. 84-90.

συνηθροικέναι)[487]. Au-delà du discours, il faut observer que le recrutement en mercenaires fut effectivement opéré sur une large échelle. Deux facteurs ont sans doute déterminé l'action du tyran : la concurrence avec Carthage qui resta active durant tout son règne, mais aussi sa propre habileté diplomatique à engager des relations étroites et durables avec certains peuples ou cités. Dans ce domaine, force est de constater que Denys s'est révélé l'un des hommes les plus avisés de son temps.

Le recrutement et la provenance des mercenaires doivent donc s'analyser sur un double plan. D'une part, tout recrutement suppose des relations plus ou moins officielles avec les régions ou les peuples capables de pourvoir l'armée en soldats. Il est donc nécessaire de s'interroger sur ce point pour comprendre comment certains réseaux ont pu se mettre en place. D'autre part, la diversité des zones de recrutement contribuait à l'arrivée de nombreux Barbares sur l'île. Cette situation est dénoncée par beaucoup d'auteurs anciens qui craignaient pour la Sicile la perte de cette identité grecque, symbole de civilisation.

Nous distinguons quatre zones principales de recrutement. La Grèce a sans aucun doute fourni la majorité des mercenaires de Denys, d'autant plus que ce recrutement s'inscrivait dans des liens de collaboration étroits entre Sparte et le tyran. Mais l'espace de recrutement s'est aussi élargi à d'autres zones géographiques : la péninsule italienne a constitué un réservoir important en hommes de toute origine, en particulier des Campaniens. En raison de sa politique menée en Grande Grèce et en mer Adriatique, Denys a également réussi à nouer des relations fructueuses avec les peuples celtiques. Enfin, les guerres contre Carthage lui ont permis de prendre à son service des Ibères de manière plus ponctuelle. Il ne faut pas oublier toutefois de mentionner les relations de Denys avec les Sicules. Même si elles sont difficiles à saisir, elles ont pu favoriser à l'occasion l'engagement de mercenaires d'origine sicule dans les rangs de l'armée syracusaine[488].

[487] XIV,44,2.
[488] Rappelons qu'ils ont bénéficié de la concession du territoire de Naxos : XIV,15,2.

En dépit de l'importance des sources littéraires dont nous disposons, il faut enrichir notre approche par l'emploi d'autres sources – archéologiques et numismatiques – qui permettent parfois de recouper nos informations.

§ 1 - Denys l'Ancien et les mercenaires grecs : un exemple de recrutement « organisé »

Les mercenaires grecs ont certainement constitué la majorité des contingents étrangers de l'armée de Denys. Il suffit de rappeler brièvement les mentions qui concernent les opérations de recrutement. Lors des préparatifs du second conflit gréco-punique, Denys rassembla des mercenaires grecs, en particulier des Lacédémoniens[489]. Diodore précise que le tyran jouissait alors d'une totale liberté pour recruter dans le Péloponnèse. Dès lors, Sparte et son territoire devenaient des « fournisseurs » privilégiés de Denys. En 398, au moment de la contre-offensive carthaginoise et de la défection des Sicules, il se tourna à nouveau vers Sparte pour réclamer mille mercenaires[490]. Mais étant donné la lenteur des renforts[491], il dépêcha son beau-frère Polyxénos en ambassade auprès des Grecs d'Italie, des Lacédémoniens et des Corinthiens[492]. Dans le même temps, Diodore signale qu'il « envoya aussi dans le Péloponnèse des agents recruteurs (ξενολόγους) auxquels il remit de fortes sommes d'argent, avec ordre de rassembler le plus grand nombre possible de soldats, et de ne pas lésiner sur les soldes. ». Il devient évident que le Péloponnèse constituait alors un véritable marché pour l'enrôlement de mercenaires. La mission de Polyxénos fut d'ailleurs bien remplie puisqu'il rentra du Péloponnèse et d'Italie avec « trente navires équipés par les alliés (ναῦς μακρὰ ἄγων τριάκοντα παρὰ τῶν συμμάχων) » et le navarque lacédémonien Pharacidas[493].

De la même époque daterait un épisode particulier de la carrière du navarque syracusain, Leptine[494]. Il est ainsi présenté par Polyen[495]: « De retour de Lacédémone,

[489] XIV,44,2
[490] XIV,58,1
[491] Pour les événements voir section I,1,A.
[492] XIV,62,1
[493] XIV,63,4
[494] Ch. Sabattini, 1987-1988, p. 25-26
[495] V,8,2 : « Λεπτίνες ἐκ Λακεδαίμονος ἀνακομιζόμενος Τάραντι προσέσχεν. ἐκβάντων δὲ τῶν ναυτῶν οἱ Ταραντῖνοι τούτους μὲν οὐκ ἠδίκουν ὄντας Λακωνικοὺς, τὸν δὲ Λεπτίνην ἐζήτουν → ...

Leptine approcha de Tarente. Les marins ayant débarqué, les Tarentins ne leur firent pas de tort, comme ils étaient laconiens, mais ils cherchèrent à capturer Leptine. Mais lui, quittant ses vêtements et prenant le costume d'un marin, s'embarqua sur le navire chargé d'un fagot de bois. Puis après avoir coupé les amarres, il lissa la voile et, recueillant les marins qui nageaient vers la barque, repartit auprès de Denys. »

Même si la datation de cette mésaventure reste hasardeuse, il semble bien que les marins lacédémoniens étaient des mercenaires ; ce serait donc au titre d'agent recruteur que Leptine aurait accompli son voyage jusqu'à Lacédémone. On peut ajouter à ces références le recrutement que Denys opéra à l'issue de la révolte d'Aristotélès et de ses mercenaires vers 397[496].

L'arrivée de forces mercenaires d'origine lacédémonienne paraît donc indiscutable et leur ampleur majeure. En outre, l'échange de telles troupes n'a pas fonctionné selon une voie unilatérale : Denys expédia à plusieurs reprises des mercenaires qu'il tient sous ses ordres, afin de soutenir l'action de Sparte en Grèce[497]. Des rapports particuliers d'alliance unissaient donc Sparte et Denys l'Ancien.

Enfin, il ne faut pas oublier le recrutement des Messéniens par Denys, recrutement qu'il entreprit sans en avertir son alliée grecque[498]. Or, au moment où il décida d'installer certains d'entre eux à Messine, Sparte manifesta son mécontentement. Cet incident obligea alors Denys à revoir ses projets[499].

Ces divers épisodes conduisent donc à analyser de manière plus précise les relations qui ont pu exister entre Denys et Sparte.

A) « L'alliance » entre Denys l'Ancien et Sparte

Dès le début de son règne, Denys réussit à établir avec Sparte des liens très étroits que le témoignage de Diodore met souvent en évidence. On peut commencer par

---

συλλαβεῖν. ὁ δὲ τὴν ἰδίαν στολὴν ἀποθέμενος καὶ λαβὼν ναύτου σκευὴν καὶ φορτίον ξύλων ἀράμενος ἐπέβη τῆς νεώς· καὶ ἀποκόψας τὰ πρυμνήσια τὸσκάφος. ἐπανήγαγε καὶ τοὺς ναύτας προσνηξαμένους ἀναλαβὼν ἀνέπλευσεν ὡς Διονύσιον. »

[496] XIV,78,3

[497] Pour les événements, section I,1,D. Selon H.W Parke (1981[2], p. 72), les effectifs envoyés par Denys seraient inférieurs à ceux de Sparte, car le tyran manquerait alors de moyens financiers pour les payer.

[498] XIV,34,3

[499] XIV,78,5-6. Voir section II,3.

la référence très singulière à la venue d'Aristos à Syracuse vers 403 : « Quand ils eurent réglé à leur idée les affaires de la Grèce, ils envoyèrent à Syracuse Aristos, un des hommes les plus distingués, sous prétexte de renverser le pouvoir absolu, mais en réalité pour accroître la puissance de la tyrannie ; ils espéraient bien qu'en l'aidant à établir son pouvoir, ils auraient en Denys un allié docile en échange des services rendus. Aristos prit donc la mer pour Syracuse ; il eut des entretiens secrets avec le tyran à ce sujet ; en même temps il suscitait l'agitation des Syracusains avec la promesse de les aider à recouvrer leur liberté, fit périr le Corinthien Nicotélès, principal meneur des Syracusains, trahit ceux qui s'étaient fiés à lui et renforça le pouvoir du tyran ; et par cette action, il se déshonora lui-même et, avec lui, sa patrie. »[500]

Sparte[501] a manifestement cherché par l'envoi de cet émissaire à connaître la situation de la cité sicilienne. Cet acte de diplomatie étrangère s'inscrit sans doute dans sa volonté de se protéger contre tout soutien apporté par l'Occident aux cités grecques qu'elle a réussi à soumettre. Mais, depuis l'expédition athénienne en Sicile, la présence de Sparte s'est aussi renforcée sur l'île. Elle est progressivement parvenue à détrôner Corinthe, qui traditionnellement était l'interlocutrice de Syracuse[502]. Son hégémonie en Grèce devait donc trouver son pendant en Sicile. Cet épisode montre encore que Sparte, qui est alors libre d'entreprendre sa propre politique occidentale, n'hésite pas à trouver en Denys l'Ancien un allié digne de confiance. Selon une anecdote transmise par Plutarque[503], Lysandre aurait même été dépêché comme ambassadeur à Syracuse, et à cette occasion, il aurait rencontré le tyran. Ce voyage se serait déroulé vers 398/7 et suivrait donc la mission d'Aristos[504]. Dans tous les cas, cela confirmerait les rapports étroits qui s'instaurent alors entre les deux personnages, et par voie de conséquence entre les deux cités.

---

[500] XIV,10,2-3
[501] Nous laissons de côté le jugement très hostile de l'auteur sur le comportement de Sparte. Voir Cl. Vial, *Diodore XV*, Paris, CUF, 1977, *Notice*, p. XVI-XVII.
[502] A. Giuliani, 1994, p. 152-154.
[503] Plutarque, *Vie de Lysandre*, 2, 7-8. Voir J.F. Bommelaer, 1981, p. 177-179 et P. Anello, 1998, p. 113-130.
[504] A. Giuliani, 1994, p. 156.

Cette prise de contact instaurée par Aristos, puis par Lysandre lui-même, a sans doute été rapidement suivie d'un accord militaire puisque, lors des préparatifs de 402-400, Diodore précise : « [Denys] rassembla aussi des mercenaires venus de Grèce, de chez les Lacédémoniens surtout, car ces derniers, qui l'aidaient à accroître sa puissance, lui donnèrent licence de recruter chez eux autant de mercenaires qu'il le voudrait. »[505]. D'après cet extrait, il semble donc que cet accord réside dans l'autorisation d'enrôler des mercenaires sans limitation de temps ni de nombre. Cet accès direct au marché bien connu du mercenariat grec prend tout son sens, si on rappelle que dès 398, il y envoie aussi des agents recruteurs[506]. Il s'agirait donc d'une première forme d'entente qui engage seulement Sparte à mettre à la disposition de Denys des mercenaires qui se présentent sur les marchés du Péloponnèse en quête d'employeurs. Ces marchés, dont le fameux cap Ténare au sud du Péloponnèse, sont connus pour avoir fourni les gros bataillons de mercenaires dans les armées de Cyrus et Thibron, ou même la flotte de Lysandre[507]. Selon P. Ducrey, ces hommes provenaient en grande partie des régions du centre et de l'ouest du Péloponnèse (Achaïe, Arcadie)[508]. Dans tous les cas, le Péloponnèse constituait à cette époque un vivier important pour tout recrutement de soldats.

Une lecture attentive des textes concernant les échanges de troupes entre Denys et Sparte permet peut-être de distinguer une seconde forme d'entente. En effet, l'envoi du navarque Pharacidas pourrait s'inscrire dans un accord symmachique, Sparte étant désignée parmi les alliés[509]. De la même façon, les différents envois de troupes mercenaires « siciliennes » en Grèce sont destinés à apporter du secours (βοήθεια)[510] à l'alliée lacédémonienne. Or le terme même de βοήθεια[511] est assez neutre, puisqu'il sert

[505] XIV,44,2
[506] XIV,62,1
[507] A. Mele, 1993, p. 8.
[508] P. Ducrey, 1985, p. 132. L. Marinovic, 1988, p. 32-34.
[509] XIV,63,4 : παρὰ τῶν συμμάχων.
[510] Voir Liddle-Scott, 1968, p. 320 : 1) secours, aide ; 2) forces auxiliaires (Xénophon, VII,1,20).
[511] Xénophon utilise à trois reprises ce terme dans son récit de ces expéditions : VI,2,33 ; VII,1,20 ; VII,1,28. Diodore utilise plusieurs formules pour qualifier ces échanges ; outre le fait qu'il emploie aussi βοηθεῖν (XIV,62,1), il recourt souvent aux formes suivantes : παρὰ τῶν συμμάχων (63,4) ; ἐπὶ συμμαχίαν (XV,47,7) ; συμμαχῆσαι (XV,70,1) dont le sens équivaut plutôt à allié, être en alliance (Liddle-Scott, 1968, p. 1677-1678).

souvent à qualifier les troupes auxiliaires, c'est-à-dire les troupes non régulières d'une cité. Il faut bien convenir que, si une alliance existe entre les deux parties, elle reste relativement floue quant à la nature des troupes mises à disposition de l'allié.

A ce stade, deux observations s'imposent. D'une part, quelques épisodes laissent supposer que les deux parties avaient obligation de fournir des troupes. On peut ainsi interpréter les récriminations de Denys face au retard que mettent les Grecs d'Italie, les Lacédémoniens et les Corinthiens à procurer leurs effectifs au moment du siège de Syracuse[512]. Certes le texte met en exergue l'aspect moral de cette obligation, mais il n'écarte pas non plus l'idée que les alliés de Syracuse, en particulier les Lacédémoniens, devaient respecter leurs accords. De même, lorsqu'en 373 Sparte fait appel à Denys pour participer à la guerre contre Corcyre, elle souligne l'intérêt politique que le tyran peut retirer de l'affaire en privant Athènes de toute influence sur l'île[513], argument assez rhétorique compte tenu de l'urgence de la situation pour Sparte. Même si ces épisodes témoignent des dissensions qui ont pu parfois se manifester entre les deux alliés[514], ils laissent aussi supposer que cette alliance était fondée sur un engagement immédiat des deux parties, comme l'exige toute forme de coopération militaire.

D'autre part, chaque envoi de troupes semble être encadré par un officier que la cité choisit. Deux exemples peuvent être interprétés en ce sens. Dans le cadre des échanges entre Sparte et Denys, le cas le plus intéressant est fourni par le navarque Pharacidas. Arrivé vraisemblablement en 398[515] aux côtés de Polyxénos, cet officier spartiate est investi de la responsabilité de la flotte alliée[516], fonction remplie en coordination avec Leptine. Sa longue carrière au sein de l'armée lacédémonienne semble démontrer qu'il fut l'un des plus grands navarques de l'époque. Il fait aussi preuve de grande retenue face à la crise qui affecte la cité durant le siège de 398. En effet, alors que la tension monte dans la cité, Diodore note que le Lacédémonien Pharacidas « entretenait de bonnes relations avec le tyran, et déclara que les

[512] XIV,62,1
[513] Xénophon, *Hell*, VI,2,33
[514] N'oublions pas l'incident provoqué par l'installation des Messéniens à Messine (XIV,78,5).
[515] Voir section I,1A.
[516] XIV,70,1

Lacédémoniens l'avaient envoyé pour soutenir les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, et non pour renverser le pouvoir de Denys. Devant un désaveu si contraire à l'attente générale, les mercenaires accoururent auprès de Denys. Quant aux Syracusains, atterrés, ils ne bronchèrent pas, tout en accablant de malédictions les Spartiates. Car une fois déjà le Lacédémonien Arétès[517] les avait trahis en prétendant soutenir leurs droits à la liberté, et maintenant Pharacidas s'était opposé à leurs aspirations. »[518]. A l'inverse d'Arétès, le statut de Pharacidas ne l'autorise pas à intervenir dans les affaires de la cité. Son action semble ici se limiter aux affaires militaires. Malgré tout, ce « devoir de réserve » est déterminant pour le choix des mercenaires, qui, hésitant peut-être devant la colère populaire, ont préféré rejoindre le tyran. De fait, même si Pharacidas ne peut être classé dans la même catégorie que les mercenaires, sa personnalité recèle sans doute une légitimité reconnue par ses concitoyens qui sont, eux, à la solde du tyran.

Un second exemple pourrait aussi confirmer l'envoi d'officiers provenant cette fois de la cité de Syracuse pour encadrer des troupes mercenaires. En 373, Iphicrate se saisit des navires syracusains qui viennent aider Sparte dans les opérations de Corcyre ; alors qu'il décide d'une rançon pour les soldats, il emprisonne leur chef Crinippos pour en tirer une meilleure rançon ou en dernier ressort le vendre[519]. Celui-ci ne tarde pas à mettre fin à ses jours. De même, on peut rappeler l'histoire de Kissidas, « chef des renforts de Denys »[520], qui décide de retourner dans sa patrie, son contrat étant arrivé à échéance.

Ces divers exemples renforcent donc l'idée que ces échanges de troupes sollicitaient de la part des cités l'envoi d'un encadrement spécifique. En règle générale, les officiers devaient être issus des cadres de l'armée syracusaine ou spartiate selon les cas.

[517] Malgré l'orthographe, il s'agit bien du même personnage.
[518] XIV,70,1-3
[519] Xénophon, *Hell.*, VI,2,35-36. Diodore précise dans son récit qu'à la tête des trières syracusaines se trouvaient Kissidès et Crinippos, vraisemblablement deux Syracusains.
[520] Xénophon, *Hell.*, VII,1,28-29

Parmi ces généraux spartiates, a peut-être figuré l'Athénien Xénophon. En effet, une mention tardive et controversée d'Athénée raconte que « Xénophon, le fils de Gryllos, était un jour à la cour de Denys de Syracuse, et comme le sommelier insistait pour qu'il boive, il interpella le tyran... »[521]. Cet hypothétique séjour de l'illustre historien en Sicile a bien évidemment suscité un vif débat parmi les spécialistes sans aboutir à une conclusion satisfaisante[522]. Il faut reconnaître que le dossier est bien mince et ne suffit pas à soutenir l'hypothèse de la venue de Xénophon en Sicile, *a fortiori* dans les années postérieures à 388 comme on a pu le penser[523]. Certes, dans les *Helléniques*[524], Xénophon cite à propos de l'expédition des Dix Mille un certain Témistogène le Syracusain, dont il n'est plus question dans l'*Anabase*. Une grande partie des historiens modernes s'accordent à reconnaître dans ce nom le pseudonyme sous lequel Xénophon aurait publié la première partie de son *Anabase*[525]. Toutefois cela n'explique pas pourquoi l'historien athénien a recouru à l'emploi d'un nom syracusain. S'agissait-il d'un proche compagnon auquel il voulait rendre hommage ou Xénophon désirait-il cacher sa véritable identité ? La question reste encore ouverte[526], mais elle n'est pas sans intérêt compte tenu de la personnalité de Xénophon lui-même.

A travers ces différentes remarques, on peut donc supposer que des clauses précises définissaient l'alliance établie entre Denys l'Ancien et Sparte. Dans cet ordre d'idées, on pourrait interpréter les décisions qui sont prises au début des expéditions. En effet, dès lors qu'une des deux cités a souhaité recourir à l'aide de son alliée, elle dépêche sur place un de ses émissaires : dans le cas de Syracuse, ce rôle est dévolu à

---

[521] Athénée, X,427f : « Ξενοφῶν γοῦν Γρύλλου παρὰ Διονυσίῳ ποτὲ τῷ Σικελιώτῃ πίνειν ἀναγκάζοντος τοῦ οἰνοχόου προσαγορεύσας ὀνομαστὶ τὸν τύραννον... »

[522] Parmi une bibliographie abondante, nous citerons : Ed. Delebecque, 1957, p. 413-414 ; M.P. Loïcq-Berger, 1967, p. 156-161 ; M. Sordi, 1980c, p. 3-13 ; A. Giuliani, 1994, p. 156-157.

[523] M. Sordi, 1980c, p. 10-11.

[524] Xénophon, *Hell.*, III, 1, 2

[525] M.P. Loïcq Berger, 1967, p. 159 ; M. Sordi, 1980c, p. 11.

[526] A l'image des conclusions opposées auxquelles parviennent M.P. Loicq-Berger et M. Sordi. M.P. Loicq-Berger (1967, p. 160-161) émet trois hypothèses : 1) le nom de Thémistogène appartient à la fiction ; 2) c'est un compagnon d'armes de Xénophon, ce qui est corroboré par la présence connue de deux Syracusains dans l'armée de Cyrus (Xénophon, *Anabase*, I,2,9 et I,10,14) ; 3) il a existé un historien du même nom dont l'ouvrage servit de base à Xénophon. Elle insiste surtout sur l'improbabilité de ce voyage. Sur ce dernier point, M. Sordi (1980c, p. 11) avance une opinion contraire : elle se fonde sur le texte d'Athénée qui laisse supposer que des contacts étroits entre Xénophon et le tyran existaient ; ce séjour était donc bien connu et ne nécessitait pas d'informations complémentaires.

Polyxénos ou Leptine, tous deux proches collaborateurs du tyran ; quant à Sparte, un de ses représentants pourrait être reconnu en la personne de Pollis[527], responsable « malencontreux » de la vente de Platon comme esclave. En fait, il est fort possible que ces hommes soient alors chargés d'une double mission : d'une part, il viennent au titre d'ambassadeurs pour requérir des troupes alliées potentielles, d'autre part ils font office de recruteurs de mercenaires.

De même, un contrat précis semble s'établir au moment de l'arrivée des mercenaires. Un aspect fondamental se devine à travers plusieurs épisodes : la durée de leur engagement. Cela est particulièrement évident dans l'épisode du chef Kissidas qui se prépare à retourner vers Sparte, parce qu'il était « au terme du temps qu'il devait rester auprès de lui [ὅτι ἐξήκοι αὡτῷ ὁ χρόνος ὃς εἰρημένος ἦν παραμένειν] »[528]. Rappelons aussi que le navarque Pharacidas disparaît de la scène sicilienne après 398. Nous avons vu qu'il était difficile de se prononcer sur la durée exacte de ces contrats - une saison ou une campagne - mais tout laisse penser que, dès l'enrôlement, les deux parties prennent le temps de définir un accord qui doit être respecté.

Cette symmachie qui se fonde sur le rapprochement entre deux cités puissantes fournirait en fait une caution juridique à des pratiques qui dépassent le simple échange de contingents alliés. Ainsi, des accords plus spécifiques entre troupes mercenaires et recruteurs sembleraient s'établir à un double niveau : non seulement entre Denys et ses mercenaires[529] mais aussi entre ces mercenaires « syracusains » et Sparte.

Un fait assez singulier mérite aussi d'être signalé : il s'agit du renvoi d'Aristotélès qui fut un des leaders de la rébellion des mercenaires à l'issue de la seconde guerre gréco-punique. Diodore raconte ceci : « [Denys] fit tout d'abord arrêter leur chef, Aristotélès. Puis comme la troupe se rassemblait en armes et réclamait la solde avec une certaine virulence, il annonça qu'il envoyait Aristotélès à Lacédémone pour y être jugé par ses concitoyens... »[530]. Selon toute apparence, Denys ne prend pas

[527] Voir section I,1A.
[528] Xénophon, *Hell.*, VII,1,29
[529] Diodore XV,70,1 : Denys avait versé cinq mois de solde à ses mercenaires celtes et ibères dépêchés en Grèce.
[530] XIV,78,1-2

le risque de punir le chef rebelle, mais il en remet la responsabilité à Sparte. Faut-il y voir une règle parmi les conventions de discipline militaire ou bien la trace d'une des clauses de l'alliance ? En tout cas, il reste significatif que les mercenaires entrés en révolte ne soient pas affectés par cette mesure. Au contraire, ils bénéficient d'une concession de terres à Tauroménion[531], ce qui exclut tout retour et tout procès dans leur cité d'origine. Il est bien évident que ces mercenaires d'origine spartiate, peut-être recrutés sur ces marchés ouverts aux *xénologoi* syracusains, relèvent de l'autorité de Denys.

A l'issue de ces réflexions, un bilan est nécessaire. Des points sont avérés : une alliance a bien existé entre Sparte et Denys tout au long de son règne, même si elle fut parfois affaiblie par les menées diplomatiques d'Athènes dans les années 394/3[532]. La teneur de cette symmachie reste hypothétique, mais elle fonde des rapports étroits de collaboration entre les deux cités. Cette collaboration ne s'est pas limitée à l'échange de troupes alliées, mais elle s'est largement appuyée sur l'enrôlement de mercenaires. Denys a ainsi pu profiter d'un double recrutement de mercenaires sur le territoire lacédémonien. Dans un cas, Sparte n'intervenait sans doute pas directement, mais son silence - voire son approbation tacite - en garantissait la réalisation[533]. Dans l'autre cas, elle apportait directement son assistance avec quelques troupes mercenaires. La nature des troupes échangées était donc aléatoire et répondait en fait aux capacités d'enrôlement des deux parties. A partir des années 380, le flux de mercenaires en provenance de Lacédémone s'est probablement ralenti : cette hypothèse confortée par les sources littéraires se fonde surtout sur les difficultés politiques que traverse alors Sparte. Toutefois, cette alliance entre Denys et Sparte demeure encore complexe dans son fonctionnement, même si quelques clauses se laissent deviner à travers les témoignages de Xénophon et Diodore.

[531] Voir section II,3.
[532] A. Giuliani, 1994, p. 157-158. P. Anello, 1996, p. 383-408.
[533] Y. Garlan, 1989, p. 147.

Ainsi s'est sans doute mis en place un système symmachique qui, par sa durée et son fonctionnement, s'est révélé le plus efficace de l'époque. Il préfigure en quelque sorte le type de symmachie que M. Launey a défini à partir des traités du III^{ème} siècle. En effet, l'analyse des rapports entre Denys et Sparte correspondrait à « un accord limité, ne concernant que l'envoi de troupes en cas de conflit, sans répercussions politiques »[534]. Il est vrai que Sparte n'est à aucun moment appelée ennemie des Carthaginois, et il faut bien reconnaître que l'ingérence de Denys dans les affaires orientales n'a pu s'exercer que par la médiation de Sparte[535].

Si Sparte disposait d'un allié appréciable et prévenant, elle devait également dissiper la mauvaise image de marque de cet homme qui restait méprisable aux yeux des Anciens[536]. Cette hostilité était particulièrement attisée par la propagande athénienne après les échecs successifs de la cité pour parvenir à se rallier ce puissant tyran. Un courant très hostile, dont Timée est sans doute le meilleur héritier, se développa et dénonça Denys comme ennemi de la liberté grecque[537]. En fait, c'est à la faveur de l'émergence de Thèbes et du rapprochement consécutif entre Sparte et Athènes que des relations plus saines furent établies[538]. Ce contentieux diplomatique ne favorisait donc pas des échanges de troupes, *a fortiori* de mercenaires, entre les deux cités. Mais le rapprochement qui se dessine à la fin du règne de Denys l'Ancien devait sans nul doute instaurer ce type d'échanges comme l'atteste la présence de ces ὑπηρεσίαι athéniens à Syracuse sous le règne de Denys le Jeune[539].

Au-delà de cette alliance, nous devons maintenant considérer les implications qu'un recrutement aussi important de mercenaires grecs a pu produire dans la pratique du mercenariat sous le règne de Denys l'Ancien.

---

[534] M. Launey, 1987, p. 36-37.
[535] Voir section I,1,D.
[536] A. Giuliani, 1994, p. 149-150.
[537] Lysias XXXIII,5 et 8 ; Diodore XV, 23, 5.
[538] Un traité est conclu en 369 (Xénophon, VII,1,1)
[539] Platon, *Lettres*, VII, 350a. Nous suivons l'hypothèse formulée par Cl. Mossé (1969, p. 115).

B) De l'influence du recrutement grec

L'ampleur des contingents mercenaires d'origine grecque oblige à mesurer leur impact dans l'évolution du mercenariat sous le règne de Denys l'Ancien. Plusieurs niveaux d'analyse doivent ici être envisagés compte tenu de la complexité du problème.

Le principal terrain où cette influence des mercenaires a pu d'abord s'affirmer reste celui de la guerre. Le problème pourrait se résumer à une interrogation : l'introduction de mercenaires d'origine spartiate a-t-elle eu des répercussions majeures sur le plan militaire ?

La phalange hoplitique qui fut introduite dans les colonies grecques d'Occident dès le VIIème siècle n'a pas disparu à l'époque de Denys, mais d'autres innovations apparaissent.

En effet, un recours plus systématique à la cavalerie et à l'infanterie légère semble se distinguer dans les récits de bataille. On peut ainsi s'interroger sur l'usage de l'infanterie légère telle qu'elle apparaît sous le règne de Denys[540]. En effet, l'utilisation de peltastes est attestée à Athènes dans les troupes d'Iphicrate durant les guerres corinthiennes. La majorité des mercenaires qui se battaient dans les armées athénienne et spartiate à cette époque étaient le plus souvent des peltastes, même si on ne peut qualifier tous les *misthophoroi* de peltastes[541]. J.G.P. Best[542] a imputé le développement du mercenariat à ces exigences militaires qui conduisaient les cités à rechercher des peltastes dans les régions arriérées de Grèce centrale. En outre, cette adaptation ne serait pas selon lui la conséquence d'une nouveauté dans l'art militaire, mais plutôt le résultat de l'influence des peltastes thraces[543]. Sans entrer dans le détail de cette controverse, il faut souligner que l'introduction de cette pratique pose aussi un problème historique. Selon G.T. Griffith[544], un des relais de sa diffusion en Sicile pourrait être la relation qu'a entretenue le tyran avec Sparte, et en particulier la venue de mercenaires

[540] Sur les manœuvres des soldats armés à la légère : XIII,109,3 ; 111,1 ; XIV,14,8 ; 50,4.
[541] J.G.P. Best, 1969, p. 134.
[542] J.G.P. Best, 1969, p. 139.
[543] Voir les réserves sur ce sujet de L. Marinovic, 1988, p. 48-49.
[544] G.T. Griffith, 1975[2], p. 196-197.

lacédémoniens. A l'inverse, B. Caven[545] pense que le tyran a anticipé sur des usages qui commençaient à se développer en Grèce continentale. De la même manière se pose la question de l'utilisation de la cavalerie : alors que G.T. Griffith souligne la bonne appréciation que Denys a su faire d'une cavalerie forte, B. Caven lui dénie toute innovation dans ce secteur. Aucun élément ne permet en fait de se prononcer d'autant que Denys semble avoir élargi ses modes de combat à d'autres techniques importées du monde non grec. Dans ces conditions, il reste difficile d'évaluer la part des mercenaires grecs dans l'évolution des méthodes de combat. En outre, une mutation radicale dans l'art de la guerre s'est amorcée dans le monde occidental à cette époque : l'introduction d'une nouvelle utilisation de la cavalerie mais surtout la combinaison entre différents modes de combat (grec et barbare) sont autant de facteurs qui vont contribuer à la formation d'une force de combat que le monde oriental n'adoptera qu'à partir de Philippe II et de son fils[546].

C'est en revanche dans le domaine économique que l'influence des mercenaires grecs s'est le plus nettement affirmée[547]. En effet, leur enrôlement supposait le recours pour Denys à des pratiques de rémunérations qui étaient en vigueur dans le monde grec oriental depuis la fin de la guerre du Péloponnèse[548]. Des études concernant l'expédition des Dix Mille[549] ont montré que la solde des mercenaires grecs s'élevait à une darique par mois, soit 25 drachmes attiques. On peut considérer ce chiffre comme le cours moyen de la solde au début du IV^{ème} siècle pour des hoplites grecs engagés dans les conflits de Grèce ou d'Asie ; les lochages recevaient le double et les stratèges le quadruple[550]. D'autres études[551] qui portent principalement sur les campagnes spartiates de la première moitié du IV^{ème} siècle confirment ces données et précisent même que la solde moyenne d'un mercenaire s'élevait à une fourchette comprise entre 4,5 et 6 oboles

[545] B. Caven, 1990, p. 244-245
[546] J.A. Krasilnikoff, 1996, p. 12.
[547] Sur le problème du paiement et de l'entretien des mercenaires, voir section II,2.
[548] A l'instar de son prédécesseur Hermocrate, Denys connaissait bien ces rémunérations.
[549] G.T. Griffith, 1975^2,p. 295 ; J. Roy, 1967, p. 310.
[550] W. K. Pritchett, 1974, p. 20.
[551] A. Mele, 1993, p. 6-9 ; J.A. Krasilnikoff, 1993, p. 95.

attiques par jour. Ce taux était probablement identique pour les mercenaires envoyés à l'étranger. Mais il s'agit évidemment de l'évaluation de la solde proprement dite - *misthos* - sans tenir compte du paiement des rations (*trophè*) ni des bénéfices tirés du pillage. Si nous retenons ces valeurs, on peut supposer qu'un mercenaire grec percevait entre 20 et 30 drachmes mensuelles.

Ces calculs bénéficient aussi du renfort de témoignages numismatiques exceptionnels que nous avons précédemment analysés. En effet, les deux trésors en or d'Avola[552] donnent un cadre assez bien défini de la circulation monétaire en Sicile à l'époque de Denys l'Ancien. Outre le fait qu'ils comportaient des dariques perses et des statères d'Abydos et de Lampsaque, ils ont livré en grande quantité des pièces de 50 litras et de 100 litras, qui sont les équivalents respectifs du demi-darique et du darique[553]. Le premier trésor[554], dont la date d'enfouissement est traditionnellement fixée vers 360, contenait exactement 14 pièces de 100 litras. Le second trésor[555] comportait 50 pièces de 100 litras et 97 pièces de 50 litras, l'ensemble ayant été enfoui vers 370 avant notre ère.

Ces pièces d'or syracusaines correspondraient par ailleurs, selon le ratio établi entre le prix de l'or et de l'argent à cette époque (1 à 15), respectivement à 10 drachmes et à 20 drachmes[556]. En outre, d'après l'étude très approfondie de D. Bérend sur ce monnayage, il aurait pu être émis au début du règne de Denys pour payer ou attirer les mercenaires[557].

Finalement on peut penser que le tyran s'est adapté aux prix du marché grec et qu'il s'inscrit de cette façon dans des pratiques assez courantes. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il était aussi réputé pour ses largesses à l'égard des mercenaires, ce qui devait suffire à attirer un nombre appréciable d'hommes en quête d'employeurs.

---

[552] *IGCH* 2124 et 2122
[553] A. Mele, 1993, p.8
[554] Avola I, trouvé en 1888 : 34 pièces en or dont 14 pièces de 100 litra de Syracuse, une statère d'Abydos, 14 statères de Lampsaque, une statère d'Amphipolis, et 4 dariques perses.
[555] Avola II ou Avola Mammanelli, trouvé en 1914 à 20 km au sud-ouest de Syracuse : 200 pièces d'or dont 50 pièces de 100 litra et 97 pièces de 50 litra de Syracuse, et 43 dariques perses.
[556] D. Bérend, 1993, p. 92
[557] D. Bérend, 1993, p. 106-107. Voir section II,2.

Enfin, il ne fait guère de doute que ces Grecs, quelle que soit leur région d'origine, furent capables de s'intégrer au monde sicilien. Leur appartenance à la même culture favorisait d'autant plus cette intégration qu'à partir du IV^{ème} siècle se dessine cette *koinè* culturelle qui devait unifier progressivement l'ensemble du monde grec. Ainsi, ils devaient contribuer « à leur manière » à la diffusion de l'hellénisme[558]. Cette intégration était aussi facilitée par le fait que Denys n'hésita pas à leur concéder des terres[559], ce qui ne pouvait que les décider à s'installer sans souci de retour dans leur pays. La politique pragmatique du tyran a sans doute engagé une voie d'intégration nouvelle pour ces hommes, voire suscité des aspirations qui poseront des problèmes contraignants pour ses successeurs. Enfin on peut supposer sans risque qu'après plusieurs années de bons et loyaux services, ces mercenaires, qui s'installaient définitivement dans l'île, se fondaient dans la population locale.

§ 2 - Les mercenaires italiques au service de Denys

A l'instar de leurs compagnons grecs, les mercenaires d'origine italique ont sans doute formé une composante majeure de l'armée dionysienne. En fait, leur recrutement n'était pas nouveau sur l'île, puisqu'ils avaient déjà servi lors de l'expédition athénienne en Sicile[560]. Mais ils étaient habituellement embauchés par Carthage, comme ce fut le cas pendant la première guerre gréco-punique[561].

Leur premier recrutement par Denys relève d'un contexte très particulier : la révolte des Syracusains de 404 au cours de laquelle le tyran acculé n'a plus d'autre solution que de faire appel à la garnison de Campaniens qui stationnait dans la zone d'influence carthaginoise[562]. A leur arrivée à Syracuse, ils sont rejoints par trois cents mercenaires supplémentaires[563] dont la provenance reste énigmatique. Selon G. Tagliamonte[564], il s'agirait peut-être d'autres mercenaires campaniens, ce qui suivrait

[558] Y. Garlan, 1989, p. 153.
[559] Sur cet aspect, section II,3.
[560] Comme le laisse supposer le récit de Diodore (XIII,44,2).
[561] XIII,44,1-2 ; 80,4.
[562] XIV,8,5-6
[563] XIV,9,3
[564] G. Tagliamonte, 1994, p. 132 et 134.

raisonnablement la logique du texte de Diodore. En tout cas, après avoir rempli leur mission, ces mercenaires sont renvoyés par le tyran et s'emparent alors par traîtrise d'Entella, épisode qui est devenu un *topos* de l'historiographie ancienne[565].

Malgré tout, il reste difficile de croire que Denys se soit débarrassé à ce moment de tous les Campaniens, puisque, peu de temps après, il leur fait don de la cité de Catane[566]. Comme l'a justement observé G. Tagliamonte[567], il paraît peu probable que leur nombre ait été alors réduit à quelques dizaines de soldats.

Enfin, une dernière mention concernant les mercenaires campaniens de Denys provient de l'épisode de leur transfert vers Etna[568] au moment de la contre-offensive carthaginoise. Installés dans cette place forte, les Campaniens furent alors contactés par Himilcon qui les engagea à rejoindre leurs compatriotes d'Entella restés fidèles aux Carthaginois, et ainsi à faire défection. Malgré son caractère anecdotique, cet épisode donne un éclairage singulier sur les rapports entre Denys et les Campaniens d'Etna. En effet, les Campaniens refusèrent les promesses du général carthaginois, car «[ils] avaient livré des otages à Denys et envoyé leurs meilleurs soldats à Syracuse ; force leur fut donc de conserver son alliance, encore qu'ils se fussent volontiers ralliés aux Carthaginois. »[569].

D'après ce récit, d'autres mercenaires d'origine campanienne participaient directement à la guerre et se trouvaient donc à Syracuse[570]. Mais, plus surprenante paraît être la mention d'otages livrés à Denys : s'agit-il simplement de mercenaires retenus par le tyran pour s'assurer la fidélité de leurs compagnons ? ou plutôt de personnes attachées aux mercenaires, ce qui supposerait que les Campaniens se soient définitivement installés dans cette région ? Il serait bien délicat de suggérer une réponse, mais le texte laisse supposer que Denys considérait Etna comme une cité à part entière, soumise aux mêmes servitudes que les autres cités alliées.

---

[565] XIV,9,8.
[566] XIV,15,3. Voir section I,4,A.
[567] G. Tagliamonte, 1994, p. 134.
[568] XIV,58,2.
[569] XIV,61,6.
[570] Sur l'envoi des meilleurs soldats à Syracuse, le même exemple se vérifie à Messine (XIV,56,4).

Il faut se garder de généraliser le cas du statut des Campaniens d'Etna à l'ensemble des mercenaires. Néanmoins, cet épisode reflète peut-être le degré d'intégration auquel certains Campaniens étaient parvenus dans une cité concédée. C'est en ce sens que pourraient du reste s'interpréter clairement les récriminations de Théodoros[571] : son discours ne dénonce-t-il pas ce lent processus d'infiltration qui doit aboutir inéluctablement à une « barbarisation » de l'île ?

A partir de la fin du second conflit gréco-punique (393-392), il n'est plus vraiment question de mercenaires campaniens à la solde de Denys l'Ancien. Toutefois, le silence de Diodore ne signifie pas que leur recrutement fut alors interrompu. Il semble plutôt imputable à son changement de sources pour toutes les guerres postérieures, car son récit devient alors plus elliptique.

La composante italique dans les armées de Denys ne se limite pas au recrutement de Campaniens. En effet, parmi les rares noms de mercenaires qui nous soient parvenus, il faut citer Archylos de Thourioi qui s'illustra dans la prise de Motyè[572]. Cet acte de bravoure qui devait sceller le sort de la cité assiégée lui valut une récompense de cent mines[573], somme assez coquette pour récompenser la vaillance d'un soldat. Malheureusement, seul cet épisode nous renseigne sur cet homme, dont la qualité de mercenaire ne fait guère de doute[574]. Il est aussi évident que ce soldat provenait de la cité de Thourioi ; il faisait peut-être partie des recrutements engagés au début du conflit par Denys[575].

Il ne faut pas non plus négliger la présence de Locriens et de Medméens[576] qui sont par la suite installés à Messine. Ces hommes ont sans doute été engagés selon des conventions d'alliance qui restent obscures, mais leur installation dans une cité sicilienne laisse supposer que leur statut s'apparentait plutôt à celui de mercenaires.

---

[571] XIV,68,3.
[572] XIV,52,5.
[573] XIV,53,4
[574] Rappelons que pour l'assaut il prend avec lui des soldats d'élite. Voir aussi H.W. Parke, 1981^2, p. 70 n. 6.
[575] XIV,44,2.
[576] XIV,78,5-6.

Cette hypothèse soulève le problème complexe du recrutement d'hommes en Grande Grèce. En effet, il reste bien difficile de préciser comment le tyran a pu se procurer des mercenaires dans cette région, mais quelques remarques sont permises.

A cette époque, la Grande Grèce a certainement traversé une période de profonde déstabilisation qui était engendrée non seulement par les entreprises belliqueuses de Denys, mais aussi par les menées des Lucaniens[577]. Ainsi s'est créé un contexte favorable au départ de groupes d'hommes que la faiblesse politique et militaire des cités ne pouvait retenir. En outre, une cité comme Locres a pu servir de relais pour ces recrutements, dans la mesure où elle profitait de liens de collaboration étroits avec le tyran et où elle jouait même le rôle de base stratégique dans les opérations militaires[578].

D'autres témoignages laissent aussi penser que la Grande Grèce a été un réservoir important de mercenaires. Rappelons d'abord les traces onomastiques laissées sur des inscriptions de Corcyre Mélaina, où des noms d'origine messapienne ont été identifiés[579]. La Messapie avait par ailleurs fourni d'importants contingents mercenaires lors de l'expédition athénienne en Sicile[580]. On peut donc penser qu'elle constituait une zone traditionnelle de recrutement pour les cités grecques de Sicile.

Enfin, la politique belliqueuse de Denys en Grande Grèce l'a obligé à défendre les nouveaux territoires agrégés à son empire. Cette défense passait donc par la création d'un réseau de centres fortifiés où des mercenaires pouvaient être installés. Sur ce sujet, les données font défaut, à l'exception de trois cités qui pourraient être identifiées comme des installations mercenaires[581]. En effet, des extraits de Philistos, transmis par Stéphane de Byzance, notent l'existence de *Mystia* et *Tyrseta*, cités des *Saunitai,* et *Noukria*, cité de *Tyrsenia*. Mystia serait située entre Caulonia et Skyllétion[582] selon les auteurs anciens. En revanche, la localisation de Tyrseta reste énigmatique[583]. Mystia et

---

[577] L'alliance de Denys avec les Lucaniens renforçait considérablement ses positions dans la région, mettant à mal plusieurs cités ennemies (Polybe II,39,7). Toutefois cette alliance fut brève et Denys dut se protéger lui-même de la menace lucanienne.
[578] Voir section I,1,C.
[579] L. Braccesi, 1977[2], p. 209-210 et C. De Simone, 1993, p. 35-49.
[580] Thucydide, VII,33,3-4 ; 57, 11 ; Diodore XIII,11,1. M. Lombardo, 1992, p. 13-15 ; p. 61.
[581] G. De Sensi Sestito, 1995, p. 37-40.
[582] Pline l'Ancien, NH, III,95 ; Pomponius Mela, II,95.
[583] G. De Sensi Sestito, 1995, p. 38 ; G. Tagliamonte, 1996, p. 3.

Tyrseta sont qualifiées de cités des Samnites, nom qui apparaît pour la première fois dans l'historiographie grecque ancienne[584]. G. De Sensi Sestito a émis l'hypothèse que ce qualificatif indiquerait l'installation de mercenaires d'origine samnite, par distinction des mercenaires campaniens. Quant à Noukria, *polis Tyrsenias*, il s'agirait du nom d'une installation de mercenaires d'origine étrusque, Tyrsenias renvoyant à la région tyrrhénienne. Il faut bien reconnaître que ces hypothèses sont séduisantes, mais le problème du contrôle territorial exercé par Denys en Grande Grèce nécessiterait des analyses complémentaires.

D'autres témoignages contribuent à étayer nos hypothèses : il s'agit de l'ensemble des monnayages émis par des communautés mercenaires disséminées dans l'île, dont l'origine italique est à peu près avérée. Ces émissions qui sont des surfrappes de monnaies dionysiennes s'insèrent dans une période assez large – du milieu du IV^{ème} siècle jusqu'à 336 (bataille du Crimisos) – sans que les numismates soient parvenus à proposer des datations plus précises[585]. Bien que ces témoignages soient postérieurs au règne de Denys, ils peuvent servir de support pour tenter de déterminer l'origine de certaines communautés mercenaires. Ajoutons que dans la plupart des cas, leur recrutement avait sûrement commencé sous le règne dionysien, puisque ses différentes campagnes dans la péninsule ont permis de diversifier et d'élargir l'espace de recrutement.

Trois critères peuvent être exploités pour identifier ces communautés : la légende, les types et la métrologie. La légende monétaire constitue un facteur évident de différenciation, puisqu'elle met souvent en évidence un ethnique qui renvoie à l'identité de la communauté responsable de la frappe ou simplement destinataire. Les exemples les plus significatifs sont fournis par les frappes des Sileraioi et des Campaniens.

Les spécialistes se sont beaucoup interrogés sur l'identité probable de ces Sileraioi, puisqu'il n'existe pas de cité portant un nom semblable en Italie. Néanmoins,

[584] Pour G. Tagliamonte (1996, p. 5), la définition de Samnites dans les sources du IV^{ème} siècle est très large.
[585] Sur ces documents, section II,3.

G. Colonna[586] a avancé une hypothèse qui est aujourd'hui acceptée par la plupart des numismates : ces mercenaires proviendraient de la région du Sele, fleuve situé au nord de la Lucanie occidentale, à la limite de la Campanie. Cette proximité n'est pas fortuite, puisque les types monétaires utilisés (protomè de taureau/guerrier nu[587]) appartiennent aux thèmes favoris retrouvés sur les monnayages des Campaniens.

Quant aux frappes des Campaniens, les nombreuses séries monétaires sont d'une interprétation plus aisée. En effet, nous disposons d'une série de monnaies d'argent (litra ?) présentant au droit le cheval au galop et le monogramme KAM, et de trois séries en bronze dont la métrologie et les types sont différents[588]. Le monogramme KAM apparaît sur tous les revers de ces monnaies de bronze, sauf dans un cas où il est situé sur le droit. Il peut être développé en ΚΑΜΠΑΝΩΝ, comme l'indique la légende des frappes d'Entella et Nakonè où s'établirent des mercenaires campaniens à la solde de Carthage. D'après E. Cammarata[589], ces séries en bronze auraient bénéficié d'une frappe plus importante et d'une période d'émission plus longue, compte tenu de l'abondance des exemplaires retrouvés. Les types de ces monnaies sont essentiellement celui du taureau donnant des coups de corne, celui du casque campanien qui est souvent présent dans les monnaies d'Entella et celui du cheval libre au galop.

Ces monnaies à légende KAM fournissent un témoignage probant de la présence des Campaniens dans les armées de Syracuse. En outre, par la variété de leurs types, elles permettent d'isoler d'autres groupes de monnaies sur lesquelles la légende fait défaut. En effet, le thème du cheval libre se retrouve par exemple sur le droit d'une série d'Ameselon, sur le revers d'une série d'Halontion et sur celui d'une série d'Aitna où le cheval est représenté avec des brides détachées et au dessus la lettre M. Ces différents exemplaires pourraient donc appartenir à des monnayages d'origine campanienne[590].

---

[586] G. Colonna, 1980-1981, p. 174.
[587] La représentation du guerrier trouve des parallèles dans la céramique italiote, surtout lucanienne et apulienne : voir S. Garraffo, 1993, p. 228 n. 125.
[588] **Planche 12**.
[589] E. Cammarata, 1984, p. 121.
[590] **Planches 10 et 11**.

Si la légende et les types constituent des critères intéressants d'identification de ces communautés, la métrologie peut parfois apporter quelques détails supplémentaires. C'est en particulier le cas épineux du monnayage de Mytistratos[591], qui comporte trois dénominations différentes. Il reste bien difficile d'interpréter le système métrologique qui est alors mis en place, mais E. Cammarata[592] a proposé d'y voir l'influence de Métaponte. Dans cette hypothèse, ces monnaies attesteraient la présence de mercenaires venant de Lucanie.

Ajoutons aussi les exemplaires retrouvés dans la zone de Catalvuturo[593], où sur le revers est représenté un monstre marin que la plupart des numismates identifient à Scylla. De fait, ils avancent deux zones probables de provenance : la région bruttienne du Détroit (Skyllétion) ou le petit centre de Scilla sur la côte tyrrhénienne[594]

D'autres monnayages attestent par leur légende l'origine probable des communautés mercenaires qui les ont frappés. Le cas le plus controversé reste sans conteste celui des monnaies à légende TYPPHNOI. Ces monnaies présentent au droit la tête d'Athéna casquée accompagnée de la légende TYPPH et au revers Athéna munie d'une lance et d'un bouclier avec la lettre M. Les difficultés de datation et de localisation des découvertes[595] ont contribué à élargir le champ des interprétations historiques concernant ce monnayage. Une seule garantie est offerte par la légende qui distingue certainement un groupe d'Etrusques dont la présence en Sicile était sans doute liée au mercenariat. Du point de vue historique, un extrait de Thucydide[596] montre clairement que des Tyrrhéniens sont arrivés dans l'île au moment de l'expédition athénienne. A ce propos, le type du revers pourrait être un lointain écho de la collaboration entre Tyrrhéniens et Athéniens à cette époque. Toutefois, sous le règne de Denys l'Ancien et de son fils, aucune mention explicite ne permet d'attester que des

[591] **Planche 6**.
[592] E. Cammarata (1984, p. 120) se fonde principalement sur la présence de six globules au revers pour en établir la valeur. Cette correspondance de valeur est rejetée par S. Garraffo (1993, p. 230).
[593] **Planche 5**.
[594] E. Cammarata, 1984, p. 120.
[595] **Planche 7** et section II,3.
[596] Thucydide VII,53,2 et 54

Etrusques ont effectivement servi dans les rangs de l'armée syracusaine[597]. Il faut attendre les années 339 pour qu'il soit question d'un mercenaire étrusque, Postumius, dont Timoléon s'empresse de se débarrasser[598]. Dans ces conditions, il est bien difficile de situer la période pendant laquelle a été émis ce monnayage. Une hypothèse intéressante a été formulée par S. Mirone[599] : ces monnaies correspondraient à la solde versée par Denys l'Ancien à des mercenaires étrusques dont les navires lui permettaient de maîtriser les échanges en mer Tyrrhénienne. Mais la localisation des découvertes infirme cette hypothèse dans la mesure où la présence de ces Etrusques semble se concentrer dans une zone reculée à l'intérieur des terres. Néanmoins, cette zone qui se situe autour d'Alimena pourrait indiquer que ces mercenaires occupaient les centres fortifiés installés aux confins de l'empire dionysien. De fait, cela permet de supposer que leur recrutement dans l'armée syracusaine remonte vraisemblablement à l'époque de Denys.

Tout aussi ambigu reste le cas du groupe des Héracléotes de Céphaloedion, dont nous avons parlé[600]. Si l'on accepte le raisonnement de C.M. Kraay, à savoir que le type du taureau est un marqueur de l'origine italique de ce groupe, il pourrait donc s'agir de mercenaires venus de Lucanie, en particulier d'Héraclée.

Au terme de cette analyse, il faut convenir que nous disposons seulement d'hypothèses qui devraient être étayées par des études numismatiques approfondies. En effet, une analyse plus systématique de ces monnayages serait nécessaire pour établir un cadre historique plus rigoureux. Néanmoins, leur intérêt réside à notre avis dans l'image que transmettent ces communautés mercenaires. La monnaie devient pour eux un moyen d'affirmer une identité ethnique qui ne s'est pas dissoute au cours de leur service à la solde d'une cité étrangère. Ces émissions monétaires sont avant tout la manifestation d'une autonomie rendue propice par les années de troubles engendrés par

[597] Le seul contact possible fut le sac de Pyrgi. Cette hypothèse est avancée par M. Sordi, 1961, p. 113-115 n. 6.
[598] XVI,82,3.
[599] S. Mirone, 1916, p. 329-334.
[600] **Planche 8** et section I,4,A.

Denys II et Dion. Cette autonomie relative perdurera jusqu'à la bataille du Crimisos qui décidera Timoléon à rompre toute relation avec ces communautés[601]. Mais au-delà des événements, on peut s'interroger sur le sens de ces monnaies : cette identité retrouvée est-elle la manifestation d'une profonde solidarité ethnique ou bien une réponse à l'hostilité croissante que les habitants de l'île éprouvaient à leur encontre ? Les deux raisons ont sans doute justifié le choix des légendes et des types, mais il faut surtout retenir que ces mercenaires se sont fédérés autour de leur communauté d'origine, sentiment qui semble donc assez puissant dans cette première moitié du IV^{ème} siècle.

Enfin, la complexité des relations entre Denys et les cités et peuples d'Italie ne permet pas de connaître en détail les modalités de recrutement, ni de définir précisément les zones qui ont été concernées par cette pratique. On peut toutefois supposer que, comme pour la Grèce, l'objectif de Denys était de pouvoir disposer d'alliés mais aussi de mercenaires dont le recrutement pouvait être facilité de façon volontaire pour certaines cités (Locres) ou bien involontaire (les régions affectées par les guerres contre Denys ou les Lucaniens). Il faut aussi insister sur la partialité du récit de Diodore, qui est l'unique source de cette analyse. On doit ainsi s'interroger sur la prépondérance des Campaniens qu'il signale à plusieurs reprises. Si elle demeure incontestable, elle a peut-être évincé dans la mémoire historiographique tous les autres groupes de mercenaires italiques qui ont participé aux campagnes de Denys.

§ 3 - Une collaboration « controversée » : Denys et les Celtes

Le recrutement des Celtes par Denys est explicitement attesté par les témoignages de Xénophon[602] et de Diodore[603] pour les années 369. Il suscite évidemment un faisceau de questions qui sont encore débattues par les historiens modernes, car elles concernent en grande partie l'histoire des mouvements celtiques dans cette première moitié du IV^{ème} siècle . Notre analyse portera ici sur la naissance et la nature des relations qui se sont nouées entre Denys et les peuples celtiques d'Italie.

[601] Voir partie II, chapitre IV, section IV,2.
[602] Xénophon, *Hell.*, VII,1,20-22
[603] XV,70,1

Un extrait de Justin, bien connu des historiens modernes, permet d'apporter des éclaircissements sur la genèse de ces relations : « Dans le cours de cette guerre, les députés des Gaulois qui, quelques mois auparavant, avaient incendié Rome, vinrent demander l'alliance et l'amitié de Denys, lui représentant que leur nation, placée au milieu de ses ennemis, lui serait d'un grand secours, soit en les attaquant de front avec lui, soit en les prenant à revers, quand ils seraient occupés à combattre. Cette ambassade fut agréable à Denys. Il conclut une alliance avec eux, et renforcé de leur secours, il recommença la guerre sur nouveaux frais. »[604]

Denys qui mène alors des campagnes en Grande Grèce reçoit donc une ambassade de Celtes dont l'identité reste à établir. Selon la tradition, il s'agirait sans doute des Sénons, qui, « derniers arrivants » (*recentissimi advenarum*)[605], s'étaient installés dans la partie la plus méridionale de toutes les installations celtiques en Italie, approximativement au nord des Marches[606]. De fait, l'archéologie montre que les Sénons furent profondément influencés non seulement par leurs voisins étrusco-italiques mais aussi par leurs relations avec les Grecs. Cette idée est aussi confortée par le fait que la politique entreprise par le tyran sur la côte adriatique le mettait en relation directe avec ces peuples.

Un autre point doit ici être pris en compte : la nature de l'alliance qui est alors établie. Les historiens modernes ont proposé des interprétations différentes, voire contraires[607]. Relisons les formules employées par Justin pour qualifier cette alliance. D'abord les Gaulois viennent demander *societatem amicitiamque*. Cette formule très vague ne suffit pas à caractériser les liens qui sont noués. Toutefois, Justin précise : « *Ita pacta societate et auxiliis Gallorum auctus, bellum velut ex integro restaurat* ». Leur nature devient ainsi plus claire : c'est une alliance militaire qui sera avantageuse pour les deux parties et elle semble prendre un effet immédiat pour Denys.

---

[604] XX,5,4-6
[605] Tite-Live V,35,3.
[606] V. Kruta., 1981, p.9 ; M. T. Grassi, 1991, p. 65.
[607] Pour un point de la question D. Sinatra, 1996, p. 373-381. Des études plus anciennes mais importantes : M. Sordi, 1960, p. 62-72 ; M. Bonamente, 1974-1975, p. 39-59.

Cette hypothèse relance évidemment le problème du contexte chronologique, problème d'autant plus inextricable que nous ne disposons que de chronologies approximatives. Cette rencontre est indirectement datée par la référence à la prise de Rome. Or cette dernière n'est pas elle-même datée avec précision[608]. Pour la plupart des historiens, cette alliance se situerait donc vers 387/386. Peu d'éléments objectifs permettent en fait de connaître avec exactitude la date de cette rencontre. Dans ces conditions rien ne permet d'infirmer ni de confirmer la date proposée par les historiens modernes. Il n'est donc pas exclu que des contingents d'origine celtique aient participé aux guerres de Denys en Grande Grèce à cette époque, voire au siège de Rhégion[609].

Une certitude demeure : l'alliance entre les Celtes et Denys ne peut se concevoir que sous forme d'échanges en hommes répondant à une politique de coopération dans les luttes face à des ennemis éventuellement communs. Ces derniers restent évidemment les cités grecques d'Italie du sud - dans une moindre mesure les Etrusques. Signalons toutefois que l'origine et même la présence des mercenaires ne sont pas clairement attestées dans l'ensemble des conflits qui se sont déroulés en Grande Grèce[610]. Un parallèle peut enfin s'établir avec l'alliance que Denys propose aux Lucaniens vers cette époque[611].

Le tyran cherchait donc à se procurer des soutiens plus ou moins actifs et fidèles à ses opérations contre les cités grecques. Un avantage différenciait cependant les Celtes : ils pouvaient porter les armes contre des puissances qui rivalisaient avec Syracuse, en particulier la puissance étrusque.

Ainsi, selon certains historiens modernes[612], cette alliance aurait pris rapidement l'allure d'un pacte offensif contre l'Etrurie méridionale. En effet, vers 384, le coup est porté contre le port de Caere, Pyrgi[613]. Voici le récit que Diodore a laissé : « Denys, qui

---

[608] Chronologie romaine : 390 ; chronologie grecque : 386.
[609] Opinion admise par certains historiens : K.J. Beloch, *Griechische Geschichte*, III,1, Berlin, 1922, p. 102 ; E. Païs, *Storia dell'Italia antica II*, Roma, 1925, p. 159 ; L. Pareti, *Sicilia Antica*, Palerme, 1959, p. 187.
[610] Voir section I,1,C.
[611] XIV,100,5
[612] M. Sordi, 1960, p. 62-64 ; J. Heurgon, 1993[3], p. 299-300. *Contra* M. Zuffa, 1975, p. 107-108.
[613] Sur cet épisode, dont un énorme retentissement transparaît dans l'historiographie grecque, une → ...

manquait d'argent, fit avec soixante trières une expédition contre la Tyrrhénie, sous prétexte de mettre fin à la piraterie : en réalité, il voulait piller un sanctuaire rempli d'offrandes, qui se trouvait dans le port de la cité tyrrhénienne d'Agylla : ce port s'appelait Pyrgoi. Denys aborda de nuit, fit débarquer ses troupes, attaqua au lever du jour et mena à bien son entreprise. La place, en effet, était gardée par un très petit nombre d'hommes : Denys s'en débarrassa par la force, pilla le sanctuaire et ramassa au moins mille talents. Les secours qui arrivèrent d'Agylla furent vaincus par Denys qui fit de nombreux prisonniers et ravagea la campagne avant de s'en retourner à Syracuse ; la vente de ce butin lui rapporta au moins cinq cents talents. »[614]

Quoique l'aspect financier de l'opération soit indéniable, cette expédition punitive soulève quelques interrogations. Faut-il d'abord adhérer à l'idée que Denys cherchait à se tailler un empire vers la Tyrrhénie, contrôlée par les Etrusques ? L'idée mériterait d'être approfondie au-delà des considérations purement économiques[615]. Une autre hypothèse peut s'envisager à partir des relations existant entre les Etrusques et Carthage[616] : Denys aurait alors pu lancer un « signal d'alarme aux Etrusques et aux Carthaginois », à savoir qu'il entendait pénétrer cette aire d'influence, compte tenu de sa position dominante dans le Détroit.

Quelles que soient les visées du tyran dans l'affaire, l'épisode de Pyrgi marque une étape symbolique dans le recrutement des mercenaires. En effet, selon Diodore, « ainsi enrichi , il engageait un grand nombre de mercenaires de toute origine, et, quand il eut réuni une armée considérable, il se prépara ouvertement à la guerre contre Carthage. »[617]

Certes le pillage du trésor de Pyrgi a largement contribué à renflouer la trésorerie de Denys. Cela lui permettait évidemment d'envisager de nouveaux recrutements en mercenaires, en particulier d'origine celtique, et dans des proportions considérables. A

---

tradition très hostile à Denys est véhiculée par Aristote (*Economique*, II,2,20), Polyen (V,2,21) et Elien (I,20). Nous renvoyons à l'étude très intéressante qu'en propose D. Briquel, 1984, p. 186-188.

[614] XV,14,3-4 ; Strabon V,2,8. Ce dernier précise que le pillage du sanctuaire eut lieu au cours de l'expédition navale contre Cyrnos (la Corse).

[615] M. Sordi, 1960, p. 65-67 ; Ch. Peyre, 1979, p. 16-17 ; D. Briquel, 1984, p. 190-192.

[616] B. Caven, 1990, p. 191. Cette hypothèse reste aussi très séduisante compte tenu du contexte des événements.

[617] XV,14,4.

notre avis, c'est ce dernier aspect qui ressort de la lecture du texte de Diodore, et il ne renvoie donc pas à une quelconque décision de Denys de recruter des mercenaires celtes à partir de cet événement[618], mais tend plutôt à caractériser l'ampleur des préparatifs engagés pour la lutte contre Carthage.

Quant au soutien des Celtes dans cette opération, il n'en existe pas de mention explicite. Cette idée s'appuie en fait sur la défaite infligée par les Caerites aux Celtes, défaite rapportée par Diodore dans sa digression sur les déplacements celtiques en Italie, mais aussi par Strabon dans une version un peu différente. Certains historiens modernes[619] en ont proposé une interprétation qui surévalue, à notre avis, le rôle de l'alliance celto-syracusaine dans les affaires italiques.

Commençons d'abord par examiner le récit de Strabon : « Alors que les Gaulois, après avoir pris Rome, se trouvaient en Sabine sur le chemin du retour, ils les attaquèrent, les vainquirent et les dépouillèrent de force du butin que les Romains leur avaient abandonné de bon gré. »[620]

De toute évidence, l'épisode est immédiatement postérieur au sac de Rome et renvoie vraisemblablement au repli des peuples celtiques vers les plaines padanes après la prise de Rome telle qu'elle est décrite par Polybe[621]. Cet épisode semble donc n'avoir qu'un lien assez lâche avec les événements de Pyrgi[622].

Quant au récit de Diodore, l'épisode se présente de façon différente : « Les Celtes qui avaient poussé jusqu'en Iapygie opérèrent leur retraite à travers le territoire de Rome sans être inquiétés ; mais peu après, dans la plaine Trausienne, ils tombèrent en pleine nuit dans une embuscade tendue par les habitants de Caéré et furent taillés en pièces. »[623]

Cet extrait semble incident dans le récit de l'historien sicilien qui achève par ces événements son quatorzième livre. Rien ne permet de le rattacher de manière assurée à

[618] Selon l'interprétation de D. Sinatra, 1996, p. 380.
[619] M. Sordi, 1960, p. 33-35.
[620] Strabon, V,2,3
[621] Polybe, II,18
[622] D. Sinatra, 1996, p. 377-378.
[623] XIV,117,7

l'anecdote de Strabon, puisque ces Celtes reviennent d'Iapygie. Il s'agit donc certainement d'un événement postérieur à la prise de Rome, mais aussi à l'entrevue avec Denys.

Cependant cet épisode pourrait laisser supposer une action terrestre des Celtes dans les environs de Caeré, peut-être destinée à soutenir l'entreprise de Denys en Etrurie méridionale selon la concomitance qui semble exister entre les deux événements. De cette façon on pourrait expliquer que la défaite subie par les Celtes avait obligé le tyran à limiter son expédition navale au pillage du sanctuaire de Pyrgi[624]. Or cette concordance entre deux événements que les textes ne permettent pas de rapprocher nous paraît fragile, car elle sous-entendrait une collaboration bien trop étroite entre Denys et les Celtes.

Certains historiens[625] ont considéré les opérations de Denys en Etrurie comme déterminantes dans les déplacements de certains peuples celtiques. Il est vrai que les raids celtes en territoire étrusque ne trouvent guère d'autres explications. Mais il ne faut pas mésestimer deux aspects que les sources littéraires mettent en valeur. D'une part, l'alliance établie par Denys reste militaire dans son principe et son fonctionnement. On peut ainsi douter de sa volonté de se servir des Celtes comme « alliés » potentiels dans ses visées en mer tyrrhénienne. D'autre part, cette hypothèse est renforcée par l'idée que, dans ces premières décennies du IV^{ème} siècle, les Celtes forment en fait des bandes guerrières qui vivent sur le pays et sont parfois sollicitées pour servir des intérêts qui leur sont étrangers. Si Denys cherchait à prendre pied dans les affaires étrusques, il aurait peut-être eu recours à d'autres alliés plus puissants et plus représentatifs dans la région. On peut encore préciser que les multiples références de Tite-Live[626] concernant la présence de Celtes en Apulie laissent penser que c'est dans cette région que les efforts de collaboration entre la tyrannie syracusaine et les Celtes se sont le mieux exprimés.

---

[624] C'est l'interprétation traditionnelle telle que la défend M. Sordi., 1960, p. 33-34. Voir aussi Ch. Peyre, 1979, p. 16-17.

[625] Par exemple J. Heurgon, 1993^3, p. 300 : « les cheminements des Gaulois paraissent moins livrés au hasard, mais, plutôt si l'on ose dire, « télécommandés » comme ceux de mercenaires à la solde de Denys. ». Voir également D. Briquel, 1997, p. 16-19.

[626] Tite-Live, VI,42,8 (367) ; VII,1,3 (366) ; VII,26,9 (349) et 32,9. Voir M. Sordi, 1981-1982, p. 5-11.

Force est donc de constater que cette analyse reste tributaire de plusieurs obstacles qu'il est difficile d'éviter : ainsi la chronologie très relative des événements doit conduire à une extrême prudence vis-à-vis des faits relatés par les auteurs anciens. Toutefois, elle aboutit à deux conclusions probables. Dans un premier temps, l'alliance entre le tyran syracusain et les peuples celtiques qui gravitent à proximité de la Grande Grèce se fonde sur l'emploi de contingents mercenaires. Ils lui ont certainement permis de mener à bien quelques opérations dans cette région, ou du moins l'ont soutenu dans ses efforts pour la déstabiliser. Dans un second temps, s'est ouvert en Adriatique un espace de recrutement très riche pour Denys. Des sites comme Ancône[627] ont sans doute constitué des points de contact avec les Sénons, peuple qui occupait la région et qui, par sa position stratégique, était directement intéressé par la politique dionysienne. Dès lors, peu de doute subsiste quant à leur présence dans l'armée que met sur pied le tyran pour engager la guerre contre Carthage à partir de 384/383, guerre qui fut alors menée sur deux fronts[628]. Dans ces conditions, il n'est pas non plus étonnant qu'ils apparaissent de manière explicite dans les expéditions de 369 et 368 en Grèce continentale. Il convient d'insister sur le fait qu'ils sont alors engagés dans les deux campagnes, comme le laisse entendre le récit de Xénophon[629].

La place des Celtes dans les campagnes de Denys se révèle donc importante, même si leur action semble répondre davantage à une volonté de trouver des occasions de butin et d'enrichissement rapide qu'à un véritable souci de s'imposer sur la scène politique italique. Ces relations renforcent aussi l'image de l'attitude avisée du tyran face à des peuples aussi périphériques sur le plan géographique et culturel que pouvaient alors l'être les Sénons.

Cette introduction des Celtes dans les troupes dionysiennes s'est aussi avérée efficace sur le plan militaire. Rappelons à ce sujet les expéditions en Grèce où leur degré de technicité dans le harcèlement de l'ennemi a sans doute forcé l'admiration

[627] Voir section I,4,B.
[628] XV,15,3
[629] Xénophon, *Hell.*, VII,1,20-22 ; 31

d'un grand connaisseur des affaires militaires, Xénophon. Ces capacités se nourrissaient vraisemblablement de leur expérience du pillage et du brigandage, expérience fondée sur un mode de vie qui restait encore à l'état semi-nomade. Il est enfin juste de reconnaître une nouvelle fois l'ouverture « d'esprit » de Denys qui a su profiter et exploiter des techniques de combat n'appartenant pas aux usages du monde grec.

C'est aussi à la même époque que semble se forger une tradition plus idéologique qu'on peut déceler à la lecture de certains auteurs anciens. Tout d'abord, une notice tardive de Stéphane de Byzance[630] sur la cité d'Atria renvoie en fait à deux cités du même nom aux marges de l'Etrurie padane : l'une remonte à une fondation de Diomède, alors que l'autre serait la cité des Boïens, peuple d'origine celtique. Selon L. Braccesi[631], cet extrait donnerait l'image d'une cité à double caractère : elle est à la fois grecque et celto-boïenne, Grecs et Boïens occupant la *polis* pour les uns et la *chôra* pour les autres.

La thèse principale des différentes analyses de L. Braccesi[632] s'appuie sur l'identification qui fut élaborée dès l'époque dionysienne entre le tyran lui-même et Diomède. En effet, Denys aurait relancé le culte de Diomède en Adriatique pour justifier sa politique et ses relations avec les peuples anhelléniques de la région. Le maître d'œuvre de cette propagande serait évidemment Philistus, grand personnage de la cour syracusaine. L. Braccesi[633] se fonde par ailleurs sur un extrait de Siculus Flaccus[634], auteur gromatique, qui associe directement Diomède et les Celtes. Ainsi cela expliquerait que le mythe de Diomède a été exploité pour soutenir la politique de Denys dans ces lointaines contrées. De fait, il devenait aussi le « vecteur privilégié »[635] des relations diplomatiques avec les peuples celtiques.

---

[630] Stéphane de Byzance, *s.v. Atria*
[631] L. Braccesi, 1990, p. 110-111.
[632] L. Braccesi, 1990, p. 100-110 ; 1991a, p. 57-64; 1991b, p. 89-102.
[633] L. Braccesi, 1991b, p. 89-102.
[634] « *Accidit autem insessarum earum gentium populi saepe mutantes id in Italiam et in provinciis ut Friges in Latium. ut Diomedes cum Gallis in Apulia. ut Macedonis in Lybiem. Tyrreni qui dicuntur Etrurii Galliae in Asiae finibus socii Gallorum insedere. et multas quas Frigiis Diomedis fines. Quae etiam socii constituere civitates*. »
[635] L. Braccesi, 1991a, p. 64.

De façon générale, ces traditions s'inscrivent dans un contexte mythique d'origine hellénique que l'on reconnaît dans d'autres légendes. Ainsi Denys d'Halicarnasse et Appien font aussi référence à des filiations légendaires qui intègrent les Celtes au monde mythique grec.

Lorsque Denys d'Halicarnasse explique l'origine du nom Celtique, il rapporte que « les Grecs la désignent tout entière par le nom commun de Celtique, qui lui vient, selon quelques-uns (ὡς μέν τινές φασιν), d'un certain géant Celtos, autrefois souverain du pays. »[636]

Appien fait aussi écho à une tradition tout à fait intéressante. Elle remonte à une citation directement empruntée à Timée : « Le nom de Gaule, comme le dit Timée, vient de Galatos, fils du Cyclope et de Galatée »[637]. Dans les *Illyriques*[638], Appien la reprend ainsi : « Polyphème le Cyclope et Galatée eurent pour fils Celtos, Illyrios et Galas qui partirent de Sicélie et qui furent la souche des peuples appelés à cause d'eux Celtes, Illyriens et Galates. »

Appien a sans nul doute puisé son information dans l'œuvre de Timée. Quant à Denys d'Halicarnasse, il livre une tradition qui ne s'éloigne guère de celle de Timée, puisque le géant Celtos paraît être le fruit des amours de Polyphème et de Galatée, sous réserve bien évidemment qu'une filiation soit possible entre un géant et un Cyclope. Dans ce cas, l'auteur grec s'inspirerait aussi du récit de Timée.

Cette tradition est évidemment destinée à attribuer une origine légendaire à des peuples situés en marge du monde grec. Il est intéressant de noter que leur intégration passe par un double relais : la Sicélie à savoir la Sicile, et le monde des Cyclopes. Dans une étude très intéressante, P. Anello réussit à reconstruire la naissance de ce mythe, dont le fonds originel est ancien, à partir de toute la littérature grecque produite autour de ce thème, en particulier sa source originelle le Cyclope de Polyxène[639]. Elle met en évidence que les innovations apportées à ce mythe s'inscrivent dans « un climat

[636] Denys d'Halicarnasse, XIV,1
[637] Timée, Fr. Müller, 37.
[638] Appien, *Ill.*, II,3
[639] P. Anello, 1984, p 46-48

politique dominé par une croissante phobie du barbare » et par voie de conséquence par une hostilité de plus en plus vive à l'égard de Denys qui se distinguait par son ouverture au monde non grec d'Occident[640]. Dans ce contexte, il paraît difficile de savoir si la version originale du mythe appuyait une propagande pro- ou anti-dionysienne. Toutefois il est légitime de penser que ce fonds légendaire se rattachait de façon directe ou indirecte à la propagande établie à la cour syracusaine sous l'égide de Denys l'Ancien[641]. Source principale de tous ces auteurs, Timée fut sans aucun doute l'héritier de ces traditions.

Malgré la fragilité de certaines hypothèses, les études de L. Braccesi et de P. Anello ont le mérite de révéler l'existence de traditions savamment fabriquées qui mettent en relation le monde grec et le monde celtique. Or, du point de vue historique, la zone d'interface entre ces deux mondes ne pouvait être que l'Italie méridionale et l'Adriatique. L'alliance avec les Celtes, que Denys réussit à maintenir durant son règne, aurait ainsi trouvé une caution idéologique nourrie de filiations mythiques et de légendes. Cette propagande visait aussi bien à rassurer les Syracusains sur la politique de leur maître, qu'à l'accréditer aux yeux des Grecs du continent.

Les Celtes seraient ainsi entrés dans l'Histoire, en étant eux-mêmes intégrés aux schémas mythologiques des Grecs selon des objectifs de propagande parfois différents. Cette place acquise grâce à leur « amitié » avec Denys devait se renforcer dans les décennies suivantes et s'affirmer dans une intégration plus politique aux affaires italiques.

§ 4 - Un exemple de recrutement occasionnel : l'exemple des Ibères

Avec les Celtes, les Ibères constituent sans nul doute le peuple le plus « barbare », c'est-à-dire le plus marginal du monde civilisé. Pourtant leurs activités sur le sol sicilien n'est pas récente : ils figurent ainsi dans les rangs de l'armée carthaginoise dès 409[642]. C'est par leur intermédiaire que Denys entre en contact avec les Ibères.

---

[640] La légende donne d'ailleurs naissance à trois « barbares ».
[641] D. Briquel, 1997, p. 27-31.
[642] XIII,44,6 et 54,1. Sur la présence des Ibères dans l'armée carthaginoise depuis le VI[ème] siècle : A. → ...

De fait leur recrutement eut lieu à l'issue du siège de Syracuse en 397[643] et montre une nouvelle fois l'attitude opportuniste du tyran dans les affaires militaires. Alors que les Syracusains lancent une attaque sur le camp punique dont les Carthaginois avaient pu se sauver après des tractations secrètes avec Denys lui-même, les Ibères se retrouvent abandonnés par leur état major et par le reste des soldats, qui, pris de panique, tentent de fuir devant l'arrivée des troupes grecques. Malgré la débandade qui règne dans les restes de l'armée punique, les Ibères semblent conserver leur sang-froid selon ce que rapporte Diodore : « Seuls les Ibères se regroupèrent en armes et envoyèrent un héraut proposer à Denys de combattre pour lui. Il traita avec eux, et les enrôla dans ses mercenaires. Il fit prisonnier le reste des hommes, et laissa piller le restant du bagage à ses soldats. »[644]

Deux aspects sont particulièrement importants dans cette anecdote. D'une part, les mercenaires ibères utilisent une voie très diplomatique pour engager les pourparlers avec Denys puisqu'ils dépêchent un héraut (ἐπεκηρυκεύοντο). Ceci dénote une certaine autonomie de leur contingent qui est capable dans des occasions aussi difficiles de traiter d'égal à égal avec l'adversaire. Il en résulte aussi l'impression d'un profond esprit de corps, ou du moins d'appartenance à un même peuple. D'autre part, il est évident qu'un contrat[645] est alors stipulé entre les deux parties, Denys et les mercenaires ibères. Cet engagement semble comporter un aspect plus décisif qu'un simple recrutement de circonstance. En effet, Denys pourrait avoir profité de l'occasion pour entrer directement en concurrence avec l'Etat carthaginois sur les marchés mercenaires de la Méditerranée occidentale.

Cette hypothèse semble du reste renforcée par l'envoi de renforts à composante ibère à l'allié spartiate en 369[646]. En effet, des mercenaires ibères font vraisemblablement partie des rangs de la cavalerie qui lancent des escarmouches sur les troupes thébaines. Mais, compte tenu de l'écart chronologique entre ces deux

---

Garcia y Bellido, 1940, p 71-81 = 1975, p. 649-654 ; F. Quesada Sanz, 1994, p. 191-246.
[643] Siège de Syracuse : XIV,62-75.
[644] XIV,75,8-9
[645] Dans le texte, l'utilisation de σπεισάμενος (conclure un arrangement) détermine bien le type de rapport établi.
[646] Xénophon, *Hell.*, VII, 1,20-22 ; Diodore de Sicile, XV,70,1.

événements, on peut supposer que Denys a engagé par la suite d'autres mercenaires ibères, car il n'est pas possible d'imaginer qu'il s'est contenté de cet unique recrutement, même si une quelconque référence explicite manque.

De toute façon, comme leurs compagnons d'armes d'origine celtique, les Ibères ont introduit une dimension véritablement « barbare » dans l'armée de Denys. Ils semblent s'illustrer eux aussi dans des techniques de combat faisant appel aux escarmouches ou à des opérations de harcèlement[647]. Ils sont aussi reconnus comme vaillants guerriers par les Lacédémoniens[648].

La présence d'Ibères dans l'armée dionysienne a évidemment suscité des débats historiographiques importants. Dans ses études sur le mercenariat ibérique, A. Garcia y Bellido[649] a largement commenté ces épisodes, mais il a eu tendance à en surévaluer l'ampleur et l'importance pour cette période. Il s'emploie en particulier à montrer que les « Celtes » des expéditions de Grèce viennent de la péninsule ibérique, ce que le texte de Xénophon ne permet pas d'accepter[650]. En fait, sa thèse s'appuie sur des arguments archéologiques qui méritent attention.

En effet, des broches de ceinturon à crochets de type celto-hispanique ont été découvertes dans l'Héraion d'Olympie et dans un sanctuaire dédié à Apollon à Corfou. Ces témoignages ont aisément appuyé sa thèse dans la mesure où des exemplaires du même type sont conservés aux musées de Guadalajara et de Burgos. D'autres broches de ceinturon du même genre ont encore été découvertes à Corfou et ont fait l'objet d'une étude plus récente de J. Luqué Alvarez[651] : ces pièces datées entre le VI^{ème} siècle et la première moitié du V^{ème} siècle pourraient confirmer la présence de mercenaires celtibères venant du Levant espagnol et de son aire d'influence. Dans cette hypothèse, leur participation aux grands affrontements entre Grecs et Carthaginois serait attestée

[647] Notons au passage qu'il est impossible de savoir lequel des deux peuples était le plus aguerri dans ces techniques.
[648] XV,70,1
[649] A. Garcia y Bellido, 1940, p. 104-107 = 1975, p. 659-660 ; 1974, p. 201-203.
[650] Xénophon, *Hell.*, VII,1,28-30.
[651] J. Luqué Alvarez, 1983-1984, p. 3-14.

dès le VI^{ème} siècle. Pourtant des réserves importantes[652] doivent être avancées quant à la valeur de ces documents. D'une part, la découverte de ces broches en territoire grec ne suffit pas pour leur accorder une valeur de « marqueur » des déplacements de mercenaires. En effet, beaucoup d'éléments nous échappent : l'origine de leur production, les raisons de leur présence dans ces sanctuaires, l'identité même du dépositaire qui pouvait ne pas être lui-même un mercenaire. D'autre part, la prédominance de ces broches dans la région celtibérique s'explique surtout par la masse des données archéologiques dont nous disposons sur ce sujet. Car leur concentration dans la région celtibérique vient surtout du nombre considérable de nécropoles fouillées au regard d'autres régions avoisinantes. Ainsi, comme le révèle une lecture attentive des textes, la confusion entre Celtes et Celtibères doit être évitée.

De ces quelques témoignages, littéraires ou archéologiques, ressort l'impression que la place des mercenaires ibères dans l'armée dionysienne fut limitée. Ce recrutement restait marginal pour le tyran syracusain et semblait plutôt lié à des opportunités, comme dans le cas du siège de Syracuse. On peut ainsi envisager que c'est l'arrivée de troupes ibères sur l'île pour se mettre en quête d'un employeur éventuel qui devait le décider à les embaucher dans son armée. Le recrutement en mercenaires ibères était donc occasionnel et seulement motivé par un besoin toujours pressant en soldats prêts à combattre.

[652] Voir la critique proposée par F. Burillo Mozota, 1998, p. 30-32.

L'innovation majeure du règne de Denys l'Ancien fut sans doute d'avoir transformé les mercenaires en véritables partenaires de sa politique extérieure et intérieure. Comme le remarque J.A. Krasilnikoff[653], les mercenaires formaient « un élément stable et contrôlable » pour le pouvoir tyrannique dont le souci était de s'appuyer sur des forces « extérieures » à la cité. Totalement indépendants du corps civique, les mercenaires étaient aussi protégés des aléas de la vie politique syracusaine et liés au seul pouvoir du tyran.

Bras armé de l'autorité tyrannique, les mercenaires assurèrent aussi la sécurité de l'empire syracusain. Cette politique eut à long terme des conséquences importantes sur l'identité culturelle de l'île dans la mesure où beaucoup de mercenaires s'installèrent sur l'île[654].

Néanmoins deux éléments hypothéquaient la pérennité du système dionysien. Etant fondé sur un pouvoir centralisé et autoritaire, il suffisait d'une crise pour le remettre en question. En outre, la fidélité des mercenaires était le plus souvent maintenue par le versement régulier des soldes. Son successeur dut rapidement faire face à ces contraintes pour se maintenir au pouvoir.

[653] J.A. Krasilnikoff, 1995, p. 181.
[654] En dépit des témoignages littéraires, on peut penser comme J.A. Krasilnikoff que l'introduction de cultures étrangères fut un « stimulus » pour l'histoire de la Sicile.

CHAPITRE III

LES MERCENAIRES ENTRE LA TYRANNIE ET LA CITÉ (367/346)

Après la mort de Denys l'Ancien, s'ouvre à Syracuse une longue période de troubles politiques et sociaux qui balaieront le régime tyrannique. Pendant plus de vingt années, la cité est totalement livrée à des luttes personnelles qui s'engagent d'abord entre Denys le Jeune et Dion, puis entre Dion et Héraclide, enfin entre les compagnons de Dion et Denys le Jeune. Dans ce contexte, les mercenaires occupent une place fondamentale, car ils sont tour à tour des instruments indispensables de la conquête du pouvoir, mais aussi des acteurs dans les diverses crises qui affectent la cité.

Avant d'entamer cette étude, quelques observations préliminaires sont nécessaires. Elles concernent tout d'abord les sources littéraires dont l'essentiel du corpus se fonde essentiellement sur les récits de Diodore de Sicile, qui sont dispersés dans ses livres XV et XVI, et la *Vie de Dion* rédigée par Plutarque[1]. Ces textes appartiennent à des traditions radicalement différentes qui sont aujourd'hui assez bien identifiées.

Diodore de Sicile recourt vraisemblablement aux sources habituelles de son œuvre, Ephore, Timée et Théopompe[2]. On peut ajouter à ces noms celui d'Athanis[3], continuateur de l'œuvre de Philistos, dont le discours était proche des positions défendues par Héraclide. Il convient toutefois de signaler que le récit de Diodore ne semble pas obéir à une lecture orientée des événements d'autant plus que la perspective

[1] Parmi les autres sources que nous pouvons exploiter : Justin, *Histoires Philippiques* Livre XXI, quelques récits tirés de *l'Histoire Variée* d'Elien et des *Stratagèmes* de Polyen, mais surtout Cornélius Népos qui a écrit une vie de Dion. Pour l'étude des sources, L. Pearson, 1987, p. 191-208.
[2] N.G.L. Hammond, 1938, p. 137-151 ; P. Orsi, 1994, p. 43-58. Selon L. Pearson (1987, p. 191), il aurait retenu Ephore au détriment de Timée.
[3] L. Pearson, 1987, p. 31-32.

de l'historien sicilien nous échappe totalement. Néanmoins, l'intérêt principal de son œuvre est de contrebalancer la biographie écrite par Plutarque[4].

Le récit de Plutarque semble d'abord puiser dans la correspondance de Timonidès de Leucas[5], qui fut un compagnon fidèle de Dion lors de son expédition, mais qui était aussi un élève de l'Académie. Témoin direct des événements, il rédigea des lettres à l'intention de Speusippe, lui-même neveu et disciple de Platon. Son récit est fortement empreint d'une vision apologétique du destin de son ami et héros Dion. Cette tendance transparaît largement dans le récit du platonicien Plutarque et explique certains partis pris de l'auteur vis-à-vis des adversaires de Dion. Cependant, si Timonidès reste une source majeure, d'autres références sont également fournies par Plutarque. Il a sans doute utilisé les récits d'Ephore et de Timée qui étaient les plus aptes à proposer un cadre chronologique précis. En outre, il s'est largement inspiré des lettres de Platon dont il reproduit parfois des extraits. Quelle que soit la source qu'il ait utilisée, Plutarque offre toujours une vision tronquée de la vie politique syracusaine[6].

L'autre témoin et narrateur des troubles de l'époque est évidemment le philosophe Platon. Dès l'Antiquité, ses démêlés avec le pouvoir syracusain ont retenu l'attention des auteurs, et une tradition de treize lettres s'est rapidement constituée pour en donner témoignage. En dépit des multiples travaux et discussions des spécialistes[7], des questions restent ouvertes sur l'authenticité de la plupart des lettres. Trois d'entre elles (IV, VII et VIII), qui sont groupées dans la correspondance à Dion et à ses amis, sont particulièrement éclairantes sur les luttes qui s'engagent dans la cité. La lettre VII constitue de ce point de vue un document tout à fait exceptionnel.

---

[4] Nous remercions Madame Claude Mossé qui nous a autorisé à consulter son commentaire des *Vies* de Dion et Timoléon qui doit paraître prochainement dans *Vies parallèles*, sous la responsabilité de F. Hartog, Editions Gallimard Quarto, Paris.

[5] W. Capelle, « Timonides von Leukas », *R.E.*, 6-2, 1937, col. 1305-1306. Voir F. Muccioli, 1990, p. 167-187. Selon cet auteur, il aurait utilisé Timonidès du début de son œuvre au chapitre 53. L. Pearson (1987, p. 192) reste très prudent sur cette source.

[6] Sur les concepts politiques de Plutarque dans la V*ie* de Dion, L. De Blois, 1997, p. 209-224.

[7] J. Souilhé, *Notice générale. Lettres*, Tome XIII, 1ère partie, 1977, (CUF), p. V-XXXI. Voir également : N. Gulley, 1972, p. 105-143 (très critique sur l'authenticité de ces lettres) ; G.J.D. Aalders, 1972, p. 147-187 (l'auteur plaide pour l'authenticité des lettres VII et VIII) ; L. De Blois, 1979, p. 268-283.

Cette lettre, qui relate les voyages du philosophe en Sicile et ses déboires avec le pouvoir tyrannique, semble aujourd'hui être attribuée à Platon lui-même. Selon certains érudits, elle aurait vraisemblablement été écrite par le philosophe à la fin de sa vie[8]. Cette lettre cherche avant tout à justifier les idées politiques et l'action entreprise par le philosophe auprès de son disciple Dion. Mais elle recèle également une dimension plus autobiographique qui permet de découvrir un personnage partagé entre son amitié et ses idées, qui prendra finalement ses distances par rapport à la politique menée par son élève[9]. Le pessimisme qui ressort des propos de Platon montre sans doute à quel point l'expérience sicilienne fut pour lui difficile et pleine de désillusions.

La lettre VIII renvoie une image un peu différente du philosophe : il apparaît comme un conciliateur, même si ses conseils sont dans l'esprit de la lettre précédente. J. Souilhé[10] ne doute pas de son authenticité dans la mesure où de nombreux caractères intrinsèques prouveraient qu'elle fut écrite par le même auteur que la lettre VII.

Enfin la lettre IV qui était seulement destinée à Dion apparaît la plus suspecte, car les encouragements du philosophe sont assez contradictoires avec ses propos précédents[11]. Néanmoins, elle fournit sur les luttes entre Dion et Héraclide quelques informations importantes dont on peut tenir compte.

Au-delà de la nature philosophique de ces documents, ce sont davantage les aspects historiques qui retiendront notre attention, car Platon reste tout de même un témoin de valeur pour cette époque.

Il est aussi indispensable de faire quelques remarques sur les principaux protagonistes de ces événements, Denys le Jeune et Dion. Les auteurs anciens en ont bien évidemment construit des portraits antinomiques dans le seul but d'apporter un crédit supplémentaire à l'action politique de Dion. De fait, ils ont laissé un piètre portrait de Denys le Jeune[12], dont la personnalité nous reste fort énigmatique. Fils de

[8] L. Brisson, 1993, p. 37-46. L'auteur considère qu'elle fut rédigée entre juin 354 et juillet 353.
[9] M. Sordi, 1983, p. 14 ; M.I. Finley, 1986, p. 101-102.
[10] Platon, *Lettres*, p. LXVI-LXVII (CUF)
[11] En particulier Platon, *Lettre VII*,350d- 351e
[12] Sur Denys le Jeune, on peut consulter la biographie de N. Di Fede, *Dionigi il Giovane*, Catanzaro, 1949. H. Berve, 1967, I, p. 260-282.

Denys l'Ancien et de Douris de Locres, il appartient donc à la branche dynastique italiote de l'empire. Dès sa jeunesse, il est accablé d'une somme de défauts et de vices que l'historiographie ancienne s'est plu à colporter : oisif, indolent, infirme, ivrogne, et cruel envers ses proches[13]. Plutarque[14] ajoute que son père n'avait pas daigné lui donner une éducation, de façon à le tenir éloigné du pouvoir. Nous disposons donc d'une image détestable qui noircit également son action politique.

Disciple et ami de Platon, Dion[15] n'apparaît pas se livrer aux excès de la vie syracusaine, même si certains lui reprochaient son arrogance et sa fierté. Il était au contraire un homme cultivé et soucieux de changer le mode de vie du jeune tyran. Pourtant, Dion était également un représentant de la branche dynastique syracusaine, puisqu'il était le frère d'Aristomachè, la seconde épouse de Denys l'Ancien. En outre, la carrière qu'il mena sous le règne de son beau-frère laisse perplexe. Dion était un proche de l'entourage du tyran, puisque ce dernier lui accorda toujours sa confiance[16]et lui accorda la main de sa fille, Arétè. Si Plutarque essaie de dissimuler l'étroite relation qui pouvait exister entre les deux hommes, Cornélius Népos transmet une version sans ambiguïté : « Il était fort lié avec Denys l'Ancien par sympathie pour son caractère autant qu'en raison de leurs alliances. Assurément sa cruauté n'était pas sans lui déplaire, mais il tenait à sa conservation à cause des liens qu'ils avaient entre eux et pour le bien de ses proches. Il prenait part aux actes importants et ses conseils trouvaient un grand crédit auprès du tyran, excepté quand un caprice plus impérieux s'emparait de ce dernier. Toutes les fois d'ailleurs qu'une ambassade avait une exceptionnelle importance, c'était à Dion qu'on la confiait, et lui mettait tant d'exactitude à gérer ces fonctions, tant de conscience à les mener à bien que le nom de tyran, ce symbole de cruauté, était moins haï à cause de sa douceur à lui. C'est lui que Denys envoya à Carthage où il s'attira tant de respect que jamais homme de langue grecque n'obtint

[13] Diodore XVI,5,1 ; Plutarque, *Dion*, 7,7 ; Justin, XXI,1,3-4 et 6-7 ; 2,1-3.
[14] Plutarque, *Dion*, 9,1-2.
[15] H. Berve, *Dion*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1957.
[16] Plutarque, *Dion*, 5,8-10

dans une ville une telle admiration »[17]. Ce portrait reste élogieux, mais il dénote deux aspects de la personnalité de Dion : le respect profond et sans conditions des alliances avec la famille tyrannique et la fonction importante qu'il semble occuper auprès du tyran, même si celle-ci reste difficile à déterminer.

Par ailleurs, d'après les témoignages de Cornélius Népos et de Plutarque, il ne fait aucun doute que Dion a bénéficié des largesses du tyran et qu'il s'est enrichi comme tous les partisans du pourvoir tyrannique[18]. Dans ces conditions, il appartenait certainement au cercle restreint des *philoi* de Denys l'Ancien, tout comme Philistos qui devint un de ses adversaires les plus acharnés après la disparition du tyran.

A l'âge de vingt ans, un événement devait pourtant bouleverser sa vie personnelle : sa rencontre « prédestinée »[19] avec Platon et le début d'une amitié à laquelle le philosophe lui-même rend hommage : « Dans mes relations avec Dion qui était encore jeune, lui développant mes vues sur ce qui me paraissait le meilleur pour les hommes et l'engageant à les réaliser, je risque fort de ne m'être pas aperçu que d'une certaine façon je travaillais inconsciemment à la chute de la tyrannie. Car Dion, très ouvert à toutes choses et spécialement aux discours que je lui tenais, me comprenait admirablement, mieux que tous les jeunes gens que j'ai jamais fréquentés. Il décida de mener désormais une vie différente de celle de la plupart des Italiens ou Siciliens en faisant beaucoup plus de cas de la vertu que d'une existence de plaisir et de sensualité. Dès lors, son attitude devint de plus en plus odieuse aux partisans du régime tyrannique, et cela jusqu'à la mort de Denys [l'Ancien]. »[20]. Malgré les propos du philosophe, cette amitié réelle ne porta ses fruits qu'après la disparition du tyran, soit vingt années après leur rencontre. On peut donc douter de la portée des préceptes de Platon durant sa carrière dans l'entourage dionysien. Néanmoins, cette relation devait se graver dans la mémoire des Anciens et nourrir toute une tradition qui idéalisait l'action du futur maître de Syracuse.

[17] Cornélius Népos, *Dion*, 1,3-5.
[18] Cornélius Népos, *Dion*, 1,2 et 2,1 ; Plutarque, *Dion*, 4,2.
[19] Plutarque, *Dion*, 4,4.
[20] Platon, *Lettre VII*, 327a-b.

A travers ces portraits se perçoivent finalement les principaux enjeux des déchirements politiques qui suivirent la mort de Denys l'Ancien. Le tyran laissait deux branches dynastiques dont les revendications pour l'exercice du pouvoir étaient légitimes et concurrentes. Si la succession se fit sans heurt au profit du fils issu de la lignée italiote, le manque de lucidité de Denys le Jeune et l'ambition politique de Dion devaient attiser les dissensions et conduire à l'effondrement de l'empire syracusain.

SECTION I - DENYS LE JEUNE ET LES MERCENAIRES (367-360)

Les premières années du règne de Denys le Jeune ont fait l'objet de développements limités dans les récits anciens, à l'exception notable du témoignage autobiographique livré par la lettre VII de Platon.

Pourtant elles restent fondamentales pour appréhender les luttes politiques qui s'engagent à partir de 357, c'est-à-dire au moment du retour de Dion en Sicile, mais aussi pour définir la place qu'occupent les mercenaires sous le règne du nouveau tyran.

En effet, leur analyse permet d'aborder plusieurs thèmes qui ne sont pas sans relation avec la situation des mercenaires. Ils semblent intervenir dans la succession de Denys l'Ancien, mais leur rôle en la circonstance reste de portée réduite. En outre, le nombre des forces mercenaires employées par Denys le Jeune, quoiqu'il soit controversé, laisse supposer qu'ils continuaient à garantir la survie d'un régime qui était de plus en plus menacé. Pour traiter de ce problème, il sera utile de faire un rapide exposé des différents facteurs qui tendaient à miner l'autorité tyrannique. Enfin, la révolte des mercenaires de 361 mérite une attention particulière en ce sens qu'elle permet de préciser quelques aspects de la politique militaire du jeune tyran, mais surtout de se rendre compte des rapports qu'il avait instaurés avec ses hommes.

§ 1 - La succession au pouvoir de Denys l'Ancien

Si le choix porté sur Denys le Jeune émanait sans conteste de la volonté paternelle, aucune donnée littéraire ne laisse supposer que des règles précises de succession furent définies. En effet, selon Diodore, « il commença par réunir la foule en

assemblée et l'invita avec des paroles pressantes à lui conserver le dévouement qui faisait partie de l'héritage paternel ; puis, après avoir célébré des funérailles magnifiques en l'honneur de son père qu'il ensevelit sur l'acropole près des Portes Royales, il exerça le pouvoir en toute sécurité ».[21] A l'instar de son père, Denys fut donc investi par la volonté populaire qui reconnut en lui l'héritier légitime du pouvoir. Il est également possible qu'à ce moment-là le titre de *strategos autocrator* lui ait été conféré[22]. Cependant, Diodore parle de la foule (τὰ πλήθη) en assemblée, mais le terme reste bien vague pour savoir quels corps de la cité ont effectivement participé à l'acclamation du nouveau tyran.

Une version légèrement différente est fournie par l'historien latin, Justin : « Denys le tyran étant mort en Sicile, ses soldats mirent à sa place l'aîné de ses fils, nommé Denys. Ils se conformaient ainsi au droit de la nature et pensaient que l'empire serait plus solide, s'il restait entre les mains d'un seul, que s'il était morcelé entre plusieurs fils »[23]. L'auteur met ici en exergue le rôle des mercenaires qui seraient les principaux responsables de la succession. Il extrapole vraisemblablement à partir d'un fait qu'une certaine tradition devait véhiculer : la présence des mercenaires au sein de l'assemblée populaire. Mais sous quelle forme cette présence s'est-elle manifestée ? Et cela signifie-t-il que les mercenaires étaient partie prenante des affaires politiques de la cité ? Leur présence serait évidemment un prolongement assez logique de leur progressive intégration, mais dans ce cas elle restait circonscrite au domaine militaire. Ces hommes, qui n'appartenaient pas au corps civique, ont sans doute reconnu en Denys le Jeune le stratège militaire et leur nouveau chef. Ainsi on peut considérer que Justin se fonde sur une tradition qui avait sans doute mal interprété la présence des mercenaires au sein de la « foule ».

Par ailleurs, Justin précise que ces hommes craignaient un éventuel partage du pouvoir entre les descendants de l'ancien tyran. Il faut ici distinguer la reconstruction

[21] Diodore, XV,74,5.
[22] M. Sordi, 1983, p. 6.
[23] Justin, XXI,1,1-2.

historique que l'auteur latin introduit et la réalité des faits. En effet, il expose plus loin les sombres expédients dont fit usage Denys le Jeune pour se débarrasser de ses frères, récit auquel il est difficile de croire[24]. Certes, cette succession équivalait pour les mercenaires à une remise en cause de leur fonction au cœur de la cité. Bien que cette dernière fût importante, elle ne semblait pas bien définie. Deux facteurs justifiaient encore leur maintien : le pouvoir tyrannique et la guerre. Or, à cette époque, ces craintes semblent peu fondées, car la succession s'est effectuée sans difficulté. Certains historiens[25] ont aussi pensé que cette crainte venait du souvenir de la chute du dernier tyran de Syracuse en 466, chute après laquelle les mercenaires furent chassés. Si l'argument n'est pas sans valeur, il reste difficilement vérifiable au regard de nos données littéraires. Il supposerait également que ce souvenir ait pu se conserver pendant près d'un siècle, ce qui paraît peu probable.

Les mercenaires ont sans doute manifesté leur soutien au futur tyran, mais ils n'ont pas joué le rôle déterminant que leur prête Justin. C'est l'assentiment de la « foule », c'est-à-dire du peuple de Syracuse, qui a garanti la succession. Mais si Denys le Jeune n'a pas eu besoin de s'appuyer sur ses troupes mercenaires pour obtenir le pouvoir, il n'en a pas moins conservé les gros effectifs légués par son père, effectifs qui étaient aussi nécessaires pour affronter les Carthaginois.

§ 2 - L'état des forces mercenaires à Syracuse

Il faut évidemment être très prudent avec les chiffres fournis par les Anciens[26]. Néanmoins, à leur examen, deux aspects contradictoires ressortent de façon significative. D'une part, Plutarque donne une estimation de dix mille gardes du corps

[24] Justin, XXI,1,6-7. Or nous verrons plus loin qu'Hipparinos et Nysaios, ses deux demi-frères, vont régner à Syracuse après 353.
[25] L. De Blois, 1978, p. 118.
[26] Selon Diodore (XVI,9,2), le tyran disposait de quatre cents vaisseaux longs, cent mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers. Cornélius Népos (*Dion*, 5,3) fournit des chiffres identiques, sauf pour la flotte qu'il évalue à cinq cents navires. Selon Plutarque (*Dion*, 14,3), il détenait dix mille gardes du corps, quatre cents trières, dix mille cavaliers et tout autant d'hoplites.

qui se rapproche des effectifs connus pour l'époque de Denys l'Ancien[27]. Une valeur toute théorique doit être accordée à ce chiffre, mais il révèle tout de même que Denys le Jeune semble avoir maintenu à son service une proportion aussi importante de mercenaires que son père, s'inscrivant ainsi dans la continuité de la politique paternelle.

D'autre part, un contraste énorme apparaît entre cette proportion de mercenaires et la politique extérieure menée par le jeune tyran dès le début de son règne. En effet, il mit d'abord un terme au conflit avec les Carthaginois[28], rompant ici clairement avec les précédentes conquêtes syracusaines[29]. La paix fut rétablie sur la base du traité de 374/3. Il parvint aussi à faire la paix avec les Lucaniens, puis se lança dans la fondation de deux villes en Apulie[30]. Cette reprise des activités en Adriatique, suspendue probablement par le conflit carthaginois, perpétuait la politique d'alliance engagée par son père avec certains peuples celtiques d'Italie.

Diodore note enfin qu'après avoir pris ces décisions, « il mena une vie pacifique, et fit cesser les exercices militaires (δοὺς ἑαυτὸν εἰς βίον εἰρηνικὸν ἐξέλυσε μὲν τῶν στρατιωτῶν τὰς ἐν τοῖς πολεμικοῖς γυμνασίας) »[31]. Ce pacifisme prêté à la politique du jeune tyran explique en partie pourquoi les références à ses mercenaires disparaissent dans les textes jusqu'en 361.

Toutefois l'absence de guerres extérieures n'équivalait pas à un renvoi – ni même à une réduction massive – du nombre de ses troupes. Il est fort probable que Denys le Jeune ait opté par nécessité pour une utilisation plus politique de ses mercenaires. En effet, son autorité commençait à être sérieusement menacée et seuls ses hommes étaient capables de garantir sa sécurité.

Sans déborder de notre cadre d'analyse, il convient d'exposer les principaux facteurs qui ont fragilisé et finalement miné les fondements du pouvoir tyrannique. Si

[27] Voir chapitre II, section I,3,A.
[28] Diodore XVI,5,1-4. Selon M. Sordi (1983, p. 7), cette paix n'est pas antérieure à 366.
[29] L. Braccesi, 1998, p. 88
[30] Voir chapitre II, section I,4,B.
[31] Diodore XVI,5,4. Sur ce point, G. De Sensi Sestito, 1995, p. 54-55 : l'auteur interprète cette remarque comme une référence à la démobilisation des troupes mercenaires engagées en Italie par Denys le Jeune. Cette hypothèse reste invérifiable.

Denys le Jeune a réussi à sauvegarder l'intégralité du pouvoir paternel et l'empire au début de son règne, sa personnalité a néanmoins suscité de profonds doutes sur ses capacités à gouverner. Malgré le parti pris des sources, il faut bien reconnaître que le jeune tyran n'a pas montré un sens avisé dans les affaires politiques, ni du courage face aux dissensions qui naissaient au cœur du dispositif dionysien, c'est-à-dire dans le cercle des « amis » du tyran. Il est délicat d'aborder cette question dans la mesure où peu de textes nous renseignent sur la nature et la portée des divisions qui se sont dessinées dans l'entourage le plus proche du tyran. Deux hommes se sont pourtant particulièrement affrontés durant les premières années du règne : Dion et Philistos.

Dès le début, Dion est apparu comme le tuteur du jeune tyran, puisque c'est lui qui semble se charger de son apprentissage politique, et qui, par ses bons conseils, a réglé le problème carthaginois[32]. Selon Plutarque, son influence sur le jeune tyran lui valut l'hostilité des autres « amis » du Conseil[33], hostilité qui fut ensuite attisée par l'arrivée de Platon.

Pour contrecarrer les manœuvres supposées de Dion, ses ennemis firent rappeler d'exil Philistos. Mais ce retour devait s'ajouter aux tensions qui existaient dans l'entourage du tyran. Cette situation appelle quelques commentaires.

Même si la disparition de Denys l'Ancien n'entraîna pas de vacance du pouvoir, ni de crise, elle signifiait un relâchement temporaire de l'autorité tyrannique pour des hommes dont les ambitions avaient été longtemps muselées. C'est en ce sens qu'il faut sans doute interpréter toutes les affaires de cour qui agitèrent le second voyage de Platon à Syracuse en 367 et qui finirent par aboutir à l'éloignement de Dion.

Mais derrière les faits se dissimule un enjeu fondamental : la survie du pouvoir tyrannique. Selon les auteurs anciens, Dion aurait souhaité réformer le régime en suivant les principes établis par son maître Platon[34]. Quant à Philistos, son attachement indéfectible à la tyrannie expliquerait sa position de défenseur du pouvoir dionysien. Dans la réalité, leurs sentiments à l'égard de la tyrannie, ainsi que leurs ambitions,

[32] Plutarque, *Dion*, 6,4-7,1. Il est bien entendu que la concurrence entre les deux lignées dynastiques devait incidemment jouer un rôle.
[33] Plutarque, *Dion*, 7,2
[34] H.D. Westlake, 1969, p. 251-264 ; J. Sprute, 1972, p. 294-313.

semblent beaucoup plus complexes. En outre, tous ces aspects sont partiellement obscurcis par le rôle conféré à Platon en la circonstance. Les auteurs anciens ont sans doute surévalué son influence dans le climat politique qui secouait la cité. En dépit de son ascendant incontestable sur Dion, le philosophe ne disposait d'aucun moyen pour intervenir directement dans le cours des événements. Dès son arrivée, il constate : « je ne trouvai que troubles autour de Denys : on calomniait Dion auprès du tyran »[35]. La situation était déjà bien trop dégradée pour qu'il puisse jouer un rôle déterminant. De plus, il semble pris dans la tourmente du scandale organisé contre Dion, puisqu'il ne parvint même pas à plaider sa cause. A la lecture de la lettre VII, il est aussi curieux de noter que le philosophe se place souvent en victime de la colère du tyran, masquant par cet artifice son impuissance.

En fait, c'est au cœur même du cercle des « amis » du tyran que se livrent les luttes d'influence. Philistos est perçu comme le responsable des campagnes de dénigrement orchestrées contre Dion et Platon. Certes, son habileté politique était célèbre et suffisait à assurer son influence auprès du jeune tyran. Néanmoins, son emprise sur la vie politique ne permet pas d'expliquer les décisions prises par Denys. En effet, l'éloignement de Dion, qui fut incontestablement une réussite de Philistos, fut également une décision malvenue pour le pouvoir, car Denys le laissa partir pour la Grèce où il pouvait trouver le soutien de l'Académie. Cette erreur politique confirme évidemment l'image laissée par les textes de l'incapacité politique du jeune tyran, mais elle montre surtout à quel point son pouvoir semblait être menacé. Cette décision, qui s'apparente à une mesure d'urgence, était destinée à calmer les dissensions et à restaurer son autorité dans l'exercice du pouvoir. Dans ce contexte troublé, le maintien des forces mercenaires prenait tout son sens, car c'était sans doute l'ultime moyen de défense du régime.

§ 3 - La révolte des mercenaires de 361-360

Pilier du régime tyrannique, les mercenaires ont aussi participé à leur manière à une remise en cause du pouvoir par la révolte de 361. Cet épisode, rarement traité par

[35] Platon, *Lettre VII*, 329b-c.

les historiens modernes, est pourtant particulièrement révélateur des rapports qui se sont établis entre les mercenaires et leur employeur. Mais il faut prendre en compte deux limites à cette analyse : d'une part, seuls deux témoignages littéraires y font clairement référence ; d'autre part, une nouvelle crise politique qu'il est difficile d'appréhender semble s'y ajouter.

Revenons précisément aux récits en commençant par le témoignage de Platon. Malgré l'échec de son voyage de 367/6, le philosophe revint à Syracuse vers 361 après de multiples atermoiements qu'il raconte longuement dans la septième lettre[36]. Lors de ce séjour qui devait se révéler aussi désastreux que le précédent, Platon assista à une révolte qui impliquait les mercenaires vétérans de Denys. Voici le précieux rapport qu'il en donne : « Sur ces entrefaites, Denys voulut diminuer la solde (ἐπεχείρησεν ὀλιγομισθοτέρους ποιεῖν) des mercenaires vétérans, contrairement aux traditions de son père. Mais les soldats furieux firent une réunion et décidèrent de s'y opposer. Le tyran essaya de la force en faisant fermer les portes de l'acropole ; eux se portèrent aussitôt contre les murailles en chantant le péan guerrier des barbares. Alors Denys, très effrayé, céda complètement et accorda même aux peltastes, qui alors s'étaient assemblés, plus qu'ils ne réclamaient. Le bruit courut bientôt que l'auteur de tous ces troubles avait été Héraclide. Apprenant cette rumeur, Héraclide prit la fuite et se tint caché. »[37].

Un extrait des *Stratagèmes* de Polyen fait aussi écho à cette révolte : « Denys voulait réduire les soldes des hommes les plus âgés. Ceux-ci s'en s'indignèrent, mais aussi les jeunes qui considéraient comme injuste d'être rejetés quand ils seraient vieux. Denys, apprenant le tumulte et réunissant une assemblée, proclama ceci : « aux plus jeunes, j'assigne les combats à la guerre, aux plus vieux, les forteresses de la campagne en recevant une solde égale. Car, en donnant la preuve de leur fidélité, ils surveillent les places fortes et se fatiguent moins. » Tous les soldats se réjouirent et se séparèrent les uns des autres satisfaits. Mais lorsque la foule se dispersa et se partagea en petits

[36] Platon, *Lettre VII*, 338b-340a.
[37] Platon, *Lettre VII*, 348a-b.

groupes dans plusieurs garnisons, alors il fit réduire les soldes de chacun des plus âgés, ces derniers n'ayant plus le secours du nombre. »[38].

D'après ces deux témoignages, la baisse de la solde constitue la principale raison du mécontentement des mercenaires. Elle semble affecter uniquement les mercenaires vétérans, mais sa mise en application concerne également l'ensemble des hommes. En outre, comme le remarque Platon, cette réduction allait à l'encontre des usages habituels institués par Denys l'Ancien. Si l'on suit le récit de Polyen, on constate aussi que les mercenaires sont répartis selon leur âge pour assurer la défense de l'empire : les plus jeunes à la guerre, les plus âgés dans les garnisons. La décision de Denys s'appuierait donc sur deux arguments : les garnissaires sont moins exposés aux risques de la guerre et peuvent aussi bénéficier sur place de sources de revenus complémentaires.

Il reste toutefois à déterminer les principaux motifs qui ont conduit Denys le Jeune à prendre une telle mesure. La situation financière de la cité devait être suffisamment délicate pour ne plus garantir l'entretien de l'ensemble des troupes. La période de paix que traversait la cité depuis 366/5 n'avait pas favorisé l'entrée de richesses dans les caisses de l'Etat syracusain[39]. De plus, l'arrêt des conquêtes signifiait la fin d'une économie de prédation fondée sur le butin et les pillages selon le principe qu'avait suivi Denys l'Ancien.

Mais cette crise financière coïncidait également avec un malaise économique plus général[40]. Plusieurs éléments laissent supposer que Syracuse était au bord d'une *stasis* dont le ressort principal était un accroissement grave de la pauvreté : au début de son règne, Denys avait aussi remis « pour trois ans les impôts au peuple »[41]. De fait, la

---

[38] Polyen, *Stratagèmes*, V,2,11 :
« Διονύσιος τοὺς πρεσβυτέρους τῶν στρατιωτῶν ἀπομίσθους ἐβούλετο ποιῆσαι· οἱ δὲ ἠγανάκτουν πρὸς αὑτὸν καὶ οἱ νέοι ὡς ἄδικον, εἰ γηρῶντες ἐκβάλλοιντο. ὁ δὲ, τὸν θόρυβον μαθὼν συναγαγὼν ἐκκλησίαν ἀναγορεύει τάδε· ‘τοὺς μὲν νεωτέρους ἐς τὸν κίνδυνον τῆς μάχης τάττω, τοὺς δὲ πρεσβυτέρους ἐς τὰς φυλακὰς τῶν χωρίων ἴσην σύνταξιν λαμβάνοντας· πεῖραν γὰρ πίστεως δεδωκότες ἐπιμελῶς τὰ χωρία φυλάξουσι καὶ πονήσουσιν ἔλαττον. ἥσθησαν οἱ στρατιῶται πάντες καὶ διηρέθησαν ἀπ᾽ ἀλλήλων ἄσμενοι. ἐπειδὴ δὲ διελύθη τὸ πλῆθος καὶ κατ᾽ ὀλίγους εἰς πολλὰς φυλακὰς ἐμερίσθη, καὶ δὴ τότε ἑκάστους τῶν πρεσβυτέρων ἀπομίσθους ἐποίησεν οὐκέτι τὴν παρὰ τοῦ πλήθους ἐπικουρίαν ἔχοντας. »
[39] H.W. Parke, 1981[2], p. 115 n. 2.
[40] J. Christien, 1975, p. 68 ; L. De Blois, 1978, p. 118.
[41] Justin, XXI,1,5.

question du partage des terres sera posée de façon récurrente dans les débats entre Dion et Héraclide après la chute de la tyrannie.

Pour certains auteurs anciens[42], cette mesure serait le fruit des enseignements de Platon qui était très hostile au maintien de telles troupes. L'argument reste peu convaincant, car il se fonde aussi sur le mépris que le philosophe dit avoir rencontré auprès de ces hommes.

En revanche, le même Platon évoque une raison beaucoup plus politique : cette révolte aurait été orchestrée par Héraclide[43], proche de Dion mais aussi officier dans l'armée du tyran. Selon Diodore, il était commandant des soldats sous les ordres du tyran (τὸν ἐπὶ τῶν στρατιωτῶν τεταγμένον ὑπὸ τοῦ τυράννου)[44], c'est-à-dire des forces mercenaires. Cornélius Népos le désigne comme un chef de cavalerie (*praefectus equitum*)[45]. Malgré ces responsabilités, il est difficile de penser qu'il ait pris la tête de la révolte pour défendre les intérêts des mercenaires. Signalons aussi qu'il finit par échapper au tyran en se rendant dans le territoire punique et de là rejoignit Dion dans le Péloponnèse. Même si Platon est le seul à donner crédit à cette version plus politique, la responsabilité d'Héraclide ne serait pas surprenante, car elle constituerait encore un témoignage des attaques politiques que subissait le pouvoir tyrannique.

Parallèlement aux agissements d'Héraclide, il semble également qu'un éminent compagnon de voyage du philosophe, Speusippe, fit également office d'espion à Syracuse. Sa mission était d'évaluer la fidélité des citoyens à l'égard de son ami Dion[46] et d'établir un rapport sur cette question. M. Sordi[47] voit à juste titre une relation étroite entre ces deux épisodes et insiste sur le fait que les autres membres de l'Académie avaient sans doute décidé de « passer au-dessus »[48] de l'autorité de leur maître.

---

[42] Plutarque, *Dion*, 19,8 ; Platon, *Lettre VII*, 350a.
[43] Voir A. Lenschau, « Herakleides 24 », *R.E.*, n°8-1, 1912, col. 460-461.
[44] Diodore, XVI, 6,5.
[45] Cornélius Népos, *Dion*, 5,1.
[46] Plutarque, *Dion*, 22,2-3.
[47] M. Sordi, 1983, p. 13.
[48] « l'Accademia aveva « scavalcato » il suo maestro e mentre quest'ultimo si illudeva di avere assunto un atteggiamento imparziale tra Dione e Dionigi e di poter favorire una riconciliazione tra i due, i suoi accompagnatori si davano da fare per provocare la sostituzione violenta del governo di Dione a quello di Dionigi ».

L'hypothèse est convaincante et elle semble même renforcée par le silence de Platon sur ses compagnons de voyage.

A l'issue de cette affaire, c'est surtout la situation du philosophe qui devint périlleuse, car il s'était laissé involontairement compromettre dans la fuite d'Héraclide. Il fut alors expulsé « hors de l'acropole » et vécut au milieu des mercenaires[49] dont certains cherchaient à l'assassiner.

Ainsi face à cette révolte, tout comme dans les méandres de la vie politique syracusaine, Denys le Jeune n'a pas su régler le problème ou du moins mener une politique plus audacieuse. Son empressement à satisfaire les demandes des mercenaires visait probablement à éviter une propagation du mécontentement à l'ensemble de la cité, voire à une union entre les mercenaires et le peuple qui aurait été funeste à son propre destin. Mais ce geste n'apportait aucune satisfaction pour la population et cela ne pouvait que favoriser l'arrivée de Dion et de ses troupes dans la cité.

SECTION II - L'EXPÉDITION DE DION

L'expédition de Dion marque une complète rupture dans l'histoire de Syracuse, car elle est sans conteste à l'origine d'une profonde crise pour la cité. Elle est aussi totalement contradictoire avec l'image que Plutarque donne de cet homme, qui, par son attachement aux principes platoniciens, était forcément hostile à l'emploi de mercenaires. Or, à l'instar d'Hermocrate, Dion ne put assurer son retour que par l'enrôlement de mercenaires grecs, qui devaient par la suite se montrer de fidèles soutiens à sa personne.

Rappelons tout d'abord quelques faits qui ne sont pas sans importance pour comprendre le déroulement de cette expédition. C'est au moment du second voyage de Platon en Sicile en 367, que Dion fut éloigné de Syracuse sur la décision de Denys le Jeune, convaincu qu'il complotait contre son pouvoir[50]. Selon Plutarque[51], Dion fut

[49] Platon, *Lettre VII*,350a

[50] Il existe plusieurs traditions concernant cette décision : selon Diodore (XVI,6,4) et Cornélius Népos (*Dion*, 4,1), le jeune tyran nourrissait une certaine jalousie et quelques appréhensions sur l'influence de ce → ...

chaleureusement accueilli à Athènes auprès d'amis de l'Académie comme Callippos, Speusippe et Platon. Grâce à ses multiples voyages dans toute la Grèce, il s'acquit aussi la bienveillance et l'estime de la population ; il reçut même la citoyenneté à Sparte[52]. Mais, après le troisième voyage désastreux de son ami Platon à Syracuse en 361-360, Denys le Jeune commua l'éloignement en exil et il mit aussi la main sur les biens immenses de son oncle[53]. Dès lors la rupture entre les deux hommes était consommée et irrémédiable.

§ 1 - Les préparatifs de l'expédition

Le retour difficile de Platon, le rapport optimiste que Speusippe lui transmit sur les dispositions des Syracusains à son égard sont autant de circonstances qui décidèrent Dion à préparer son expédition. On peut aussi ajouter que la révolte des mercenaires de 361 renforça sa décision. Une question reste à éclaircir : ses relations avec les autres cités de Sicile. Nombre d'entre elles désiraient sans doute se défaire de l'autorité de Syracuse sur l'île[54], ce qui expliquerait l'ampleur des secours que Dion reçut dès son débarquement[55].

Dion avait également eu le temps de mettre à profit son exil pour trouver des appuis en Grèce. Dans un article fort détaillé, G. Marasco analyse le déroulement de ces préparatifs et soulève le problème particulier des moyens financiers que Dion put alors obtenir. L'auteur constate avec raison que l'exilé syracusain n'avait pas une trésorerie personnelle suffisante pour couvrir l'ensemble des dépenses, d'autant plus que ses sources de revenus en Sicile lui avaient été confisquées[56]. La participation très réduite des autres exilés syracusains[57] ne pouvait pas non plus contribuer efficacement à l'entreprise.

---

personnage. D'après Plutarque (*Dion*, 14,4-15), une lettre apportée par les ennemis de Dion le compromettait avec les Carthaginois. Aussi Platon, *Lettre VII*, 329c. M. Sordi, 1983, p. 9-10.

[51] Plutarque, *Dion*, 17,1-3.

[52] Plutarque, *Dion*, 17,8. G. Marasco, 1982, p. 171-172 ; M. Zorat, 1994, p. 166.

[53] Sur la confiscation de ses biens : Platon, *Lettre VII*, 345c-d et Plutarque, *Dion*, 19,8 ; sur le mariage forcé de sa femme avec Timocratès, Plutarque, *Dion*, 21, 1-6 et Cornelius Népos, *Dion*, 3,4.

[54] G. Marasco, 1982, p. 158. Sur ce point, voir également M. Sordi, 1967, p. 143-154.

[55] Diodore XVI,9,5-6 ; Cornélius Népos, *Dion*, 5,5 ; Plutarque, *Dion*, 26,2 et 27,1.

[56] G. Marasco, 1982, p 164.

[57] 25 selon Plutarque (*Dion* 22,7) et 30 pour Diodore (16,10,4). Les exilés syracusains ne plaçaient sans doute aucun espoir dans la réussite du projet. En outre, même si cette expédition bénéficiait du soutien de l'Académie, elle semblait assez peu populaire : voir M. Sordi, 1983, p. 15.

En revanche, l'appui de principe, qui fut fourni par les « hommes les plus sages et les plus habiles en politique »[58] de certaines cités grecques, a pu se traduire par une aide plus matérielle pour la mise en œuvre de son projet.

Dans le même temps, il lui fallait trouver des soutiens diplomatiques auprès des autorités politiques grecques. Selon Diodore[59], dès son débarquement à Corinthe, il s'adressa à la cité pour qu'elle veuille l'aider à délivrer Syracuse de la tyrannie. On ne sait pas si la cité répondit à son appel, mais elle n'est sans doute pas restée étrangère aux préparatifs. En effet, Dion y retrouva son compagnon d'exil Héraclide qui s'y était réfugié. De même, ses rapports avec Sparte sont trop incertains pour qu'on puisse avancer l'idée d'une collaboration active de la cité à ses projets. Néanmoins, cette cité lui accorda peut-être la liberté de lever des mercenaires sur son territoire[60].

§ 2 - Un enrôlement bien singulier

Selon Plutarque, « Dion fit recruter des mercenaires secrètement et par personnes interposées (ἐπιρρωσθεὶς ἐξενολόγει κρύφα καὶ δι᾽ἑτέρων) , car il voulait dissimuler son dessein »[61]. Comment interpréter les précautions prises par Dion pour enrôler ces hommes ? Il est tout à fait possible que Dion ait désiré protéger son entreprise des éventuelles rumeurs qui pouvaient circuler jusqu'à Syracuse. Notons qu'il cacha également la destination de l'expédition[62]. Mais ces précautions obéissaient au principe d'hospitalité des cités grecques qui ne voulaient sans doute pas apparaître comme des soutiens du projet. Cependant, même si Corinthe, Athènes et Sparte ne semblent à aucun moment impliquées dans ce recrutement, il est difficile de croire qu'un tel enrôlement ait pu s'effectuer sans qu'elles en soient averties. Ce genre de pratique n'est pas du reste surprenant, car, à l'époque de Denys l'Ancien, comme nous

[58] Plutarque, *Dion*, 17,6 : « Dion parcourut aussi les autres villes de la Grèce, employant ses loisirs à fréquenter, lors des fêtes, les hommes les plus sages et les plus habiles en politique (τοῖς ἀρίστοις καὶ πολιτικωτάτοις ἀνδράσιν)… ». Voir G. Marasco, 1982, p. 166-167.
[59] Diodore XVI,6,5. Voir G. Marasco, 1982, p. 167-170 : l'auteur surévalue à notre avis l'action de Corinthe dans le projet.
[60] Cornélius Népos, *Dion*, 4,3
[61] Plutarque, *Dion*, 22,4
[62] Plutarque, *Dion*, 23,1. Notons au passage que l'expression « par personnes interposées » peut renvoyer à des recruteurs.

l'avons vu[63], des *xénologoi* étaient déjà envoyés dans le Péloponnèse en marge des alliances entre Sparte et le tyran.

Les forces réunies par Dion sont différemment évaluées par les auteurs anciens. Diodore parle de mille mercenaires[64], alors que Plutarque avance le chiffre de huit cents hommes[65]. Dans son ouvrage, H.W. Parke[66] explique que les 800 mercenaires pourraient correspondre à ce groupe de valeureux guerriers décrits par Plutarque[67], et que leur nombre n'inclut donc pas les marins et les volontaires. Ainsi, un millier d'hommes ont probablement accompagné le Syracusain.

Déterminer l'origine de l'ensemble de ces hommes reste tout aussi difficile. En effet, si l'on suit le récit de Plutarque, Dion les appelle de façon générale les « Péloponnésiens »[68]. Mais dans un discours qu'il prononce quelques mois plus tard à Léontinoi, il insiste aussi sur le rôle de leur métropole dans la fondation de Syracuse[69]. Faut-il supposer comme G. Marasco[70] que des Corinthiens ont été engagés par Dion, ce qui expliquerait cette référence à Corinthe ? Cela paraît fort probable puisque Diodore signale à propos des préparatifs : « Débarqué à Corinthe, il supplia les Corinthiens de l'aider à délivrer Syracuse de la tyrannie. Il leva donc des troupes mercenaires et fit de grands armements. Beaucoup de monde s'engagea à son service »[71]. Cependant, il faut clairement souligner que ces hommes ne s'engageaient pas pour défendre les intérêts de leur cité respective, mais plutôt pour leur propre compte.

---

[63] Voir chapitre II, section III,1,A.
[64] Diodore, XVI,9,5
[65] Plutarque, *Dion*, 22,8
[66] H.W. Parke, 1981[2], p. 116 n.8.
[67] Plutarque, *Dion*, 22,8 : « tous étaient connus pour avoir fait beaucoup de grandes campagnes, ils avaient le corps remarquablement exercé, une expérience et une audace incomparables ; ils étaient donc capables d'enflammer et d'exciter à la lutte les multitudes que Dion espérait voir se rallier à lui en Sicile. »
[68] Plutarque, *Dion*, 43,2.
[69] Plutarque, *Dion*, 43,4 : « Quant à vous, si vous consentez encore à nous secourir aujourd'hui, nous les plus mal avisés et les plus malheureux des hommes, venez relever cette ville de Syracuse qui est votre ouvrage ».
[70] G. Marasco, 1982, p. 168-169 *contra* R.J.A. Talbert, 1974, p. 54.
[71] Diodore XVI,6,

En outre, des hommes de grande envergure n'hésitèrent pas à s'engager dans cette aventure : Eudèmos de Chypre[72], Timonidès de Leucade[73] qui fut le chroniqueur de cette expédition, Miltas[74], le devin thessalien qui était aussi en relations étroites avec l'Académie, enfin Callippos[75] et Philostratos. Notons au passage que la participation de ces hommes semble en contradiction avec les démarches secrètes que Dion avait suivies dans l'enrôlement des mercenaires. Car la nouvelle d'une telle participation avait dû être largement diffusée dans les milieux cultivés. Dans tous les cas, leur présence a également donné un relief considérable à l'expédition de Dion, car c'est un des rares épisodes de l'histoire grecque où des « intellectuels » ont ouvertement pris fait et cause pour un homme et ses ambitions politiques.

Finalement, le point de départ fut fixé sur l'île de Zacynthe qui était en bons termes avec Sparte et Corinthe[76]. La cité paraît même avoir soutenu l'action de Dion[77], puisqu'il est autorisé à sacrifier dans le sanctuaire d'Apollon, après avoir mené en procession ses hommes en armes. Il a également pu disposer du stade pour offrir un repas à ses soldats et ainsi exposer l'abondance de ses richesses personnelles. Cette démonstration était surtout destinée à rassurer les soldats qui venaient d'apprendre la véritable destination de l'expédition.

A l'issue du repas, se produisit aussi une éclipse de lune[78], phénomène que Dion et ses compagnons savaient naturel, mais qui effraya pourtant les soldats. L'épisode serait anecdotique s'il ne mettait en valeur un thème peu fréquent dans les récits anciens : les mercenaires et la religion. Dans cette affaire, un rôle fondamental est joué par le devin Miltas. Il doit protéger les intérêts de Dion et en garantir la sécurité, c'est

[72] Martini, « Eudemos von Kypros 10 », *R.E.*, n°6-1, 1907, col. 895. Cicéron, *De Div.*, 1, 25 ; ce fut un disciple de Platon auquel Aristote a dédié son œuvre *Sur l'âme*.
[73] W. Capelle, « Timonides von Leukas », *R.E.*, n°30-2, 1937, col. 1305-1306.
[74] K. von Fritz, « Miltas », *R.E.*, n° 15-2, 1932, col. 1678-1679.
[75] Stähelin, « Kallippos 1 », *R.E.*, n°10-2, 1919, col. 1664-1665.
[76] Pour G. Marasco (1982, p. 175-176), leur influence aurait déterminé le choix de cette base. Des Zacynthiens ont participé à l'expédition : Diodore (XVI,31,7) Cornélius Népos (*Dion*, 9,3) et Plutarque (*Dion*, 57,2-4). Voir *infra*.
[77] Plutarque, *Dion*, 22,8-24.
[78] Plutarque, *Dion*, 24,1-4. Sur ce point, voir C. Bearzot, 1993, p. 97-121.

pourquoi il leur propose une explication rationnelle du phénomène. Mais l'éclipse de lune n'était pas le seul présage qu'il avait pu observer. L'essaim d'abeilles qui tournait autour de la poupe du navire de Dion laissait mal augurer du sort de l'entreprise. Pour ne pas inquiéter l'ensemble des soldats, Dion et Miltas s'accordèrent à le passer sous silence. Cette dissimulation était sans doute la meilleure réponse à la superstition des soldats qui auraient probablement retardé les opérations. Certes, Plutarque est familier de ce type de récit, mais celui-là reste exceptionnel dans la mesure où les mercenaires semblent partager la même superstition à l'égard des signes divins. Nous sommes ici bien loin de l'image habituelle des mercenaires qui sont souvent représentés comme des hommes en marge des cadres de la vie religieuse et du cercle civique.

Ainsi, en 357, Dion se retrouve à la tête de combattants réputés et aguerris que Plutarque désigne dans tout son récit jusqu'à l'arrivée à Syracuse du nom de στρατιῶται[79]. Cette image fortement idéalisée ne doit pas laisser croire que ces hommes n'appartenaient pas au monde des mercenaires, mais ils servaient aux yeux de Plutarque – comme de ses prédécesseurs – une cause bien plus noble et plus juste.

§ 3 - L'arrivée en Sicile

Avant le départ, Dion avait rassemblé des armes pour ses troupes mais aussi « deux mille boucliers, beaucoup de javelots et de lances »[80] qui étaient certainement destinés à équiper les éventuels alliés qui l'accompagneraient en Sicile. Il choisit également d'effectuer la traversée par haute mer, car Philistos tenait sous son contrôle les côtes de l'Iapygie et pouvait donc les intercepter[81].

La traversée fut accomplie en douze jours, mais, au moment de débarquer au cap Pachynos[82], Dion préféra doubler le cap afin de ne pas se mettre à la merci de ses ennemis. Malheureusement, les navires ne purent pas éviter un fort vent du nord qui les

[79] Cl. Mossé, 1997, p. 169.
[80] Plutarque, *Dion*, 25,1.
[81] Plutarque, *Dion*, 25,2.
[82] Ce cap se trouve au sud-est de l'île, à proximité du territoire de Syracuse.

poussa vers les côtes de la Libye. Après plusieurs péripéties, ils finirent par mouiller à Héraclée Minoa qui était sur le territoire punique[83].

Deux versions différentes sont fournies par Diodore et Plutarque sur ce débarquement. Selon l'historien sicilien, « son gouverneur, nommé Paralos, était ami de Dion, et l'accueillit avec empressement. Dion fit débarquer cinq mille armures complètes qu'il avait sur ses vaisseaux de transport, et les confia à Paralos en lui recommandant de les faire transporter sur des chariots à Syracuse. »[84]. Chez Plutarque, le débarquement fut beaucoup plus précipité : « Le gouverneur carthaginois Synalos se trouvait alors présent dans la place ; c'était un hôte et un ami de Dion. Ignorant qu'il s'agissait de Dion et de son expédition, il tenta de s'opposer au débarquement des soldats. Mais ceux-ci s'élancèrent au pas de course hors des vaisseaux avec leurs armes ; ils ne tuèrent personne, Dion le leur ayant interdit à cause de son amitié avec le Carthaginois, mais, poursuivant les fuyards, ils s'emparèrent de la place. Quand les chefs se furent rencontrés et salués, Dion rendit la ville à Synalos sans y avoir causé aucun dommage, et Synalos donna l'hospitalité aux troupes de Dion et fournit à celui-ci ce dont il avait besoin. »[85]

Dans les deux récits, le gouverneur de cette cité, Paralos[86] ou Synalos[87], était un hôte (ξένος) et un ami (φίλος) de Dion. D'après Diodore, on peut penser que Paralos apporte un certain soutien à son ami Dion. La version de Plutarque tend au contraire à minimiser ces rapports d'amitié et même le soutien du gouverneur. Certains historiens modernes[88] ont supposé que des relations très étroites unissaient ces deux hommes et au-delà Dion et les Carthaginois. Or, cet argument paraît peu probant au regard des textes et de l'attitude des Carthaginois. En effet, les textes révèlent surtout l'amitié entre Dion et le gouverneur d'Héraclée Minoa, sans qu'il soit pour autant possible de penser qu'une entente politique les ait liés. Par ailleurs, les Carthaginois n'ont entrepris aucune

[83] Plutarque, *Dion*, 25,3-11.
[84] Diodore, XVI,9,4-5.
[85] Plutarque, *Dion*, 25,12-14
[86] Diodore (XVI,9,4-5) donne un nom grec. Cette tradition est acceptée par V. Merante, 1972-1973, p. 102.
[87] Plutarque, *Dion*, 25,12-14 ; 26,3 ; 29,7 ; il s'agirait de la transcription d'un nom punique : voir W. Huss, 1985, p. 147 n.23 ; L.-M. Hans, 1983, p. 147.
[88] G. Marasco, 1982, p. 160

tentative d'expansion après la paix signée avec Denys le Jeune et ont aussi montré une attitude neutre face aux luttes politiques qui agitèrent leur ennemie, Syracuse. Dans ces conditions, on peut seulement supposer que Dion a cherché à s'arranger avec les Carthaginois, c'est-à-dire à s'assurer de leur neutralité vis-à-vis de son entreprise[89].

Après son débarquement, Dion dut rapidement prendre la décision de marcher sur Syracuse, ses mercenaires montrant leur ardeur à en découdre au plus vite[90]. Cette ardeur était surtout renforcée par une circonstance tout à fait favorable : l'absence de Denys qui venait de partir pour l'Italie[91].

SECTION III - LES MERCENAIRES DANS LES LUTTES POLITIQUES À SYRACUSE (357-354)

L'arrivée de Dion engagea la cité de Syracuse dans une lutte difficile contre Denys le Jeune qui bénéficiait toujours du soutien de ses troupes mercenaires. En outre, après sa victoire sur le tyran, son action politique suscita des oppositions de plus en plus vives contre son propre pouvoir, ce qui aboutit à sa chute. Dans ce contexte particulièrement troublé, les mercenaires jouèrent un rôle progressivement déterminant pour l'avenir du pouvoir syracusain[92].

§ 1 - L'échec de Denys le Jeune face à Dion (357-356)

D'Héraclée Minoa jusqu'aux portes de Syracuse, Dion reçut l'appui enthousiaste de milliers de Siciliens : Agrigentins, Géléens, Camariniens, Sicules et Sicanes s'unirent à l'entreprise[93]. Le contexte était donc très favorable à la réussite de son projet. Néanmoins, malgré l'absence de Denys, la cité était toujours sous le contrôle de ses

[89] L.-M. Hans, 1983, p. 73.
[90] Plutarque, *Dion*, 26,2
[91] Selon Diodore (XVI,10,2), il s'était rendu dans les villes récemment fondées sur les bords de l'Adriatique. Voir aussi Cornélius Népos, *Dion*, 5,4 ; Plutarque, *Dion*, 26,1.
[92] Sur cette période, voir J. Christien, 1975, p. 63-73.
[93] Diodore XVI,9,6 (plus de 20 000 hommes). A ces effectifs s'ajoutèrent des Grecs d'Italie et des Messiniens. Le nombre total fourni par Diodore (XVI,10,5) s'élève à 50 000 hommes. Plutarque (*Dion*, 27,5) avance le chiffre de 5000 hommes qui est en adéquation avec le nombre d'armements apportés par Dion. Voir H.W. Parke, 1981[2], p. 117 n.5.

mercenaires qui étaient dispersés entre les Epipoles et l'île d'Ortygie. Non seulement Dion devait éviter un affrontement trop direct qui lui aurait définitivement fermé les portes de la cité, mais il devait aussi faire preuve d'un certain sens de la stratégie. C'est donc par un stratagème visant les mercenaires de Denys qu'il parvint à pénétrer sans encombre dans Syracuse.

A) La fuite des Léontins et des Campaniens

Le principal obstacle qui se présentait face à l'avancée des troupes de Dion restait le plateau des Epipoles que Denys l'Ancien avait transformé en poste de défense[94]. Pour ébranler la vigilance des garnissaires, Dion fit circuler la rumeur qu'il attaquerait leurs villes[95]. De fait, les Léontins et les Campaniens qui l'occupaient abandonnèrent leur chef Timocratès[96] pour défendre leurs compatriotes. Cette version rapportée par Plutarque pose quelques problèmes, car si on se limite à une lecture au premier degré, les mercenaires réagissent comme une armée citoyenne[97], ce qui paraît très surprenant.

Il faut ici distinguer les situations respectives des Léontins et des Campaniens. Dans le cas des Léontins, deux faits postérieurs peuvent apporter une explication : peu après son retour, Philistos essaya de punir la cité pour sa défection[98] ; en 356, Dion y trouva refuge après son expulsion de Syracuse[99]. Il est donc possible qu'à son arrivée, Dion ait cherché à passer un accord avec les Léontins pour les pousser à la défection. Cette alliance était également renforcée par l'origine commune de certains Léontins qui

[94] Voir chapitre II, section I,4,A.
[95] Plutarque, *Dion*, 27,2
[96] H.W. Parke, 1981[2], p. 117 n.8. Timocratès était un officier de Denys le Jeune : il avait commandé l'expédition syracusaine dépêchée à Sparte en 365 (Xénophon, *Helléniques*, VII,4,12). Selon Plutarque, il était le commandant de mercenaires puisqu'il assurait la surveillance des Epipoles (27,2). Après l'exil de Dion, Denys le Jeune l'obligea à épouser la femme du banni, Arétè (Cornélius Népos, *Dion*, 4,3 ; Plutarque, *Dion*, 21,6 ; Elien *H.V.*, 12,47).
[97] H.W. Parke, 1981[2], p. 117-118. L'auteur note que cette désertion s'expliquerait par la politique de Denys l'Ancien qui aurait donné aux Campaniens plus que le palais à défendre.
[98] Diodore, XVI,16,1.
[99] Plutarque, *Dion*, 39,2 et 40. M. Sordi, 1983, p. 20. G. Tagliamonte, 1994, p. 197.

étaient les descendants des Péloponnésiens engagés par Denys l'Ancien[100]. Ainsi, la défection prit l'allure d'une véritable trahison pour le pouvoir de Denys le Jeune[101].

Quant aux Campaniens, le motif de leur défection paraît plus complexe. Compte tenu de leur fonction de garnissaires, leur fuite s'inscrit peut-être dans le prolongement de la révolte de 361. Si ces Campaniens avaient eux aussi souffert des réductions de soldes, ils étaient probablement prêts à toute défection d'autant plus que l'arrivée de Dion signifiait la guerre.

Abandonné par ses troupes, Timocratès ne parvint pas à rejoindre l'île d'Ortygie et s'échappa finalement de la ville[102]. Par ce stratagème, Dion réussit à entrer sans résistance dans Syracuse où il fut chaleureusement accueilli[103]. Lui et son frère Mégaclès se firent élire stratèges avec pleins pouvoirs[104]. Seule l'île d'Ortygie restait aux mains de Denys le Jeune, car elle était protégée par ses mercenaires. C'est à partir de cette base que le tyran essaiera de reconquérir son pouvoir.

B) Le retour manqué de Denys le Jeune (automne 357- printemps 356) : la bataille de Syracuse

Six ou sept jours plus tard, Denys le Jeune rentra dans l'acropole, c'est-à-dire dans son palais de l'île d'Ortygie[105]. Il entreprit de négocier avec Dion et les Syracusains pour gagner vraisemblablement du temps[106]. Car après l'envoi d'une ambassade composée des meilleurs citoyens de la cité, et malgré la période de trêve qui est alors instaurée, le tyran lança une attaque surprise.

Cet épisode est essentiel car il met directement et pour la première fois aux prises les mercenaires de Denys le Jeune et ceux de Dion[107]. Pourtant leur représentation dans le combat est radicalement différente selon leur appartenance à l'un ou l'autre.

---

[100] Voir chapitre II, section II,3.
[101] R. Vattuone, 1994, p. 94 : selon l'auteur, cette rébellion est l'acte final qui marque l'autonomie peu à peu reconquise grâce à ces ξένοι qui l'occupaient depuis des décennies.
[102] Plutarque, *Dion*, 28,2
[103] Plutarque, *Dion*, 28-29. M. Sordi, 1983, p. 20-22.
[104] Plutarque, *Dion*, 29,4.
[105] Diodore XVI,11,5 ; Plutarque, *Dion*, 29,7.
[106] P. Orsi, 1994, p. 21-41. Voir Diodore, XVI,11,4-5 et 16,4 ; Plutarque, *Dion*, 30,1-5.
[107] Voir aussi les récits de Polyen, V,2,7 et Justin, XXI,2,1-8.

Considérons en premier lieu l'action des mercenaires de Denys telle qu'elle est rapportée par Diodore : « voyant que les Syracusains, confiants dans l'espoir d'une paix prochaine, négligeaient leur défense et n'étaient pas prêts à combattre, il fit ouvrir subitement les portes de la citadelle de l'Ile et fit une sortie à la tête de ses troupes rangées en bataille. Les Syracusains avaient construit un mur d'enceinte qui allait d'une rade à l'autre ; c'est ce mur que les mercenaires de Denys allèrent attaquer en poussant des cris terribles. Ils tuèrent un grand nombre de gardes ; et, ayant forcé l'enceinte, il s'engagea un combat entre eux et les soldats accourus pour défendre ce retranchement. Dion, quoique pris à l'improviste par la violation de la trêve, alla avec un détachement d'élite à la rencontre de l'ennemi. Il s'engagea un combat sanglant dans l'enceinte du stade ; comme l'intervalle étroit de l'enceinte servait de champ de bataille, la mêlée devint affreuse. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur : les mercenaires de Denys étaient enflammés par les récompenses qu'il leur avait promises, et les Syracusains par l'espoir de recouvrer leur liberté. »[108] Des thèmes récurrents apparaissent dans ce récit : les cris terribles, les récompenses promises comme aiguillon de leur ardeur. Néanmoins, après leur défaite, « [Denys] fit recueillir ses morts, au nombre de huit cents, leur mit des couronnes d'or sur la tête, les enveloppa de beaux draps de pourpre, et leur fit de splendides funérailles. Il espérait par ce moyen stimuler le zèle de ceux qui voudraient combattre pour la tyrannie. Enfin, il honora de grandes récompenses les guerriers qui s'étaient distingués par leur valeur. »[109] Le souci du tyran est évidemment de conserver la confiance et la fidélité de ses troupes. Mais ces honneurs funéraires ont tout de même un caractère exceptionnel, car ils reflètent une reconnaissance plus politique que militaire de la part du tyran. Ce sont les défenseurs du pouvoir tyrannique qui sont honorés. Cette cérémonie les place donc au même niveau que les citoyens qui sont restés fidèles au tyran.

Si la tradition rapportée par Diodore dénote une relative objectivité, celle de Plutarque est fortement teintée d'hostilité, voire de haine, à l'égard des mercenaires du tyran. L'auteur présente ainsi le début de la bataille : « ayant gorgé de vin pur ses

[108] Diodore XVI, 11,5-12,3.
[109] Diodore, XVI, 13,1.

mercenaires, il les lança au pas de course contre le retranchement des Syracusains. »[110] La référence au vin pur est éloquente, car elle souligne le caractère barbare de ces troupes. Par ailleurs, tout au long de son récit, Plutarque[111] qualifie les soldats de Denys le Jeune de βαρβάροι ou μισθόφοροι, marquant ainsi leur distinction par rapport aux Syracusains et aux troupes de Dion. La construction littéraire de son récit crée un complet antagonisme entre des troupes que leur qualité commune de mercenaires ne permettait pas en principe de différencier.

Quant à l'action des mercenaires de Dion, elle est surtout mise en valeur par Plutarque[112] : « Comme cette attaque était inattendue et que les barbares, avec beaucoup d'audace et de tumulte, démolissaient le mur en se jetant sur les Syracusains, aucun de ceux-ci n'osa tenir et résister, mais les soldats étrangers de Dion, au premier bruit de l'engagement, accoururent à leur secours. Cependant ces mercenaires eux-mêmes ne savaient comment s'y prendre pour les aider et n'entendaient pas les commandements à cause des cris et du désordre des Syracusains qui, en fuyant, se mêlaient à eux et couraient dans tous les sens. A la fin Dion, constatant qu'on n'entendait pas ses paroles et voulant montrer en agissant ce qu'il fallait faire, s'élança au premier rang sur les barbares, et une lutte violente et terrible s'engagea autour de lui, qui était reconnu aussi bien par les ennemis que par ses amis dans la mêlée où tous se jetaient en hurlant. […] Relevé alors par ses soldats, il mit à leur tête Timonidès, et lui-même, parcourant la ville à cheval, arrêta les fuyards syracusains, et, prenant avec lui les mercenaires qui gardaient l'Achradine, il les mena tout frais et pleins d'ardeur contre les barbares fatigués, et qui commençaient à désespérer de leur tentative ». Le combat est évidemment décrit dans une tout autre perspective. En outre, Plutarque précise qu'à l'issue de la victoire, « les Syracusains firent présent de cent mines aux soldats étrangers qui eux-mêmes offrirent à Dion une couronne d'or »[113]. Le don n'est pas en lui-même exceptionnel, même si les Syracusains reconnaissent en ces soldats « étrangers » leurs

[110] Plutarque, *Dion*, 30, 5.
[111] Cl. Mossé, 1997, p. 170-171.
[112] Plutarque, *Dion*, 30, 6-8 ; 30,10. Chez Diodore (XVI,12,1-3), ce sont les Syracusains qui se battent.
[113] Plutarque, *Dion*, 31,1.

défenseurs. Mais le cadeau que les troupes offrent à Dion témoigne d'un attachement profond et d'un rapport privilégié. De part et d'autre, les chefs se sont donc appliqués à récompenser leurs hommes pour leur courage.

Il faut enfin ajouter que Plutarque modifie son vocabulaire pour désigner les troupes de Dion : avant leur arrivée à Syracuse, ce sont des στρατιῶται[114] ; mais dès qu'ils ont franchi les portes de la cité, ils deviennent des ξένοι[115]. Cette évolution sémantique s'explique par la volonté de Plutarque, à la suite de Timonidès, de rapprocher ces troupes de la condition d'étrangers qui restait moins méprisable que celle de mercenaires. Elle souligne aussi toute la différence qui existait entre les troupes de Dion et les « barbares » de Denys le Jeune.

C) Le départ de Denys et les premières divisions dans le camp des Syracusains

Peu après cette défaite, Denys le Jeune reçut le secours de Philistos qui rentrait de l'Adriatique avec toute la flotte[116]. Dans le même temps, Dion était rejoint par son ancien compagnon d'exil, Héraclide, et mille cinq cents hommes supplémentaires[117]. L'affrontement décisif devait donc se dérouler sur mer. Or c'est aussi le moment que choisirent les Syracusains pour porter leurs premières accusations contre les mercenaires de Dion[118]. En fait, plusieurs événements créaient un climat délétère pour Dion. Tout d'abord, il eut à souffrir des diffamations colportées par la fausse lettre de son fils Hipparinos[119], lettre qui était rédigée par Denys le Jeune et qui l'engageait à préserver la tyrannie. La lecture publique d'un tel document déstabilisa la population syracusaine. En outre, un certain Sosis[120], citoyen syracusain, essaya de monter un complot contre lui, en accusant les mercenaires d'avoir voulu le molester. Cette mise en

[114] Plutarque, *Dion*, 25,1 ; 25,12 ; 25,14 ; 26,2 ; 27,3.
[115] Plutarque, *Dion*, 28,4. Cl. Mossé, 1997, p. 170-171.
[116] Diodore, XVI,16,1.
[117] Diodore, XVI,16,2 ; Plutarque, *Dion*, 32,2-4.
[118] Plutarque, *Dion*, 35,2.
[119] Plutarque, *Dion*, 31,2-32,2 et Polyen, V,2, 8. P. Orsi, 1994, p. 59-71.
[120] Plutarque, *Dion*, 34-35,1.

cause des mercenaires était surtout destinée à atteindre l'autorité de Dion. Mais celui-ci réussit à discréditer Sosis qui était le frère d'un des gardes du corps de Denys le Jeune. Au-delà de l'anecdote, il faut retenir un fait : la présence des mercenaires de Dion ne semblait plus supportable aux yeux de certains citoyens.

En effet, selon Plutarque, les Syracusains dénonçaient le fait que « ces soldats étrangers étaient des fantassins », alors que le combat décisif devait être naval. Derrière ces récriminations, c'est donc le pouvoir de Dion qui est visé, car le *dèmos*, dont une grande partie fournit les rangs de la flotte, cherche avant tout à affirmer son rôle dans la lutte contre le tyran. La victoire navale d'Héraclide qui coûta la vie à Philistos ne fit que renforcer sa position. Ainsi, avant même le départ de Denys le Jeune, des fractures se sont dessinées dans le camp syracusain[121].

Dans le camp de Denys le Jeune, la disparition de Philistos obligeait à négocier une nouvelle fois avec Dion. Au cœur des pourparlers intervint la question des mercenaires. Plutarque explique : « Après la mort de Philistos, Denys envoya offrir à Dion de lui livrer la citadelle, ses armes et ses mercenaires avec leur solde complète pour cinq mois, à condition qu'on lui permît par traité de se retirer en Italie, de s'y établir et d'y jouir des revenus d'un territoire syracusain appelé Gyarta, région vaste et fertile qui s'étendait de la mer jusqu'au milieu des terres. »[122]. Il serait tout à fait curieux que Denys ait alors choisi de se défaire de ses mercenaires, alors qu'aucune garantie n'assurait son voyage pour l'Italie[123]. Par ailleurs, Diodore offre une version contradictoire de ces propositions : « Dion répondit que Denys devait d'abord rendre la citadelle aux Syracusains en retour d'une somme d'argent et de quelques avantages honorifiques. Denys déclara qu'il était prêt à rendre la citadelle au peuple et à se retirer en Italie avec ses troupes et l'argent qu'on lui donnerait. »[124]. Dans tous les cas, les pourparlers n'aboutirent pas, sans qu'il soit possible de savoir si le refus émanait de

[121] H.D. Westlake, 1969, p. 254 : l'auteur pense que ces frictions entre Dion et le peuple syracusain étaient déjà vives avant l'arrivée d'Héraclide.
[122] Plutarque, *Dion*, 37,1-2.
[123] P. Orsi, 1994, p. 76-78.
[124] Diodore, XVI,17,1.

Dion ou du peuple syracusain. Cela marquait surtout une totale rupture dans les relations diplomatiques entre Denys le Jeune et les autorités de Syracuse[125].

Ainsi devant cette situation bloquée, le tyran décida de partir en Italie où il pouvait disposer d'une assise politique et militaire plus sûre dans l'empire constitué par son père. Il n'est pas impossible qu'il ait eu aussi conscience des divisions qui se formaient à l'intérieur du camp des Syracusains, ce qui aurait été de bon augure pour préparer un éventuel retour. C'est en ce sens qu'il faut sans doute interpréter les mesures qu'il prit avant son départ. En effet, il maintint son contrôle sur l'île d'Ortygie grâce à ses forces mercenaires et en attribua la responsabilité à son fils Apollocratès[126]. Denys ne renonçait donc pas à la tyrannie, mais il en laissait au contraire une présence fictive à travers son fils et la garnison mercenaire de l'île d'Ortygie.

§ 2 - Dion et les Syracusains : des rapports bien difficiles (356-355)

Si la lutte contre Denys le Jeune avait scellé une alliance tacite entre Dion et le peuple syracusain, elle n'avait pourtant pas suffi à apaiser les tensions qui grandissaient depuis l'arrivée d'Héraclide. Plusieurs éléments ont vraisemblablement envenimé les relations entre le stratège et le *dèmos* syracusain. Le premier d'entre eux réside certainement dans la personnalité et les ambitions peu claires de Dion. Contrairement au portrait qu'en dresse Plutarque, Dion semble ne pas se détacher des principes d'un régime qu'il avait servi avec fidélité sous Denys l'Ancien. Rappelons par exemple qu'au moment où il entre triomphalement dans la cité en 357, il est accompagné d'une garde de cent mercenaires et de toute son armée[127]. De même, dans la fausse lettre d'Hipparinos, Denys le Jeune lui conseille de prendre le pouvoir pour son propre compte, argument diffamateur auquel les Syracusains furent pourtant sensibles[128]. Dion ne disposait donc plus d'un crédit suffisant auprès de ses concitoyens.

---

[125] P. Orsi (1994, p. 86-87) essaie d'intégrer à ces récits celui de Cornélius Népos (*Dion*,5,6), selon lequel les deux hommes seraient parvenus à une tripartition de l'empire. Mais ce récit est fragile dans la mesure où Dion aurait alors renoncé à Syracuse.
[126] Diodore XVI,17,2 ; Plutarque, *Dion*, 37,4.
[127] Plutarque, *Dion*, 28,4
[128] Plutarque, *Dion*, 31,1-32,1

L'autre élément qui perturba considérablement les relations entre Dion et le *dèmos* fut évidemment l'arrivée d'Héraclide. Vainqueur de Philistos, à la tête des forces navales, ce dernier bénéficiait d'une grande popularité auprès des Syracusains, dont il ne tarda pas à prendre la défense. Selon Plutarque, les deux hommes, dont les prétentions politiques différaient radicalement, cristallisèrent les divisions de la cité : d'un côté, Dion représentait les oligarques ; de l'autre, Héraclide incarnait un retour de la démocratie[129]. Toutefois, cette perspective reste très réductrice en ce sens qu'elle fait fi des problèmes économiques et sociaux qui interviennent avec force dans les affaires de la cité. En outre, elle est issue d'une tradition spécifique, les souvenirs de Timonidès, partisan inconditionnel de Dion. Bien qu'il soit plus détaillé, le récit de Plutarque souffre donc d'une partialité trop manifeste pour se suffire à lui-même. A l'inverse, Diodore semble suivre une tradition très différente, dont la tendance politique est plutôt marquée par des idées démocratiques. La plupart des historiens modernes y reconnaissent la trace de l'auteur syracusain Athanis, qui aurait poursuivi l'œuvre de Philistos[130]. Seule une analyse équilibrée de l'ensemble des textes permet donc d'apprécier à leur juste valeur les événements de la crise de 356.

A) Syracuse contre Dion et ses mercenaires (été 356)

Après le départ de Denys le Jeune, les Syracusains se divisèrent (πρὸς ἀλλήλους ἐστασίασαν) selon les propos de Diodore[131]. Les protagonistes de cette crise ouverte sont principalement Dion, Héraclide, le *dèmos* syracusain mais aussi les mercenaires. Il est difficile d'isoler les véritables causes de cette crise, mais elles semblent être de deux ordres. D'après les textes, la division est d'abord essentiellement politique, opposant toujours Dion et Héraclide. Mais cette explication dissimule mal des causes plus profondes et inhérentes à la politique économique et sociale menée jusqu'à

[129] L. De Blois, 1978, p. 123-131 ; H.D. Westlake, 1969, p. 251-264 ; G.A. Lehmann, 1970, p. 401-406 ; W. Orth, 1979, p. 51-64. Ce dernier auteur voit dans l'antagonisme entre les deux hommes non pas des divergences politiques mais plutôt la différence profonde entre deux fortes personnalités.
[130] L. Pearson (1987, p. 31-32) souligne avec raison que les options politiques des deux hommes étaient tout aussi divergentes.
[131] Diodore, XVI, 17,3.

cette époque. En effet, le *dèmos* syracusain réclama rapidement un partage des terres, auquel Dion parut farouchement opposé[132]. Plutarque y voit une manipulation politique de la part d'Héraclide et de ses partisans. Or, il ne faut pas oublier que plusieurs hypothèques avaient été laissées par l'héritage tyrannique : la population de Syracuse était très hétérogène ; la distribution des richesses avait surtout avantagé les partisans du régime et figé toute ascension sociale pour l'ensemble de la population ; la fin de la tyrannie enlevait aussi toute autorité de Syracuse sur l'île, en conséquence toute possibilité d'exploiter les ressources économiques de l'empire. Tous ces facteurs contribuaient plus ou moins directement à la paralysie de la vie économique et sociale de la cité[133], mais aussi à une crise financière.

Le récit de Diodore montre clairement que les mercenaires de Dion se soulevèrent parce que leurs soldes étaient impayées[134]. Selon Plutarque[135], dans les propositions de vote formulées par les Syracusains, il était question de la suppression de la solde des mercenaires. A travers ces deux versions qui ne sont pas inconciliables, plusieurs observations sont possibles. La situation financière de la cité était incontestablement trop périlleuse pour permettre le maintien de l'ensemble des forces mercenaires apportées par Dion et par Héraclide. La seule alternative était donc de rompre leur contrat en ne réglant pas les arriérés de soldes. Il est tout à fait curieux de constater que cette décision fut prise par le *dèmos*, Dion étant complètement mis à l'écart. Pour en interpréter la nature, il faut suivre avec prudence le récit de Plutarque.

En effet, cette décision s'inscrit dans un programme plus large qui visait non seulement à restaurer un véritable pouvoir démocratique mais aussi à destituer Dion de ses pouvoirs extraordinaires[136]. Or le peuple devait aussi lui confisquer son autorité sur les troupes mercenaires. C'est pourquoi l'assemblée, qui se tint par la suite, élut vingt-

---

[132] Plutarque, *Dion*, 37,6

[133] A. Fuks, 1968, p. 207-223.

[134] Diodore, XVI, 17,3 : « il faut ajouter que l'on devait beaucoup de solde aux troupes amenées du Péloponnèse et qui avaient aidé les Syracusains à retrouver leur liberté. L'argent étant rare dans la ville, les mercenaires, qui n'étaient point payés, se révoltèrent au nombre de plus de trois mille. C'étaient tous des hommes d'un courage éprouvé, habitués aux fatigues de la guerre et bien supérieurs en bravoure aux Syracusains. »

[135] Plutarque, *Dion*, 37,6 : Héraclide se serait servi d'un « démagogue » Hippon pour exciter le peuple et demander un partage des terres.

[136] Nous suivons ici l'interprétation de M. Sordi, 1983, p. 28-30.

cinq stratèges, mais décida aussi de proposer le droit de citoyenneté aux mercenaires péloponnésiens (τῆς πολιτείας ἰσομοιρίαν) . L'objectif était donc double : d'une part, enlever à Dion toute possibilité de reprendre le pouvoir ; d'autre part, concéder la citoyenneté revenait à compenser les arriérés de soldes. Par ses mesures modérées[137], le *dèmos* espérait rétablir la paix sociale dans la cité et ne pas l'exposer à un soulèvement des forces armées.

Enfin, Plutarque insiste sur le caractère « secret » de cette mesure. Or l'argument ne tient pas puisque des mercenaires ont accepté de manière officielle la citoyenneté comme le montre l'exemple d'Archélaos de Dymè, cité d'Achaïe, qui fut élu prostatès de Syracuse en compagnie d'Athanis et d'Héraclide[138].

Pour le *dèmos*, il n'était donc pas question de se débarrasser à tout prix des mercenaires, mais de régler leur sort avec prudence et intelligence. Mais ces décisions n'arrangeaient évidemment pas la situation de Dion.

Dans les récits de Diodore et Plutarque[139], les événements postérieurs prennent du reste une tournure nettement plus polémique. D'après l'historien sicilien, les

---

[137] M. Sordi, 1983, p. 30

[138] Théopompe FGrH 115 F194 chez Stéphane de Byzance, s. v. Δύμη :
« πόλις Ἀχαίας ... προστάται δὲ τῆς πόλεως ἦσαν τῶν μὲν Συρακοσίων Ἄθηνις καὶ Ἡρακλείδης, τῶν δὲ μισθοφόρων Ἀρχέλαος ὁ Δυμαῖος. »

[139] Diodore, XVI,17,4-5 : « Dion fut sollicité par ses troupes de se mettre à leur tête et de châtier les Syracusains comme un ennemi commun ; il s'y refusa d'abord ; mais ensuite, forcé par les circonstances, il se mit à leur tête et marcha contre les Léontins. Les Syracusains se tournèrent contre les mercenaires, les poursuivirent et les attaquèrent en route ; mais ils furent battus et se retirèrent après avoir perdu beaucoup de monde. »
Plutarque, *Dion*, 38,5-39 : « Loin d'accepter leurs offres, ces hommes, fidèles à Dion et qui lui restaient dévoués, le prirent avec eux, tout armés, et, lui faisant un rempart de leurs corps, ils l'emmenèrent hors de la ville, sans faire de mal à personne, mais non sans adresser à ceux qu'ils rencontraient bien des reproches pour leur ingratitude et leur méchanceté. Toutefois les Syracusains, méprisant le petit nombre des soldats et ne les voyant pas prendre l'offensive, s'enhardirent, car ils étaient beaucoup plus nombreux, jusqu'à se jeter sur eux. Ils pensaient avoir facilement le dessus à l'intérieur de la ville et pouvoir les massacrer tous. Réduit à cette extrémité cruelle de combattre ses concitoyens ou de mourir avec les étrangers, Dion adressait des supplications répétées aux Syracusains en tendant les mains vers eux et en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui paraissaient en haut des remparts et regardaient les événements. Mais comme l'élan de la foule était irrésistible et qu'un vent de démagogie soufflait sur la ville, pareille à une mer agitée, il défendit aux mercenaires de charger. Ils se contentèrent de courir en criant et d'agiter leurs armes. Cela suffit pour qu'aucun des Syracusains ne restât en place. Ils s'enfuirent dans les rues, sans que nul les poursuivît ; car Dion avait aussitôt fait faire volte-face aux étrangers, qu'il emmenait à Léontinoi. Cependant les chefs de Syracuse, devenus la risée des femmes, cherchaient à réparer la honte de leur fuite. Ils armèrent à nouveau les citoyens et se lancèrent à la poursuite de Dion. Ils le surprirent au passage d'un fleuve et engagèrent une escarmouche de cavalerie ; mais, s'apercevant qu'il ne supportait plus leurs incartades avec une douceur paternelle, et qu'au contraire, plein d'ardeur, il ordonnait à ses hommes de faire front et les rangeait en bataille, ils fuirent plus honteusement encore que
→ ...

mercenaires se révoltèrent et entraînèrent avec eux Dion. En raison de leur nombre et de leur expérience, ils n'eurent aucun mal à défaire sévèrement les Syracusains. Pour Plutarque, c'est Dion qui était directement menacé par ses concitoyens. Grâce à l'aide de ses mercenaires, il put quitter la ville. Malgré les provocations des Syracusains qui le poursuivirent, ses hommes et lui finirent par les mettre en fuite. Dans cette version Dion apparaît donc victime de l'ingratitude et de la méchanceté du *dèmos* qu'il avait pourtant libéré du joug de la tyrannie.

En dépit de l'attitude indécise manifestée par Dion dans les deux versions, son départ semblait la seule issue possible à la crise. En outre, on ne peut pas imaginer que Dion n'a pas volontairement cherché à faire sécession. Son discrédit auprès du peuple l'a conduit à s'appuyer davantage sur ses propres troupes. Le refus des soldats face aux propositions syracusaines pourrait ainsi s'expliquer : Dion avait sans doute promis des avantages beaucoup plus substantiels à ses hommes pour les détourner de Syracuse[140]. Il est bien évident que la tradition suivie par Plutarque ne pouvait faire écho à un tel revirement : Dion était dès lors le seul responsable de la rupture[141].

Cette hypothèse est aussi renforcée par le fait que Dion trouva refuge à Léontinoi. Lors de son arrivée à Syracuse en 357, rappelons qu'il avait vraisemblablement pactisé avec les Léontins qui gardaient les Epipoles pour obtenir leur défection[142]. Mais la cité s'engageait désormais à honorer et à payer la solde de l'ensemble des hommes[143]. Elle leur conféra aussi le droit de cité, qui semble dans ce cas être accepté par les mercenaires.

Mais si Dion avait trouvé une protection et des appuis à Léontinoi, la cité de Syracuse devait au contraire affronter un nouveau péril : les forces italiennes dépêchées par Denys le Jeune.

---

la première fois et se replièrent sur la ville sans avoir eu beaucoup de morts. »
[140] M. Sordi, 1983, p. 31.
[141] En ce sens, voir les remarques de Platon, *Lettre IV*, 320e.
[142] Renvoi
[143] Plutarque, *Dion*, 40,1 ; M. Sordi, 1983, p. 33.

B) La contre-offensive de Nypsios

En dépit de son exil forcé, Denys le Jeune continuait à menacer la cité grâce aux forces mercenaires cantonnées sur l'île d'Ortygie. Cependant « les soldats que le tyran avait laissés en garnison dans la citadelle manquaient depuis longtemps de vivres, et avaient tenu bon malgré la famine dont ils étaient horriblement pressés. Mais enfin les besoins physiques l'emportèrent. Renonçant à tout espoir de salut, ils se réunirent la nuit en conseil et résolurent de livrer à la pointe du jour la citadelle et de se rendre eux-mêmes aux Syracusains. Le jour paraissait déjà, et les soldats allaient envoyer des hérauts pour traiter de la reddition de la place, lorsqu'ils aperçurent au loin Nypsios et sa flotte, qui vint mouiller près de la fontaine d'Aréthuse. »[144]. La coïncidence entre le renoncement des troupes de la citadelle et l'arrivée de Nypsios ajoute une dimension dramatique au récit de Diodore. Néanmoins, il est bien évident que le repli sur la base la plus sûre de la cité signifiait aussi à plus ou moins long terme un total isolement et une situation proche de celle d'assiégés. Cela révèle aussi que Denys le Jeune a sans doute connu quelques difficultés pour parvenir à se procurer des secours.

Néanmoins arrivèrent à Syracuse des trières chargées de ravitaillement et d'argent sous les ordres de Nypsios de Neapolis[145]. Cet homme qui est décrit par Diodore[146] comme valeureux et habile au commandement semble prendre la direction de l'ensemble des mercenaires (ὁ τῶν μισθοφόρων στρατηγὸς)[147]. La forme Νύψιος[148] correspondrait selon G. Tagliamonte à une restitution grecque du prénom italique Niumsis et révélerait donc l'origine osco-samnite du personnage[149]. Cela n'est point surprenant dans la mesure où l'infiltration d'éléments italiques dans la communauté grecque de Neapolis était déjà amorcée[150]. Mais il est surtout intéressant de noter que

[144] Diodore, XVI,18,2-3.
[145] Plutarque, *Dion*, 41,1
[146] Diodore, XVI,18,1.
[147] Diodore, XVI,19,1
[148] On retrouve ce nom sous la forme Νυψίος sur une inscription de Neapolis (*IG* XIV,894).
[149] G. Tagliamonte, 1994, p. 141.
[150] G. Tagliamonte, 1994, p. 175-176. Sur l'ancienneté des relations entre la Campanie et Syracuse : Timée FGH 566, F 32 chez Athénée, VI,250a-d.

Denys confia alors la responsabilité d'une telle expédition à un soldat qui restait avant tout un barbare.

Son arrivée mit fin à l'attente des mercenaires installés à Ortygie, mais elle permit aussi de relancer les hostilités contre les habitants de Syracuse. Le premier affrontement tourna à l'avantage des Syracusains qui réussirent à saisir quatre trières selon Plutarque[151]. Cependant ce succès conduisit les Syracusains à relâcher leur vigilance, ce qui profita grandement à Nypsios et à ses hommes. En effet, le général napolitain réussit à prendre à l'improviste la cité au cours d'une attaque mémorable par sa barbarie et sa cruauté[152].

Lors de cette bataille, Diodore parle de plus de dix mille hommes engagés aux côtés de Nypsios, chiffre qui rappelle évidemment les estimations des armées dionysiennes. Néanmoins il est possible que Nypsios soit arrivé à la tête de troupes supplémentaires afin de reprendre la ville. Ainsi ces « mercenaires les plus robustes »[153] qui franchirent les premiers l'enceinte appartenaient peut-être à ces troupes dont l'état était plus frais. Quant à Plutarque, il ne manque pas de souligner le caractère barbare de

---

[151] Plutarque, *Dion*, 41,2

[152] Diodore XVI,19 : « Nypsios, général des mercenaires, voulut prendre sa revanche. Il profita de la nuit pour attaquer à l'improviste le mur d'enceinte qui venait d'être construit. Il trouva les sentinelles enivrées et livrées au sommeil, et se hâta d'appliquer contre le mur des échelles qu'il avait apportées pour cet usage. Les soldats les plus robustes franchirent ainsi l'enceinte et ouvrirent les portes, après avoir égorgé les sentinelles. Les troupes pénétrèrent aussitôt dans la ville. Les chefs des Syracusains, tout ivres qu'ils étaient, essayèrent de se défendre ; mais, troublés par le vin, ils furent, les uns tués, les autres poursuivis l'épée dans les reins. Toute la ville fut ainsi envahie, et la garnison de la citadelle se précipita presque tout entière dans l'intérieur de l'enceinte : les Syracusains, attaqués à l'improviste, furent saisis d'épouvante, et il s'ensuivit un effroyable carnage. Les troupes du tyran, au nombre de plus de dix mille hommes, conservaient parfaitement leurs rangs, et rien ne résistait à la pesanteur de leurs corps. Le tumulte et le désordre ajoutaient encore à la défaite des Syracusains. Les vainqueurs occupèrent la place publique ; aussitôt ils se répandirent dans les maisons, en enlevèrent toutes les richesses, s'emparèrent des femmes, des enfants et des domestiques, qu'ils emmenèrent comme esclaves. Dans les carrefours et dans les rues, les Syracusains opposèrent quelque résistance ; mais un grand nombre périrent dans la mêlée, et beaucoup d'autres tombèrent couverts de blessures. Toute la nuit se passa en massacres. Chaque endroit où l'on se battait dans l'obscurité était jonché de morts. »
Plutarque, *Dion*, 41, 3-6 : « Nypsios, voyant qu'aucune partie de la cité ne restait saine, que la foule, depuis le matin jusqu'au fort de la nuit, ne songeait qu'à s'enivrer au son de la flûte et que les stratèges, eux-mêmes charmés de cette fête, hésitaient à user de contrainte envers des ivrognes, profita fort bien de l'occasion pour attaquer le mur. Il s'en empara, y fit une brèche et lâcha ses barbares dans la ville, avec ordre de traiter à leur gré et comme ils pourraient ceux qui leur tomberaient sous la main. Les Syracusains ne tardèrent pas à s'apercevoir du désastre, mais, frappés de stupeur, ils ne se réunirent que lentement et péniblement pour y porter remède. La ville était livrée au pillage : on massacrait les hommes, on sapait les murs, on emmenait vers l'acropole les femmes et les enfants tout gémissants ; les stratèges désespéraient de la situation et ne pouvaient faire agir les citoyens contre les ennemis, mêlés et confondus de tous côtés avec eux. »

[153] Diodore, XVI,19,2 : « οἱ κράτιστοι τῶν μισθοφόρων »

ces hommes[154]. Sans extrapoler sur l'origine de ces mercenaires, il est probable que des Campaniens enrôlés par Nypsios lui-même et d'autres peuples italiques placés sous le contrôle de Denys le Jeune aient participé à ces opérations[155].

Les attaques lancées par Nypsios sur la cité renouent aussi avec les heures les plus sombres de l'histoire des mercenaires : les hommes sont assassinés, les femmes et les enfants vendus comme esclaves ou même tués, les richesses pillées[156]. Enfin, d'après Plutarque, ils décidèrent de mettre la ville à feu et à sang[157]. Cette férocité à l'égard de la population civile ne doit pas faire illusion. Le sombre tableau que donne Plutarque sur ces événements ne fait qu'accroître le prestige de Dion qui, pour la seconde fois, parvint à se débarrasser de la tyrannie. Mais il est significatif de la permanence de certains *topoi* littéraires que la tradition a habilement utilisés pour décrire les mercenaires et leurs actes dans les guerres civiles.

Après quelques hésitations[158], les Syracusains rappelèrent Dion et ses mercenaires qui apparaissaient comme les hommes les plus capables d'affronter Nypsios. Son retour permit effectivement de mettre un terme aux attaques des mercenaires de Denys : certains d'entre eux trouvèrent leur salut dans la citadelle, mais beaucoup furent tués[159]. Il fit mettre en défense la cité par un rempart[160]. Finalement, après quelques mois de résistance du côté des mercenaires et d'Apollocratès, la citadelle fut rendue à Dion[161].

Ce second triomphe sur la tyrannie ouvrait donc un champ libre aux prétentions politiques de Dion. Lors des élections suivantes, il fut à nouveau élu stratège avec pleins pouvoirs, partageant le commandement militaire avec Héraclide. Mais il s'opposa au

[154] Plutarque, *Dion*, 41,4 et 6
[155] Selon G. Tagliamonte (1994, p. 142) des Bruttiens et des Lucaniens auraient pu embarquer à Locres.
[156] Diodore XVI,19,4 ; Plutarque, *Dion*, 41,6 et 44,5.
[157] Plutarque, *Dion*, 44,7-9
[158] Diodore, XVI,20,1-2 ; Plutarque, *Dion*, 42,1-2.
[159] Plutarque, 46,6. 4000 furent tués selon Diodore XVI,20,4.
[160] Diodore XVI,20,5 et Plutarque, *Dion*, 48,2.
[161] Plutarque, *Dion*, 50,2.

partage des terres et des maisons et fit même invalider les décrets précédents[162]. Ces mesures servirent de prétexte à Héraclide pour rallumer les tensions dans la cité.

§ 3 - La chute de Dion

Pour cette dernière phase de l'œuvre politique de Dion, notre documentation littéraire se réduit au récit de Plutarque et à quelques extraits de Cornélius Népos. Néanmoins, ces deux auteurs fournissent quelques éléments complémentaires pour analyser l'évolution de la situation des mercenaires de Dion, d'autant plus que son pouvoir tout en s'affermissant suscite un rejet profond et irrémédiable. D'après Plutarque, Héraclide fut encore l'instigateur de cette opposition aux réformes de Dion. Le *dèmos* syracusain persistait à lui accorder sa confiance. Mais d'autres éléments vinrent s'ajouter à ces divisions : d'abord l'intervention de Sparte qui reste difficile à interpréter, puis le retournement des mercenaires menés par un ami de Dion, Callippos.

A) Sparte dans les luttes syracusaines[163]

A deux reprises, des Spartiates interviennent au premier plan des intrigues entre Denys le Jeune, Dion et Héraclide. Tout d'abord, il s'agit de Pharax[164] de Sparte qui servait selon certains d'intermédiaire dans les négociations secrètes entre Héraclide et Denys[165]. En tout cas, il campait à Néapolis sur le territoire d'Agrigente.

La présence de ce personnage en Sicile reste en fait très énigmatique. D'après le récit de la vie de Dion, il est assez clair que cet homme est venu en Sicile pour combattre le stratège syracusain[166]. Mais, dans sa comparaison de Timoléon et de Paul-Emile, Plutarque précise que « Pharax faisait sa cour à Denys, déjà exilé de Syracuse »[167]. Il met du reste en parallèle les ambitions de Pharax le Spartiate et de Callippos l'Athénien, tous deux « poussés par l'espoir de régner sur la Sicile »[168].

---

[162] Plutarque, *Dion*, 48,6
[163] Sur ce point, M. Zorat, 1994, p. 165-175.
[164] V. Ehrenberg, « Pharax 5 », *R.E.*, n°19-2, 1938, col. 1817.
[165] Plutarque, *Dion*, 48,7
[166] Plutarque, *Dion*, 49,1.
[167] Plutarque, 2,6
[168] Plutarque, 2,5 et *Timoléon*, 11,6.

Dans ces conditions, il est difficile de discerner le caractère de la mission de Pharax[169]. Deux hypothèses contradictoires ont été avancées sur ce point. D'une part, Pharax serait un représentant officiel ou officieux de Sparte[170] auprès de Denys, lequel l'aurait engagé à mener cette attaque. Cet argument se fonde évidemment sur l'alliance entre Sparte et la tyrannie syracusaine, même si, pour l'époque de Denys le Jeune, les liens qui unissent les deux cités n'ont sans doute pas conservé la même solidité. Selon la seconde hypothèse, Pharax aurait agi de sa propre initiative[171]. Les différentes références de Plutarque laissent du reste supposer qu'il s'agit avant tout d'un aventurier. Or, il faut tenir compte de la déformation de son témoignage qui sert de contrepoint à l'entreprise héroïque de Timoléon.

Par ailleurs, le nom de Pharax n'est pas inconnu dans l'histoire de la tyrannie des Denys. En effet, il faut se rappeler l'intervention d'un Pharacidas, navarque des Lacédémoniens que les Syracusains avaient essayé de rallier à leur cause en 398[172]. L'homonymie entre les deux hommes peut laisser supposer qu'ils étaient effectivement apparentés. Néanmoins, cette parenté ne permet pas de justifier l'existence de relations privilégiées avec le pouvoir syracusain, relations qui lui auraient permis de s'enrichir[173]. Car, à l'inverse, le gouvernement spartiate aurait pu profiter des mêmes relations pour dépêcher cet homme à Syracuse[174]. En outre, en 369, parmi les ambassadeurs lacédémoniens qui viennent à Athènes réclamer des secours pour affronter les forces thébaines, se trouve un homme du nom de Pharax[175] qui pourrait donc être le même personnage.

Une seule certitude demeure : Pharax agissait comme un représentant de l'autorité tyrannique et certainement à titre de chef de mercenaires. Le lieu de débarquement n'est pas non plus fortuit. Le territoire d'Agrigente où il campa était une

[169] M. Zorat, 1994, p. 169-171.
[170] H.D. Westlake, 1969, p. 259.
[171] G. Marasco, 1982, p. 171 ; S. Hornblower, 1992, p. 122.
[172] Voir chapitre II, section III,1,A.
[173] *contra* G. Marasco, 1982, p. 171.
[174] Nous suivons l'interprétation de M. Zorat, 1994, p. 171.
[175] Xénophon, *Helléniques*, VI,5,33

zone d'installations mercenaires qui, malgré la chute de Denys le Jeune, avait vraisemblablement continué à fonctionner. En outre, du point de vue stratégique, le plan de Denys le Jeune était ingénieux dans la mesure où il cherchait à éloigner Dion de Syracuse et de la citadelle. Dans cette affaire, Pharax obéit donc à une mission précise qui n'en fait pas un « aventurier » tel que Plutarque a bien voulu le décrire.

On peut également soupçonner qu'une tradition très hostile se soit construite autour de ce personnage. En effet, un fragment de Théopompe de Chios, transmis par Athénée[176], fait référence à un Lacédémonien du nom de Pharax : « Le Spartiate Pharax vivait aussi dans la luxure, comme Théopompe le rappelle dans son quatorzième livre ; en fait il s'abandonnait à ses plaisirs de façon si impudique et avec tant de prodigalité qu'il était beaucoup plus susceptible d'être pris pour un Grec de Sicile que, en raison du lieu de sa naissance, pour un Spartiate. »

Pour essayer de déterminer la part prise par Sparte dans cette mission, il faut peut-être considérer l'arrivée à peu près contemporaine d'un autre Spartiate, mais cette fois à Syracuse. Plutarque le décrit ainsi : « Héraclide, qui avec ses vaisseaux avait lutté de vitesse, arriva trop tard et reprit la mer ; il se mit à errer de côté et d'autre sans projet arrêté, lorsqu'il rencontra le Spartiate Gaisylos, qui se dit envoyé de Lacédémone pour prendre le commandement des Siciliens, comme autrefois Gylippe. Héraclide l'accueillit avec joie comme sauvegarde contre Dion, à la façon d'une amulette qu'on s'attache au cou, il le montra aux alliés et envoya un héraut aux Syracusains pour les sommer de recevoir ce Spartiate pour chef. Mais Dion répondit que les Syracusains ne manquaient pas de chefs compétents et qu'en tout cas, si la situation réclamait un Spartiate, c'était lui-même, puisqu'il avait reçu à Sparte le droit de cité. Alors Gaisylos renonça au commandement, se rendit auprès de Dion et le réconcilia avec Héraclide, qui prêta serment en donnant les garanties les plus solennelles, après quoi Gaisylos jura de son côté qu'il vengerait Dion et punirait Héraclide, si celui-ci tramait de mauvais desseins. »[177].

[176] Théopompe FGrH 115 F192 chez Athénée, XII,536 b-c.
[177] Plutarque, *Dion*, 49,5-7.

L'intervention de Gaisylos est clairement à l'initiative de Sparte. Néanmoins la prétendue volonté manifestée par le Spartiate de s'imposer comme chef dans la cité paraît peu fondée. En effet, elle serait une intrusion délibérée de Sparte dans les affaires politiques syracusaines. Or la cité grecque n'a jamais cherché jusque-là à imposer son autorité. Comment dans ces conditions interpréter la médiation de Gaisylos ? Deux hypothèses ont été émises par les historiens modernes. D'un côté, il s'agissait pour Sparte d'affirmer son prestige en Occident, alors qu'elle avait perdu de son autorité sur le Péloponnèse et se trouvait engagée dans la « guerre sacrée » [178]. De l'autre côté, les Spartiates, qui n'avaient plus les capacités de s'investir dans les affaires siciliennes, auraient cherché à renforcer l'autorité de Dion de façon à lui permettre de respecter un équilibre avec Denys : cette démarche s'appuyait sur une division fictive de l'empire de Denys l'Ancien selon deux ensembles, la Sicile sous le contrôle de Dion et l'Italie du Sud sous l'autorité de Denys le Jeune. De cette manière, Sparte sauvegardait ses propres intérêts dans cette zone géographique. Cette interprétation qui est avancée par M. Zorat[179] apparaît la plus logique dans la mesure où elle tient compte des relations qui ont toujours existé entre Denys le Jeune et Sparte. En outre cela explique également pourquoi Dion a ensuite licencié la flotte et a permis à Apollocratès de restituer l'acropole à l'issue de négociations.

De fait, on pourrait pousser l'analyse plus avant et suggérer que l'intervention de Gaisylos n'est pas sans lien avec la présence de Pharax. En effet, Sparte a vraisemblablement privilégié le pouvoir tyrannique – seul pouvoir légitime à ses yeux - jusqu'au départ de Denys le Jeune. Mais dans le même temps, il lui fallait entrer en contact avec le nouveau pouvoir qui s'était établi à Syracuse. C'est sans doute dans ce contexte que s'inscrivait l'intervention de Gaisylos. Ainsi à défaut de s'engager réellement dans le conflit, elle a joué un rôle d'observateur et d'arbitre pour sauvegarder son influence sur l'île.

Ainsi, à l'exemple de Gaisylos, Pharax ne doit pas être considéré comme un aventurier, mais plutôt comme un général dépêché par Sparte, puis engagé par Denys le

[178] M. Sordi, 1983, p. 37.
[179] M. Zorat, 1994, p. 174-175

Jeune à titre de chef de mercenaires. Son rôle s'apparenterait en somme à celui de Pharacidas à l'époque de Denys l'Ancien. Néanmoins, il échoua manifestement dans sa mission.

B) La mort de Dion (354/353)

Dans son opposition à Héraclide, Dion bénéficiait du concours des citoyens riches de la cité pour qui l'instauration de la démocratie n'était pas une solution qui favorisait leurs intérêts[180]. Fort de ce soutien, Dion parvint à se débarrasser de son principal adversaire politique qui avait lancé une nouvelle campagne contre lui. En effet, Héraclide lui reprochait en particulier d'avoir conservé la citadelle qui symbolisait les années terribles du règne tyrannique[181]. Ces nouvelles attaques décidèrent Dion à riposter de manière énergique : l'assassinat d'Héraclide constitue certainement un acte qui en dit long sur la nature du pouvoir exercé par Dion. Comme le montre justement M. Sordi, cette élimination violente d'un adversaire politique signifiait le refus de toute opposition constitutionnelle à son régime[182]. Dion semble également emprunter le chemin tracé par son ancien maître et parent, Denys l'Ancien[183], en confisquant les biens des opposants. Bien évidemment, Plutarque trouve une formulation adéquate pour minimiser la responsabilité de Dion dans cette affaire, mais sa version des faits laisse le lecteur moderne très dubitatif[184].

Après le meurtre d'Héraclide, Dion pouvait disposer librement du pouvoir et mettre en œuvre les réformes qu'il voulait engager. Son pouvoir s'appuyait principalement sur les citoyens les plus riches, les mercenaires et ses compagnons de l'Académie. Par contre, le soutien populaire continuait à lui faire défaut d'autant plus que son principal représentant avait été éliminé. Dion se trouvait donc devant un choix politique : ou bien continuer à bénéficier du soutien de ses partisans et établir un pouvoir fort, ou bien obtenir la reconnaissance du peuple sans se laisser compromettre

[180] H.D. Westlake, 1983, p. 162-163. Leur volonté résidait dans l'instauration d'une oligarchie qui protégerait évidemment leur position.
[181] Plutarque, *Dion*, 53,2.
[182] M. Sordi, 1983, p. 38-40 ; *contra* L. De Blois, 1978, p. 127-131.
[183] Cornélius Népos, *Dion*, 7,1
[184] Plutarque, *Dion*, 53,6

dans des réformes démocratiques. Un problème restait également insoluble : la crise financière qui continuait à affecter la cité. Cornélius Népos et Plutarque[185] font mention de richesses distribuées aux soldats, richesses qui furent préalablement confisquées aux opposants politiques. Or, ces spoliations ne suffirent pas à combler les dépenses entraînées par l'entretien des troupes mercenaires. Selon Cornélius Népos[186], il aurait cherché l'appui des aristocrates pour l'aider à faire face aux dettes. Mais il n'aurait en réalité réussi qu'à s'aliéner une bonne partie d'entre eux. A travers le récit de l'historien romain, se dégage un fait important : certes, les aristocrates considéraient Dion comme le « meilleur rempart »[187] pour éviter le retour de la tyrannie ou de la démocratie, mais ils ne désiraient pas engager leurs fortunes pour le soutenir. C'est sans doute leur refus qui isola davantage Dion, car, dès lors, il ne pouvait plus compter sur la fidélité de ses troupes.

De fait, ce fut la défection des mercenaires qui précipita sa chute. Le principal protagoniste de ce dernier acte fut Callippos, compagnon athénien de l'expédition de Dion, qui « s'y était acquis tant d'honneur qu'il fut, de tous les compagnons de Dion, le premier qui entra avec lui dans Syracuse, une couronne sur la tête, et il s'était brillamment signalé dans les combats. »[188]. Cet homme jouissait aussi d'une bonne réputation parmi les soldats[189].

Callippos reste une figure énigmatique de cette période[190]. Même si son appartenance à l'Académie est controversée, il avait certainement tissé des liens avec quelques-uns de ses membres[191]. Entre 360 et 357, il eut probablement maille à partir avec la justice athénienne[192], ce qui le décida peut-être à s'engager dans l'expédition. Par la suite, il ne semble pas prendre part aux luttes que se livrent Dion et Héraclide. Mais après la mort de ce dernier, et alors que Dion recouvrait peu à peu une pleine

[185] Cornélius Népos, *Dion*, 7,1 ; Plutarque, *Dion*, 52,1
[186] Cornélius Népos, *Dion*, 7,2
[187] H.D. Westlake, 1983, p. 163
[188] Plutarque, *Dion*, 28, 3 ; 54,1
[189] Plutarque, *Dion*, 54,2
[190] Callippos reste « a puzzling figure » selon H.D. Westlake (1983, p. 164).
[191] Athénée XI,508a ; Diogène Laërce, 3,46.
[192] Démosthène, *Pour Phormion*, 36,53.

autorité sur la cité, il intervint plus directement dans les affaires politiques. Plutarque[193] nous livre sur ce point une version tout à fait conforme à sa perspective historique : faisant office d'espion pour le compte de Dion et d'agent provocateur dans la cité, il parvint à mettre en place une conjuration contre Dion. L'historien ajoute même qu'il avait été corrompu par les ennemis de Dion pour une somme de vingt talents. La version de Plutarque paraît beaucoup trop embrouillée pour donner une quelconque image de la réalité des faits. Néanmoins, on peut émettre quelques hypothèses. Callippos assurait vraisemblablement des responsabilités militaires importantes, voire le commandement des troupes mercenaires. Or cet homme, qui devait espérer quelque profit substantiel dans cette aventure, n'avait pour l'heure reçu aucune distinction particulière. Dès lors, il devait nourrir des ressentiments à l'égard de Dion et envisager de profiter personnellement de la situation. L'occasion était alors favorable dans la mesure où Dion ne pouvait plus entretenir correctement l'ensemble de ses mercenaires.

A ce problème s'ajoutait le mécontentement du peuple qui venait de perdre en Héraclide son principal défenseur. Au regard des textes de Cornélius Népos et de Plutarque, on peut penser qu'il parvint à former une alliance circonstancielle entre le peuple et les mercenaires, tous rejetant à des titres divers le pouvoir de Dion. De ce point de vue, il est assez curieux de noter que l'arme du crime fut fournie par un certain Lycon de Syracuse qui se trouvait sous les fenêtres de la salle où était retenu Dion. En outre, ce crime de palais ne rencontra pas la désapprobation de la population syracusaine, puisque Plutarque précise que « Callippos, après avoir fait tuer Dion, jouit dans les premiers temps d'une brillante Fortune et tint Syracuse en son pouvoir »[194]. La haine des Syracusains à l'égard de Callippos devait se manifester par la suite[195]. Ainsi l'action de Callippos peut s'interpréter comme une suite logique au radicalisme que Dion avait introduit dans l'exercice du pouvoir.

Si Callippos obéissait à des ambitions personnelles, les mercenaires étaient aussi enclins à changer d'attitude. N'oublions pas que Dion leur avait promis de régner en

[193] Plutarque, *Dion*, 54.
[194] Plutarque, *Dion*, 58,1.
[195] Plutarque, *Timoléon*, 11,4.

maîtres en Sicile[196]. Or, trois ans après leur arrivée, ces hommes n'avaient toujours pas partagé les fruits de la victoire de Dion. Plutarque rejette la responsabilité du meurtre sur les Zacynthiens, mais on peut penser que des Péloponnésiens ont aussi participé au complot.

A l'issue des troubles créés par les luttes entre Dion et Héraclide, la position des mercenaires a donc sensiblement évolué. Artisans de la réussite de l'expédition, ils furent d'abord confinés à un rôle restreint dans la vie politique et sociale de la cité. Durant les luttes politiques entre Denys le Jeune et Dion, leur intervention fut circonscrite au champ militaire ; des deux côtés, on exploita leur efficacité militaire. Certes, ils en obtinrent des récompenses, mais elles appartenaient aux règles normales du mercenariat. L'opposition entre Héraclide et Dion les mit également en marge de la cité dans la mesure où ils ne pouvaient partager les intérêts des citoyens. Même si les Syracusains ont essayé de leur offrir le droit de cité, cela n'engageait pas leur responsabilité dans la crise. Enfin, Dion ne parvint pas non plus à maintenir des relations de confiance. Le manque d'argent en est la raison principale, mais c'est aussi l'absence de tout projet qui devait pousser ces hommes à perdre toute illusion sur leur avenir. Dion n'avait peut-être pas compris que le maintien de telles troupes ne pouvait se justifier que par la guerre ou un pouvoir personnel fort. L'un et l'autre pouvaient fournir assez de richesses pour s'assurer leur cohésion et leur fidélité. Or, à aucun moment Dion ne fut capable d'engager une politique d'où les mercenaires auraient pu retirer des bénéfices. S'ils n'attendaient pas une reconnaissance civique, ces hommes nourrissaient sans aucun doute des projets ambitieux et lucratifs[197].

Comme H.D. Westlake[198] le formule justement, l'échec de Dion n'est pas une conséquence de sa disparition violente, mais plutôt une sanction de la politique qu'il n'avait pas réussi à imposer. Son incapacité à régler les problèmes internes, à chercher

[196] Plutarque, *Dion*, 23,2.
[197] Sur cet aspect voir J. Christien, 1975, p. 72-73.
[198] H.D. Westlake, 1969, p. 251.

un consensus avec le *dèmos* syracusain, sont autant de facteurs qui mettent à mal le portrait idéal qu'en a fait Plutarque.

Enfin, son sort funeste montre à quel point Dion avait oublié – comme Plutarque le laisse croire à son lecteur – que ses partisans étaient avant tout des mercenaires. En choisissant comme Hermocrate la force, Dion était devenu le libérateur de Syracuse. Mais, à l'inverse de son éminent prédécesseur, il avait négligé d'être un grand chef de mercenaires.

SECTION IV - LES ANNÉES NOIRES DE SYRACUSE : DU RÈGNE DE CALLIPPOS AU RETOUR DE DENYS LE JEUNE

L'assassinat de Dion marque une nouvelle étape dans l'histoire tumultueuse de Syracuse, mais aussi dans l'histoire des cités siciliennes. Les auteurs anciens ont souvent conservé de cette période l'image d'un pays désolé par les guerres et livré à des bandes de soldats étrangers comme l'affirme Plutarque[199]. Ce constat alarmant obéit évidemment à une logique précise : souligner le rôle de Timoléon dans le retour de la paix sur l'île. Mais il est aussi le témoignage d'un processus politique qui mettait en péril la cohésion et l'identité des cités. En effet, en ce milieu du IV^{ème} siècle, la plupart d'entre elles laissaient peu à peu échapper leur pouvoir aux mains d'individus « étrangers », qui, profitant de la totale dislocation de l'empire dionysien, pouvaient prétendre exercer une certaine autorité. Quant aux mercenaires, ils ne furent pas étrangers à ce processus, à tel point que dans certains cas, ils en furent vraisemblablement les initiateurs.

[199] Plutarque, *Timoléon*, 1,2-3 : « Quand Dion, qui avait chassé Denys le tyran, eut été aussitôt après, assassiné, ceux qui l'avaient aidé à libérer les Syracusains se divisèrent, et la ville, passant continuellement d'un tyran à un autre, fut accablée de tant de maux qu'elle devint presque un désert. Quant au reste de la Sicile, une partie était complètement ruinée par les guerres et dépourvue de villes ; celles qui subsistaient étaient pour la plupart occupées par des barbares d'origines variées et des soldats sans solde qui acceptaient facilement les changements de gouvernements. »

§ 1 - Des cités aux mains d'étrangers : les exemples de Syracuse et de Léontinoi

Après le meurtre de Dion, Syracuse tomba sous le pouvoir de Callippos et de ses mercenaires. Selon Diodore[200], il régna pendant treize mois durant lesquels il eut à combattre les anciens partisans de Dion. Ces derniers furent finalement vaincus et trouvèrent refuge à Léontinoi. Parmi eux figuraient probablement Hicétas de Syracuse et Hipparinos, autre fils de Denys l'Ancien. Des mercenaires ont aussi accompagné ces hommes, puisque certains d'entre eux soutinrent Hipparinos dans sa reconquête du pouvoir syracusain.

Durant son court règne, Callippos chercha à s'emparer d'autres cités siciliennes comme Catane et Messine[201], où des forces mercenaires continuaient sans doute à être présentes. Son objectif était probablement double : il lui fallait d'une part occuper ses propres troupes et se procurer du butin ; d'autre part, il est possible qu'il ait cherché à soumettre les mercenaires stationnés dans ces cités à son autorité.

En outre, Diodore précise que « Leptine et Callippos, investis par les Syracusains du commandement des troupes, assiégèrent Rhégion gardé par Denys le Jeune ; ils chassèrent la garnison et rendirent aux Rhégiens leur indépendance. »[202] Cette opération portait atteinte à l'empire italiote de Denys le Jeune, et on peut encore noter là une certaine collusion d'intérêts entre Callippos et le peuple syracusain. Néanmoins, ces campagnes, qui tendaient sans doute à préserver l'emprise militaire de Syracuse sur la partie nord-orientale de l'île, ne lui suffirent pas pour renforcer son propre pouvoir. Le retour d'Hipparinos provoqua son renversement et en fit, d'après Plutarque[203], un « paria » aux yeux des cités siciliennes. Son sort fut rapidement scellé selon les propos de l'historien de Chéronée : « comme il nourrissait mal ses mercenaires, il fut assassiné par Leptine et Polyperchon, qui par hasard se servirent, dit-on, de ce poignard qui avait frappé Dion »[204]. Cette fin tragique rappelle la mort de Dion

[200] Diodore, XVI,31,7
[201] Plutarque, *Dion*, 58,4-5.
[202] Diodore, XVI,45,9.
[203] Plutarque, *Dion*, 58,5.
[204] Plutarque, *Dion*, 58,6.

et prend donc un sens tout à fait symbolique. Mais elle révèle toutefois plusieurs aspects du malaise profond qui naît entre les mercenaires et leur chef. Deux raisons expliquent ainsi l'échec de Callippos. D'une part, comme le note l'historien grec, il fut vraisemblablement confronté à des problèmes de paiement des soldes. D'autre part, son renversement à Syracuse équivalait à une perte de légitimité politique. Athénien de surcroît, il lui était difficile de susciter la reconnaissance d'autres cités siciliennes. Callippos ne représentait donc plus aux yeux des mercenaires un chef capable de défendre leurs intérêts.

Ainsi, à partir de l'assassinat de Dion, un phénomène nouveau apparaît : les mercenaires s'engagent désormais selon leurs intérêts et non par obéissance aveugle à leur chef. Cette émancipation bouleverse donc leurs relations avec l'encadrement militaire. Il est significatif de constater que c'est un Syracusain, Leptine[205], qui, en obtenant leur adhésion, ourdit le complot contre Callippos. De par son origine, il lui était plus facile de s'imposer aux yeux des autres cités de l'île. En outre, leur adhésion dut s'établir sur des promesses de conquête et de butin, puisque ce même Leptine devint par la suite tyran d'Apollonia[206] et d'Engyon[207]. Dès lors, on pourrait se demander si les tyrannies, qui se mettent en place dans plusieurs cités de l'île au cours des mois suivants, ne sont pas la véritable manifestation du pouvoir politique acquis par les mercenaires[208]. Quant à la violence des procédés mis en œuvre pour se débarrasser des « mauvais » chefs, elle renvoie aux méthodes radicales que Dion lui-même avait utilisées. On ne peut donc en imputer l'unique responsabilité au caractère mercenaire de ces hommes, mais plutôt à un climat propice au meurtre politique comme moyen « légal » de prendre le pouvoir.

Le retour d'Hipparinos[209] à Syracuse fut aussi l'œuvre de mercenaires. Polyen[210] raconte qu'il réussit à s'emparer de la cité grâce aux étrangers qu'il avait rassemblés

[205] A. Lenschau, « Leptines 3 », *R.E.*, 12-2, 1925, col. 2073.
[206] Plutarque, *Timoléon*, 24,2.
[207] Diodore, XVI,72,3.
[208] Y. Garlan, 1989, p. 163.
[209] W. Kroll, « Hipparinos 2 », 8-2, 1913, col. 1684-1685.
[210] Polyen, V,4. Voir la version légèrement différente de Diodore, XVI,36,5.

(τοὺς ξένους εἰσαγαγὼν). Il est fort probable qu'il recruta ces hommes à Léontinoi où il était réfugié. Rares sont malheureusement les données littéraires qui nous permettraient de définir la nature du pouvoir qu'il exerça pendant deux années. A l'instar de ses prédécesseurs, la tradition a conservé de ce personnage une mauvaise image : son ivrognerie coutumière l'aurait précipité dans une mort peu glorieuse[211]. De même, son frère Nysaios[212], qui lui succéda et régna pendant quatre ans, nous reste inconnu. Néanmoins, leur pouvoir d'essence autocratique devait s'appuyer sur des forces mercenaires[213].

Au cours de ces années, une cité fut investie d'un rôle capital : Léontinoi. Lieu de refuge des anciens partisans de Dion, la cité appuya sans doute l'entreprise d'Hipparinos. Par ailleurs, elle recouvrait peu à peu son ancienne indépendance, mais elle devait aussi renforcer la cohésion de sa population formée en grande partie de Sicules, de descendants des anciens mercenaires de Denys l'Ancien, de nouveaux mercenaires arrivés avec Dion et de Léontins qui, malgré les malheurs de leur cité, ne l'avaient pas quittée. Pour s'affranchir de la tutelle syracusaine, il lui fallait aussi recourir au service d'un chef de guerre capable de garantir sa défense militaire. Selon Plutarque, Hicétas, l'ancien ami de Dion, parvint à en devenir le maître (τὸν δυναστεύοντα τῶν Λεοντίνων)[214], mais sans qu'il soit pour autant permis de le considérer comme un tyran[215]. En fait, on peut supposer qu'Hicétas jouissait du statut de chef des nombreux mercenaires qui étaient restés dans la cité, même après le départ d'Hipparinos. Pour renforcer cette hypothèse, il suffit de noter qu'au moment du retour de Denys le Jeune à Syracuse, les aristocrates firent appel à lui parce qu'il « disposait d'une armée capable de combattre le tyran »[216]. Ainsi sa fonction de chef militaire ne fait aucun doute, et il est probable que cette fonction lui fut accordée par Léontinoi selon des modalités assez proches du mercenariat.

---

[211] Théopompe FGrH 115 F186 chez Athénée, X,47,436a ; Elien, *H.V.*, 2,41.
[212] W. Kroll, « Nysaios 2 », 17-2, 1937, col. 1661.
[213] H.D. Westlake, 1983, p. 167.
[214] Plutarque, *Timoléon*, 1,6.
[215] Nous partageons les réserves émises par H. D. Westlake, 1983, p. 169-170.
[216] Plutarque, *Timoléon*, 1,6.

En dépit de leur origine syracusaine commune, les parcours personnels de Leptine et Hicétas sont assez significatifs de l'ampleur de la crise qui atteint Syracuse. En effet, l'un et l'autre ont cherché à faire carrière hors de leur cité d'origine. Bien que leurs motivations soient divergentes, ils n'en sont pas moins des victimes exemplaires d'une lente détérioration politique et civique qui menace même la conception de la citoyenneté. Car à ce stade la cité n'est-elle pas finalement productrice de mercenaires ou du moins ne laisse-t-elle pas échapper des hommes déterminés à assouvir des ambitions personnelles ? Comme à l'époque de l'accession de Denys l'Ancien au pouvoir, des raisons politiques sont donc à l'origine de la croissance du mercenariat. En rejetant une partie de ses membres, la cité s'exposait elle-même au renforcement du nombre des mercenaires sur l'île. Elle n'avait plus dès lors une vocation intégrative, mais elle ouvrait à l'inverse la voie à la violence et à la guerre.

§ 2 - L'effondrement de l'empire dionysien

Jusqu'à l'assassinat de Dion, l'empire dionysien s'était maintenu bon gré mal gré à travers deux entités : d'une part, l'empire syracusain qui était soumis aux luttes intestines de sa capitale ; d'autre part, l'empire italiote où Denys avait trouvé refuge.

L'empire syracusain a rapidement été disloqué par les crises successives qui frappèrent Syracuse. Déjà le débarquement de Pharax sur le territoire agrigentin amorçait le déclin du contrôle syracusain sur les confins de l'empire. De même, les campagnes de Callippos sur Catane et Messine ressemblent à des opérations de police sur une région essentielle de l'empire. C'est également dans ce contexte que furent frappés divers monnayages mercenaires émanant des communautés que Denys l'Ancien avait installées dans plusieurs zones stratégiques de l'empire. Nous avons préalablement présenté la plupart de ces monnayages[217] dont les datations restent difficiles à établir. Néanmoins, qu'ils proviennent de la Sicile centre-nord ou de la région de l'Etna, ces différents monnayages comportent des aspects bien caractéristiques.

[217] Voir chapitre II, section III,2.

Ils révèlent d'abord que ces communautés étaient suffisamment importantes et bien implantées au cœur de l'empire pour pouvoir élaborer leur propre monnayage. Cela renforce évidemment l'hypothèse de l'ancienneté et du renouvellement permanent de ces installations. Par ailleurs, ces frappes sont la manifestation la plus perceptible de l'émancipation de groupes de mercenaires. Or ce processus ne pouvait aboutir qu'avec la disparition du contrôle syracusain dans ces zones. Abandonnés à leur propre sort, ces mercenaires réussirent vraisemblablement à s'adapter et à affirmer leur indépendance. En outre, les références à leur origine italique, telles qu'elles apparaissent dans les légendes ou les types monétaires, sont sans doute le moyen de revendiquer une affirmation politique et ethnique par rapport à un contexte sicilien où un sentiment de xénophobie commençait peut-être à se développer. Car leur émancipation ajoutait une menace supplémentaire que Platon interprète comme une lente « barbarisation » de l'île : « ce sera la mort de la langue grecque pour toute la Sicile tombée sous quelque pouvoir et domination de Phéniciens ou d'Osques »[218].

Ainsi, la présence de mercenaires, grecs ou barbares, se révélait dangereuse non seulement pour Syracuse mais aussi pour l'ensemble de la Sicile, car il s'agissait désormais d'une nouvelle entité avec laquelle il fallait compter.

Cette dislocation de l'empire syracusain fut en outre favorisée par l'effondrement du pouvoir que Denys exerçait dans la péninsule italique. Dès le début de son règne, il s'était montré attentif aux intérêts de l'empire italiote. Après avoir fait la paix avec les Lucaniens, il fit reconstruire Rhégion[219] que son père avait détruite, puis Caulonia[220]. Il avait également fondé deux colonies en Adriatique. Mais plusieurs facteurs vinrent affaiblir son pouvoir dans l'empire. Des circonstances extérieures compliquaient sa position dans la région. La mort d'Archytas avait fragilisé l'équilibre qui s'était instauré entre le monde des cités grecques et le monde indigène. De fait, Denys le Jeune dut faire face à l'émergence et à l'expansion d'une nouvelle entité

[218] Platon, VIII, 353e. Voir G. Tagliamonte, 1994, p. 144.
[219] Strabon, VI,1,6,258. Voir R. Lucca, 1995, p. 163-169.
[220] Plutarque, Dion, 26,7. Sur la politique italiote de Denys le Jeune de 367, M. Lombardo, 1987a, p. 68-75 ; G. De Sensi Sestito, 1995, p. 45-55.

ethnique, les Bruttiens[221]. Selon Justin, il serait intervenu directement pour mettre fin à leurs opérations de brigandage sur des cités alliées. A ce propos, l'auteur fournit une information bien singulière sur cette intervention : Denys aurait envoyé pour les contenir « six cents Africains »[222]. Cette référence à des soldats africains reste suspecte en dépit des relations pacifiques qu'il pouvait entretenir avec les Carthaginois. Cependant, cela n'écarte pas l'idée qu'il ait employé dans ces campagnes des mercenaires qu'il avait ramenés en partie de Sicile.

D'après le récit de Strabon[223], les Bruttiens auraient aussi profité des luttes entre Dion et Denys le Jeune pour se rebeller contre les Lucaniens. Si la mise en valeur de coïncidences[224] est un procédé traditionnel de l'historiographie ancienne, il n'en reste pas moins vrai que certains liens ont pu exister entre les Bruttiens et le pouvoir dionysien. Diodore[225] et Justin[226] insistent sur la rapide supériorité militaire acquise par ces rebelles, supériorité qui s'affirme même face aux Lucaniens. Il est possible que certains d'entre eux aient participé comme mercenaires aux campagnes de Denys le Jeune et que leur expérience ait eu une incidence importante dans leur formation au combat[227]. Dans tous les cas, la présence syracusaine joua certainement un rôle plus ou moins direct dans l'évolution politique et militaire du monde indigène.

La fuite de Denys le Jeune de Syracuse devait aussi affaiblir son autorité dans l'empire. D'abord réfugié à Rhégion, il en fut chassé par Leptine et Callippos vers 352/351[228] et se replia à Locres, la patrie de sa mère, dont les liens avec la tyrannie dionysienne étaient anciens. D'après les textes[229], il exerça un pouvoir violemment anti-aristocratique qui ne tarda pas à mécontenter l'ensemble des Locriens. Parmi divers

---

[221] G. Pugliese Carratelli, 1987, p. 281-294 ; G. De Sensi Sestito, 1995, p. 33-71, en particulier p. 63. Cette dernière situe cette expansion sur un arc de temps de 12 ans (356-344).
[222] Justin, XXIII,1,11-12.
[223] Strabon, VI,1,4,255.
[224] Selon G. De Sensi Sestito (1995, p. 58), le retour de Dion aurait précipité les événements et la coïncidence ne serait donc pas fortuite.
[225] Diodore, XVI,15.
[226] Justin, XXIII,1,10-14.
[227] M. Lombardo, 1987a, p. 74 et 1987b, p. 250-251 : l'auteur insiste sur l'introduction et l'influence des nouvelles méthodes de combat depuis l'époque de Denys l'Ancien dans le monde magno-grec. En dernier lieu, P. Meloni, 1951, p. 154-155 et G. Tagliamonte, 1994, p. 142.
[228] Diodore XVI,45,9. M. Lombardo, 1987a, p. 73-74.
[229] Strabon, VI,1,7,259 ; Justin, XXI,2,9 et 3,1-10 ; Elien, IX,8 et XII,47 et Athénée XII,541 c-d. Voir P. Meloni, 1951, p. 149-168 ; D. Musti, 1977, p. 23-146, en particulier p. 103-104 ; M. Lombardo, 1987a, p. 73 ; G. De Sensi Sestito, 1995, p. 55-65.

forfaits qu'il accomplit dans la cité, Justin rapporte qu'il profita d'une fête religieuse pour s'emparer grâce à ses soldats des bijoux des jeunes femmes locriennes. Cette anecdote n'est pas sans rappeler les agissements de son père[230].

Il est difficile de savoir si la révolte des Locriens l'obligea à quitter la cité[231] ou si ce fut après son départ que l'insurrection éclata[232]. En tout cas, elle coûta la vie à sa famille et à sa garnison et mit un terme définitif à l'empire italiote des Denys.

Dix années d'exil n'avaient pas suffi pour dissuader Denys le Jeune de tout retour à Syracuse. Accompagné de son fils et de mercenaires, il réussit à reprendre la cité de son père et à en chasser Nysaios[233]. A nouveau maître des lieux, il lui fallut rapidement s'assurer de l'adhésion d'une partie de la population. Or « les notables et les aristocrates » lui restaient profondément hostiles et ils ne tardèrent pas à solliciter une aide extérieure. Ils firent donc appel à Hicétas qui séjournait avec son armée à Léontinoi. Avant d'entreprendre toute campagne contre Denys le Jeune, Hicétas et les Syracusains lancèrent un appel à Corinthe pour l'engager à combattre le pouvoir tyrannique[234]. Corinthe allait honorer cette requête en dépêchant Timoléon.

Ainsi en cette année 346, le contexte politique syracusain reproduit un scénario désormais connu : les Syracusains, qui sont à nouveau soumis à l'autorité de Denys le Jeune, cherchent des secours extérieurs en Sicile et en Grèce. Mais le rapport des forces a radicalement changé, car le tyran ne peut plus désormais s'appuyer sur l'empire.

[230] Voir chapitre II, section II,2.
[231] C'est la version de Justin, XXI,3,9.
[232] Strabon, VI,1,7,259.
[233] Plutarque *Timoléon*, 1,4 ; Justin, XXI,3,10 ; Cornélius Népos, *Timoléon*, 2,1.
[234] Diodore (XVI,65,1) et Cornélius Népos (*Timoléon*, 2,1) offrent la version la plus vraisemblable de cet appel, alors que Plutarque (*Timoléon* 2,1-3) établit un lien avec une imminente expédition des Carthaginois. Or cette expédition ne sera lancée que l'année suivante.

CONCLUSION PARTIE I

A la veille de la « mission » de Timoléon, la question du mercenariat s'impose avec force sur l'île. Soutiens de différentes tyrannies ou îlots de communautés qui survivaient dans l'ancien empire dionysien, les mercenaires représentent une nouvelle force que les cités ne peuvent plus ignorer. Cette époque marque donc l'apogée du pouvoir des mercenaires en Sicile, pouvoir dont les manifestations sont disparates mais incontestables. Deux facteurs ont largement contribué à cette croissance du pouvoir des mercenaires.

L'effondrement du régime dionysien a provoqué une totale déstabilisation des structures de l'empire, et par voie de conséquence la déliquescence du dispositif militaire que Denys avait réussi à imposer. Ce processus eut probablement un double effet. Il permit d'abord à certaines cités, comme Léontinoi, de s'émanciper du contrôle syracusain. Son cas est exemplaire en ce sens qu'elle fut longtemps un endroit privilégié d'installations de mercenaires. Cette nouvelle indépendance passait par la cohésion des diverses composantes de sa population, et si elle réussit pendant un temps à retrouver son rang, elle conserva toutefois cette image de cité accueillante aux mercenaires.

Par ailleurs, les communautés mercenaires d'origine italique qui étaient dispersées dans l'empire parvinrent probablement à affirmer leur propre autonomie à l'intérieur d'un monde insulaire qui leur était hostile. Enfin, au moment où Timoléon entamera sa pacification de l'île, il se trouvera en butte aux prétentions de plusieurs tyrans qui, pour la plupart, étaient d'anciens mercenaires grecs ou barbares[235]. Ainsi, les mercenaires forment une nouvelle réalité dans le paysage politique de l'île.

Les luttes politiques de Syracuse constituèrent également un terrain idéal pour renforcer le rôle des mercenaires dans la mesure où ils servirent à plusieurs reprises d'instrument efficace dans la conquête du pouvoir. Ce constat rejoint également les observations de Ludmila Marinovic[236] concernant l'œuvre d'Enée le Tacticien, la

[235] Voir partie II, chapitre IV,4.
[236] L. Marinovic, 1988, p. 197-236, en particulier p. 230-231 mais aussi R. Lonis, 1996, p. 241-257.

Poliorcétique, qui fut rédigée vers 350. Dans ce manuel pratique, Enée met en garde toute cité qui utiliserait des mercenaires. Il fournit de précieux conseils aussi bien sur leur entretien[237] que sur la place à leur accorder dans la défense de la cité[238]. Il insiste aussi sur leur nombre qui, s'il est supérieur à celui des citoyens, peut devenir préjudiciable à la cité, car « il n'est pas sans danger en effet de se laisser dominer par les troupes étrangères et de tomber au pouvoir de mercenaires »[239].

En outre, Enée établit clairement un lien entre la tyrannie et les mercenaires. Dans certains cas, ceux-ci participent à la prise du pouvoir par une faction de la cité[240] ; dans d'autres, ils forment le groupe dominant puisque leur chef est devenu tyran[241], car, sans un régime tyrannique, les mercenaires ne peuvent pas constituer une force indépendante des autres catégories sociales de la cité. Les remarques d'Enée montrent bien à quel point les rapports entre mercenaires et cité sont complexes et nécessitent un étroit contrôle.

L'exemple syracusain illustre évidemment l'instauration du régime tyrannique tel qu'Enée peut le décrire. Denys l'Ancien avait introduit cette force dans la cité pour affermir son pouvoir et lui avait fourni des garanties exceptionnelles de subsistance. Or ce rapport privilégié a peu à peu été remis en cause. L'impéritie des chefs syracusains compliquait en grande partie les relations avec les mercenaires, mais elle n'est pas la seule raison.

En effet, la disparition violente de Dion marque une rupture, car, cette masse de mercenaires, qui était restée jusque là silencieuse et fidèle à son chef, voulut désormais défendre ses propres intérêts. De même, le meurtre de Callippos et le destin de son meurtrier Leptine montrent que les mercenaires se sont désormais impliqués dans le choix de leur représentant, voire dans l'instauration d'un régime comme la tyrannie. A travers cette évolution, les historiens modernes[242] perçoivent l'apparition d'une nouvelle

[237] Enée, XIII.
[238] Enée, XIII,1 et XXIV 1 et 3. Dans ce dernier chapitre, il aborde le problème des mots de passe et de leur compréhension par des soldats étrangers.
[239] Enée, XII,2,4.
[240] Enée, XXIII,7-11 ; XXIV, 4-10.
[241] Enée, XII,5.
[242] J. Christien, 1975, p. 72.

mentalité chez les mercenaires qui, en privilégiant leurs intérêts, sont devenus indifférents aux affaires politiques. L'argument est convaincant au regard des données littéraires, mais il reste insuffisant. En effet, derrière ce choix se dissimule peut-être une raison plus profonde. Ces mercenaires n'ont-ils pas cherché avant tout à défendre un statut qui les protégeait des troubles de la cité ?

Reprenons l'exemple des mercenaires grecs de Dion. Bien que Plutarque désigne les Zacynthiens comme les principaux protagonistes du meurtre de Dion, il paraît assez évident que la conjuration mise en place par Callippos était connue et acceptée par un certain nombre de mercenaires. Nous avons précédemment insisté sur l'échec de la politique militaire menée par Dion, politique qui n'ouvrait aucune perspective d'enrichissement pour ses hommes. Une autre explication pourrait ici être proposée. L'assassinat d'Héraclide avait renforcé l'autorité de Dion sur la cité et lui garantissait une certaine paix intérieure. Il est fort possible que les mercenaires se soient alors crus en danger dans la mesure où leur fonction n'était plus justifiée. De même, lorsque Callippos fut renversé et perdit du coup toute légitimité politique, les mercenaires préférèrent appuyer Leptine qui leur paraissait plus apte à trouver une solution à leur situation périlleuse. On pourrait aussi ajouter à ces arguments la portée limitée des concessions de citoyenneté faites auprès des mercenaires par Syracuse.

Ces mercenaires ne désiraient donc pas être intégrés au corps civique, mais ils essayaient plutôt de défendre un régime, la tyrannie, qui garantissait leur propre statut. Dans ces conditions, on peut s'interroger sur la nature du statut de mercenaire et sur son rapport avec celui de citoyen. Il est bien évident qu'un mercenaire était moins exposé aux décisions de bannissement qui frappaient certains groupes de citoyens. Ainsi les mercenaires vaincus par Callippos et rejetés de Syracuse se réfugièrent-ils collectivement et sous l'autorité de leur chef à Léontinoi. En revanche, des citoyens comme Leptine, et dans une moindre mesure Hicétas, qui avaient à un moment de leur carrière pris un parti contraire aux intérêts de la cité, devenaient des condottieri qui purent trouver fortune en s'imposant comme tyrans dans d'autres cités. Comme le remarque justement Moses Finley, « la différence entre un condottiere et un tyran résidait dans le fait que le second avait réussi à prendre et à garder le pouvoir réel dans

une cité ou une région »[243]. Ces exemples sont les mieux connus, mais que dire du nombre de Syracusains anonymes qui ont aussi été les victimes de leur propre cité ?

Les frontières entre chef de mercenaires et tyran, ou citoyen et mercenaire, ne sont donc plus infranchissables, car le seul objectif de ces hommes est de conserver leur impunité. C'est peut-être ce caractère d'impunité que les mercenaires voulaient préserver en refusant de s'engager pour une cité mais en soutenant au contraire un pouvoir comme la tyrannie. Ce sentiment était sans doute déjà présent à l'arrivée des troupes de Dion, car, grâce au régime dionysien, les mercenaires avaient acquis un pouvoir qui les plaçait peu à peu au-dessus des citoyens. Or les luttes entre Denys le Jeune et Dion eurent pour incidence de remettre progressivement en cause cette supériorité de fait. Dès lors, il leur fallait à tout prix assurer le maintien de ce statut bien particulier.

Cette lecture plus politique des événements explique aussi pourquoi tyrannie et mercenariat sont intimement liés dans l'histoire de Syracuse au milieu du IV^{ème} siècle[244]. Dans ce contexte de luttes internes, les mercenaires pouvaient difficilement revendiquer leur place, car leurs intérêts n'étaient pas en phase avec la volonté des citoyens. En revanche, il était déterminant pour leur avenir de maintenir un pouvoir tyrannique établi à Syracuse ou dans d'autres cités de l'île. Cette hypothèse permet de comprendre l'origine et la multiplication des tyrannies qui éclosent dans cette décennie.

Mais si l'affirmation du pouvoir mercenaire en Sicile est incontestable en ce milieu du IV^{ème} siècle, elle contient aussi les germes de son propre déclin. Les choix en faveur de tel ou tel chef divisèrent peu à peu la masse des mercenaires en petits groupes de combattants qui étaient forcément plus vulnérables. Cette évolution marquait donc la fin des grandes armées mercenaires. Ce fut un atout pour Timoléon qui n'aura aucune peine à leur porter un coup fatal.

[243] M. I. Finley, 1986, p. 103.
[244] Y. Garlan, 1989, p. 163.

PARTIE II

GRANDEUR ET DÉCADENCE DU MERCENARIAT EN OCCIDENT : DES « STRATÈGES ÉTRANGERS » À LA CHUTE DE SYRACUSE

L'expédition de Timoléon en Sicile introduit une rupture importante dans l'histoire du mercenariat en Occident. D'une part, la réussite de cette entreprise met un frein au développement considérable de la tyrannie et du mercenariat sur l'île. D'autre part, elle s'inscrit dans un mouvement plus général, celui des « condottieri » grecs du IV^{ème} siècle dont certains vinrent soutenir Tarente.

Cette période inaugure aussi une nouvelle phase dans l'histoire du mercenariat occidental. A la fin du IV^{ème} siècle et sous l'influence de la destinée d'Alexandre le Grand, un nouveau rapport semble s'établir entre les stratèges et la guerre : celle-ci facilite désormais l'émancipation politique de généraux dont la force se fonde sur une grande expérience militaire mais aussi sur des troupes mercenaires. La figure emblématique de cette période est sans doute Agathocle dont la carrière dans les armes fut un moment déterminant de son destin politique.

Après le règne d'Agathocle, le mercenariat entre dans une phase progressive de déclin. En dépit de l'épisode des Mamertins, les mercenaires n'occupent plus une place prépondérante dans l'histoire politique des cités grecques de l'île. Certes, Hiéron de Syracuse continue à recruter des mercenaires pour renforcer les rangs de son armée, mais leur rôle se limite au domaine militaire. Il faut attendre la seconde guerre punique pour voir à nouveau les mercenaires au premier plan de l'histoire de Syracuse, puisqu'ils furent les fossoyeurs de son indépendance.

CHAPITRE IV

LES MERCENAIRES ET LA POLITIQUE DE RESTAURATION DE TIMOLÉON EN SICILE (344-336)

A l'arrivée de Timoléon vers 344, la Sicile était, aux dires de Plutarque, en partie ruinée par les guerres et les cités qui avaient survécu étaient à la merci des mercenaires[1]. Ce sombre tableau prend d'autant plus de force qu'en l'espace de huit années Timoléon allait réussir à ramener la paix et la prospérité sur l'île[2].

A sa mort, les Syracusains lui accordèrent des funérailles somptueuses en reconnaissance de son action[3] et un décret du peuple institua même des jeux annuels pour honorer sa mémoire, parce qu'il avait « dompté les Barbares, relevé les plus grandes villes grecques et rendu libres les Siciliens »[4]. Libérateur du joug tyrannique à Syracuse et libérateur du danger punique, tels sont les motifs traditionnels de la légende de Timoléon.

Diodore[5] et Plutarque[6], dont les récits constituent la base principale de notre étude[7], sont en effet sans réserve pour louer la grandeur de sa carrière en Sicile et la valeur morale du personnage. Tous deux ont sans nul doute subi l'influence de Timée[8], admirateur inconditionnel de l'ancien allié de son père Andromaque[9]. Cette admiration sans bornes est dénoncée par Polybe[10] qui reproche à son prédécesseur d'avoir élevé ce personnage au niveau des plus fameux héros de l'histoire, tel Alexandre. De fait,

[1] Plutarque, *Timoléon*, 1,3.
[2] Sur Timoléon : voir les biographies de M. Sordi (1961) et de R.J.A. Talbert (1974).
[3] Plutarque 39,1-6. Sur Timoléon, nouvel *oikistès* de Syracuse, voir Cl. Mossé, 1999, p. 256.
[4] Diodore XVI,90,1.
[5] N.G.L. Hammond, 1938, p. 137-151.
[6] H.D. Westlake, 1938, p. 65-74.
[7] On peut aussi ajouter la vie rédigée par Cornélius Népos, mais dont le récit apporte peu d'éléments différents de celui de Plutarque.
[8] L. Pearson, 1987, p. 209-225.
[9] Voir *infra*.
[10] Polybe XII,23 : à citer Voir Cl. Mossé, 1999, p. 254-255.

l'histoire de Timoléon prend une dimension glorificatrice, voire apologétique, dans l'œuvre de Timée, et c'est sous cette forme qu'elle s'est transmise jusqu'à une époque tardive de l'Antiquité[11].

Si le relais de l'œuvre timéenne fut déterminant, il ne fut pas le seul élément qui contribua à forger cette légende. La propagande du chef corinthien[12] servit aussi à donner un relief considérable à ses actes en Sicile. Elle est omniprésente dans les récits littéraires et préfigure ce nouveau rapport entre homme politique et histoire qui apparaîtra vraiment à l'époque hellénistique. Dans cette perspective, la comparaison entre Timoléon et Alexandre ne serait pas fortuite, même si nous n'identifions pas d'historiens siciliens ou grecs attachés au service du Corinthien.

En outre, cette unanimité autour de Timoléon se retrouve dans les études historiques modernes selon lesquelles sa politique permit la « renaissance » de la Sicile. Sur le plan archéologique, nombreuses sont les restaurations ou les constructions qui sont associées à son époque[13]. Toutefois, elles sont le plus souvent la conséquence à moyen terme du retour de la paix. La légende fabriquée autour de Timoléon a donc inspiré une sorte de fascination chez bon nombre d'historiens.

Pourtant, des zones d'ombre subsistent sur la vie de Timoléon avant son départ pour la Sicile. Né de « parents en vue »[14] à Corinthe, il s'était distingué durant sa jeunesse par ses talents à la guerre et avait même sauvé la vie de son frère Timophanès[15]. Mais lorsque son frère prit le pouvoir dans la cité vers 366 et y installa une tyrannie, Timoléon choisit de l'éliminer[16]. Ce fratricide l'écarta des affaires politiques pendant vingt années sur lesquelles nous ne savons rien[17]. Ce fut un citoyen

[11] M.J. Fontana, 1958, p. 3-23, en particulier p. 20-23.
[12] Sur le thème de la Fortune tel que Timoléon l'exploita : H.D. Westlake, 1951, p. 3-5. Sur le problème général de la propagande timoléenne une étude reste à faire.
[13] P. Orlandini, 1958, p. 24-30. Le numéro de *Kokalos* de 1958 d'où provient cet article est consacré à ce renouveau à travers les fouilles de plusieurs cités. Il faut également mentionner les réserves de Cl. Mossé (1999, p. 249-256) sur ce sujet : l'œuvre colonisatrice de Timoléon s'est vraisemblablement limitée à Syracuse.
[14] Plutarque 3,4.
[15] Diodore XVI,65,2 ; Plutarque 4,3.
[16] Deux versions existent sur ce meurtre : selon Diodore (XVI,65,4) il l'aurait tué lui-même ; chez Plutarque (4,8) et Cornélius Népos (1,3-4) il fut l'instigateur mais pas l'assassin. Sur ce point voir J. Mandel, 1978-79, p. 151-159 ; M.R. Melita Pappalardo, 1992, p. 105-121.
[17] Plutarque 3,2.

de Corinthe qui proposa son nom pour l'expédition de Sicile[18]. Dès le départ, Timoléon apparaît donc comme un farouche adversaire de la tyrannie n'hésitant pas à sacrifier la vie de son propre frère. M. Sordi[19] donne une interprétation politique de ces événements : Timoléon se serait opposé à l'oligarchie corinthienne et sa désignation pour la Sicile aurait été un subterfuge pour l'éloigner de la cité.

Il reste enfin un fait singulier dans le destin de Timoléon : c'est un homme âgé qui partit pour la Sicile, et qui, malgré le poids des années, se révéla un politicien accompli et un grand chef d'armée[20].

Nous limiterons notre analyse à quatre périodes essentielles de sa carrière en Sicile : l'expédition à proprement parler, la prise de Syracuse, la guerre contre les Carthaginois et la lutte contre les tyrans siciliens. On peut en effet observer à travers ces quatre épisodes les relations que le chef corinthien entretint non seulement avec les mercenaires de l'île, mais aussi avec ses propres mercenaires. Durant les années de sa « stratégie » sicilienne, les mercenaires furent la cheville ouvrière de l'œuvre politique de Timoléon mais aussi, selon leur comportement, un danger potentiel pour la réussite de son projet.

SECTION I - L'EXPÉDITION DE TIMOLÉON

Si Corinthe était restée pendant des décennies assez neutre par rapport aux luttes politiques syracusaines, son intervention, qui se concrétisa par l'envoi de Timoléon, doit être considérée à sa juste valeur. Il ne s'agissait pas pour cette cité de tirer bénéfice d'une quelconque entreprise sur une lointaine colonie, ni de regagner le prestige perdu en Grèce[21] : sa décision répondait à des obligations conventionnelles – le soutien d'une

[18] Plutarque 7,1.
[19] M. Sordi, 1961, p. 10-12. En outre, elle souligne le fait que les chefs corinthiens Dinarque et Démarète qui furent envoyés en renfort vers 343/2 étaient des partisans de Philippe II de Macédoine (Démosthène, *Sur la Couronne*, XVIII,295). Ces hypothèses sont mises en doute par J.B. Salmon, 1984, p. 391 n.23.
[20] M. Sordi, 1961, p. 3-4.
[21] R.J.A. Talbert, 1974, p. 54-55, J.B. Salmon, 1984, p. 390.

métropole à sa colonie – et ne visait donc pas à s'immiscer dans des affaires qui lui restaient somme toute étrangères.

Les moyens limités qu'elle mit à la disposition de son alliée, le choix de Timoléon, sont autant de facteurs qui confirment la prudence de Corinthe. Certains historiens modernes[22] ont même suggéré que la cité avait alors accordé son aide parce qu'elle n'avait aucune raison de la refuser. Dès le départ, l'expédition de Timoléon bénéficiait donc d'un soutien plus politique que militaire de la part de la cité grecque.

§ 1 - L'armée de Timoléon

Si les informations fournies par Diodore et Plutarque sur la taille et la composition des forces de Timoléon sont peu précises, elles montrent toutefois le caractère limité de la participation de Corinthe aux préparatifs. En effet, la cité grecque fournit seulement sept navires[23], alors que Timoléon se charge apparemment du recrutement en mercenaires. D'après Diodore[24], il prit à sa solde sept cents mercenaires, nombre assez restreint pour une telle expédition. Dans son récit, Plutarque fait référence tardivement à ces mercenaires qui avaient participé avec les Phocidiens au sac de Delphes. Il donne toutefois quelques détails intéressants sur les circonstances de leur recrutement : « Comme tout le monde les avait en horreur et s'en gardait comme de gens maudits, ils erraient dans le Péloponnèse, où Timoléon les avait pris à sa solde, faute d'autres soldats. »[25]

Ce recrutement par défaut s'explique mal dans le contexte grec des années 347/6. En effet, après la paix de Philocrate, la disponibilité en mercenaires s'était accrue en Grèce[26]. Cette contradiction peut en fait s'expliquer de plusieurs manières. Peu auparavant, le général phocidien Phalaicos[27], qui lui aussi avait pris part au sac de Delphes, avait essayé de monter une expédition pour l'Italie ou la Sicile « dans l'espoir

[22] J.B. Salmon, 1984, p. 390.
[23] Selon J.B. Salmon, la perte des vaisseaux et même de Timoléon auraient peu d'incidence sur la cité. D'après Anaximène (*Rhét. à Alexandre*,VIII,3) la victoire contre les Carthaginois fut obtenue avec neuf navires envoyés par les Corinthiens.
[24] Diodore XVI,66,2.
[25] Plutarque, *Timoléon*, 30,8. Sur les sources de Diodore et Plutarque sur l'histoire des mercenaires sacrilèges, voir T. Alfieri Tonini, 1987, 15-27.
[26] Isocrate, *Philippe*, V,96.
[27] L. Marinovic, 1988, p. 97.

d'y conquérir quelque ville ou de s'engager au service de quelque Etat »[28]. Mais, une fois embarqués, ses mercenaires s'étaient soulevés, car des soupçons étaient nés autour de la mission supposée de leur chef[29]. De retour dans le Péloponnèse, il est probable que certains d'entre eux aient tenté à nouveau l'aventure avec Timoléon[30]. Dans tous les cas, les promesses de butin ne semblaient pas suffisantes pour donner confiance aux mercenaires[31].

Une autre hypothèse se fonde aussi sur la concurrence qui existait alors parmi les recruteurs. En ces mêmes années, Archidamos le roi de Sparte décida de secourir Tarente qui était menacée par les Lucaniens. Cette expédition[32] fut différée de quelques mois en raison d'opérations militaires en Crète, mais elle avait probablement attiré de nombreux mercenaires[33].

En fait, comme le signale Plutarque, il est possible que ces mercenaires marqués par le sacrilège du sac de Delphes aient eu quelques difficultés à trouver un employeur. De plus, Timoléon disposait de moyens très limités et son inexpérience et son manque de renommée durent également décourager les meilleurs d'entre eux. Son seul atout restait donc le soutien de Corinthe qui, malgré son aide minimale, donnait du crédit à une telle expédition.

A ces forces, il faut ajouter les trois navires fournis par Leucas et Corcyre[34]. Ces cités ont également fourni des officiers comme le laisse supposer la référence à Euthymos de Leucade qui commandait des mercenaires à Hières[35].

---

[28] Diodore XVI,61,4.
[29] Selon P. Wuilleumier (1939, p. 78) cette volte-face serait imputable à l'expédition de Timoléon.
[30] H.D. Westlake, 1940, p. 44-6 ; L. Marinovic, 1988, p. 98 ; G. Urso, 1997, p. 69 : l'auteur émet l'hypothèse tout à fait vraisemblable que ces mercenaires constituaient au départ un groupe unique qui se partagea ensuite entre Phalaicos et Timoléon.
[31] *Contra* R.J.A. Talbert, 1974, p. 56.
[32] Pour son arrivée en Italie des dates différentes ont été proposées : C.A. Giannelli, 1969, p. 3 (344) ; P. Wuilleumier, 1939, p. 79-81 (343 ou 344) ; M. Zorat, 1995, p. 174 (343) ; M. Lombardo, 1987, p. 78 (342).
[33] Diodore, XVI,62 et 63.
[34] Plutarque, 8,4. D. Musti (1962, p. 457-463) ajoute Apollonia d'Illyrie et Ambracie d'après l'inscription découverte à Corinthe et commémorant la victoire du Crimisos : voir *infra*.
[35] Plutarque, 30,6.

Un autre problème est soulevé par le statut de Timoléon et par l'objectif de sa mission. Pour répondre à la première question, il faut revenir aux textes : Diodore[36] et Plutarque[37] le désignent comme *stratègos*. Il était certainement investi du commandement des troupes, mais sans que cette fonction lui permette de bénéficier d'une reconnaissance officielle à l'intérieur de la cité. Cette situation est assez comparable à celle des chefs spartiates qui furent dépêchés en Sicile dans la première moitié du IV^{ème} siècle. Corinthe mettait seulement à la disposition de son ancienne colonie un chef militaire. Comme le démontre R.J.A. Talbert[38], les liens entre Corinthe et Timoléon étaient aussi informels, ce qui lui permettait de conserver une totale liberté de décision et d'action. En ce sens, Timoléon fait plutôt partie des *condottieri*[39], car il saura utiliser cette situation pour son propre compte. Cela permet également de comprendre pourquoi Timoléon choisit de mener sa mission bien au-delà des espérances alliées.

Quant aux objectifs réels de l'expédition, ils restent encore très discutables. L'opinion des historiens modernes est très divisée sur ce point. Certains[40] défendent l'hypothèse qu'elle visait principalement Denys le Jeune et de manière plus générale les tyrans qui avaient pris le pouvoir dans de nombreuses cités de l'île. D'autres[41] estiment que, dès le départ, les adversaires auraient été les Carthaginois et les tyrans.

Bien que les indices soient ténus, il faut tout de même relever deux faits évidents. Le principal danger pour les Syracusains provenait du tyran qui avait réussi à reprendre la cité. L'appel à Corinthe, et non à Sparte qui s'était montrée fidèle au pouvoir tyrannique, s'inscrit dans cette volonté de se débarrasser du régime[42]. En outre, Corinthe était bien trop éloignée de la réalité politique sicilienne pour concevoir une

---

[36] Diodore XVI,65,2
[37] Plutarque 3,2 et 7,5.
[38] R.J.A. Talbert, 1974, p. 127. *Contra* W.K. Pritchett, 1974, II, p. 94-96.
[39] CL. Mossé, 1999, p. 251 : comme le souligne l'auteur, « Timoléon est parti de Corinthe à la tête de mercenaires, et par bien des aspects, même après la libération de Syracuse, il se présente comme un de ces condottieres qui pullulent dans le monde grec du IV^{ème} siècle.
[40] H.D. Westlake, 1969, p. 245-275 ; R.J.A. Talbert, 1974, p. 122 et 201-202 ; J.B. Salmon, 1984, p. 390 n. 12.
[41] H. Berve, 1967, I, p.276.
[42] Cet aspect est mis en avant dans les récits de Diodore (XVI,65,1) et Cornélius Népos (*Timoléon*, 2,1).

expédition offensive contre les Carthaginois. Si tel avait été son choix, elle aurait également mis en œuvre des moyens plus considérables.

La mission de Timoléon se limitait donc à combattre Denys le Jeune. L'action postérieure du chef corinthien a conduit à une guerre contre l'ennemi punique, mais elle ne relevait pas de la volonté de Corinthe. Il faut ainsi rester prudent quant à la reconstruction des faits historiques telle qu'elle est proposée par les auteurs anciens, car la propagande qui s'est constituée *a posteriori* autour de ce personnage obscurcit considérablement la réalité des faits.

§ 2 - L'arrivée en Italie (344)[43]

Durant les préparatifs de Corinthe, la situation syracusaine avait considérablement évolué. En effet, Hicétas[44], le maître de Léontinoi, avait réussi par un stratagème à défaire les forces de Denys le Jeune qui s'étaient repliées sur l'île d'Ortygie[45]. Diodore raconte que c'est seulement trois jours après la prise de Syracuse que Timoléon vint aborder à Rhégion et mouilla dans le voisinage de la ville[46].

Un nouvel acteur intervint également dans les affaires siciliennes : les Carthaginois avaient en effet décidé d'appuyer Hicétas dans sa lutte contre le tyran. Cette intervention punique est souvent mal interprétée par les historiens modernes. Rappelons tout d'abord que Carthage était restée neutre durant les luttes internes qui agitèrent Syracuse entre 356 et 346. Mais cette neutralité avait été souhaitée par Dion dès son débarquement sur l'île[47]. L'alliance avec Hicétas était donc un prolongement de l'entente que Dion avait préalablement instaurée. Par ailleurs, il est peu probable que les Carthaginois aient cherché à profiter de l'occasion pour s'emparer de la Sicile, car ils étaient confrontés à une révolte des Campaniens d'Entella qui menaçait leur épicratie. De part et d'autre, il fallait donc sauvegarder des relations pacifiques[48].

---

[43] P.J. Bicknell, 1974, p. 130-134.
[44] Lenschau, « Hicétas 2 », *R.E.*, 1913, 8-2, col. 1594-1596.
[45] Diodore, XVI,68,1-3 ; Plutarque, 9,3. Selon l'historien de Chéronée (7,3-7), avant même la prise de Syracuse, Hicétas envoya une lettre à Corinthe pour lui faire part de son alliance avec les Carthaginois et de l'inutilité de cette expédition.
[46] Diodore XVI,68,4.
[47] Voir chapitre III, section II,3.
[48] L.-M. Hans, 1983, p. 74-75.

Les initiatives puniques[49] auprès de Timoléon doivent également être interprétées dans cette perspective. Elles visaient à sauvegarder le *statu quo* politique qui s'était établi dans l'île, *statu quo* qui serait remis en cause par l'intervention d'une puissance étrangère.

Néanmoins, la présence punique dans le Détroit conduisit plusieurs cités à appuyer l'expédition de Timoléon. En effet, une cité comme Rhégion se rangea dans le camp du chef corinthien pour faire face à une double menace[50] : éviter d'une part le retour d'un pouvoir fort à Syracuse qui lui serait funeste, refuser d'autre part de tomber sous le contrôle des Carthaginois. Cette attitude est d'autant plus compréhensible que la cité occupait un point stratégique du Détroit et à ce titre était autrefois tombée dans l'orbite de l'empire dionysien. Tout cela explique pourquoi les Rhégiens aidèrent Timoléon à échapper à la surveillance des bateaux puniques et à passer en Sicile.

Fort de ce soutien, Timoléon n'en demeurait pas moins face à un dilemme : ou bien retourner en Grèce puisque le problème syracusain était en voie de règlement ; ou bien refuser tout compromis et passer sur l'île. En optant pour la seconde voie, Timoléon prenait le risque d'impliquer Corinthe dans un conflit qu'elle n'avait pas décidé. Mais la liberté d'action dont jouissait Timoléon l'autorisait à tenter l'aventure et à agir de sa propre initiative. A l'instar d'autres généraux de cette époque, le chef corinthien espérait sans doute en retirer un bénéfice considérable. Certes, les circonstances ne lui étaient pas favorables : des forces numériquement faibles, une mission qui n'était plus réellement légitime après la victoire d'Hicétas, des alliances incertaines sur l'île. Cependant, son passage en Italie révélait déjà les nouvelles dissensions qui naissaient dans la région. Il pouvait donc envisager de telles fractures parmi les cités siciliennes.

Cet épisode témoigne enfin de la nature réelle du personnage : il devient – mais ne l'était-il pas auparavant ? – un véritable condottiere, dont l'habileté politique et diplomatique allait se mesurer à l'imbroglio syracusain.

---

[49] Diodore XVI,66,5-7 ; Plutarque 9,5-10,5.
[50] M. Zorat, 1995, p. 171-181, en particulier p. 179.

SECTION II - DU DÉBARQUEMENT À TAUROMÉNION À LA PRISE DE SYRACUSE (344-342)

La première phase de l'aventure de Timoléon en Sicile se concentra principalement dans la lutte contre Denys le Jeune, mission pour laquelle Corinthe l'avait dépêché. Mais des obstacles s'étaient dressés contre son entreprise, le tyran Hicétas et les Carthaginois s'étant opposés à son arrivée. La démarche du chef corinthien fut en ces circonstances avisée et intelligente puisqu'il parvint à s'imposer non seulement comme un libérateur à Syracuse mais aussi comme un adversaire aux prétentions politiques d'Hicétas.

§ 1 - Le débarquement à Tauroménion

Selon Diodore et Plutarque[51], Timoléon bénéficia de l'appui d'Andromaque, maître de Tauroménion, pour débarquer sur l'île. Plutarque précise qu'Andromaque l'avait appelé « depuis longtemps » (ἔτι πάλαι) pour sauver l'île. Même si le terme grec reste vague, cet appel a vraisemblablement eu lieu au moment où Timoléon arrivait dans les eaux du Détroit.

Le personnage d'Andromaque est traité avec égard par les auteurs anciens qui saluent en lui le fondateur de la cité de Tauroménion, mais aussi le père de l'historien Timée. Concernant son rôle de fondateur, quelques nuances doivent être apportées. Rappelons que cette cité avait été habitée par des mercenaires à la solde de Denys l'Ancien[52]. Vers 358, elle connut une nouvelle « fondation » (*oikésis*) à l'initiative d'Andromaque et d'exilés naxiens[53]. Ce dernier s'était probablement emparé de la cité par la force et disposait d'une autorité qui, contrairement aux propos des auteurs anciens, s'apparentait à celle des tyrans de la région[54].

Son soutien fut néanmoins déterminant pour Timoléon dans la mesure où il lui garantissait la sécurité de ses hommes et des provisions. Il faut également noter que l'adhésion d'Andromaque est significative des divisions qui se dessinent peu à peu entre

[51] Diodore XVI,68,7-8 ; Plutarque, 10,6-8.
[52] Voir chapitre II, section II,3.
[53] Diodore XVI,7,1. E. Bennett, 1977, p. 83-87.
[54] R.J.A. Talbert, 1974, p. 115.

les cités siciliotes face à l'intrusion de Timoléon. Si Andromaque choisit le camp des Corinthiens, son geste est isolé par rapport à l'ensemble des Siciliens, car, à l'exception des Syracusains, les autres cités restaient hostiles à la venue d'un chef d'armée étranger[55].

Dans ces circonstances, Timoléon était obligé de passer à une action militaire rapide pour renforcer sa position sur l'île. L'occasion lui fut fournie par la bataille d'Adranos.

§ 2 - La bataille d'Adranos

La bataille d'Adranos consacre la première intervention militaire de Timoléon sur le sol sicilien. Adranos était une fondation dionysienne[56] où avaient vraisemblablement été installés des mercenaires. Elle occupait une position stratégique dans la région de l'Etna et était proche de Tauroménion.

Sur les raisons de la crise qui affecta la cité et aboutit à la bataille, nous sommes fort mal renseignés par les textes. En effet, si l'on suit le récit de Diodore[57], la cité se serait montrée hostile à Hicétas, ce qui l'aurait conduit à mener une offensive. Plutarque explique que « [les habitants] étaient divisés entre eux, les uns appelant Hicétas, les autres envoyant des députés à Timoléon »[58]. Il reste bien difficile de déterminer la nature des dissensions qui éclatèrent dans la cité[59], mais, dans tous les cas, elles furent mises à profit par Timoléon pour affronter les forces de son ennemi Hicétas[60].

C'est par un stratagème que le chef corinthien parvint à défaire l'armée d'Hicétas qui lui était numériquement supérieure. En effet, fort d'à peine un millier

[55] Plutarque, 11,6 : « Les autres villes non plus n'avaient pas confiance, car elles se voyaient accablées de maux et elles étaient exaspérées contre tous les chefs d'armée, surtout à cause de la perfidie de Callippos et de Pharax, l'un Athénien et l'autre Lacédémonien, qui, après avoir déclaré tous les deux qu'ils venaient délivrer la Sicile et exterminer les tyrans, firent passer pour un âge d'or, par comparaison, le malheureux temps de la tyrannie et firent juger plus heureux les citoyens morts dans la servitude que les témoins de l'autonomie. ».
[56] Diodore XIV,37,5
[57] Diodore XVI,68,9.
[58] Plutarque, 12,2.
[59] R.J.A. Talbert,1974, p. 89 : l'auteur reste extrêmement prudent ; selon S. Berger, 1992, p. 78, des rivalités ethniques entre Sicules et Grecs en seraient à l'origine.
[60] Contrairement à ce que suggère H.D. Westlake, 1951, p. 15, l'opposition entre Hicétas et Timoléon existait déjà. Hicétas n'aurait pas donc espéré le secours de Timoléon pour régler la révolte. Voir R.J.A. Talbert, 1974, p. 89-90.

d'hommes[61], il réussit à s'emparer du camp adverse, alors que ces occupants s'installaient et préparaient leur repas[62]. Le déroulement de la bataille met en relief le courage et la valeur du chef de guerre, thème volontiers exploité par les auteurs anciens. La victoire lui permit surtout de faire des prisonniers et d'enlever le camp. Cette prise était importante, puisque Timoléon put se procurer du butin pour ses soldats sous forme d'armes et de vivres.

En outre, cette victoire sur Hicétas renforçait considérablement la position de Timoléon en Sicile, car elle lui apportait le soutien de certaines cités, comme Adranos et Tyndaris[63], mais aussi celui d'un tyran comme Mamercos de Catane. Ainsi la prouesse de Timoléon produisit une nouvelle fracture entre les cités siciliotes et alimenta la concurrence que la plupart d'entre elles se livraient. C'est dans cette perspective qu'il faut considérer le ralliement du tyran Mamercos.

Transmis sous diverses formes par les sources littéraires[64], le nom même du tyran pose quelques problèmes[65]. L'alternance des formes Mamerc-/Marc- ne provient pas d'une retranscription latine, mais elle témoigne plutôt d'un contexte onomastique multiple. En effet, ce nom est courant dans l'onomastique étrusco-italique et dans celle de Grande Grèce[66]. Sur son origine italique, le récit de Cornélius Népos est formel : Mamercos était un chef italique « belliqueux et puissant qui était venu en Sicile au secours des tyrans »[67]. Par ailleurs, G. Tagliamonte recoupe cette donnée avec une

[61] 1200 selon Plutarque (12,4) ; 1000 selon Diodore (XVI,68,9) ; R.J.A. Talbert, 1974, p. 57.
[62] Diodore XVI,68,9-10 ; Plutarque 12,7-8.
[63] Autre cité fondée par Denys l'Ancien pour installer les Messéniens (voir Denys l'Ancien). Sur la propagande qui est née autour de la première phase de l'expédition de Timoléon, R.M. Melita Pappalardo, 1996, p. 263-273.
[64] Μάρκος chez Diodore (XVI,69,4) ; Μάμερκος chez Plutarque (13,2) et Polyen (5,12,2) ; *Mamercus* chez Cornélius Népos (2,4). Geffcken, « Mamercos 2 », *R.E.*, 1928, 14-1, col. 951.
[65] Nous écartons l'hypothèse émise par M. Sordi (1961, p. 113-115) selon laquelle Mamercos serait à identifier avec le pirate tyrrhénien Postumius que Timoléon mit à mort à Syracuse. Elle se fonde sur le fait que l'épisode de la mort de Mamercos n'apparaît pas chez Diodore. En outre, l'accusation de piraterie qui fut proférée dans sa mise en accusation permet le rapprochement avec Postumius. Cette hypothèse est suivie par M.-P. Loïcq-Berger (1967, p. 238-240), mais elle est rejetée par R.J.A. Talbert (1974, p. 200-201). En effet, le récit de Plutarque sur la mort du tyran est bien trop détaillé pour être confondu avec la mise à mort de Postumius. Le choix d'un châtiment semblable à celui des brigands insiste sur le caractère particulièrement horrible de la punition infligée à Mamercos.
[66] P. Poccetti, 1989, p. 118-119. L'auteur pense qu'il était originaire de Campanie.
[67] Cornélius Népos, 2,4. Cet homme serait donc arrivé sur l'île au moment des luttes syracusaines, vraisemblablement à l'époque où Hipparinos prit le pouvoir. Il se serait emparé de Catane après les opérations de Callippos dans la région.

inscription grecque contemporaine ou légèrement postérieure qui provient de la région de l'Etna[68]. Inscrit sur la balle d'un frondeur, le nom Μαμάρκου est accompagné de la forme dorique Δαμάτριος et renvoie vraisemblablement au nom du chef du contingent des frondeurs[69].

Un autre argument accrédite enfin l'origine italique du tyran. Depuis l'époque de Denys l'Ancien, la région de Catane est traditionnellement une aire d'installations ou de garnisons campaniennes. Il n'est donc pas étonnant que ces communautés aient alors trouvé en un chef campanien leur représentant politique. Notons au passage que Mamercos reste le seul tyran dont l'origine soit étrangère au contexte insulaire.

Il faut également s'interroger sur les raisons qui ont conduit Mamercos à rechercher l'alliance de Timoléon. En dépit de la victoire d'Adranos, le chef corinthien était loin de s'imposer dans la région. Il est fort probable que Mamercos ait alors saisi l'occasion de s'opposer à Hicétas mais aussi d'asseoir l'autorité de Catane dans la région environnante. En effet, il souhaitait sans doute mettre la main sur la plaine la plus fertile de l'ouest de la Sicile, la plaine de Léontinoi[70]. Dans un contexte de concurrence économique et politique, l'alliance de Timoléon pouvait donc se révéler un atout majeur.

Mamercos fut enfin un allié précieux puisqu'il disposait de richesses[71] et que la cité occupait une position stratégique pour toute entreprise militaire sur Syracuse[72]. Ces facteurs apportèrent ainsi une aide considérable au chef corinthien durant le siège de Syracuse. Cela explique aussi pourquoi Timoléon n'a pas hésité à accepter une telle alliance.

Timoléon reçut également l'appui d'autres garnisons (πολλὰ τῶν φρουρίων) qui, selon l'expression de Diodore[73], aspiraient à gagner leur indépendance (ὀρεγόμενα

[68] Elle viendrait de Centuripe : G. Tagliamonte, 1994, p. 146-147.
[69] G. Tagliamonte, p. 147 n. 233.
[70] H.D. Westlake, 1951, p. 45 ; R.J.A. Talbert, 1974, p. 111.
[71] Plutarque, 13,2.
[72] Plutarque 18,1.
[73] Diodore XVI,69,4.

τῆς ἐλευθερίας). Il est difficile d'identifier ces garnisons, mais elles correspondaient sans doute à des points fortifiés établis dans la région de l'Etna sous le règne dionysien. On peut donc penser que leur attitude était dictée non seulement par la volonté de s'affranchir de toute tutelle syracusaine, mais aussi, à l'image d'Adranos, de Tyndaris et de Catane, d'acquérir une totale indépendance. Une bonne partie de cette zone où gravitaient de nombreuses communautés mercenaires basculait dans le camp du chef corinthien.

Après cette victoire, Corinthe se résolut enfin à envoyer des renforts importants. Diodore[74] raconte qu'elle arma dix navires et expédia des sommes d'argent au secours de Syracuse. Selon Plutarque, elle dépêcha deux mille fantassins et deux cents cavaliers[75]. Ces secours, qui étaient importants par rapport aux ressources de Corinthe, s'expliquent par le succès de Timoléon et les promesses d'enrichissement que cette entreprise pouvait éventuellement procurer à la cité[76].

Par ailleurs, la cité grecque a probablement payé les soldats engagés dans ces renforts[77], comme le démontre l'épisode de Thourioi. En effet, arrivés dans cette cité, les Corinthiens furent choisis pour garder « loyalement et fidèlement »[78] la cité, alors qu'elle était en campagne contre les Bruttiens. Or, comme le remarque R.J.A. Talbert, des hommes qui n'auraient pas été correctement payés n'auraient sûrement pas fait acte d'un tel loyalisme.

Corinthe s'est également souciée d'apporter de l'argent à son chef pour payer vraisemblablement la solde de l'ensemble des troupes.

§ 3 - La prise de Syracuse (343-342)

Les événements qui conduisirent à la prise de Syracuse restent obscurs en raison des récits contradictoires de Diodore et de Plutarque. L'historien d'Agyrium en présente une version succincte qui occulte en grande partie le déroulement du siège de la cité.

[74] Diodore, XVI,69,4.
[75] Plutarque, 16,3
[76] J.B. Salmon, 1984, p. 391.
[77] R.J.A. Talbert, 1974, p. 58.
[78] Plutarque, 16,4.

Quant à Plutarque, son récit plus détaillé reste fort douteux quant à la séquence des événements. En effet, juste après la victoire d'Adranos, il introduit la reddition de Denys le Jeune, épisode peu concevable dans la mesure où il supposerait des négociations trop prématurées entre les deux hommes. Plusieurs historiens ont essayé d'interpréter les deux récits, en privilégiant l'un ou l'autre, mais sans parvenir à un résultat convaincant[79]. Nous nous limiterons donc à considérer deux épisodes du siège qui concernent directement notre étude.

Après la bataille d'Adranos, Timoléon s'engagea rapidement dans le siège de Syracuse profitant pleinement de l'appui de Mamercos pour soutenir ses troupes[80]. Le siège dura plusieurs mois, mais il n'empêcha pas Timoléon d'entreprendre d'autres opérations dans la région nord-orientale de l'île[81]. C'est donc probablement à l'été 343 que Timoléon tenta de lancer l'offensive sur Syracuse.

Alors que son arrivée imminente durcissait les positions de l'armée adverse, Magon, qui commandait les forces carthaginoises et appuyait Hicétas, décida contre toute attente de se retirer. Plutarque rapporte ainsi ce singulier retournement : « A la nouvelle de son approche, Magon, déjà troublé et craintif, s'effraya encore davantage pour le motif suivant. Les bas-fonds qui entourent la ville reçoivent beaucoup d'eau potable sortant des sources et beaucoup d'eau aussi venant des marais et des fleuves qui s'écoulent dans la mer. Ces eaux nourrissent une foule d'anguilles, proies toujours abondantes pour qui veut les prendre. Les mercenaires des deux partis s'y rencontraient pour la pêche, dès qu'ils étaient au repos et les jours de trêve. Comme ils étaient tous Grecs et qu'ils n'avaient aucun motif de haine personnelle (Οἳ δ' Ἕλληνες ὄντες καὶ πρὸς ἀλλὴλους οὐκ ἔχοντες ἰδίων ἀπεχθειῶν πρόφασιν), après avoir affronté vaillamment les dangers de la bataille, ils se fréquentaient pendant les trêves et s'entretenaient ensemble (ἐν μὲν ταῖς μάχαις διεκινδύνευον εὐρώστως, ἐν δὲ ταῖς ἀνοχαῖς προσφοιτῶντες ἀλλήλοις διελέγοντο). Un jour qu'ils étaient occupés à pêcher de concert et qu'ils causaient en admirant la beauté de la mer et la magnificence

[79] R.J.A. Talbert, 1974, p. 97-110.
[80] Plutarque, 18,1.
[81] Selon Plutarque (20,1), il aurait pris Messine et ainsi faciliter l'arrivée des renforts corinthiens. Diodore (XVI,69,6) place cet épisode après la chute de Syracuse.

du site, un des soldats qui servaient dans l'armée corinthienne se mit à dire : « Et pourtant, une ville si grande et parée de tant de beautés, vous qui êtes Grecs, vous désirez l'asservir aux barbares, en rapprochant de nous les Carthaginois, les plus méchants et les plus sanguinaires des hommes, contre lesquels il faudrait souhaiter que la Grèce eût plusieurs Siciles pour remparts. Croyez-vous que ces gens-là aient rassemblé une armée venue des colonnes d'Héraclès et de l'Atlantique afin de risquer ici leur vie pour assurer la domination d'Hicétas ? Et cet Hicétas, s'il avait eu le bon sens que doit avoir un chef, n'aurait pas chassé ses pères et attiré les ennemis dans sa patrie : il aurait obtenu par persuasion des Corinthiens et de Timoléon l'honneur et la puissance qui lui reviennent. » Ces propos, répandus dans le camp par les mercenaires, firent soupçonner à Magon, qui depuis longtemps cherchait un prétexte, qu'il était trahi. Aussi Hicétas eut beau le supplier de rester et lui remontrer de combien ils étaient supérieurs aux ennemis, Magon, persuadé qu'il le cédait en valeur et en fortune à Timoléon plus qu'il ne le surpassait par le nombre de ses troupes, leva aussitôt son camp et s'embarqua pour la Libye, laissant honteusement et contre toute logique humaine la Sicile échapper de ses mains. »[82]

Bien que le récit soit anecdotique, il permet toutefois de relever quelques aspects singuliers de l'attitude des mercenaires. Soulignons d'abord que ces mercenaires grecs sont certainement des soldats de l'armée d'Hicétas qui s'étaient réfugiés à Léontinoi avec leur chef au moment du renversement de Dion. La proximité des deux camps et les rencontres répétées entre soldats ont vraisemblablement contribué à établir des rapports qui étaient aussi facilités par leur origine commune. En outre, la longueur du siège a sans doute resserré leurs contacts et permis cette « fraternisation » décrite par Plutarque. Si l'épisode n'apparaît pas en soi sans fondement, des doutes peuvent toutefois être émis sur les thèmes de propagande que les mercenaires de Timoléon utilisèrent pour convaincre leurs adversaires grecs. Certes, le thème du Carthaginois comme ennemi des Grecs était ancré dans les clichés de l'époque, mais, dans ce cas, il sert à remettre en cause l'attitude d'Hicétas. Même si les mercenaires grecs d'Hicétas pouvaient être rétifs

[82] Plutarque, 20,2-11.

par conviction morale à accepter l'aide des Carthaginois, ils défendaient avant tout les intérêts de leur employeur. En fait, cette propagande servait à pousser les adversaires grecs à la défection et on peut supposer qu'elle exploitait d'autres arguments pour parvenir à ses fins, en particulier des promesses de récompenses. La possibilité d'une telle défection aurait été néfaste à Hicétas mais aussi aux troupes puniques qui pouvaient craindre un retournement complet des Grecs contre eux. Cela expliquerait ainsi les soupçons de Magon et sa décision de retirer ses troupes de Syracuse[83].

D'autres raisons liées à la situation politique de Carthage seraient aussi à l'origine de ce retrait[84], mais elles sont peu probantes pour expliquer une telle décision. La position de Magon à Syracuse était certainement délicate, car s'il acceptait de rester dans la cité, il exposait ses troupes à un combat direct avec les forces de Timoléon et ouvrait donc les hostilités entre Syracuse et Carthage.

L'autre fait saillant du siège fut la reddition de Denys le Jeune. En effet, après avoir accepté les propositions du tyran, Timoléon récupéra non seulement les provisions et le matériel de guerre, mais aussi les deux mille soldats de Denys le Jeune, c'est-à-dire l'essentiel des forces mercenaires retranchées dans l'île d'Ortygie. Notons au passage que ces mercenaires deviennent sous la plume de Plutarque des « στρατιῶται » [85]. Comme le relève Cl. Mossé[86], cette imprécision laisse supposer que « passés au service de Timoléon, ces soldats avaient en quelque sorte perdu leur qualité de *misthophoroi*, voire de *barbaroi* ».

La stratégie de Timoléon était là encore opportuniste, car elle lui permettait d'étoffer ainsi les rangs de sa propre armée. En bon chef de guerre, Timoléon avait donc le souci de tirer profit de toute victoire.

---

[83] Rappelons que ces troupes s'élevaient à 50000 hommes d'après Diodore (XVI,69,3) ou 60000 fantassins selon Plutarque (17,2).
[84] Ce retrait ferait suite à la tentative d'usurpation du pouvoir à Carthage par Hannon telle que Justin la décrit. Or aucune donnée chronologique ne permet de rapprocher avec certitude les deux événements. Sur ce point, R.J.A. Talbert, 1974, p. 80 ; L.-M. Hans, 1983, p. 74 ; W. Huss,1985, p. 161.
[85] Plutarque 13,7.
[86] Cl. Mossé, 1997, p. 173.

Enfin, Diodore note qu'il donna aux forteresses leur indépendance (τοῖς φρουρίοις ἀπέδωκε τὴν ἐλευθερίαν)[87]. Après le soutien qu'elles lui avaient apporté, il voulait sans doute par ce geste s'assurer de leur fidélité.

En 343, Syracuse tombait donc aux mains d'un chef corinthien qui avait réussi à s'imposer aux yeux de nombreuses cités siciliotes. Pourtant il avait agi jusque-là comme un aventurier et il avait même emprunté les méthodes des tyrans : c'est son armée de mercenaires qui lui a permis de conquérir Syracuse.

Devenu maître de la cité, Timoléon fut probablement investi du titre de *stratègos autocrator*[88], titre avec lequel il pouvait exercer des responsabilités militaires et civiles. Dès lors il put s'engager dans une lente « restauration » de l'ordre sur l'île.

SECTION III - TIMOLÉON CONTRE LES CARTHAGINOIS

Si le retrait subit de Magon avait évité un conflit ouvert entre Carthage et le nouveau maître de Syracuse, la politique entreprise par le chef corinthien au cours des mois suivants aboutit à une confrontation directe dont le point culminant fut la célèbre bataille du Crimisos.

Plusieurs raisons ont poussé le chef corinthien à mener une politique agressive à l'égard des Carthaginois. Des rumeurs circulaient en effet sur les préparatifs que faisait Carthage pour passer en Sicile[89]. Cette crainte était également attisée par le chef corinthien qui jouait comme ses prédécesseurs sur l'hostilité viscérale des Siciliens.

Mais la véritable motivation de Timoléon résidait dans le fait qu'il lui fallait se procurer au plus vite du butin. Diodore note ainsi qu'il manquait d'argent pour payer ses mercenaires[90]. Plutarque essaie de minimiser les difficultés financières du chef corinthien et explique qu'il « voulait faire vivre les mercenaires sur le territoire ennemi

[87] Diodore XVI,70,4.
[88] R.J.A. Talbert, 1974, p. 127-129.
[89] Plutarque, 22,8.
[90] Diodore XVI,73,1.

et ne pas les laisser oisifs »[91]. Dans les deux cas, le chef corinthien devait trouver des expédients financiers pour maintenir ses troupes. En outre, il est bien évident que les cités orientales de l'île étaient épuisées par des décennies de guerres internes ou externes et ne pouvaient fournir qu'une maigre ressource pour l'entretien de son armée.

Le territoire punique apparaissait donc comme un réservoir potentiel de richesses et pouvait assurer à la fois la subsistance et l'exercice des troupes mercenaires. Il mit en place une expédition sous les ordres de Dinarque et Démarète pour « mener les mercenaires sur les terres qui étaient au pouvoir des Carthaginois »[92]. Selon Diodore, il dépêcha mille mercenaires pour remplir cette mission. Elle fut une réussite complète puisqu'elle lui rapporta un énorme butin dont la vente lui procura suffisamment d'argent pour payer ses mercenaires au-delà de leur contrat[93].

Mais il osa s'emparer d'Entella, cité qui était habitée par des Campaniens et qui s'était révoltée contre les Carthaginois à la même époque. Par cet acte symbolique, Timoléon marquait sa volonté d'affronter l'ennemi punique et appelait les autres cités siciliotes à faire alliance autour de Syracuse. Il put ainsi renforcer la symmachie qui s'était formée autour de sa personne après la victoire d'Adranos[94]. Du côté carthaginois, cette politique menaçait les positions puniques sur l'île et nécessitait donc une réaction militaire efficace.

Timoléon décida donc de porter le théâtre de la guerre dans le domaine punique et se mit en marche à la tête de ses troupes[95]. Mais avant même de combattre l'ennemi, une révolte éclata dans son armée.

§ 1 - La défection de Thrasios

Alors qu'il arrivait à Agrigente, Timoléon dut faire face à une révolte (ταραχὴ καὶ στάσις) qui éclata dans les rangs de son armée[96]. Elle était fomentée par Thrasios,

[91] Plutarque, 24,3.
[92] Plutarque, 24,4.
[93] Diodore XVI,73,1.
[94] Diodore XVI,73,2. R.J.A. Talbert, 1974, p. 143-144.
[95] Diodore XVI,78,1-2.
[96] Diodore XVI,78,3. Plutarque (25,5) n'indique pas le lieu de la révolte mais offre une version guère différente de l'épisode : « mille d'entre eux prirent peur en route et se retirèrent, persuadés que Timoléon avait perdu le sens et qu'il était fou, à son âge, de marcher avec cinq mille fantassins et mille cavaliers contre soixante-dix mille ennemis et d'emmener son armée à huit journées de marche de Syracuse : à une telle distance, on ne pouvait espérer ni se sauver en cas de défaite, ni ensevelir les morts. »

un des mercenaires grecs qui avait autrefois participé au sac de Delphes. D'après Diodore, cet homme s'était alors distingué par une absence de raison (ἀπονοία) et une impudence (θράσει) en conformité avec l'acte sacrilège qu'il avait autrefois accompli.

Diodore rapporte les propos que Thrasios tint à ses compagnons pour les gagner à la défection : « Il disait que Timoléon était insensé et conduisait ses soldats à une perte certaine. Les Carthaginois étant six fois plus nombreux et abondamment pourvus en toute sorte d'équipement, il promettait qu'ils gagneraient, risquant les vies des mercenaires, auxquels il n'avait pas versé depuis longtemps les arriérés de soldes en raison du manque d'argent. Thrasios conseillait donc de retourner à Syracuse et de demander les soldes, et de ne point s'engager dans une expédition désespérée »[97].

Deux arguments sont donc avancés par Thrasios pour convaincre ses compagnons. D'une part, il semble que le mercenaire était conscient des dangers que cette expédition représentait. Cette peur interprétée par les auteurs anciens comme un signe de lâcheté n'est pourtant pas sans fondement[98]. On peut en effet supposer qu'il avait pris part aux pillages organisés dans l'épicratie et était donc bien informé sur les capacités militaires des Carthaginois. Par ailleurs, le thème de la lâcheté des mercenaires est récurrent sous la plume des historiens anciens. Au-delà du cliché, ces manifestations de désapprobation témoignent peut-être de la relative liberté des mercenaires de se soumettre ou non à un combat qu'ils jugent vain. Par rapport à une armée citoyenne, ils pouvaient plus facilement montrer leur mécontentement, voire leur opposition à ce type de décision. Néanmoins, comme dans la plupart des cas, cette opposition se transformait en défection et parfois en mutinerie.

D'autre part, Thrasios accuse son chef Timoléon de ne pas avoir acquitté les arriérés de soldes. Malgré le butin récolté dans l'épicratie punique, il est bien évident que le chef corinthien était encore embarrassé par des problèmes financiers[99]. Il est probable que ces règlements furent différés après la guerre, Timoléon comptant vraisemblablement sur l'énorme butin qu'une victoire pouvait lui apporter.

---

[97] Diodore, XVI,78,5-6.
[98] Signalons que Timoléon dut aussi apaiser en chemin ses troupes après avoir rencontré des mulets transportant du persil. Le persil était un présage de mort et annonçait la funeste défaite : Plutarque, 26.
[99] R.J.A. Talbert, 1974, p. 197.

Dans tous les cas, mille mercenaires choisirent de suivre Thrasios et abandonnèrent leur chef[100]. Parmi eux se trouvaient quelques-uns des mercenaires sacrilèges, et vraisemblablement des mercenaires qui avaient appartenu à Denys le Jeune[101].

Face au soulèvement, Timoléon adopta donc une attitude prudente et parvint grâce à des discours et des promesses de récompenses à calmer les esprits échauffés des autres soldats[102]. Cette prudence révèle la gravité de la crise que le chef corinthien dut régler. Il est possible qu'il ait choisi une solution plus pacifique pour ne pas heurter les autres mercenaires de son armée, et pour ne pas se déclarer ennemi de l'ensemble des mercenaires de l'île. La position de Timoléon restait en fait précaire vis-à-vis de la masse des mercenaires, même si une bonne partie d'entre eux le soutenait.

§ 2 - La bataille du Crimisos (341)

Episode retentissant de la carrière de Timoléon, la bataille du Crimisos reste encore difficile à dater compte tenu des chronologies divergentes des récits de Diodore et Plutarque[103]. Cette divergence a entretenu une controverse entre les historiens modernes qui ont tranché soit pour la datation issue du récit diodoréen (339)[104], soit pour l'année 341[105]. La seconde hypothèse paraît la plus vraisemblable dans la mesure où il fallut à Timoléon une période bien supérieure à deux ou trois années pour s'imposer face aux tyrans.

En dépit de ces inexactitudes chronologiques, les auteurs anciens ont laissé un récit suffisamment riche pour permettre d'analyser le déroulement du combat. Le rapport des forces était à l'avantage des Carthaginois qui rassemblèrent plus de 70000 hommes d'infanterie et 10000 cavaliers[106]. Timoléon disposait d'une armée numériquement plus réduite. Diodore[107] fournit le chiffre de 12000 hommes en

[100] Diodore XVI,79,1. Timoléon écrivit même à ses amis à Syracuse de les recevoir avec bienveillance et de payer leurs arriérés.
[101] Après leur bannissement, ces hommes se rendront en Italie. Voir *infra*.
[102] Diodore, XVI,79,2.
[103] Diodore (XVI,77,4-81,2) : 340/339 ; Plutarque (*Camille*, 19,7 et *Timoléon*, 27,1) : vers 342-341.
[104] M. Sordi, 1961, p. 109-112.
[105] R.J.A. Talbert, 1974, p. 44-46.
[106] Diodore XVI,77,4 ; Plutarque 25,1 et 5.
[107] Diodore XVI,78,2.

mentionnant au préalable qu'il avait rassemblé les mercenaires, les Syracusains et les alliés. Quant à Plutarque, il évoque 5000 fantassins et mille cavaliers sans autre précision. En reprenant ces chiffres, H.W. Parke démontre que les forces de Timoléon devaient approcher la valeur de 12000 hommes[108]. Il suggère aussi l'hypothèse que plus de la moitié des soldats étaient des mercenaires, ce qui paraît assez logique en raison de leur présence en Sicile. Toutefois, il faut retrancher à ces effectifs les mille mercenaires qui suivirent Thrasios et retournèrent à Syracuse.

Le chef corinthien mit également en place un dispositif militaire que Plutarque décrit clairement : « Il ordonna alors à Démarète de prendre la cavalerie, de s'élancer sur les Carthaginois et de jeter le désordre dans la formation encore incertaine de leurs troupes. Il descendit lui-même dans la plaine, plaça les Siciliens aux deux ailes en adjoignant quelques mercenaires à chacune d'elles, se mit lui-même au centre avec les Syracusains et les plus braves de ses mercenaires (τὸ μαχιμώτατον τῶν μισθοφόρων), puis s'arrêta quelque temps pour observer ce que faisait la cavalerie. »[109].

Timoléon choisit donc d'intégrer des mercenaires dans tout le dispositif, à l'exclusion de la cavalerie pour laquelle nous n'avons pas d'informations. Puis il lança une attaque en rangs serrés. Même si un orage violent fut à l'origine des difficultés des Carthaginois, les Grecs se montrèrent toutefois plus efficaces et plus mobiles dans le combat[110] que leurs adversaires qui s'empêtraient avec leur lourd équipement dans la boue. On peut donc penser que la victoire de Timoléon fut due à l'emploi d'une infanterie légère dont une bonne proportion était composée de mercenaires. Un résultat de cette bataille fut aussi de révéler l'efficacité des techniques de combat grecques, mais surtout la supériorité des mercenaires grecs[111].

Après la victoire, le chef corinthien permit à ses soldats de piller le camp adverse. Les descriptions fournies par Diodore et Plutarque montrent bien à quel point le butin était un objectif essentiel de cette guerre. Le pillage dura sans doute plus d'une

---

[108] H.W. Parke, 1981[2], p. 173 : 3000 citoyens (Plutarque 25,4) ; 4000 mercenaires syracusains ; 2000 (?) citoyens alliés et 3000 (?) mercenaires d'Hicétas. Voir R.J.A. Talbert, p. 59-61.
[109] Plutarque, 27,6-7.
[110] Plutarque, 28,6.
[111] H.W. Parke, 1981[2], p. 174 ; les Carthaginois en recrutèrent à partir de cette époque : Diodore 16,81,4 ; Plutarque, 30,5.

journée, puisque le trophée ne fut dressé que deux jours après la bataille[112]. Les soldats prirent d'abord les armes des morts, même si, selon Plutarque, ils firent « très peu de cas […] des armes de bronze et de fer, tant l'argent, tant l'or étaient abondants ». Puis ils pillèrent le camp et les bagages puniques. Selon Diodore, les richesses (vases d'argent et d'or) furent distribuées par Timoléon aux soldats pour récompenser leur vaillance[113]. Cela paraît peu probable car le chef corinthien pouvait aussi en retirer des bénéfices. En outre, Plutarque précise que « après cela, Timoléon, laissant dans le pays ennemi ses mercenaires pour piller et ravager les possessions des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. »[114]. Il a vraisemblablement choisi de laisser vivre les mercenaires sur le pays faute de pouvoir régler la totalité des soldes.

Enfin, sur les quinze mille prisonniers carthaginois[115], seuls cinq mille furent mis en commun, le reste ayant été volé par les soldats[116].

La victoire du Crimisos fut donc une formidable aubaine pour l'ensemble de son armée[117]. Même si Timoléon laissa l'initiative aux soldats de piller en totalité le camp punique, il récupéra toutefois une bonne part du produit de ce pillage et put sans doute reconstituer ses réserves financières. Les auteurs anciens racontent d'ailleurs que furent rassemblés dans sa tente « mille cuirasses et dix mille boucliers remarquables par la beauté et le travail »[118]. Après avoir été dédiée à Poséidon[119], une partie des dépouilles fut envoyée à Corinthe. Des fragments d'une inscription ont été retrouvées à Corinthe et sont aujourd'hui associés à la commémoration de la victoire du Crimisos. Bien que leurs restitutions suscitent encore quelques débats chez les épigraphistes, ces fragments reflètent l'emprise des Corinthiens sur la consécration de la victoire[120] : alors que la symmachie anti-carthaginoise est reléguée à un second plan, la victoire revient aux

[112] Plutarque, 29,4.
[113] Diodore XVI,81,1.
[114] Plutarque 30,1.
[115] Diodore XVI,80,5.
[116] Plutarque, 29,2.
[117] W.K. Pritchett, 1991, V, p. 159-160.
[118] Diodore XVI,80,6 ; Plutarque, 29,3.
[119] Diodore XVI,80,6 ; Plutarque, 29,6. Sur cette dédicace et les fragments de l'inscription trouvée à Corinthe, voir *S.E.G.* 22 (1967) n°218, 23 (1968) n° 172, 25 (1971) n°335 et D. Musti, 1962, p. 450-469, L. Prandi, 1977, p. 35-43.
[120] L. Prandi, 1977, p. 42-43.

Corinthiens et à Timoléon[121]. Cette prééminence témoigne sans doute de la nouvelle orientation politique que Timoléon prit à l'égard des alliés siciliens. Elle permet surtout de comprendre l'hostilité des tyrans qui se manifesta au lendemain de la victoire.

SECTION IV - TIMOLÉON CONTRE LES TYRANS : LE DÉCLIN DU POUVOIR MERCENAIRE EN SICILE

Si la victoire du Crimisos renforçait l'autorité de Timoléon à Syracuse, elle ne lui permettait pas de restaurer l'ordre et la paix sur l'île. Peu après la bataille, les tyrans décidés à renverser le chef corinthien se présentèrent en un front uni et allié des Carthaginois.

Par ailleurs, Timoléon souhaitait engager une politique de colonisation destinée à revivifier la démographie de la Sicile[122]. Ce projet exigeait donc la prise de nouveaux territoires hors de Syracuse.

La confrontation avec les tyrans étant inéluctable, Timoléon suivit une politique très méthodique pour expulser et éliminer ses adversaires politiques. Mais avant d'entamer de nouvelles campagnes, il remit de l'ordre dans les affaires militaires de Syracuse, en réglant le sort des mercenaires qui l'avaient abandonné à Agrigente.

§ 1 - La punition de Thrasios et la mort de Postumius

Dans ce contexte de remise en ordre, deux épisodes sont particulièrement symptomatiques des relations entre Timoléon et les mercenaires.

Le chef corinthien punit d'abord les mercenaires qui s'étaient révoltés sous la conduite de Thrasios juste avant la bataille du Crimisos. Selon Diodore, il les chassa de la cité comme traîtres[123]. Plutarque se montre plus prolixe : « il fit proclamer par un héraut le bannissement hors de la Sicile des mille mercenaires qui l'avaient abandonné avant la bataille et les contraignit à sortir de Syracuse avant le coucher du soleil. Ils passèrent en Italie, où ils périrent victime d'une trahison des Bruttiens ; c'est ainsi que

[121] Plutarque (29,6) : « Les Corinthiens et Timoléon, leur stratège, après avoir libéré les Grecs établis en Sicile, ont consacré aux dieux, en témoignage de leur gratitude, ces dépouilles prises aux Carthaginois. »
[122] Diodore XVI,82,5-83, Plutarque, 23 ; M. Sordi, 1961, p. 50-52 et p. 72-77.
[123] Diodore XVI,82,1.

la divinité les punit de leur désertion »[124]. Cette décision pourrait être surprenante dans la mesure où ces hommes ne pouvaient plus désormais trouver un employeur dans l'île. Timoléon avait-il les moyens d'en contrôler l'application ? Rien n'est moins sûr, mais cette décision était destinée à frapper les esprits à Syracuse. Dans le même temps, il est assez étonnant que le chef corinthien se soit contenté d'une mesure aussi douce et qu'il n'ait pas opté pour une méthode plus expéditive. Il s'agissait sans doute d'épargner les mercenaires qui étaient venus avec lui de Grèce.

Ces mercenaires bannis passèrent finalement en Italie sur le territoire des Bruttiens. Selon Diodore[125], ils s'emparèrent d'une place du littoral (χωρίον παραθαλάττιον) et la pillèrent. Ils furent vaincus par les Bruttiens après l'assaut de leur place et, aux dires de Diodore et Plutarque, ils reçurent ainsi le juste châtiment pour leurs précédentes trahisons. Il reste toutefois singulier que ces hommes aient choisi la péninsule italique pour lieu d'exil. Les anciens mercenaires de Denys le Jeune, dont une partie venait d'Italie, ont pu influencer ce choix. Mais une autre hypothèse proposée par M.G. Ientile[126] est également envisageable. En effet, en s'étant emparés d'une telle place, ces ex-mercenaires cherchaient peut-être à se convertir en pirates dont la région était infestée. L'argument est séduisant, mais aucun élément objectif ne permet malheureusement de l'étayer.

Un second épisode témoigne également de la politique radicale que Timoléon conduit envers les mercenaires. Il s'agit de la mise à mort de Postumius le Tyrrhénien, sur laquelle nous ne disposons malheureusement que d'une allusion faite par Diodore. Voici ce qu'il rapporte : « Timoléon fit mettre à mort Postumius le Tyrrhénien qui, avec douze navires pirates (δώδεκα λῃστρίσι), se livrait à la piraterie et s'était introduit comme ami dans le port de Syracuse. »[127].

[124] Plutarque 30,2.
[125] Diodore XVI,82,2.
[126] M.G. Ientile, 1983, p. 90.
[127] Diodore XVI,82,3.

Plusieurs hypothèses ont été proposées sur l'origine de Postumius : selon certains il serait originaire d'Etrurie méridionale[128], pour d'autres de Campanie[129]. Dans tous les cas, cet homme était probablement le chef d'une bande de pirates qui occupaient les eaux du Détroit. Il venait donc proposer ses services à Timoléon, c'est-à-dire obtenir d'être recruté comme mercenaire. Bien évidemment nous ignorons les raisons de cette démarche. Postumius avait peut-être eu des informations suffisamment prometteuses sur le chef corinthien pour tenter cette approche.

Le caractère exemplaire de sa mise à mort soulève aussi quelques interrogations. Timoléon voulait-il mettre un terme à la piraterie qui entravait les échanges commerciaux entre l'île et la Grèce et faire ainsi un exemple ? Il est difficile de répondre, mais la piraterie était certainement l'activité la plus lucrative pour des communautés politiquement marginalisées.

Mais il est beaucoup plus probable que cette mise à mort fut destinée à écarter ou décourager toutes les bandes de mercenaires qui cherchaient un employeur sur l'île. Dans le cas de Postumius, il s'agissait de se débarrasser d'un chef qui, par sa puissance, aurait été susceptible de créer des difficultés dans l'armée de Timoléon.

Les deux épisodes illustrent donc le dessein de Timoléon de discipliner les troupes mercenaires et de leur ôter tout moyen de pouvoir faire contre-poids à son autorité politique. Cette mise au pas rompait avec le statut privilégié que les mercenaires avaient acquis dans les années précédentes. Loin de supprimer les mercenaires dans la cité, il voulait surtout les contrôler et les confiner à un rôle militaire. Cette action ne devait pas se limiter à Syracuse, mais s'appliquer à toute la partie orientale de l'île.

§ 2 - La fin des tyrannies en Sicile

Dès la chute de Syracuse, Timoléon s'était empressé de conduire des expéditions punitives contre certains tyrans de l'île, en particulier Hicétas et Leptine. Après un

[128] M. Torelli, 1975, p. 421 ; M. Cristofani, 1983, p. 106.
[129] G. Colonna, 1980-1981, p. 181 ; M.G. Ientile, 1983, p. 89-90. Voir en dernier lieu G. Tagliamonte, 1994, p. 156.

premier échec contre le tyran de Léontinoi[130], il se tourna contre Leptine qui contrôlait la ville d'Engyon à quelques kilomètres de la cité d'Enna[131]. Ce tyran était un ancien compagnon de Callippos qu'il avait fait assassiner après sa destitution à Syracuse[132]. A la tête de troupes mercenaires, il avait établi un pouvoir tyrannique sur plusieurs cités du nord-est de la Sicile. Syracusain comme Hicétas, il représentait probablement une menace politique pour le chef corinthien. De fait, à l'issue d'un siège, Timoléon parvint à le soumettre et à libérer Apollonia et Engyon du joug tyrannique[133]. Il l'envoya en Grèce pour témoigner de son action contre les tyrans de l'île.

Après s'être débarrassé de Leptine, Timoléon relança l'offensive contre les troupes d'Hicétas. Mais, à l'approche du conflit avec Carthage, il semble avoir négocié une trêve avec le tyran de Léontinoi qui lui fournit même des renforts[134]. Il serait difficile d'expliquer l'attitude hostile d'Hicétas à l'égard de ses anciens alliés. Selon toute vraisemblance, il craignait d'être isolé dans la lutte qui s'engageait face à l'ennemi punique et qui mobilisait l'ensemble des Grecs de Sicile.

Pourtant, au lendemain de la victoire du Crimisos, un nouveau renversement d'alliances eut lieu dans le camp grec : « Mamercos, tyran de Catane, et Hicétas, soit par jalousie des succès de Timoléon, soit par crainte de trouver en lui un ennemi déloyal et implacable des tyrans, firent alliance avec les Carthaginois et les pressèrent d'envoyer une armée et un général, s'ils ne voulaient pas être chassés de toute la Sicile. »[135]

Plusieurs raisons sont à l'origine de ce renversement soudain. Tout d'abord, la victoire du Crimisos avait sans doute été perçue comme celle de Timoléon et des Corinthiens, reléguant ainsi au second plan le soutien de la symmachie. En outre, Hicétas avait conscience de l'énorme prestige que le Corinthien pouvait en retirer aussi

[130] Diodore, XVI,72,2 ; Plutarque, 24,1.
[131] Diodore, XVI,72,3 ; Plutarque, 24,2 : selon l'auteur, il était tyran d'Apollonia et de beaucoup d'autres petites villes. Il contrôlait probablement une grande partie de la région à l'est de l'Etna : Engyon était une cité située au nord d'Enna (Nicosia ou Troina) et Apollonia se trouvait près d'Halaesa.
[132] Voir chapitre III, section IV,1.
[133] Diodore, XVI,72,5.
[134] Diodore, XVI,77,5.
[135] Plutarque, 30,4.

bien pour son compte personnel que pour Syracuse. Or, du point de vue de Léontinoi, qui était directement concurrente de sa voisine syracusaine, cela représentait un danger potentiel car le chef corinthien pouvait en profiter pour reprendre le contrôle de son territoire.

Il faut également ajouter que les projets de colonisation de Timoléon menaçaient la coexistence de toutes les composantes ethniques de la région et donc le rapport de forces qui s'était établi entre les cités. Tous ces motifs suffirent à provoquer la rébellion des tyrans qui voulaient réagir aux prétentions politiques et hégémoniques du chef corinthien.

Grâce à l'appui des forces puniques menées par Giscon[136], la nouvelle coalition réussit à défaire les forces corinthiennes aux environs de Messine et à Hières. Lors de ces défaites, Timoléon perdit les contingents des mercenaires sacrilèges, mais, selon les propos de Plutarque, cela apporta « un éclat supplémentaire » à son bonheur[137]. La dimension moralisatrice du discours ne doit pas induire en erreur, car ces hommes entachaient évidemment la réputation du chef corinthien en Grèce. Ils avaient en effet constitué jusque-là le noyau de son armée[138], à l'exclusion du groupe qui s'était formé autour de Thrasios.

Malgré ces deux victoires, les tyrans coalisés ne parvinrent pas à déstabiliser le chef corinthien. Au contraire, sa volonté obstinée de restaurer l'ordre sur l'île le conduisit à régler leur sort de manière plus méthodique. Dans ces luttes, les mercenaires jouèrent un rôle déterminant comme l'attestent les exemples d'Hicétas et de Mamercos.

A) La chute d'Hicétas

Plusieurs circonstances précipitèrent la chute du tyran de Léontinoi. En dépit de son alliance avec Mamercos et les Carthaginois, il semble ne pas avoir bénéficié de leur secours dans sa résistance à Timoléon. Après l'épisode de Magon et son revirement

[136] Plutarque, 30,5 : les Carthaginois mirent à disposition une flotte de soixante-dix vaisseaux. Parmi les soldats se trouvaient pour la première fois des mercenaires grecs.
[137] Plutarque 30,7.
[138] Plutarque, 30,9.

dans la bataille du Crimisos, il est fort possible que les Carthaginois aient nourri à son endroit un profond ressentiment. Néanmoins, ce manque de soutien ne suffit pas à expliquer la prise de Léontinoi et de son maître.

En effet, d'après le récit de Plutarque, « Timoléon envahit le territoire de Léontinoi et prit vivants Hicétas, son fils Eupolémos et le commandant de sa cavalerie, Euthymos, que leurs propres soldats lui amenèrent enchaînés. »[139]. Il est bien évident que ce sont les mercenaires qui, par leur mutinerie, ont provoqué l'arrestation de leur chef[140]. Cette « déloyauté », qui ne peut être considérée comme une trahison, témoigne des nombreux griefs que les mercenaires éprouvaient à l'encontre de leur employeur. La nature de ces griefs était probablement d'ordre financier comme le laisse supposer la campagne de pillage lancée auparavant par Hicétas sur le territoire syracusain[141]. Le butin qui fut retiré de l'expédition devait servir au paiement des troupes. Mais, alors qu'ils regagnaient Léontinoi, ses troupes durent livrer une bataille contre Timoléon près du torrent Lamyrias. Surprises par l'attaque adverse, elles ne soutinrent pas le combat et prirent la fuite[142]. Ce désastre provoqua la perte du butin et ce fut probablement le détonateur de la mutinerie des mercenaires.

Certains historiens modernes ont également émis l'hypothèse que ces troupes, qui avaient combattu sous les ordres de Timoléon au Crimisos, avaient été subjuguées par le butin amassé et les qualités militaires du chef corinthien. Ainsi gagnées à la cause de Timoléon, elles auraient pu profiter de la défaite du Lamyrias pour fomenter cette mutinerie. L'argument n'est pas sans valeur dans un contexte où la propagande du chef corinthien était sans doute très active. H.W. Parke avance même l'idée que Timoléon aurait pu infiltrer les rangs de l'armée d'Hicétas par des agents. Sans forcer le récit de Plutarque, il existe néanmoins une conjonction troublante entre les difficultés financières d'Hicétas et la faveur dont Timoléon jouissait auprès des troupes.

[139] Plutarque, 32,1.
[140] H.D. Westlake, 1951, p. 41.
[141] Plutarque, 31,2.
[142] Plutarque, 31, 3-8.

La chute d'Hicétas offre donc un nouvel exemple du poids politique que les mercenaires pouvaient exercer dans une cité. Même si des doutes persistent sur la nature réellement tyrannique de son pouvoir[143], il devait toutefois s'appuyer sur l'adhésion des troupes mercenaires, en grande partie grecques, qui, à l'inverse de la population de Léontinoi, ne cherchaient pas à défendre l'indépendance de la cité, mais plutôt leurs propres intérêts[144]. Leur acte s'inscrit donc dans la lignée des divisions qu'ils avaient vécues à Syracuse.

Pour beaucoup d'historiens modernes[145], la mise à mort d'Hicétas symboliserait également la détermination de Timoléon à éradiquer la tyrannie sur l'île. Pourtant cette vision des événements nous paraît occulter une réalité plus complexe. Hicétas était une menace à double titre : il disposait du soutien d'une cité potentiellement riche et soudée par une volonté de préserver son indépendance, mais il était aussi un Syracusain d'origine. Or après la chute d'Hicétas, Timoléon fait massacrer toute sa famille et transférer la population de Léontinoi à Syracuse. Dans ces conditions, plus aucune revendication politique n'était possible ni pour les descendants d'Hicétas, ni pour les Léontins dont la cité redevenait un simple *phrourion*. Le thème de la lutte contre la tyrannie passe donc au second plan et appartient à la propagande développée autour de la geste de Timoléon.

B) La fin de Mamercos

Allié d'Hicétas et des Carthaginois au lendemain de la bataille du Crimisos, Mamercos fut probablement très actif dans les deux défaites infligées à Timoléon. Comme nous le verrons plus loin, il ne se priva pas de fêter ces exploits en consacrant à la manière grecque les dépouilles prises à l'ennemi[146]. En outre, son retournement avait probablement entraîné celui des Campaniens de la région de l'Etna[147].

[143] Voir les remarques de M. Sordi, 1961, p. 63-64.
[144] R. Vattuone, 1994, p. 94-95.
[145] H.D. Westlake, 1951, p. 42 ; R.J.A. Talbert, 1974, p. 96-97.
[146] Plutarque, 31,1.
[147] Diodore XVI,82,4. Voir H.D. Westlake, 1951, p. 47-48.

Néanmoins, la disparition consécutive du tyran de Léontinoi permit à Timoléon de concentrer ses efforts contre Mamercos. La rencontre eut lieu sur les rives de l'Abolos et, malgré les renforts de Giscon, elle se solda par la déroute du tyran de Catane et la perte de plus de deux mille soldats[148]. Cette défaite amena les Carthaginois à négocier un traité de paix avec Timoléon[149]. La ligne de frontière entre l'épicratie punique et le domaine siciliote était désormais le fleuve Lycos (le Platani actuel) et il était interdit aux Carthaginois de faire alliance avec les tyrans.

Ainsi isolé, Mamercos décida de passer en Italie pour « en ramener des Lucaniens qu'il conduirait contre Timoléon et les Syracusains »[150]. Malheureusement, l'ancien tyran fut aussi victime d'une mutinerie de la part de ses mercenaires, qui l'obligèrent à retourner sur l'île et livrèrent Catane au chef corinthien. Comme pour Hicétas, les mercenaires ont donc provoqué la chute de leur employeur et se sont ralliés à l'ennemi.

Mais dans leur cas, les raisons du ralliement sont beaucoup plus obscures. On peut supposer que la propagande de Timoléon fut encore à l'origine de cette mutinerie. Mais leur attitude reste surprenante dans la mesure où leurs voisins, les Campaniens de la région de l'Etna, furent exterminés par Timoléon. Dans ces conditions comment interpréter une telle différence de traitement ? L'extermination des Campaniens doit s'interpréter d'un point de vue politique, en ce sens que leur existence était dangereuse pour le maintien de l'ordre sur l'île. En leur reconnaissant une autorité politique, Timoléon pouvait justifier le châtiment puisqu'il l'infligeait à des alliés qui avaient trahi. Dans le même temps, il suivait la politique mise en œuvre à Syracuse, à savoir ne pas laisser des mercenaires sans encadrement militaire et sans contrôle.

Enfin, après avoir trouvé refuge auprès d'Hippon, tyran de Messine, Mamercos se rendit et fut plus tard mis à mort à Syracuse[151]. Avec la mort de Mamercos disparaît l'une des figures les plus représentatives du mercenariat italique en Sicile au IV^{ème}

[148] Plutarque, 34,1.
[149] Plutarque, 34,2.
[150] Plutarque, 34,3.
[151] Plutarque, 34, 5-7 ; Polyen, V,12,2.

siècle. Mercenaire étranger devenu tyran d'une cité puissante de l'île, son parcours est symbolique de l'extraordinaire pouvoir politique acquis par les mercenaires. Mais c'est aussi un personnage dont le portrait dressé par Plutarque reste énigmatique.

En effet, dans deux épisodes, il apparaît bien éloigné de l'image du mercenaire barbare rompu à l'activité guerrière. Après ses victoires sur le chef corinthien, Mamercos, « tout fier d'écrire des poèmes et des tragédies », fit consacrer leurs boucliers aux dieux en y inscrivant deux vers injurieux : « Ces boucliers teints de pourpre, incrustés d'or, d'ivoire et de vermeil, nous les avons pris à l'aide de pauvres petits boucliers sans valeur »[152].

Le luxe des armes de Timoléon est sévèrement condamné : non seulement ce sont la valeur et le courage des troupes de Mamercos équipées de petits boucliers sans valeur qui ont causé la défaite du Corinthien, mais ce luxe révèle aussi la mollesse et le caractère efféminé des Corinthiens. D'après l'analyse de P. Poccetti[153], les vers de Mamercos témoignent d'un haut degré de culture, mais surtout d'une intégration idéologique à des présupposés grecs. En effet, les préjugés portés à l'encontre des Corinthiens étaient sans doute largement répandus dans le monde grec[154]. Il n'est pas impossible que Mamercos en ait eu connaissance et en ait même utilisé certains thèmes pour mettre à mal la propagande de son adversaire.

En outre, la mise en valeur du courage guerrier appartient à l'idéologie spartiate dont l'influence en Grande Grèce par le relais du pythagorisme était importante[155]. Cela supposerait donc que Mamercos fut un homme cultivé et éduqué selon des principes grecs[156].

De même, après sa reddition, il demanda à Timoléon l'autorisation de faire un discours qu'il avait « préparé depuis longtemps » devant les Syracusains[157]. Parallèlement à ses talents de poète, Mamercos serait donc un orateur capable de plaider

[152] Plutarque, 31,1.
[153] P. Poccetti, 1989, 120-122.
[154] Ce thème fut utilisé par le commandant de cavalerie d'Hicétas : Plutarque, 32,2-4.
[155] A. Mele, 1981, p. 62-96.
[156] Les historiens reconnaissent dans la liste des *théarodokoi* d'Epidaure le nom de son fils Ἄλκιππος Μάρκου (*I.G.* IV^2, I, 95, ligne 71). D'après P. Poccetti (1989, p. 120), cette dénomination serait le reflet de la condition sociale et du haut degré d'intégration culturelle de Mamercos.
[157] Plutarque, 34,6.

sa cause auprès du peuple syracusain. Ses capacités dans l'art oratoire ne sont peut-être pas sans fondement, car elles lui ont sans doute permis de se distinguer parmi les mercenaires et de prendre le pouvoir.

Néanmoins, cette image du tyran poète et orateur mêle des traditions historiographiques bien identifiées dans le monde occidental. Denys l'Ancien était célèbre pour ses poèmes et ses tragédies qui lui valurent des récompenses à Athènes[158]. Il pouvait donc servir de modèle pour caractériser d'autres tyrans de l'île. Mais Mamercos étant un non Grec, il fallait donc l'intégrer à une tradition politique et culturelle connue pour Syracuse. En outre, à l'instar d'autres peuples italiques, on observe dans l'histoire de Mamercos ce phénomène « d'accaparement » des non Grecs par la sphère culturelle de la Grande Grèce[159]. La geste du tyran de Catane serait donc le résultat de cette pénétration du modèle culturel grec dans la mentalité barbare.

Le problème complexe de l'acculturation des mercenaires se pose ici avec acuité. Mamercos est-il exemplaire de ce processus d'acculturation que le mercenariat pouvait favoriser ? La réponse doit être nuancée, car elle oblige une fois de plus à distinguer ce qui appartient à la construction historiographique et les faits qu'on peut objectivement retenir des récits. Il est bien évident que cet homme devait jouir d'une position honorable au sein des mercenaires[160]. Son accession à la tête de Catane révèle également un sens avisé de la politique et une capacité exceptionnelle à s'intégrer à la scène sicilienne. Il fut l'allié de Timoléon à une époque où la situation du chef corinthien n'était pas sans danger. Faut-il porter ces aptitudes au crédit de sa personnalité ou y percevoir les traces d'une profonde influence de la culture grecque ? Il est difficile de trancher, d'autant plus qu'il semblait aussi fortement attaché au sort des autres mercenaires italiques, en particulier aux Campaniens qui occupaient la région de l'Etna. Mamercos paraît donc être à la croisée de deux cultures dont il partagea les valeurs. Même si son histoire reste exceptionnelle, elle s'inscrit dans un contexte d'osmose et d'interpénétration culturelle qui fonctionna de manière réciproque au cours

[158] Diodore XV,74,1. Voir M.-P. Loïcq-Berger, 1967, p. 144-145.
[159] P. Poccetti, 1989, p. 135.
[160] Il appartenait peut-être à cette catégorie mal définie de chefs de mercenaires qui circulaient en Sicile et en Italie.

du IV^{ème} siècle[161]. En effet, depuis le règne de Denys l'Ancien, la Sicile apparaît comme un terrain propice au développement du mercenariat et à l'intégration politique et culturelle des barbares de toute origine[162]. L'histoire de Mamercos est sans doute l'aboutissement de ce lent processus qu'un philosophe comme Platon[163] dénonçait, car l'identité grecque de l'île était elle-même remise en cause.

D'autres tyrans bien moins connus[164] furent également soumis par Timoléon à la même époque. Hippon, le tyran de Messine, apparaît seulement au moment où Mamercos trouva refuge auprès de lui[165]. Il s'était probablement emparé de cette cité du Détroit lors des victoires de la coalition des tyrans contre Timoléon. Alors qu'il s'échappait, nous raconte Plutarque, il fut capturé et livré aux citoyens de Messine qui l'assassinèrent[166]. Nicodème, tyran de Centoripes, fut « frappé de terreur » et chassé de la ville[167]. De même, Apolloniade, qui régnait à Agyrium, fut expulsé et les habitants de la cité furent faits citoyens de Syracuse.

Le seul tyran épargné par cette répression fut Andromaque de Tauroménion[168]. Néanmoins, la cité connut vraisemblablement quelques divisions comme le laisse penser l'anecdote de la fuite de Polyxénos auprès de Nicodème de Centoripes[169]. Andromaque était resté l'allié fidèle de Timoléon et probablement son ami.

[161] P. Poccetti, 1989, p. 134-5.
[162] Selon l'expression βαρβάρων μιγάδων employée par Plutarque (1,3).
[163] Platon, *Lettre VIII*, 353^{e}.
[164] H.D. Westlake, 1951, p. 51-54 ; R.J.A. Talbert, 1974, p. 113-114.
[165] Plutarque, 34,3.
[166] Plutarque, 34,4.
[167] Diodore XVI,82,4.
[168] R.J.A. Talbert, 1974, p. 114-115.
[169] Athénée, XI,471f.

Les campagnes de Timoléon contre les tyrans montrent à quel point le chef corinthien suivit une progression géographique méthodique pour récupérer des territoires qui échappaient à son contrôle. Dès les années 343-342, il s'assura de la région à l'est de l'Etna qui était sous le pouvoir de Leptine. Après la victoire du Crimisos, il s'investit dans la guerre contre Hicétas, mais procéda aussi à d'autres campagnes autour de Camarine[170]. Sa victoire sur le tyran de Léontinoi lui permit de mettre la main sur cette plaine fertile de l'île. Enfin, dans une dernière phase, il mena des campagnes dans la région de l'Etna, foyer par excellence d'installations de communautés mercenaires. A leur terme, il est donc parvenu à reconstituer l'autorité de Syracuse sur la partie orientale de la Sicile. En ce sens, il ne s'éloigna guère des pratiques hégémoniques engagées par Denys l'Ancien. Dans le même temps, il remit au pas la plupart des mercenaires en les intégrant probablement à l'armée syracusaine, comme le laisse supposer le ralliement des mercenaires de Catane. Son action sonnait donc le glas du pouvoir mercenaire dans l'île.

Enfin cette expédition eut probablement un retentissement énorme en Occident comme l'attestent les recours successifs à des « stratèges étrangers » en Sicile mais aussi en Grande Grèce.

[170] Plutarque 31,2. Voir également l'apparat critique pour tous les problèmes concernant les formes du nom de la cité : Plutarque, *Timoléon*, C.U.F., p. 50.

CHAPITRE V

LA GRANDE GRÈCE À L'ÉPOQUE DES « CONDOTTIERI » (SECONDE MOITIÉ DU IV^{ÈME} SIÈCLE)

Depuis le début du IV^{ème} siècle[1], la Grande Grèce était confrontée à une double menace. D'une part, les prétentions impérialistes du pouvoir syracusain dans le Bruttium avaient affecté l'équilibre politique de nombreuses cités et même bouleversé les relations entre les Grecs d'Italie et les peuples barbares voisins. La politique menée par Denys l'Ancien avait ainsi provoqué le déclin des cités qui ne lui étaient pas favorables, telle Rhégion, ou, à l'inverse, favorisé la position d'une cité alliée comme Locres[2]. D'autre part, la pression croissante des peuples italiques avait entretenu un état de guerre endémique qui pesait toujours plus sur l'ensemble de la région. Pourtant, une cité grecque apparaissait comme le pôle de l'hellénisme en Grande Grèce : Tarente avait en effet profité d'un tel contexte pour affermir son rôle hégémonique sur la région. La politique avisée de son éminent stratège Archytas lui permit de se doter d'une véritable puissance militaire[3]. En outre, les relations avec le pouvoir syracusain lui étaient aussi favorables et l'autorisaient donc à consolider son hégémonie dans la ligue italiote[4]. Cette ligue, qui réunissait Héraclée, Thourioi et sans doute Métaponte, fut vraisemblablement rénovée sous l'influence tarentine[5].

Néanmoins, après la disparition d'Archytas et la dislocation de l'empire syracusain, l'équilibre fut rompu. Désormais, les cités grecques devaient seules faire

[1] Sur les événements qui couvrent l'ensemble du IV^{ème} siècle : G. Pugliese Carratelli, 1983, p. 82-86 ; M. Lombardo, 1987a, p. 68-84 ; K. Lomas, 1993, p. 39-49.
[2] Voir partie I, chapitre II, section I,1,C.
[3] Strabon VI,3,4 C280.
[4] Sur l'histoire de la ligue italiote, G. De Sensi Sestito, 1994, p. 195-216.
[5] M. Lombardo, 1987a, p. 68-74 ; *contra* K. Lomas, 1993, p. 36. Voir le commentaire très juste d'A. Mele (1993, p. 263) pour qui « l'hégémonie politique et culturelle de Syracuse et de Tarente qui lui était alliée est inversement proportionnelle à l'éclipse de Crotone et des autres centres qui s'étaient battus contre la Syracuse des tyrans. »

face à l'ennemi bruttien dont la progression irrésistible menaçait directement leurs intérêts. La Grande Grèce se trouva ainsi plongée dans une longue période de troubles qui ne tardèrent pas à aggraver les difficultés politiques et sociales des cités[6].

Pour endiguer le mouvement d'expansion des Bruttiens, les cités grecques – et à leur tête Tarente – ont eu recours avec plus ou moins de fortune à des généraux étrangers, des *condottieri*, chargés de défendre militairement leurs intérêts. Dans ces appels, Tarente joua le rôle de relais auprès des puissances étrangères, sans qu'il soit toujours possible de savoir si elle agissait pour le compte de la ligue ou pour son propre compte[7]. Néanmoins, une rupture semble se dessiner après l'expédition d'Alexandre le Molosse, puisque aucune référence littéraire ne renvoie plus dès lors au *koinon* italiote[8]. Les rivalités entre cités furent probablement trop fortes et eurent raison de cette alliance.

Les historiens anciens ont laissé quelques témoignages sur les expéditions des *condottieri* en Grande Grèce, mais la valeur des récits oblige à émettre quelques réserves. Tout d'abord, l'historiographie ancienne a exclusivement privilégié les exploits des généraux étrangers, reléguant au second plan l'histoire propre de la région. Par ailleurs le caractère incomplet ou lacunaire de leurs informations constitue une limite importante à toute reconstruction historique. Il est donc difficile d'apprécier le poids et l'influence que ces *condottieri* ont réellement pu exercer dans la région. Ainsi entreprendre l'analyse du phénomène du mercenariat dans cette seconde moitié du IV^{ème} siècle se heurte à une double difficulté : cela suppose au préalable de souligner la spécificité des expéditions menées par ces *condottieri*, mais aussi de saisir les multiples effets de ces interventions étrangères sur un territoire qui était resté jusque-là en marge du développement du mercenariat[9].

[6] Selon M. Lombardo (1987a, p. 76), ces conflits accrurent non seulement les tensions entre ville et campagne mais surtout celles entre l'aristocratie et les classes populaires.
[7] G. Urso, 1998, p. 24.
[8] M. Lombardo, 1987a, p. 76.
[9] G. Tagliamonte, 1994, p. 166-174.

SECTION I : LES CONDOTTIERI DU IV^{ÈME} SIÈCLE : PROBLÈME DE DÉFINITION ET CADRE CHRONOLOGIQUE

§ 1 - « Condottieri » ou « stratèges étrangers »

Les historiens modernes s'accordent aujourd'hui à reconnaître dans ces grands chefs militaires des *condottieri*, appellation bien commode, mais qui nécessite, à notre sens, une définition plus précise pour le IV^{ème} siècle. Rappelons tout d'abord que le terme est construit sur *condotta*, participe passé substantivé du verbe *condurre*, qui signifie littéralement « action de conduire des troupes »[10]. Cet emprunt au registre militaire latin n'est pas surprenant dans la mesure où il désigne avant tout le commandant, le chef de troupes. Néanmoins, étant à la tête de troupes mercenaires, le *condottiere* apparaît plus souvent sous les traits d'un « soldat de fortune », voire d'un « aventurier »[11], un portait assez éloigné des grands généraux du IV^{ème} siècle.

Dans les récits anciens, il est difficile de trouver un terme précis pour qualifier les *condottieri*, à l'exception notable d'un extrait de Strabon. Lorsqu'il évoque l'histoire de Tarente, le géographe grec fait référence à ces généraux en les qualifiant de ξενίκοι στρατήγοι[12], formule qui souligne donc leur double statut de chefs militaires et d'étrangers dans la cité.

Le mot *condottiere* fut utilisé pour la première fois dans le contexte de l'Italie du Moyen Age et de la Renaissance, où il servait à définir un chef de mercenaires ou de partisans. Ces *condottieri* ne jouissaient pas d'une bonne réputation : ils changeaient de camp selon les promesses de soldes et leurs combats se limitaient à de grandes démonstrations théâtrales qui tournaient souvent au ridicule. Dans ses *Histoires Florentines*, Machiavel raconte comment le condottiere Lodovico d'Obizi et deux des

[10] Comme l'indiquent les rédacteurs du *Trésor de la Langue Française* (1977, 5, p. 1281).
[11] Voir P. Guzzo (*Magna Grecia*, Découvertes Gallimard, 1997, p. 82), qui parle de « capitaines d'aventure ». Mais ce goût de l'aventure prêté parfois aux généraux du IV^{ème} siècle doit être reconsidéré dans la mesure où beaucoup d'entre eux obéissaient à des impératifs politiques où l'aventure tenait peu de place. Si l'aventure s'est parfois présentée, elle a surtout servi des intérêts collectifs ou personnels précis.
[12] Strabon, VI,3,4 C280.

siens moururent à la bataille de Zagonara : « étant tombés de cheval, [ils] furent ensevelis dans un bourbier »[13]. Dans *Le Prince*, Machiavel dénonce également le rôle joué par ces « capitaines mercenaires » : « Je veux plutôt montrer quels malheurs viennent de cette espèce de soldats. Les Capitaines mercenaires sont ou très excellents hommes de guerre, ou non ; s'ils le sont, tu ne dois pas t'y fier ; car ils tâcheront à se faire grands eux-mêmes ou en te ruinant, toi qui es leur maître, ou en détruisant d'autres contre ton intention ; mais si le Capitaine est sans talent, il sera par là même cause de ta perte »[14]. Quelles que fussent leurs compétences, ils représentaient donc un danger pour le pouvoiraux yeux de Machiavel.

De cette fin du XVème siècle date également l'analogie établie entre les *condottieri* et les chefs mercenaires du IV^{ème} siècle avant notre ère[15]. Cette analogie se fondait essentiellement sur des traits de comportement spécifiques : une totale liberté d'action vis-à-vis de leur propre cité, une loyauté très douteuse et une soif de pouvoir souvent exacerbée. Or la validité de cette analogie est remise en cause par W.K. Pritchett[16] qui a essayé de démontrer que ces hommes étaient au contraire restés « loyaux » envers leur cité d'origine. Si la démonstration de l'historien américain reste discutable au regard des exemples qu'il a retenus, elle a toutefois le mérite de poser la question du statut de ces généraux au sein de leur propre cité. A la lumière des exemples que nous allons considérer, cette question est fondamentale mais d'autres enjeux apparaissent tout aussi déterminants. D'une part, tous ces chefs ont suivi des objectifs qu'il est souvent difficile d'appréhender dans la mesure où ils ne sont pas toujours

[13] La bataille de Zagonara en 1424 fut une défaite pour les Florentins. De même, lors de la bataille d'Anghiari (1440), où les Florentins furent vainqueurs après quatre heures de combat acharné, « il n'y eut de blessé qu'un seul homme qui encore ne périt pas de ses blessures ou de quelque maître coup, mais qui tomba de cheval et mourut foulé aux pieds des chevaux. » (Machiavel, *Histoires Florentines*, IV, 6 et V,33, La Pléiade).

[14] Machiavel, *Le Prince*, 12 (La Pléiade).

[15] W.K. Pritchett (1974, p. 60 n.6) signale qu'un historien italien F. Guicciardini applique ce terme en référence à un passage de Polybe (XI,13) sur l'emploi des mercenaires dans une démocratie et dans une tyrannie. Le spécialiste anglo-saxon rappelle aussi la définition qu'en avait proposée C. Thirlwell, historien du XIXème siècle et qui est assez significative de l'image laissée par ces chefs mercenaires grecs même à l'époque contemporaine : « [they] had broken the ties which bound them to their native cities : they were under no control, and had nothing to hope and fear from their fellow-citizens ; their sole object was to secure their independence, and to establish themselves in opulence and power elsewhere. ».

[16] W. K. Pritchett, 1974, p 61-62. L'historien américain limite toutefois son étude à huit chefs mercenaires grecs dont le champ d'intervention se situa essentiellement en Orient ; la seule exception est son étude de l'action de Timoléon en Sicile.

associés à ceux de leur cité d'origine. D'autre part, il est primordial de s'interroger sur les rapports établis entre ces généraux et la cité qui les engagea, en l'occurrence Tarente, car elle ne renonça jamais à conserver son autorité militaire dans les opérations contre les peuples barbares.

Il faut enfin rappeler que ces interventions de chefs militaires étrangers ne sont pas nouvelles en Occident. Nous avons précédemment évoqué l'expédition de Timoléon qui vers 344 arriva en Sicile avec des moyens militaires certes réduits, mais une totale liberté d'action et de décision. En raison de la réussite de son expédition, les historiens anciens ont eu tendance à gommer la précarité de sa situation au début de sa carrière en Sicile. Pourtant, le chef corinthien n'en reste pas moins un *condottiere*[17], même s'il fut dépêché par sa cité. A la même époque, le chef phocidien Phalaicos avait lui aussi monté une expédition pour l'Italie ou la Sicile, « dans l'espoir de s'engager au service de quelque Etat »[18]. Mais à la différence de Timoléon, cette expédition n'aboutit pas, car les compagnons de Phalaicos refusèrent de tenter une mission trop aventureuse. Néanmoins elle reste significative de l'image de la Sicile et de l'Italie qui sont devenues les territoires de prédilection de généraux étrangers en mal d'employeurs. C'est donc dans un contexte où se manifestent une demande probablement forte en mercenaires et la nécessité de trouver des généraux compétents que s'ouvre la longue série d'expéditions menées par des *condottieri* au service des cités de Grande Grèce.

§ 2 - Les expéditions de la seconde moitié du IV^{ème} siècle : cadre chronologique

A) Archidamos

Lorsqu'il fut appelé par Tarente vers 345[19], Archidamos[20], fils d'Agésilas II, régnait à Sparte depuis presque quinze ans et jouissait dans le monde grec d'une solide

[17] *Contra* W.K. Pritchett, 1974, p. 94-96.
[18] Diodore XVI,61,4. P. Wuilleumier (1939, p. 78) impute son échec à l'expédition de Timoléon.
[19] Sur les problèmes de datation, voir P. Wuilleumier, 1939, p. 78-79 ; C.A. Gianelli, 1969, p. 5-6 ; M. Lombardo, 1987a, p. 78. Selon G. Urso (1997, p. 69), l'appel de Tarente à Archidamos remonterait à 345.
[20] Niese, *Archidamos III* (4), *R.E.*, 1895, 3, col. 467-469. Sur l'expédition, P. Wuilleumier, 1939, p .78-
→ ...

réputation de chef de guerre. Se mettre au service d'une cité étrangère était devenu une tradition à Sparte depuis le règne de son père Agésilas[21], car cette politique extérieure devait procurer à la cité des moyens financiers suffisants pour maintenir sa force militaire[22]. En venant au secours de Tarente, Archidamos suivait donc simplement les traces de son père. De fait, il retarda son départ pour la Grande Grèce de quelques mois afin de porter secours à la cité crétoise de Lyctos[23].

En raison des nombreuses campagnes auxquelles il participa, le roi spartiate aurait connu selon Théopompe[24] des difficultés pour réintégrer la vie civile, parce qu'il préférait vivre dans des contrées étrangères. Même si cette tradition paraît anecdotique, elle témoigne de l'état d'esprit prêté à ces chefs mercenaires : leur incapacité à revenir à la vie civile était souvent liée à la corruption de leurs mœurs, corruption d'autant plus grande qu'ils étaient amenés à vivre loin de Sparte[25]. Néanmoins, cet engagement n'était pas condamné par la cité et d'autres membres de la famille royale - Acrotatos et Cléonyme - participèrent à des expéditions militaires lointaines, notamment en Grande Grèce.

Après avoir débarqué sur la côte tarentine[26], Archidamos mena d'abord la guerre contre les Lucaniens[27], mission pour laquelle il avait été mandé. Puis il entreprit probablement d'autres campagnes contre les Messapiens[28], comme le laisserait supposer le fait qu'il perdit la vie à Mandonion[29] en 338. Selon Théopompe[30], le roi spartiate resta sans sépulture, bien que les Tarentins eussent offert une grande somme d'argent

---

79 ; C.A. Gianelli, 1969, p. 2-6 ; M. Lombardo, 1987a, p. 78

[21] W.K. Pritchett, 1974, p. 89-90.

[22] H.W. Parke 1981[2], p. 90 ; A.H.M. Jones, 1967, p. 148.

[23] Diodore XVI,62,4.

[24] Théopompe FGrH 115 F 232 (Athénée XII,51, 536cd)) : « Ἀρχίδαμος ὁ Λάκων ἀποστὰς τῆς πατρίου διαίτης συνηθίσθη ξενικῶς καὶ μαλακῶς· διόπερ οὐκ ἠδύνατο τὸν οἴκοι βίον ὑπομένειν, ἀλλ᾽ἐσπούδαζεν αἰεὶ δι᾽ἀκρασίαν ἔξω διατρίβειν. »

[25] On peut se demander si nous n'avons pas dans ce fragment un lointain écho de la tradition déjà présente chez Thucydide (I,95,5-7) concernant les « égarements » de Pausanias à l'issue des Guerres Médiques.

[26] Pour la datation, voir P. Wuilleumier, 1939, p. 79-81 (344 ou 343) ; C.A. Gianelli, 1969, p. 3 (344) ; M. Lombardo, 1987a, p. 78 (342).

[27] Diodore, XVI,62,4-63,2.

[28] P. Wuilleumier, 1939, p. 80, C.A. Gianelli, 1969, p. 6 ; K. Lomas, 1993, p. 42.

[29] C'était une localité de la région sallentine ; l'endroit est indiqué par Plutarque, *Agis*, 3. Sur l'identification du lieu, L. Braccesi, 1993, p. 137-141 (Mendonia en Lucanie) *contra* G. Urso, 1998, p. 19-20 (Manduria). Il existe aussi un synchronisme autour de 338 qui est aussi la date de la bataille de Chéronée : Diodore, XVI,88,3 et Plutarque, *Camille*, 19.

[30] Théopompe, FGrH 115 F 232 (Athénée XII,51, 536cd)

pour en récupérer le corps. La mort d'Archidamos eut néanmoins pour effet de suspendre vraisemblablement les hostilités.

L'expédition du roi spartiate se soldait donc par un sérieux échec militaire : son chef avait perdu la vie et elle n'avait pas réglé les conflits entre Tarente et les peuples barbares voisins. En effet, seulement quatre ans plus tard (334/333), Tarente recevait le secours du roi d'Epire, Alexandre le Molosse, pour combattre les Lucaniens et les Messapiens[31].

B) Alexandre le Molosse

Selon Justin[32], le roi d'Epire « était parti plein d'espoir, comme si, dans le partage du monde, le sort qui avait assigné l'Orient à Alexandre, fils de sa sœur Olympias, lui eût réservé à lui, l'Occident ». L'abréviateur latin ajoute également qu'il « comptait trouver, en Italie, en Afrique et en Sicile, autant d'occasions de se signaler que lui en Asie et en Perse ». Justin est un bon exemple de cette tradition ancienne sur les projets d'Alexandre le Molosse en Occident, projets qui font encore l'objet de nombreuses études[33]. Or cette tradition a souvent occulté le véritable contexte historique de son expédition, en particulier l'évolution de ses relations avec Tarente. Les auteurs de tradition romaine[34] ont également donné une certaine résonance au traité passé entre le Molosse et Rome, si bien qu'ils ont déplacé le centre de son action militaire vers le nord de la péninsule. Or toutes ces interprétations sont sujettes à caution car elles déforment considérablement la réalité des objectifs de cette intervention, qui restaient avant tout la lutte contre les peuples barbares d'Italie du Sud.

---

[31] Strabon VI,3,4 C280.
[32] Justin XII,2,1.
[33] Sur le parallélisme et la coordination possible entre les opérations du Molosse et celles de son neveu Alexandre le Grand, M.B. Hatzopoulos, 1985, p. 26-27 ; sur l'expédition d'Italie, P. Wuilleumier, 1939, p. 81-88, C.A. Gianelli, 1969, p. 6-22, M. Lombardo, 1987a, p. 78-80, R. Werner, 1988, p. 335-390.
[34] La version la plus caricaturale se trouve sans doute chez Aulu-Gelle, *Nuits Attique*s, XVII, 21,33 : « un autre Alexandre, qui portait le surnom de Molosse, vint en Italie avec l'intention de faire la guerre au peuple romain – déjà en effet la réputation de la valeur et de la réussite du peuple romain commençait à briller auprès des nations étrangères – mais il mourut avant d'avoir fait la guerre. Nous avons appris que ce Molosse, comme il passait en Italie, avait dit qu'il allait chez les Romains comme dans l'appartement des hommes, tandis que le Macédonien était allé chez les Perses comme dans un gynécée. ». Sur le traité entre Rome et Alexandre le Molosse à partir du récit de Tite-Live, E. Manni, 1962, p. 344-352.

En effet, arrivé vers 334 sur les côtes de la Grande Grèce, le roi épirote mena plusieurs campagnes d'abord contre les Messapiens[35], puis contre les Lucaniens et les Bruttiens. Ses victoires lui permirent de libérer Héraclée et Térina mais aussi de conquérir Consentia. Il entreprit par ailleurs des opérations dans le sud de la Campanie, en particulier à Paestum, à l'issue desquelles il parvint à entrer en contact avec Rome et à passer cette célèbre alliance. Mais le danger représenté par les Lucaniens et les Bruttiens demeurait : ceux-ci réunirent leurs forces à l'automne 331 et assaillirent la ligne défensive qu'Alexandre avait établie dans la région de Pandosia. De fait, ce fut sur les rives de l'Achéron, comme l'avait prédit l'oracle de Dodone, que le roi épirote mourut touché par le javelot d'un « exilé » lucanien[36].

Comme son prédécesseur Archidamos, Alexandre le Molosse est donc intervenu initialement à l'appel de Tarente pour remplir la fonction de stratège et défendre les intérêts de la ligue italiote contre les peuples indigènes. Mais son expédition s'avéra beaucoup plus décisive pour l'équilibre politique de la région. Le déploiement des forces engagées et l'action militaire du roi épirote se révélèrent particulièrement efficaces durant les premiers mois de sa mission. En raison de ses succès, l'intervention d'Alexandre dépassa rapidement le cadre strictement militaire pour s'immiscer dans les affaires intérieures de la ligue. En effet, selon Strabon, son animosité contre les Tarentins l'aurait conduit à transférer le siège de la ligue à Thourioi, et il aurait fait fortifier « par un rempart un emplacement choisi sur le bord de la rivière Acalandros où devaient avoir lieu les futures assemblées »[37]. Cet acte marqua probablement une rupture décisive entre Tarente et le roi épirote[38], la démocratie tarentine étant préoccupée par la puissance qu'il avait acquise. Tarente manquait-elle d'autorité face à un général aussi puissant, ou bien lui-même profita-t-il du mauvais climat politique entre les cités grecques pour affirmer son rôle ? Il est d'autant plus difficile de répondre

[35] En Apulie selon Justin (XII,2,5).
[36] En 331 : Strabon, VI,1,5 C256 ; Justin, XII,2,14-15 ; Tite-Live, VIII,24,14-17. Voir P. Wuilleumier, 1939, p. 88 et L. Braccesi, 1995, p. 73-76.
[37] Strabon VI,3,4 C280.
[38] M. Lombardo, 1987a, p. 79.

que seule son épopée a retenu l'attention des auteurs anciens, conduisant à négliger du même coup l'histoire de Tarente et des autres cités. En tout cas, cette rupture aboutit à une indépendance de plus en plus affirmée de la part d'Alexandre dans la conduite de la politique de la ligue. Les émissions monétaires connues pour cette période témoignent également de cette évolution et confirment sa mainmise sur la direction de la ligue[39]. Tarente se retrouvait donc vraisemblablement en concurrence avec le roi épirote auquel elle retira finalement sa confiance. De fait, comme le laisse supposer Strabon, Tarente renonça certainement à appuyer les efforts du roi dans les dernières campagnes de l'année 331. Une autre raison est à l'origine de la détérioration des relations entre Tarente et le Molosse. Il est bien évident que sa réussite lui ouvrait des perspectives nouvelles, notamment la possibilité de se constituer un empire territorial dans la région, ce qui mettait en cause la prééminence politique de Tarente.

Dans tous les cas, l'expédition d'Alexandre ne fournit pas non plus de réponse au problème de l'expansion bruttienne : non seulement les Bruttiens reprirent Cosentia après sa mort, mais les cités grecques se trouvaient désormais divisées entre elles et affaiblies. Un épisode permet de vérifier les effets désastreux de la politique d'Alexandre le Molosse en Grande Grèce. En effet, quelques années après sa disparition[40], Crotone fut assiégée par les Bruttiens et ne put avoir recours à l'aide des cités grecques de la région. Elle fit donc appel à Syracuse qui dépêcha sous les ordres de Sosistratos et d'Héracleidès des troupes importantes. Parmi les cadres militaires, se trouvait Agathocle qui avait été élu chiliarque. Cet épisode confirme donc la profonde instabilité diplomatique dans laquelle s'étaient retrouvées les principales cités grecques.

C) Agathocle

« Meilleur combattant dans les batailles contre les Barbares », Agathocle ne put profiter de ses succès car il fut contraint de rester en Italie. Sosistratos et Héracleidès

[39] Sur cette progressive indépendance, voir R. Ross Holloway, 1969, p. 131-140.
[40] Diodore XIX, 3, 3-4. Cet épisode se situe probablement vers 330, mais il est difficile de proposer une datation sûre dans la mesure où le récit de Diodore est une rétrospective de la carrière d'Agathocle. Sur ce point, voir S. Consolo Langher, 1976, p. 397-399.

étaient devenus les maîtres du pouvoir à Syracuse et Agathocle, qui appartenait au courant démocratique radical, faisait figure d'opposant au nouveau régime oligarchique. Dès lors, Agathocle entama une carrière singulière en Grande Grèce[41]. Il tenta d'abord avec ses compagnons d'infortune un coup de main sur Crotone. Après son échec, il s'engagea dans le corps des mercenaires de Tarente (ἐν τῷ τῶν μισθοφόρων τάξει)[42]. Il prit ainsi part à de nombreuses entreprises, parfois hardies, au service de la cité grecque. Mais, convaincu de fomenter « une action révolutionnaire », il fut exclu de l'armée. Pourtant sa carrière ne s'acheva pas par ce nouvel échec, puisqu'il rassembla les exilés (τοὺς φυγάδας)[43] en Italie pour porter secours aux habitants de Rhégion menacés par Héracleidès et Sosistratos. Enfin, après avoir vaincu ses ennemis syracusains, il put rentrer dans sa patrie[44].

Même si son engagement se distingue des cas précédents, il révèle toutefois qu'un homme exilé pouvait non seulement trouver en s'enrôlant comme chef de mercenaires un moyen de survivre mais aussi préparer un retour politique et militaire en force dans sa cité d'origine. En outre, on peut constater que l'engagement de mercenaires est devenu une pratique courante dans une cité comme Tarente et qu'il existe au cœur même de l'armée un corps spécifique. Dans ce nouveau dispositif, Agathocle dut vraisemblablement encadrer ses propres hommes, et peut-être assurer la direction du détachement. Tout cela supposait donc un emploi non plus conjoncturel de troupes mercenaires, mais une utilisation structurelle et continuelle pour renforcer l'armée régulière[45]. Malheureusement nos informations restent là encore bien minces pour apprécier la place et le poids du corps mercenaire dans l'armée tarentine.

[41] Diodore XIX,3,5. Selon S. Consolo Langher (1976, p. 398), ces événements se déroulèrent entre 330 et 322 (prise de Rhégion).
[42] Diodore XIX,4,1.
[43] Diodore XIX,4,2.
[44] Diodore XIX,4,3. N'oublions pas qu'il intervint à nouveau en Grande Grèce dans les années 290 ; mais il était alors le maître de Syracuse. Voir chapitre VI, section I.
[45] M. Lombardo, 1987b, p. 258.

D) Cléonyme

L'expédition du spartiate Cléonyme constitue enfin l'ultime épisode des interventions de *condottieri* en Grande Grèce. Frère cadet d'Acrotatos, qui avait tenté avec le soutien de Tarente de renverser Agathocle[46], Cléonyme appartenait à la famille royale des Agiades, mais il avait été écarté du trône au profit de son neveu Areus[47]. Plutarque le décrit comme « un homme violent et despotique », qui « n'inspirait ni dévouement, ni confiance ». Malgré ce caractère, il jouissait probablement à Sparte du titre de « régent » sans exercer toutefois de véritable fonction politique ou militaire[48]. Cette disponibilité explique sans doute le choix que les Spartiates firent en l'envoyant auprès de Tarente. Mais, à l'inverse d'Archidamos, la cité ne lui garantissait aucun appui militaire. En effet, Cléonyme se chargea lui-même du recrutement des hommes grâce aux fonds expédiés par Tarente. Dans ces conditions, l'expédition du chef grec ne semblait obéir à aucun plan préconçu de la part de Sparte, et de fait elle était sans doute pour la cité d'un intérêt limité[49]. En revanche, pour Cléonyme se présentait peut-être une occasion d'obtenir la reconnaissance politique et militaire qui lui faisait défaut.

L'action de Cléonyme en Grande Grèce reste encore difficile à restituer dans la mesure où les deux principales sources d'information, à savoir Diodore et Tite-Live[50], offrent des récits relativement divergents. L'enjeu des luttes dans la région avait aussi sensiblement évolué. Depuis la seconde guerre samnite, Rome commençait à s'impliquer dans le sud de la péninsule. Son irrésistible expansion en Campanie et en Apulie la mettait progressivement en concurrence avec Tarente qui restait déterminée à sauvegarder son influence politique et diplomatique dans la région[51]. De fait, Cléonyme fut appelé pour combattre « contre les Lucaniens et les Romains »[52].

---

[46] En 314, il se rendit en Sicile à l'appel des Agrigentins dans le but de renverser le régime d'Agathocle. Son entreprise tourna court car il mécontenta assez vite ses alliés siciliens par son comportement tyrannique : Diodore XIX,70,4-71,5. Voir chapitre VI, section I.

[47] Plutarque, *Pyrrhus*, 26,16. Sur la vie de Cléonyme : Th. Lenschau, Kleonymos (3), *R.E.*, 1921, 21, col. 730-731 ; A.S. Bradford, 1977, p. 246-247. Sur ses entreprises en Italie, P. Meloni, 1950, p. 103-121 ; C.A. Gianelli, 1974, p. 358-364 ; G. Marasco, 1983, p. 43-53 ; L. Braccesi, 1995, p. 25-98.

[48] P. Cloché, 1945, p. 221-222 et P. Cartledge et A. Spawforth, 1989, p. 30.

[49] P. Cartledge et A. Spawforth, 1989, p. 30 ; *contra* G. Marasco, 1983, p. 53.

[50] Diodore XX,104-105 ; Tite-Live X,2.

[51] Après la disparition d'Alexandre le Molosse, la Campanie se trouva sous la menace de Rome. En dépit des démarches diplomatiques de Tarente en sa faveur, Naples se rendit aux Romains après 327/326. Par la suite, Rome réussit par un jeu complexe d'alliances avec les Apuliens et les Lucaniens à prendre appui → ...

Pourtant, son entreprise prit une orientation différente des objectifs de Tarente. En effet, dès son arrivée en 303, il réussit à faire la paix avec les Lucaniens, ces derniers s'étant inclinés devant l'ampleur des forces du *condottiere*. Dans la foulée, il s'empara de Métaponte qui refusait de collaborer. Ce coup de force et la violence dont il fit preuve contre la cité grecque soulevèrent un certain mécontentement[53]. Ces diverses entreprises sont du reste jugées avec sévérité par Diodore : « Malgré les forces et les ressources considérables dont il disposait, Cléonyme ne fit rien de digne de Sparte. » Si l'on en croit l'historien d'Agyrium, son projet était de passer en Sicile pour renverser Agathocle, comme son frère Acrotatos avait essayé de le faire quelques années auparavant. Or il ne mit jamais à exécution un tel projet. On peut s'interroger sur les véritables motivations du chef spartiate dans la mesure où la tradition antique associe volontiers l'Italie et la Sicile dans les projets des *condottieri*.

Cléonyme ne renonça pas pour autant à toute conquête, mais il consacra ses efforts à la prise de Corcyre. Après sa victoire de 302, il la transforma en base stratégique, où une garnison, composée probablement de mercenaires, fut installée et maintenue après son retour en Italie. Selon certains historiens, ce choix stratégique aurait pu procurer des appuis militaires et commerciaux décisifs pour Sparte qui était alors menacée par la politique de Démétrios Poliorcète[54]. Mais un soulèvement « des Tarentins et des autres alliés »[55] le contraignit à revenir rapidement en Italie, d'où, malgré quelques succès, il dut se retirer avec ses troupes à Corcyre[56].

Grâce au récit de Tite-Live, nous disposons d'un épisode supplémentaire de son périple en Italie. En effet, après avoir pris la ville de Thuriae[57], Cléonyme en fut chassé par les Romains et se lança à l'aventure vers les côtes occidentales de l'Adriatique. Il

---

dans le sud de l'Italie : P. Wuilleumier, 1939, p. 89-94 ; M. Lombardo, 1987a, p. 80-83. Durant les événements de Naples, des mercenaires italiques furent vraisemblablement engagés au service des cités grecques selon le témoignage de Denys d'Halicarnasse (XV,8,4) : voir G. Tagliamonte, 1994, p. 175-176.

[52] Diodore XX,104,1.

[53] Athénée XIII,605d.

[54] G. Marasco, 1983, p. 53.

[55] Diodore XX,105,4.

[56] Pour cet épisode, P. Wuilleumier, 1939, p. 94-96 (événements de la même année) ; G. Pugliese Carratelli, 1983, p. 86. Voir la chronologie proposée par P. Meloni, 1950, p. 106-107.

[57] Selon Tite-Live, c'est une ville située dans le territoire des Sallentins. En fait, nous n'avons pas de certitude sur le lieu exact du débarquement : pour P. Wuilleumier (1939, p. 96), il s'agirait de Brindes.

parvint ainsi à l'embouchure du *Meduacus amnis*[58] qu'il décida de remonter. Au cours de cette reconnaissance, il se livra à des exactions et des pillages sur des villages de la côte qui étaient occupés par les Padouans. Alarmée, la cité de Padoue riposta et réussit à défaire les troupes du chef grec. Ce dernier dut rembarquer ses hommes pour Corcyre après avoir essuyé de lourdes pertes.

Ces divers affrontements entre Cléonyme et les Romains, puis ses exactions en territoire vénète, sont difficiles à analyser et à situer dans le temps. Néanmoins, on peut en observer les effets dans la mesure où il mit un terme aux visées lucaniennes sur le territoire tarentin et où il est sans doute à l'origine de l'accord passé entre Tarente et Rome pour le contrôle du golfe tarentin, en particulier du cap Lacinion[59]. Quant au périple adriatique, il peut s'interpréter comme une tentative de disposer de points d'appui en Italie qui devaient renforcer la position de Corcyre. Dans tous les cas, Cléonyme a soulevé le mécontentement et finalement le retournement de son alliée Tarente. Elle se méfiait des ambitions du *condottiere* spartiate et le soupçonnait probablement de chercher à asseoir une autorité plus personnelle sur la région. Comme Alexandre le Molosse, Cléonyme fut lâché par Tarente et même chassé de la péninsule. L'échec de cette expédition témoigne encore de la volonté de Tarente de maîtriser et d'exploiter sciemment tout recours à des chefs étrangers. En outre, il est manifeste qu'elle conservait une certaine influence dans le jeu diplomatique de la région, ce qui lui permettait de rester en position de force dans ses relations avec les *condottieri*.

Comme C.A. Gianelli[60] a pu le remarquer, des situations et des acteurs bien différents sont réunis sous l'appellation de *condottieri*. Elles divergent en fonction de la

[58] C'est l'actuel Bacchiglione : L. Braccesi, 1995, p. 39-53.
[59] Cet accord sera violé par les Romains et débouchera sur l'expédition de Pyrrhus.
[60] C.A. Gianelli, 1974, p. 369-370. L'historien italien prend en compte toutes les interventions étrangères depuis le V^{ème} siècle. Il propose de les classer en trois groupes : dans le premier qui inclut Hiéron, les deux Denys et Agathocle, il s'agit essentiellement de consolider et d'élargir l'hégémonie de Syracuse à l'ensemble du monde grec péninsulaire ; au second groupe appartiennent Alexandre le Molosse et Pyrrhus pour lesquels une expédition en Grande Grèce était une occasion d'accroître leur royaume ; enfin le troisième groupe est celui des *condottieri*, à savoir Archidamos, Acrotatos et Cléonyme « duci senza esercito, principi senza trono, desiderosi di procurarsi, con i denari forniti da chi ad essi si rivolgeva, gloria militare e, possibilmente, un centro di potere politico ». Mais son argumentation achoppe à notre avis sur une distinction majeure entre les uns et les autres : si les interventions des chefs grecs du IV^{ème} siècle se sont faites à la demande de Tarente, les expéditions des Denys et celle d'Agathocle relevaient d'une politique extérieure le plus souvent agressive et délibérée.

diversité des personnalités qui y sont engagées et de la finalité de leurs expéditions. Dans un premier cas, il s'agit d'une assistance militaire qui s'inscrit dans des relations d'alliances ou d'amitié entre cités. Archidamos et Alexandre le Molosse sont avant tout des rois de puissances étrangères pour qui l'engagement comme *condottieri* doit servir à perpétuer ou renforcer l'influence diplomatique de Sparte ou de l'Epire. Cette situation n'écartait pas toutefois la possibilité de dépasser la mission qui leur était confiée et d'envisager, comme le fit le Molosse, l'instauration d'un nouvel empire.

Plus marginale apparaît l'expédition de Cléonyme, en ce sens qu'il ne bénéficiait pas d'un réel statut politique à Sparte, et qu'il jouissait de fait d'une certaine liberté d'action. Cela expliquerait du moins son périple en Adriatique qui, s'il avait été couronné de succès, lui aurait apporté un crédit militaire et politique considérable. Le cas de Cléonyme est sans doute comparable à celui de Timoléon : c'est celui d'hommes écartés de la sphère politique de leur cité, qui choisirent la voie du mercenariat pour acquérir une reconnaissance et une légitimité politiques. A cette seconde catégorie peut aussi être associé Agathocle, puisque le mercenariat lui fournit un tremplin militaire et politique pour la conquête du pouvoir à Syracuse.

Leurs statuts respectifs et leurs objectifs sont donc autant d'éléments qui obligent à rester prudent quant à l'usage du mot *condottieri* et à lui préférer plutôt l'expression utilisée par Strabon de « stratèges étrangers ». Cette formule résume à elle seule leur situation : des chefs militaires engagés pour leurs compétences et éventuellement leurs alliances avec Tarente ; mais des hommes qui ne doivent jouer aucun rôle dans la vie politique de la cité.

SECTION II : UNE MOBILISATION CONSIDÉRABLE D'HOMMES ET DE CAPITAUX

En recrutant ce type de stratèges, Tarente devait aussi mettre en œuvre des moyens considérables pour soutenir leur action. Chaque expédition a en effet nécessité l'enrôlement de soldats qui étaient selon les cas levés en Grèce ou recrutés en Grande Grèce. Il faut noter que les stratèges étrangers ont souvent cherché le soutien des

populations barbares voisines et n'ont pas hésité à recourir au service mercenaire dans la péninsule.

Si l'enrôlement fut souvent important et déterminant dans ces campagnes, il entraîna également la mise en œuvre de frappes monétaires d'or dans les principales cités grecques. Ces émissions monétaires font encore l'objet de multiples débats qui ne sont pas sans relation avec le problème du mercenariat. Dans une région où la circulation monétaire se fondait sur l'argent, des frappes en or apparaissent vers cette époque avec « fréquence et abondance » pour reprendre le constat du numismate A. Stazio. Elles sont de fait associées à la période des *condottieri* dans la mesure où de telles frappes étaient principalement destinées au paiement des troupes. Par ailleurs, l'analyse du monnayage d'or d'une cité comme Tarente révèle la singulière autonomie de ces frappes par rapport à celles d'argent plus courantes. Dans ses diverses études, A. Stazio a montré que la typologie et le système pondéral des monnaies d'or étaient totalement différenciés. D'un point de vue typologique, le droit présente l'effigie d'une divinité, et le revers des thèmes qui sont liés à Tarente. Quant au système pondéral, il s'agit du système attique , ce qui prouverait selon le numismate italien que les autorités émettrices ont suivi les usages définis depuis l'époque de Philippe de Macédoine. En effet, ces monnaies d'or avaient acquis un statut de référence dans le monde grec : elles circulaient sur tous les marchés et étaient progressivement adoptées par de nombreuses cités au gré des aléas militaires et politiques.

Dans le monnayage de Tarente, qui est le mieux connu, ces émissions d'or coexistaient avec les émissions d'argent et de bronze dont l'utilité était souvent locale. Cette situation se vérifie également dans d'autres cités comme Métaponte et Héraclée, mais leurs émissions furent plus limitées. Sans entrer dans une analyse économique et monétaire détaillée, il faut toutefois faire référence à la diversité des monnayages associés aux *condottieri* et à leur formidable renouvellement au cours de cette période[61].

[61] Pour ces monnayages, voir **planche 13**.

Archidamos disposait pour son départ en Grande Grèce d'une armée et d'une flotte toutes deux équipées par Sparte[62]. Dans ses rangs se trouvaient des mercenaires qui avaient participé au sac de Delphes[63], et qui, comme leurs compagnons partis en Sicile aux côtés de Timoléon, finirent assassinés par les Lucaniens. Mais d'autres mercenaires d'origine lacédémonienne ont probablement pris part à cette expédition.

En effet, une tradition sur l'origine des Samnites rapportée par Strabon pourrait avoir un lien indirect avec leur présence dans l'armée d'Archidamos. Selon le géographe grec, « certains auteurs prétendent qu'ils [les Samnites] s'étaient associé une colonie laconienne, ce qui expliquerait leur philhellénisme et le fait que certains d'entre eux sont connus sous le nom de Pitanates. Mais il semble que cette explication ait été forgée par des Tarentins qui voulaient flatter des voisins aussi puissants et, du même coup, gagner leur amitié »[64]. En se fondant sur l'existence d'un district du même nom à Sparte, P. Wuilleumier[65] considère ces *Pitanates* comme des survivants de l'armée d'Archidamos que Tarente aurait à l'issue désastreuse de l'expédition installés dans ses garnisons.

Le problème est d'autant plus complexe qu'il existe sur des oboles d'argent la légende Περιπόλων Πιτανατᾶν. Ces oboles, qui ont été découvertes dans les Pouilles (Brindisi), dans le Samnium (aux environs de Campobasso) et en Campanie (Calès)[66], sont associées aux types monétaires de Tarente, d'Héraclée et de Naples et datées des dernières décennies du IV^{ème} siècle[67]. Comme le remarque justement G. Tagliamonte, le terme περίπολοι[68] désigne des formations militaires chargées d'assurer la sécurité des confins d'un territoire. Il est donc probable que les Tarentins aient utilisé des soldats, voire des mercenaires, pour assurer la sécurité de leurs frontières. Néanmoins, il reste

[62] Diodore, XVI,62,4.
[63] Diodore, XVI,63,2. Sur le rôle d'Archidamos qui aurait aidé les Phocidiens : Pausanias, *Laconie*, III,10,3.
[64] Strabon, V,4,12 C249.
[65] P. Wuilleumier, 1939, p. 81.
[66] A. Stazio, 1960, p. 225-228 ; 1983, p. 973-974 ; G. Tagliamonte, 1996, p. 28.
[67] On peut établir un *terminus ante quem* avec la chute de Naples dans l'orbite romaine (327/326 avant J.-C.)
[68] *Liddle Scott*, 1968, p. 1384 : « patrouilleurs, surveillants ». Sur les éphèbes *péripoloi* d'Athènes, P. Vidal-Naquet, 1991^{2}, p. 153-154.

difficile de déterminer l'origine ethnique des *Pitanates*. A l'inverse de l'hypothèse avancée par P. Wuilleumier, A. Mele[69], et à sa suite G. Tagliamonte[70], pensent que l'ethnique *Pitanates* fut attribué aux Samnites en raison de leurs liens mythiques avec Sparte et donc Tarente. Ces filiations mythiques sont souvent attestées chez les auteurs anciens, en l'occurrence chez Strabon, et peuvent effectivement expliquer l'origine du nom. Néanmoins, cette interprétation ne justifie pas à notre sens complètement la tradition rapportée par Strabon. Il faut noter que le qualificatif de *Pitanates* est aussi associé à un bataillon de l'armée spartiate composé de cinq cents hommes[71]. Dans cette hypothèse, ce terme ne renverrait plus à une origine ethnique commune, mais il servirait plutôt à désigner une unité militaire spécifique. Cela confirmerait également la légende *péripoloi* des monnaies trouvées en Apulie et en Campanie. Nous disposons donc seulement d'un faisceau d'hypothèses qu'il faudrait conforter par une datation plus précise du monnayage.

Durant l'expédition d'Archidamos, Tarente a probablement commencé à émettre des statères d'or destinées au paiement des troupes[72]. Au droit figure une tête de divinité féminine, identifiée à Héra ou Aphrodite, dont les traits imitent aussi ceux de la nymphe Aréthuse représentée dans le monnayage sicilien. Les émissions les plus anciennes comportent sur leur revers une scène entre Poséidon et son fils Taras, qui semble faire allusion à l'aide de Sparte : Poséidon assis tient de sa main gauche un trident et fait face à Taras qui tend les bras vers son père dans un geste d'imploration. Ces monnaies sont remarquables sur le plan artistique et sont toutes de production tarentine. Sur d'autres revers apparaissent les Dioscures qui sont également associés par certains numismates à cette aide spartiate. Des statères d'argent font probablement référence à l'appui spartiate : sur le revers, Taras tient et regarde tristement un casque à cimier et est

[69] A. Mele, 1981, p. 81-82.
[70] G. Tagliamonte, 1994, p. 173-174 ; 1996, p. 28. Egalement G. Urso, 1998, 49-50.
[71] Voir la controverse entre Hérodote (9,53) et Thucydide (1,20,3) sur l'existence de ce bataillon d'hoplites qui aurait participé à Platées : voir P. Cartledge et A. Spawforth, 1989, p. 118.
[72] P. Wuilleumier, 1939, p. 78-79 et 381-382 ; G.K. Jenkins, 1972, p. 215-216 (n° 443 et 495) ; CM. Kraay, 1976, p. 191-192.

entouré de deux étoiles qui figurent les Dioscures. Malgré les réserves de G.K Jenkins[73] et de G. Brauer[74], qui tendent à abaisser la chronologie de ces émissions aux années 320, elles semblent s'inscrire dans un contexte belliqueux et en conséquence paraissent liées au recrutement de troupes étrangères.

Lors de son débarquement en Grande Grèce vers 334-333, Alexandre le Molosse avait sous ses ordres une flotte[75]dont la description est fournie par un fragment d'Aristote[76] : il serait arrivé avec quinze vaisseaux et d'autres navires chargés de cavaliers et de fantassins[77]. Son armée était vraisemblablement beaucoup plus importante que le corps expéditionnaire d'Archidamos. Pourtant, au cours de son séjour, il recruta également deux cents *exsules* lucaniens « qu'il tenait pour sûrs mais dont, selon le caractère le plus fréquent de cette nation, la foi variait avec la fortune »[78]. De fait, il fut assassiné par un des Lucaniens qu'il avait à son service. Ces « exilés » ont probablement été enrôlés au titre de mercenaires par l'intermédiaire de Métaponte. En effet, plusieurs indications archéologiques témoignent de l'importance de la défense du territoire de la cité depuis l'époque archaïque[79]. Ces *phrouria* étaient probablement occupés par des mercenaires d'origine italique comme semble l'attester l'inscription osque présente sur le casque de Poldi Pezzoli qui, pour G. Tagliamonte[80], renverrait à des mercenaires d'origine sabellique. En dépit des divergences d'interprétation[81], il existait vraisemblablement depuis une époque plus ancienne une pratique assez courante du mercenariat dans certains secteurs de la région[82].

---

[73] G.K Jenkins, 1979, p. 109-114 : les monnaies d'or à l'effigie de Poséidon seraient à associer selon lui aux années 326 (Naples) ou 315, c'est-à-dire au soutien fourni à Acrotatos.
[74] G. Brauer, 1986, p. 65-68.
[75] Tite-Live, VIII,3,6.
[76] Aristote Fr 614 Rose : « Ἀλέξανδρος ὁ Μολοττὸς ὑπὸ τὸν αὠτὸν χρόνον Ταραντίνων αὠτὸν μεταπεμψαμένων ἐπὶ τὸν πρὸς τοὺς βαρβάρους πόλεμον, ἐξέπλευσε ναυσὶ μὲν πεντεκαίδεκα πλοίοις δὲ συχνοῖς ἱππαγωγοῖς καὶ στρατηγικοῖς. »
[77] Selon P. Wuilleumier, les Tarentins auraient fourni les navires, mais nous n'en avons aucune preuve.
[78] Tite-Live, VIII,24,6.
[79] Sur les *phrouria* de Métaponte (Cozzo Presepe, Pisticci et Pomarico Vecchio), D. Adamesteanu, 1987, p. 118-119.
[80] Pour le détail de son analyse, G. Tagliamonte, 1994, p. 167-170 ; voir les réserves de M. Lombardo, 1987b, p. 254.
[81] Sur leur origine qui serait lucanienne : D. Musti, 1988, p. 143.
[82] D'autres inscriptions en langue osque et alphabet grec proviennent probablement de la Lucanie orientale et semblent attester des formes de mercenariat chez des peuples indigènes : G. Tagliamonte, 1994, p. 170-172.

Dans tous les cas, à l'époque d'Alexandre le Molosse, les Lucaniens se retrouvèrent dans les deux camps belligérants : d'un côté les Lucaniens de l'intérieur en guerre contre les cités grecques ; de l'autre côté les Lucaniens, qui, « éloignés » de leur peuple, combattaient dans l'armée grecque. Ainsi ces derniers seraient dans une situation singulière « à mi-chemin entre la condition de mercenaires et un groupe politique séparatiste » comme l'explique D. Musti[83]. Cette hypothèse révélerait encore que le mercenariat pouvait représenter même aux yeux des peuples indigènes une issue à des troubles politiques et sociaux. Il est également révélateur d'un phénomène plus ou moins profond d'acculturation des peuples indigènes.

A cette expédition du Molosse correspondent des séries de monnayages qui font encore l'objet de discussions parmi les numismates. Ces émissions furent réalisées dans deux systèmes pondéraux différents : l'attique pour l'or, le corcyréen pour l'argent. Concernant le monnayage d'or[84], nous disposons de statères dont les types sont inspirés des émissions d'Alexandre en Epire : au droit la tête de Zeus couronnée de feuilles de chêne (Zeus étant la divinité protectrice du sanctuaire de Dodone) et au revers un foudre et parfois une pointe de lance accompagnés de la légende royale ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΥ. Le foudre est aussi présent sur les oboles d'or et sur les monnaies d'argent (statères et oboles). Quant à la pointe de lance, elle évoquerait selon certains numismates[85] le butin des campagnes du roi épirote. Des dénominations d'or plus petites présentent au droit Hélios et au revers le foudre[86]. D'autres symboles comme l'aigle se retrouvent sur des monnaies d'argent[87]. Sans entrer dans le détail des séries, il faut noter que les thèmes iconographiques des monnaies ont été largement empruntés au répertoire épirote.

[83] D. Musti, 1988, p. 144.
[84] M.P. Vlasto, 1922 ; P. Wuilleumier, 1939, p. 83 et 383-384 ; G.K. Jenkins, 1972, p. 216-221 ; C.M. Kraay, 1976, p. 192 ; G. Brauer, 1986, p. 71-72 (sur les problèmes chronologiques) ; A. Stazio, 1987, p. 169.
[85] R. Ross Holloway, 1969, p. 137 n. 13.
[86] Hélios évoquerait l'aide venue d'Orient selon R. Ross Holloway (1969, p. 137).
[87] Cette influence semble s'être exercée au-delà de Tarente : à Métaponte des séries en or et en argent où on trouve Leucippos le fondateur mythique de la cité ; dans les monnayages apuliens, comme à Rubi, est représenté Hélios.

Plusieurs questions compliquent l'étude déjà difficile de ces monnayages. La première concerne les lieux de frappe, car certaines frappes d'argent et de bronze semblent être importées des ateliers d'Epire[88]. Sur ce point, R. Ross Holloway[89] a mené une analyse tout à fait convaincante dans la mesure où il compare la politique monétaire engagée par Alexandre le Molosse en Italie et celle d'Alexandre le Grand à Chypre et au Proche-Orient. Comme son neveu, le roi épirote fit émettre du monnayage en territoire étranger dès que le contexte lui fut favorable. Après ses campagnes en Lucanie, Alexandre acquit sans nul doute un rôle de chef indépendant en Grande Grèce, cette position étant également renforcée par le butin considérable qu'il put amasser[90]. Cette hypothèse s'insère aussi dans la rupture qui intervint entre Alexandre le Molosse et Tarente. Dans tous les cas, il est manifeste que le *condottiere* eut un constant souci de procurer à ses troupes des revenus suffisants. D'après l'analyse d'A. Stazio[91], deux séries monétaires semblent donc avoir circulé à cette époque : une série d'importation qui correspond aux émissions du *condottiere* et à celles de Tarente qui lui sont apparentées ; une série locale destinée aux échanges courants.

Des séries monétaires en or et en argent[92] sont associées à l'expédition du Spartiate Acrotatos qui fit escale à Tarente avant de se rendre en Sicile[93]. A cette occasion, la cité émit plusieurs séries monétaires en or et en argent dont les thèmes semblent faire référence à Sparte. Sur les droits des statères d'or, apparaissent la tête d'une divinité féminine accompagnée de dauphins ou Héraclès avec la léonté. Quant aux revers, on y observe Taras sur un bige ou les Dioscures nus, l'un d'eux portant un rameau d'olivier. Sur les statères d'argent figurent Taras ou le cavalier levant une main en signe de salutation: cette représentation est interprétée comme un signe de

[88] A. Stazio, 1987, p. 167.
[89] R. Ross Holloway, 1969, p. 131-140.
[90] Sur l'impérialisme macédonien à travers le monnayage de l'expédition d'Alexandre le Molosse, voir A. Prestianni, 1986, p. 131-150.
[91] A. Stazio, 1971, p. 170-171.
[92] P. Wuilleumier, 1939, p. 92-93 ; G. K. Jenkins, 1972, p. 221 ; G. Brauer, 1986, p. 76.
[93] Diodore XIX,70,8 : « il gagna Tarente où il exhorta le peuple à l'aider à libérer les Syracusains et lui fit voter un secours de vingt navires, car les Tarentins, à cause de leur parenté de race et du prestige de sa maison, attachaient un grand crédit et un grand poids à ses discours. »

bienvenue à Acrotatos. La légende ΣΥΜ évoque probablement l'alliance contre Agathocle.

La dernière expédition d'envergure fut sans nul doute celle du Spartiate Cléonyme. Il avait reçu des navires et de l'argent de Tarente pour monter son expédition, argent avec lequel il put lever « aux environs du cap Ténare » cinq mille soldats[94]. Le général spartiate fit donc office d'agent recruteur pour le compte de Tarente en Grèce, mais aussi à son arrivée dans la péninsule : « là il rassembla un nombre à peu près égal de mercenaires, et enrôla plus de vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers de milice citoyenne ; enfin il joignit à ces troupes un grand nombre de Grecs d'Italie et les Messapiens »[95]. Parmi les mercenaires, certains étaient probablement d'origine indigène, à savoir Iapygiens ou Samnites[96]. Son armée fut en tout cas numériquement importante et cela témoigne sans doute de l'enjeu décisif des campagnes qu'il dut mener.

Certains historiens ont aussi pensé que des mercenaires d'origine celte, qui auraient été sous l'autorité de Tarente dans la région sallentine, passèrent à son service. Cette thèse récemment reprise par L. Braccesi[97] nous oblige à aborder le délicat problème de la présence gauloise en Apulie depuis l'époque de Denys l'Ancien[98]. Celle-ci est attestée par le récit de Tite-Live[99] pour les années 367/366 et 349. Même si l'archéologie n'apporte pour l'heure que peu de témoignages sur ce point[100], il n'en reste pas moins vrai que des bandes celtiques ont gravité dans cette région sous la protection probable de Denys l'Ancien et par la suite sous celle de Tarente.

[94] Diodore, XX,104
[95] Diodore, XX,104
[96] C'est ce que suppose G. Tagliamonte (1994, p. 177), mais nous n'avons pas de sérieuses informations sur ce point.
[97] L. Braccesi, 1990, p. 89 : il suit en fait les conclusions formulées par M. Sordi (1985, p. 207-214).
[98] Nous avons déjà évoqué cette question dans le chapitre sur Denys l'Ancien.
[99] Tite-Live VI,42,8 (367) ; VII,1,3 (366) ; VII,26,9 (349) ; VII,32,9.
[100] Un témoignage important est celui du casque de Canosa : voir partie III, chapitre I, section I.

Un autre argument est fourni par l'analyse de M. Sordi sur l'alliance passée entre les Gaulois et Rome en 331[101]. Selon Polybe[102], qui offre la chronologie la plus plausible, c'est au terme de treize années de tranquillité (soit entre 344-343 et 332-331) que les Gaulois « firent la paix par un traité » avec Rome. Si l'on suit la chronologie de l'historien grec, le traité entre les Gaulois et Rome serait donc intervenu vers 331, c'est-à-dire au moment même où Rome et le Molosse passèrent un accord. En confrontant les textes de Polybe et de Justin relatifs à ces deux traités, M. Sordi constate que les termes grecs employés (εἰρήνην ἐποιήσαντο καὶ συνθήκας) correspondraient point pour point au *foedus amicitiamque* passés entre le Molosse et Rome[103]. En outre, d'après l'expression de Polybe, l'accord passé entre Rome et les Gaulois prend la valeur d'un pacte formalisé, à l'inverse de la situation antérieure où il s'agissait d'une simple trêve[104], et cet accord se fit vraisemblablement à l'avantage de Rome comme l'ont noté certains spécialistes[105]. Or d'après Tite-Live, ce traité de 331 fut suivi de peu d'effet, puisque les luttes entre ces deux ennemis irréductibles reprirent dès 329[106]. Les bandes gauloises qui gravitaient en Apulie auraient en fait pu profiter de l'entremise du roi d'Epire pour passer un accord avec les Romains. En conséquence, les Gaulois cités par Tite-Live ne provenaient pas de cette région, mais des zones septentrionales d'installation celtique[107]. Dans cette hypothèse, des Celtes auraient donc occupé durablement une zone mal déterminée de l'Apulie[108] qui leur servait de base stratégique dans les assauts lancés sur Rome et l'Italie centrale au cours de la première moitié du IV^{ème} siècle. Il serait donc possible que des mercenaires d'origine celtique aient pu figurer aux côtés d'Alexandre le Molosse et de Cléonyme au cours de leurs campagnes en Grande Grèce. Engagés au service de Tarente, ils auraient ainsi pu rejoindre les rangs des armées expéditionnaires. Si ces hypothèses sont justes, le silence des sources

[101] Rappelons que des « Celtes des bords de l'Adriatique » avaient rencontré Alexandre le Grand pour établir des rapports d'amitié et d'hospitalité vers 335, ce qui témoigne d'une activité diplomatique importante de leur part. Voir M. Sordi, 1985, p. 207-214.
[102] Polybe II,18,9.
[103] Justin XII,2,12 : « Il fit la guerre contre les Bruttiens et les Lucaniens, leur enleva plusieurs villes et conclut des traités d'alliance et d'amitié avec les Métapontins, les Pédicules et les Romains. »
[104] Polybe I,6,3 : « σπονδαὶ καὶ διαλύσεις ».
[105] R. De Donà, 1985, p. 175-189.
[106] Tite-Live, VIII,17,6 ; 20,2.
[107] M. Sordi, 1985, p. 209-210 ; R. De Donà, 1985, p. 182.
[108] Voir M. Sordi, 1981-1982, p. 5-11 ; S. Cataldi, 1987, p. 565-602.

s'expliquerait par la profonde intégration de ces noyaux celtiques au monde grec. Cette intégration aurait de fait été facilitée par la permanence de leur présence dans la région, mais aussi en raison de leur isolement par rapport au reste du monde celtique.

Néanmoins tout cela ne peut pas justifier une autre idée énoncée par L. Braccesi, selon laquelle Cléonyme se serait servi des mercenaires celtes[109] pour obtenir le soutien des Celtes installés dans la région vénète. En dépit des arguments avancés par l'historien italien, il n'est pas sûr que le général spartiate ait eu un dessein bien déterminé dans son périple adriatique, et *a fortiori* qu'il ait eu la volonté de reprendre à son compte la politique jadis menée par Denys l'Ancien. Si des mercenaires d'origine celtique ont réellement pris part à ces campagnes, leur influence fut très limitée et confondue avec leurs compagnons d'armes grecs. En ce sens, la reconstruction de L. Braccesi nous paraît fragile, et elle ne permet pas de supposer que Cléonyme a eu la volonté d'exercer un empire essentiellement maritime en collaboration avec les Celtes sur une grande partie de l'Adriatique[110].

SECTION III : TARENTE ET LE MERCENARIAT

Les expéditions de *condottieri* en Grande Grèce ont été jugées de façon sévère par les auteurs anciens. L'emploi de généraux étrangers (τὸ ξενικοῖς στρατηγοῖς χρῆσθαι) est perçu comme « l'un des signes de leur décadence politique », à l'image du jugement porté par Strabon[111]. Le géographe grec ajoute que les Tarentins « ne parvenaient pas, d'ailleurs, à obéir convenablement à ceux qu'ils appelaient ainsi à leur aide et finissaient au contraire par s'en faire des ennemis ». Deux thèmes sont sous-jacents dans la réflexion de Strabon : le déclin politique de Tarente qu'il justifie par leur τρυφὴ, mais aussi une certaine incapacité à se satisfaire des secours étrangers[112]. Pour renforcer sa démonstration, Strabon s'appuie sur l'exemple de l'expédition d'Alexandre

[109] L. Braccesi, 1990, p. 91-92 : il propose de considérer les cinq mille mercenaires qui sont recrutés en Grande Grèce comme des Celtes (Diodore XX,104,2).
[110] L. Braccesi, 1990, p. 91-92.
[111] Strabon VI,3,4 C280. Ce passage est emprunté à Timée selon le commentaire de F. Lasserre, *Strabon*, Tome III (CUF), p. 235 n.4.
[112] Sur ce *topos* littéraire de la *tryphè*, voir A. Passerini, 1934, p. 35-56 et C. Talamo, 1987, p. 385-404.

le Molosse et précise : « on veut même que le triste dénouement qui mit fin à ses entreprises soit la conséquence de l'ingratitude des Tarentins ». Après les stratégies d'Archytas, Tarente entrait donc dans une période troublée de son histoire jusqu'à l'inéluctable confrontation avec Rome.

Cette interprétation qui remonte pour une grande part à Timée reste pourtant en contradiction avec la position hégémonique que Tarente a réussi à conserver au cours de cette seconde moitié du IV^{ème} siècle. Elle a d'abord certainement profité des conflits avec les populations indigènes pour asseoir et étendre son influence dans le monde des cités grecques d'Italie. Jusqu'à l'expédition d'Alexandre le Molosse, c'est elle qui assura la direction de la ligue italiote et elle s'appuya sur les victoires du roi épirote pour renforcer sa position dans les régions messapienne et lucanienne. Mais, en prenant la défense de la ligue au nom de la solidarité hellénique, le Molosse a peu à peu supplanté Tarente dans son rôle de leader et a contribué à accroître les antagonismes politiques entre toutes les cités grecques de la péninsule[113]. L'adhésion à la politique conduite par Alexandre le Molosse dissimule en fait la prédominance des courants oligarchiques ou modérés dans certaines cités comme Métaponte ou Crotone. En dépit de l'éclatement de la ligue, Tarente est restée maîtresse jusqu'au début du III^{ème} siècle de cet équilibre régional fragilisé du fait des agressions barbares.

Depuis l'époque du stratège Archytas, Tarente était dotée d'une des forces militaires les plus puissantes de Grande Grèce[114]. Strabon note que les Tarentins « possédaient la plus grande flotte qu'il y eût dans ces régions et pouvaient mettre sur pied trente mille fantassins, trois mille cavaliers et mille officiers de cavalerie »[115]. Rappelons qu'à l'arrivée de Cléonyme, la cité parvient à réunir 20 000 fantassins et 2000 cavaliers. Or l'efficacité de cette armée passait non seulement par l'emploi de stratèges qui lui étaient totalement étrangers mais aussi par le renfort de troupes mercenaires. Ce paradoxe oblige donc à trouver des explications inhérentes au système militaire et politique de Tarente[116]. Selon l'hypothèse proposée par M. Lombardo, ce

[113] G. De Sensi Sestito, 1987, p. 103-113.
[114] M. Lombardo, 1987b, p. 251-253.
[115] Strabon VI,3,4 C280.
[116] Des raisons plus classiques sont avancées par P. Wuilleumier (1939, p. 182s.) et par C.A. Gianelli → ...

recrutement obéissait à une volonté d'améliorer le commandement et les techniques de combat. L'existence d'un *misthophoron taxis* dans lequel fut enrôlé Agathocle révèle la formation d'un corps d'élite spécifique, sans qu'il soit toutefois possible d'en déterminer le rôle. Sur ce point, on peut remarquer que le mercenaire Agathocle fut renvoyé au motif qu'il préparait des troubles dans la cité : s'était-il assuré l'appui du corps des mercenaires mais aussi celui d'une bonne partie de l'armée ? La question reste ouverte, étant entendu que cet épisode s'inscrit dans la geste du futur dynaste syracusain, mais cet épisode témoigne sans doute du poids de ce corps d'élite dans l'armée. De plus, les stratèges étrangers étaient dotés d'une autorité militaire suprême sur leurs propres troupes et l'armée de Tarente, ce qui permettait d'accroître les performances de l'armée tarentine sur le terrain[117].

Une raison plus politique est aussi à l'origine de ce genre d'appel à des stratèges étrangers. Comme le signale M. Lombardo, il existait à Tarente « une étroite corrélation entre expérience militaire et dynamique socio-politique interne »[118]. Le nœud du problème auquel était confrontée la cité résidait dans cette confusion entre pouvoir politique et pouvoir militaire, puisque les troubles internes opposant oligarques et démocrates se répercutaient probablement sur le commandement et l'équilibre politique de la cité. Ainsi il semble que l'engagement d'Agathocle, et dans une certaine mesure l'appel à Alexandre le Molosse, fut le fait des démocrates radicaux qui étaient alors au pouvoir[119]. Selon M. Lombardo[120], l'opposition entre oligarques et démocrates se traduisit dans le domaine militaire du fait de la composition sociale de l'armée : les décisions prises par l'assemblée à majorité démocrate et radicale étaient forcément en contradiction avec les choix de l'état major tarentin dont les membres étaient issus des milieux aisés.

(1969, p. 1). Selon l'historien français, on assisterait à une désaffection des élites tarentines pour l'armée. C.A. Gianelli y voit plutôt l'incapacité à trouver des stratèges à la hauteur des enjeux militaires.

[117] G. Brauer, 1986, p. 79.

[118] M. Lombardo, 1987b, p. 258.

[119] Nous suivons ici les arguments de G. De Sensi Sestito (1987, p.93) qui ajoute aussi à son analyse l'appel postérieur à Pyrrhus. Dans le cas du Molosse, c'est à travers la crise de la ligue que se discerne cette diversité de régimes politiques entre cités, Tarente étant aux mains des démocrates radicaux partisans de la guerre à outrance, alors que des cités comme Métaponte ou Crotone sont gouvernées par des courants oligarque ou modéré : G. De Sensi Sestito, 1987, p. 100-102.

[120] P. Wuilleumier, 1939, p. 183-184 et M. Lombardo, 1987b, p. 258.

Face à cette impasse politique, le recours à une aide extérieure pouvait donc se révéler efficace dans la mesure où ces généraux étrangers n'avaient aucune emprise sur les affaires internes de la cité. Mais cette solution ne fut pas sans danger, car elle supposait la complète adhésion du *condottiere* engagé aux objectifs de Tarente. Cela explique pourquoi les relations avec Alexandre le Molosse et Cléonyme tournèrent court, dès lors que ces généraux défendirent des intérêts plus personnels. En outre, l'arrivée de troupes étrangères supposait de la part de Tarente des efforts économiques supplémentaires : pendant les trêves, les soldats étrangers devaient vivre sur le territoire ou dans la cité, et, au cours des campagnes, sur le pays[121]. Leur présence pouvait ainsi alimenter les différends entre partisans et adversaires de la guerre.

Dans sa démarche vis-à-vis des stratèges étrangers, Tarente a sans doute cherché à établir des relations qui s'apparentent à cette alliance entre Syracuse et Sparte à l'époque de Denys l'Ancien, à savoir un secours militaire entre cités alliées sans implication politique directe. Les actes d'Alexandre le Molosse et de Cléonyme seraient davantage des dérapages qui ne firent pas renoncer la cité, car Tarente a réussi contre toute attente à maîtriser leurs velléités en leur retirant tout soutien dans la péninsule.

Ces observations nous éloignent donc de la vision traditionnelle colportée par Strabon sur la décadence politique de Tarente[122]. Cette ouverture à des généraux étrangers était sans doute une réponse originale à l'impasse politique dans laquelle elle se trouvait. De plus, on peut imaginer que la réussite de Timoléon en Sicile renforça le bien fondé d'une telle alternative. Dans tous les cas, si l'expérience n'avait pas été concluante, on ne pourrait pas comprendre la réitération des appels à des *condottieri* en cette seconde moitié du IV^{ème} siècle. Certes le déclin tel que le perçoit Strabon s'est amorcé dans la première décennie du III^{ème} siècle, mais alors Tarente était en butte à l'expansion d'une cité en pleine expansion, Rome.

[121] G. Brauer, 1986, p. 79.
[122] G. Urso (1998, p. 139-140) souligne avec raison que la mauvaise réputation de Tarente a rejailli sur l'image des « stratèges étrangers », notamment Archidamos, Cléonyme et Acrotatos.

La dernière expédition d'un « stratège étranger » en Grande Grèce fut celle de Pyrrhus, roi d'Epire[123]. Si elle s'inscrit dans la lignée des stratèges du IV^{ème} siècle, elle offre un intérêt plus limité pour l'histoire du mercenariat. Notons d'abord que le contexte régional avait profondément changé. La lutte était désormais dirigée contre Rome dont l'expansion en Apulie menaçait l'intégrité de Tarente. A l'instar de son prédécesseur Alexandre le Molosse, Pyrrhus répondit à l'appel de la cité grecque et afficha rapidement des prétentions hégémoniques qu'il fut malgré tout incapable de mener à bien.

Durant son séjour en Grande Grèce, Pyrrhus put compter sur les renforts fournis par les Samnites, les Lucaniens et les Bruttiens, tous ces peuples étant entrés en rébellion contre le pouvoir romain. Dans ces conditions, il faut bien convenir que la distinction entre troupes alliées et troupes mercenaires n'est pas évidente. Un épisode a cependant retenu l'attention des historiens modernes : il s'agit du siège et de la prise de Crotone par les Romains (277). Selon Frontin[124], des renforts lucaniens (*Lucanorum manus*) tenaient la cité et la rendaient inexpugnables. Le consul romain Cornélius Rufinus dut employer un stratagème pour faire renvoyer ces renforts par les Crotoniates et prendre la cité : il paya un prisonnier crotoniate pour diffuser la fausse nouvelle du retrait des Romains dans la ville.

Au-delà de cet épisode qui se situe entre les batailles d'Ausculum et de Bénévent, c'est le statut des renforts lucaniens qui pose un problème. D'après P.G. Guzzo[125], les Lucaniens agissaient en accord avec Pyrrhus « soit à l'intérieur d'une « stratégie » générale d'opposition aux Romains », soit par des rapports de mercenariat.

Cet épisode montre donc que les rapports entre le roi épirote et les peuples italiques prirent des formes différentes, mais ont pu quelquefois correspondre à des engagements de mercenaires[126]. Nous retrouverons une situation assez comparable à

---

[123] 280-275. Un livre reste fondamental sur ce sujet : P. Lévêque, *Pyrrhos*, 1957. Voir également G. Nenci, Pirro. *Aspirazioni egemoniche ed equilibrio mediterraneo*, 1953 ; *Age of Pyrrhus*, Proceedings of an international conference of Brown University, dir. T. Hackens, Louvain-La-Neuve, 1992 ; M. Lombardo, 1998, p. 184-185.
[124] Frontin, III,6,4.
[125] P.G. Guzzo, 1989, p. 61.
[126] G. Tagliamonte, 1994, p. 202-203.

l'époque de la seconde guerre punique, notamment au moment où Hannibal occupa une bonne partie de l'Italie du Sud[127].

Enfin l'armée venue d'Epire comprenait des troupes étrangères tirées de l'Etolie, et de l'Acarnanie et même des cavaliers grecs[128]. Une stèle funéraire trouvée à Héraclée[129] pourrait du reste renvoyer à cette expédition. Elle mentionne un certain Nikomakos Aitolos, probable mercenaire étolien au service de Pyrrhus[130].

En 272, Tarente perdait son indépendance politique au profit de Rome. Une page de l'histoire du mercenariat en Grande Grèce était dès lors tournée.

[127] Voir partie IV, chapitre III, section I,3.
[128] G.T. Griffith, 1975, p. 60-64.
[129] G. Pianu, 1994, p. 233.
[130] Voir partie IV, chapitre II, section III.

CHAPITRE VI

LE MERCENARIAT SOUS LE RÈGNE D'AGATHOCLE

Le règne d'Agathocle[1] a inauguré une nouvelle ère dans l'histoire politique de Syracuse. En instaurant un régime monarchique, Agathocle a réussi à élever la cité au niveau des grands royaumes qui avaient vu le jour après la mort d'Alexandre le Grand. En outre, ses desseins expansionnistes ont permis de rendre à Syracuse sa place hégémonique en Sicile et en Grande Grèce. Durant les dernières décennies du IV^{ème} siècle, l'histoire de la cité siciliote s'est donc confondue avec le destin exceptionnel d'un homme qui de mercenaire devint un véritable monarque. Mais ce destin appartient à une époque où la guerre favorisait l'émergence de chefs mercenaires prêts à s'emparer du pouvoir. C'est sous cet angle qu'il faut donc considérer les premières étapes de la carrière d'Agathocle en insistant aussi sur le fait qu'il suivit les traces de son prédécesseur Denys l'Ancien. Son règne fut également une période prospère dans l'histoire du mercenariat sicilien. La guerre contre Carthage accrut le nombre de mercenaires à Syracuse et fut même à l'origine d'une forte demande de la part des belligérants. Mais c'est aussi le pouvoir despotique d'Agathocle qui poussa certains opposants politiques à prendre du service comme mercenaires.

SECTION I - UNE CARRIÈRE DANS LES ARMES

L'irrésistible carrière d'Agathocle s'est essentiellement construite sur des faits d'armes qui l'ont conduit de la Sicile jusqu'en Grande Grèce et lui ont permis de devenir l'un des généraux les plus compétents de sa génération. Au gré des nombreux exils politiques dont il fut victime dans les années 330, il fit un apprentissage long et

[1] Pour les événements, voir S.N. Consolo Langher, 1980, p. 291-342. Sur le pouvoir monarchique d'Agathocle, voir S.N. Consolo Langher, 1999, p. 331-349.

souvent difficile de l'art de la guerre. Originaire de Thermai (Thermes), cité sous domination carthaginoise, où son père Carcinos de Rhégion s'était auparavant réfugié, il arriva plus tard à Syracuse par crainte des Carthaginois et sans doute pour profiter du droit de citoyenneté que concédait alors la cité sous l'impulsion de Timoléon de Corinthe[2]. Son père l'initia au métier de potier, ce qui explique les origines prétendument modestes du futur dynaste telles que les auteurs anciens se complaisent à le signaler[3]. Pourtant, il s'intégra rapidement à la vie politique et militaire de la cité grâce à son heureuse rencontre avec Damas : comptant « parmi les notables de Syracuse », ce dernier lui permit également de se constituer une certaine fortune.

§ 1 - Les débuts militaires et l'exil

Son premier fait d'armes fut le secours qu'il apporta par l'intermédiaire de Damas à l'oligarchie d'Agrigente[4] : un chiliarque étant mort, Agathocle put le remplacer et fit preuve en la circonstance d'une certaine bravoure. Diodore décrit ainsi le personnage : « Celui-ci, avant même l'expédition, en imposait beaucoup par la taille de ses armes, car, dans les revues, il avait coutume de porter un équipement d'une taille telle que personne ne pouvait aisément manier des armes de ce poids. »[5]. Dans sa fonction de chiliarque, il s'illustra « par sa bravoure et son intrépidité dans les batailles, ainsi que par son éloquence hardie et incisive dans les harangues publiques. ». Une autre tradition beaucoup moins favorable a également retenu cette image de soldat accompli qui gravit tous les échelons de la hiérarchie militaire. Ainsi Justin dresse un portrait assez comparable à celui de Diodore : « il prit du service comme simple soldat, et on le vit toujours prêt à tout oser, aussi turbulent qu'il avait été infâme auparavant. Il passait pour être brave de sa personne et très éloquent dans les assemblées. Aussi il fut bientôt nommé centurion, et après, tribun des soldats. »[6]. Bien que le récit de Justin soit assez

[2] Sur la tradition historiographique autour de l'enfance et de la jeunesse d'Agathocle, P. Lévêque, 1968-1969, p. 141-142 ; F. Galli, 1982, p. 156-157 ; R. Vattuone, 1983, p. 79-126 ; E. Antonini, 1994, p. 173-187. Pour les sources, voir C. Bottin, 1928, p. 1307-1327 ; S.N. Consolo Langher, 1979, p. 117-187 ; C. Dolce, 1980, p. 124-166.
[3] Diodore XIX,2,7. Justin XXII,1,2. Sur le métier de potier, M.A. Cavallaro, « Un « tendency » industriale e la tradizione storiografica su Agatocle », *Historia*, 1977, 26, p. 33-42.
[4] Diodore, XIX,3,1.
[5] Diodore XIX,3,2.
[6] Justin XXII,1,8-10.

obscur sur les débuts de carrière du futur maître de Syracuse, il n'en demeure pas moins qu'il fait écho à une réputation qui dut se construire rapidement autour du jeune soldat. Homme de guerre brillant, il était aussi capable de parler aux soldats et au peuple, ce qui ne devait pas laisser sans inquiétude le pouvoir syracusain. Une circonstance plus fortuite, la mort de son protecteur Damas, lui permit enfin d'asseoir sa position personnelle dans les cercles aristocratiques de la cité[7].

C'est encore comme chiliarque qu'il participa aux secours envoyés par Syracuse à Crotone après 331[8], mais, en raison de ses succès sur le champ de bataille, il suscita l'hostilité de Sosistratos et d'Héraclide, qui le firent condamner à l'exil : de fait il resta en Grande Grèce où il survécut par le métier des armes. Nous avons évoqué ailleurs les étapes de sa carrière militaire sur le territoire italien[9] : après une tentative de coup de main sur Crotone, il se rendit à Tarente où il fut recruté dans le corps des mercenaires de l'armée. Mais convaincu de préparer une « action révolutionnaire », il en fut exclu et dut quitter la ville. Il parvint ensuite à rassembler tous les exilés syracusains qui étaient présents en Italie et « porta secours aux habitants de Rhégion » menacés par ses ennemis politiques Sosistratos et Héraclide[10].

§ 2 - L'accession au pouvoir

De retour à Syracuse, il prit part aux luttes entre les démocrates qui détenaient le pouvoir et les anciens partisans de Sosistratos qui étaient soutenus par les Carthaginois. Agathocle continua à se montrer à la hauteur de sa réputation et mit en œuvre plusieurs stratagèmes qui lui évitèrent de tomber entre les mains de ses ennemis[11]. La situation à Syracuse était encore très confuse du fait des querelles qui éclatèrent entre les modérés et les démocrates : en vertu d'un décret promulgué par le peuple syracusain du temps de Timoléon[12], le Corinthien Acestoridès fut appelé par les modérés pour régler la crise.

[7] Diodore XIX,3,2 : « Quand Damas mourut de maladie, en laissant sa fortune à sa femme, il épousa cette dernière et compta parmi les citoyens les plus riches. »
[8] A. Mele, 1993, p. 268-270.
[9] Voir chapitre V, section I,2,C.
[10] Diodore XIX,4,2.
[11] Diodore, XIX,4,3-7.
[12] Plutarque, *Timoléon*, 38,4 : « Mais de toutes les distinctions proposées et décernées en son honneur, → ...

Celui-ci essaya de se débarrasser d'Agathocle dont l'influence devenait toujours plus importante : il « lui ordonna de quitter la ville et envoya des hommes pour le tuer la nuit sur la route. »[13]. Une nouvelle fois Agathocle réussit à détourner ce piège, mais, en dépit de la réconciliation civique qui suivit l'intervention d'Acestoridès, il restait exilé et même indésirable dans la cité[14].

Selon Diodore, il leva alors sa propre armée dans l'intérieur du pays (ἐν τῷ μεσογείῳ)[15] et de cette façon devint redoutable aux yeux de ses concitoyens mais aussi des Carthaginois. Enfin de retour à Syracuse, il prit la tête du parti démocratique et obtint la fonction de « stratège et protecteur de la paix »[16]. Investi d'une telle charge, il put préparer son coup d'Etat et « prit prétexte d'une expédition contre Erbita pour incorporer ceux de Morgantina et des autres cités de l'intérieur qui avaient marché auparavant avec lui contre les Carthaginois »[17]. Ces hommes étaient très fidèles à Agathocle qui, selon Diodore, leur avait fourni de nombreux avantages (πολλὰ προευεργετημένοι). Accompagné de ces trois mille hommes, il intégra aussi dans son armée privée tous les citoyens qui étaient pauvres ou hostiles au régime. Puis, en 316, il s'empara du pouvoir après un coup d'Etat qui reste sans conteste l'un des épisodes les plus sanglants de l'histoire syracusaine[18].

G.T. Griffith[19] considère les débuts de la carrière d'Agathocle comme un « *stormy apprenticeship* » dans l'art de la guerre. Les exils plus ou moins prolongés ont sans nul doute contribué à ce choix des armes pour survivre : il ne fait guère de doute par exemple que les butins occasionnés par les campagnes remplirent ses fonds personnels et lui permirent de s'attacher un nombre relativement important de compagnons fidèles. Durant ces années, Agathocle fut tour à tour chef de guerre ou

---

aucune ne fut plus glorieuse que le décret du peuple syracusain qui ordonnait que, toutes les fois qu'ils auraient la guerre avec des étrangers, ils prendraient un Corinthien pour général. »

[13] Diodore XIX,5,1-3.

[14] Diodore XIX,5,4.

[15] Selon S.N. Consolo Langher (1980, p. 293) il aurait obtenu le soutien des Sicules de la « mésogée ».

[16] Diodore XIX,5,4-5. Selon Justin, XXII,2,4-7, il aurait obtenu la médiation d'Hamilcar : sur ces traditions différentes, voir S. N. Consolo Langher, 1976, p. 382-429 ; F. Galli, 1982, p. 160-161.

[17] Diodore XIX,6,2-3.

[18] Diodore, XIX,6-9. Voir S.N. Consolo Langher, 1976, p. 428-429 : dans ses conclusions, l'auteur cherche à minimiser la violence qui se déchaîna lors du coup d'Etat.

[19] G.T. Griffith, 1975[2], p. 198.

mercenaire et, de ce point de vue, il constitue une figure emblématique de l'évolution du mercenariat en cette fin de IV^{ème} siècle.

Un délicat problème est cependant soulevé par le statut des partisans d'Agathocle : en d'autres termes peut-on tous les considérer comme de vrais mercenaires ou bien sont-ils simplement des exilés politiques ou des déclassés sensibles au programme politique d'Agathocle[20] ? Rappelons d'abord qu'il resta en Italie avec ses partisans (μετὰ τῶν κοινοπραγούντων) dont une partie l'a vraisemblablement suivi à Tarente. Après son expulsion de cette cité, il réunit les exilés (τοὺς φυγάδας) qui se trouvaient en Italie. Lors de la bataille de Géla où il dut affronter Sosistratos lui-même exilé, il sauva « ceux qui l'accompagnaient (τοὺς σὺν αὡτῷ ἔσωσεν) » ainsi que sept cents alliés[21]. Après avoir reçu la fonction de stratège, il disposait donc du commandement de l'armée syracusaine à laquelle il intégra « des soldats de son choix (καταγράφειν οὓς προαιροῖτο στρατιώτας) »[22]. Parmi ces derniers, on peut penser que certains appartenaient au groupe de « partisans » qui avaient suivi Agathocle depuis son expérience italienne ou du moins son retour en Sicile. C'est en ce sens qu'il faut interpréter le texte de Diodore lorsqu'il explique : « ces hommes étaient entièrement dévoués à Agathocle pour les nombreux avantages dont ils lui avaient été redevables lors de leurs campagnes, alors qu'ils avaient toujours été hostiles aux Six Cents qui avaient pris part à l'oligarchie à Syracuse et qu'ils détestaient en bloc le peuple, auquel ils obéissaient contraints et forcés. »[23]. Ces compagnons avaient probablement trouvé refuge dans les cités de l'intérieur, ne pouvant rentrer auparavant dans leur patrie comme leur chef. Si cette hypothèse est valide[24], cela signifierait que le retour d'Agathocle à Syracuse fut d'abord limité à sa seule personne et non à tous ses fidèles

[20] Diodore XIX,5,5. Selon S.N. Consolo Langher (1980, p. 293), ils furent attirés par le programme radical de redistribution des terres et d'abolition des dettes que voulait appliquer Agathocle.
[21] Diodore XIX,4,7.
[22] Diodore XIX,6,1.
[23] Diodore XIX,6,3.
[24] Elle est aussi envisagée par E. Manni, 1990, p. 277-278.

compagnons. A ces partisans s'ajoutèrent par la suite des citoyens pauvres ou/et favorables au renversement des puissants.

Partisans ou mercenaires, la frontière semble donc bien mince entre les deux situations : comme à l'époque des luttes entre Denys le Jeune et Dion, la cité était entrée dans un processus de décomposition du corps civique qui favorisait le recours à la violence et à une forme de mercenariat dont l'origine était surtout politique.

§ 3 - L'expédition d'Acrotatos

Après son coup d'Etat, « il montra beaucoup de bienveillance envers le peuple : il rendit service à beaucoup, encouragea bien des personnes par des promesses et gagna la sympathie de tous par des paroles aimables, ce qui lui valut une grande considération »[25]. Rappelons qu'Agathocle s'appuya sur la « mouvance démocrate » pour prendre le pouvoir[26]. Cette tradition favorable souligne également le fait qu'il « n'eut pas de garde armée et ne chercha pas à rendre son abord difficile, comme ont coutume de le faire presque tous les tyrans »[27]. Pourtant il décida rapidement de rassembler une armée puissante dont la mission était aussi bien de combattre les Carthaginois que les cités grecques qui étaient restées hostiles à son pouvoir. A l'instar de Denys l'Ancien, il lança un véritable programme militaire destiné à équiper son armée et à renforcer la flotte. Ce programme que Diodore annonce prématurément dans son récit[28] est une preuve tangible du caractère éminemment militaire de son pouvoir.

En dépit des sanglantes journées qui suivirent son coup d'Etat, un certain nombre d'exilés réussit à gagner des cités de l'île qui s'étaient montrées opposées au nouveau maître de Syracuse. C'est le cas d'Agrigente où, selon les propos de Diodore[29], plus de six mille hommes chassés de leur patrie trouvèrent refuge. Cette cité devint par la suite un lieu de résistance à la domination syracusaine sous l'impulsion des exilés : le

[25] Diodore XIX,9,6.
[26] Cl. Mossé (1969, p. 177) le qualifie de « tyran populaire » et le rapproche des tyrans de l'époque archaïque.
[27] Diodore XIX,9,7. Sur le problème de la garde armée, voir *infra*.
[28] Diodore XIX,9,7 : on peut supposer que ces préparatifs visaient à l'inéluctable confrontation avec les Carthaginois que Diodore rapporte plus loin dans son récit (XIX,72,2).
[29] Diodore XIX,8,2.

peuple y vota la guerre et envoya quelques exilés à Sparte pour ramener « un stratège capable de se mettre à leur tête »[30]. Diodore fournit une explication à cet appel : les Agrigentins pensaient que « des personnes de l'extérieur exerceraient le commandement suprême sans outrepasser leurs droits, car ils se souvenaient de la stratégie exercée par Timoléon de Corinthe »[31]. L'expédition de Timoléon semble avoir constitué un précédent pour maintes cités grecques d'Occident ; mais s'agissait-il de trouver, comme pour Tarente, un secours extérieur qui permettrait d'annihiler les rivalités internes, ou bien plutôt de se procurer un stratège digne d'assurer le commandement d'une petite armée ? Dans le cas d'Agrigente, le second terme de l'alternative nous paraît le plus probable en ce sens que la cité ne devait disposer que de moyens limités pour mener la guerre contre Agathocle. Ce fut le fils du roi Cléomène II, Acrotatos, qui, facilement convaincu par les Agrigentins, vint prêter main forte avec quelques navires. Acrotatos reste un personnage assez énigmatique dans l'histoire spartiate[32] : frère de Cléonyme qui devait être appelé par Tarente, il avait mécontenté les jeunes Spartiates en refusant de tenir « quittes de l'atimie les survivants » de la défaite de Mégalopolis en 331. Honni par ses concitoyens, il aurait cherché à « s'occuper hors de Sparte » en prenant un commandement à l'étranger (ξενικῆς ἡγεμονίας)[33]. Les raisons de son départ demeurent toutefois obscures, mais elles s'inscrivent en partie dans cette tradition militaire spartiate engagée par Agésilas[34].

Son voyage vers la Sicile fut tumultueux mais il parvint à débarquer à Tarente où il obtint le vote de renforts[35]. Arrivé à Agrigente, il reçut la stratégie et donna « de grands espoirs » aux citoyens. Mais ces derniers le soupçonnèrent bientôt car il était loin d'accomplir toute action digne « de sa patrie ou de la gloire de sa famille »[36]. De fait leurs rapports s'envenimèrent à tel point que, face à la colère populaire, il dut s'enfuir

[30] Diodore XIX,70,2.
[31] Diodore XIX,70,3 : cela soulève une nouvelle fois le problème de l'exemplarité de l'expédition de Timoléon aux yeux du monde grec d'Occident.
[32] Sur la dynastie voir Plutarque, *Agis*, 3,6 ; Pausanias, 1,13,5 ; 3,6,2.
[33] A.S. Bradford, 1977, p. 22. Diodore XIX,70,4-6.
[34] Voir chapitre V, section I,2,A.
[35] Diodore XIX,70,8.
[36] Diodore XIX,71,2.

de nuit pour la Laconie[37]. Si l'histoire d'Acrotatos relève le plus souvent de l'anecdote, elle montre néanmoins toute l'ambiguïté qui existait autour de l'appel à un stratège étranger. Son exemple appartient lui aussi à cette catégorie des « *condottieri* » dont l'aventure tourna court en Occident.

Après son départ précipité[38], Agathocle et les cités ennemies firent la paix sous l'égide des Carthaginois[39]. Dès lors, les efforts du dynaste syracusain se portèrent sur la préparation de la prochaine guerre contre les Carthaginois, car il lui fallait rétablir coûte que coûte une hégémonie syracusaine de droit sur les cités grecques à l'est de l'île. Dans l'année qui suivit la paix avec les cités ennemies et les Carthaginois, Agathocle voulut renforcer son pouvoir et « se procura une foule d'alliés, des revenus importants et une forte armée »[40] : il disposait entre autres de « mercenaires d'élite (μισθοφόρους ἐπιλέκτους), dix mille fantassins et trois mille cinquante cavaliers »[41]. Grâce au programme d'armement qu'il avait lancé, il put vraisemblablement équiper une bonne partie de son armée. Ainsi préparé à un affrontement prochain, il s'engagea dans la soumission des cités qui étaient restées indépendantes, notamment Messine et Agrigente, Agathocle violant contre toute attente les clauses de la paix de 313[42]. Or la puissance de son armée restait inférieure à celle des Carthaginois qui rassemblèrent rapidement quarante cinq mille hommes : cette infériorité fut très nette lors de la bataille d'Ecnome (311) où Agathocle connut un cinglant revers. Non seulement il perdit plus de sept mille hommes mais la confiance de certaines cités fut ébranlée. En effet, enhardi par sa victoire, le général carthaginois Hamilcar obtint le ralliement de Camarine, de

[37] Diodore XIX,71,5.
[38] L'expédition d'Acrotatos en Sicile se situe vers 315/4.
[39] Diodore XIX,71,1. Sur les événements et les traités passés entre 320 et 313 : voir S.N. Consolo Langher, 1978, p. 7-42 ; 1980, p. 295-297.
[40] Diodore XIX,72,1.
[41] Diodore XIX,72,2.
[42] Diodore XIX, 71,7 : « parmi les cités grecques de Sicile, Héraclée, Sélinonte et Himère restaient comme auparavant sous l'autorité des Carthaginois, toutes les autres étant indépendantes sous l'hégémonie de Syracuse ». Sur cette paix de 313 et les conséquences des attaques d'Agathocle, voir S.N. Consolo Langher, 1980, p. 296-297.

Léontinoi, de Catane et de Tauroménion, enfin de Messine et d'Abacène. Cette situation intenable conduisit donc Agathocle à lancer une expédition sur l'Afrique.

SECTION II - LE « CONDOTTIERE » GÉNIAL DE L'EXPÉDITION LIBYQUE[43]

L'historiographie ancienne a donné une résonance très forte à cet épisode de la vie d'Agathocle, à l'image du jugement porté par Diodore : « Voyant que tous ses alliés l'abandonnaient, que les Barbares étaient maîtres de toute la Sicile, à l'exception de Syracuse, et qu'ils disposaient d'immenses forces de terre et de mer, il accomplit une entreprise aussi hardie qu'inattendue. Au moment où tout le monde s'imaginait le voir reculer devant la puissance des Carthaginois, Agathocle conçut le dessein de laisser Syracuse sous bonne garde, de faire des levées de troupes et de passer avec une armée en Libye ; car il se flattait qu'il trouverait Carthage plongée dans toutes les jouissances de la vie, fruits d'une longue paix, et qu'avec des soldats habitués aux fatigues de la guerre il viendrait facilement à bout d'une population incapable d'affronter les périls des combats ; il espérait en même temps que les alliés libyens, accablés depuis longtemps par un joug pesant, saisiraient l'occasion de se soulever ; en outre, ce qu'il y avait de plus important, il pensait qu'en apparaissant soudain, il lui serait facile de livrer au pillage un pays qui n'avait pas encore été ravagé par l'ennemi, et où les Carthaginois avaient accumulé toute sorte de richesses. Enfin, d'après ce plan, il délivrait sa patrie et toute la Sicile du joug des Barbares et transportait en Libye tout le théâtre de la guerre. »[44]. Cet extrait résume à lui seul les divers objectifs d'Agathocle dans cette expédition mais aussi toutes les ambiguïtés que recelait une telle entreprise. La raison principale reste sans nul doute la nécessité d'éloigner les Carthaginois de la Sicile et de priver ainsi tous ses ennemis de leur soutien. Mais le butin semble aussi avoir aiguisé les appétits du dynaste syracusain : la guerre en territoire ennemi est toujours plus

[43] S.N. Consolo Langher, 1980, p. 300. Un récit fort détaillé de l'expédition est donné par St. Gsell, 1920, III, p. 25-63.
[44] Diodore XX,3,2-3.

lucrative pour les troupes et leur chef. On peut de fait s'interroger sur les capacités militaires et financières d'Agathocle à cette occasion.

§ 1 - L'expédition libyenne

Avant son départ, il prit la précaution de laisser une garnison à Syracuse sous les ordres de son frère aîné Antandros[45]. Il leva des troupes choisissant les soldats les plus aptes (τῶν στρατιωτῶν ἐπιλέγων τοὺς εὐθέτους) et leur recommandant de se tenir prêts au combat. A la cavalerie, il ordonna de se munir, en plus de l'armure complète, de brides et de selles pour pouvoir s'en servir en Libye. Ce choix stratégique est consécutif à la dernière bataille de l'Ecnome, dans la mesure où, selon Diodore, seuls les cavaliers étaient parvenus à se sauver. Néanmoins il est permis de supposer que le recours à une cavalerie nombreuse dépendait en fait des razzias que le stratège syracusain comptait faire en Afrique. Ainsi le butin aurait été un des objectifs principaux de l'expédition.

Après une traversée de sept jours, Agathocle et ses troupes débarquèrent près des Latomies, au sud-ouest du Cap Bon[46]. Mais à peine débarqué, Agathocle fit brûler ses vaisseaux au grand désespoir des soldats. Il est bien évident que la volonté d'Agathocle était d'éviter toute dispersion des troupes ou toute velléité de soulèvement contre lui. Cela explique aussi pourquoi il fit dévaster Mégalopolis et Tunis la Blanche où il empêcha les soldats de déposer le butin. Ses précautions visaient à empêcher son armée de se retrouver prisonnière à l'intérieur d'une cité. L'armée d'Agathocle était donc une armée en marche, à l'exemple de celle d'Alexandre en Asie, qui ne pouvait pas s'installer ailleurs que dans ses propres campements. Cette armée éprouvée quelque peu par les projets cachés d'Agathocle et par la traversée, est décrite par Diodore juste au début de la première bataille contre les Carthaginois : « Après avoir reconnu les

[45] En 317, ce dernier participa à la guerre contre les Bruttiens comme général alors qu'Agathocle était chiliarque (Diodore XIX,3,3). Il aurait écrit plus tard une biographie de son frère (Diodore XXI,16,5). Selon E. Manni (« Note siceliote », *Kokalos*, 1966, p. 163-171), il pourrait être l'auteur du papyrus *Oxyr.* 2399.
[46] Sur les traversées entre la Sicile et l'Afrique, J. Alexandropoulos, 1997, p. 167-173.

dispositions de l'armée des Barbares, Agathocle confia à son fils Archagathos le commandement de l'aile droite, formée de deux mille cinq cents hommes d'infanterie. A la suite venaient trois mille cinq cents Syracusains, puis trois mille mercenaires grecs, et enfin trois mille Samnites, Tyrrhéniens et Celtes. Quant à Agathocle, il se mit à la tête de l'aile gauche où il s'entoura de sa garde et de mille hoplites pour faire face au bataillon sacré des Carthaginois. Enfin il distribua sur les deux ailes cinq cents archers et frondeurs. »[47]. D'après ce descriptif, on peut donc comptabiliser plus de six mille cinq cents mercenaires sur un total de treize mille cinq cents hommes, soit presque la moitié de l'armée. Mais une difficulté demeure quant à l'ampleur et au statut de la garde d'Agathocle. Nous avons vu précédemment que le dynaste syracusain n'aurait pas eu à l'inverse des autres tyrans de garde personnelle. Cette contradiction provient sans doute du choix des sources que fit Diodore, car, dans tous les cas, il n'est pas imaginable que le dynaste syracusain se soit refusé le secours d'une telle garde compte tenu des inimitiés qu'il avait rencontrées à Syracuse.

§ 2 - L'allié Ophellas

Sans entrer dans le détail des campagnes qui durèrent trois ans, nous devons essayer d'analyser les changements qui affectèrent cette armée grecque et ne pas oublier de rappeler tous les obstacles auxquels elle fut confrontée. Grâce à une activité diplomatique importante, Agathocle chercha d'abord à obtenir l'appui de centres indigènes sujets ou alliés de Carthage : de fait, le roi des Libyens, Ailymas (Elymas), se rallia à lui[48]. Au début de 309, le stratège syracusain poursuivit sa course sur la côte orientale jusqu'à Neapolis et Hadrumète, cette dernière ayant été assiégée dès la fin de 310[49]. L'année suivante (à l'automne 309 ou au début de 308), des contacts furent établis avec le gouverneur de Cyrène, Ophellas, dont l'intervention constitue un épisode important de l'aventure d'Agathocle en Libye.

[47] DS XX,11,1.
[48] Diodore XX,17,1 et 18,3.
[49] Sur le parcours d'Agathocle en Afrique, voir S.N. Consolo Langher, Consolo 1996b, p. 237-262 (nombreuses cartes).

En effet, Ophellas[50] est à classer parmi les grands stratèges de la fin du IV^{ème} siècle dont la réussite passa par le métier des armes et un sens avisé de la politique. Ancien compagnon d'Alexandre, il fut de toutes les campagnes et devint même un de ses amis[51]. Envoyé par Ptolémée pour combattre le chef mercenaire Thibron en Cyrénaïque, il obtint en retour le gouvernement de la satrapie égyptienne vers 323/322.

Son alliance avec Agathocle porta un coup très dur aux Carthaginois comme le souligne Justin[52]. Il apportait des forces terrestres et maritimes importantes pour l'armée grecque, car son projet était aussi d'installer des colons grecs sur le territoire ennemi. Diodore laisse une description précise de cette armée bien singulière : « Après avoir fait tous ses préparatifs de guerre, Ophellas ouvrit la campagne avec une armée de plus de dix mille hommes d'infanterie, de six cents cavaliers, de cent chars de guerre, montés par plus de trois cents hommes, tant conducteurs que combattants ; enfin plus de dix mille hommes non enrégimentés accompagnaient cette armée. Beaucoup d'entre eux amenaient leurs femmes et leurs enfants, de manière que l'armée ressemblait à une colonie. »[53]. Parmi les soldats d'Ophellas, se trouvaient un bon nombre d'Athéniens qui s'étaient enrôlés pour cette expédition. En effet, son mariage avec Euthydice et « d'autres services » l'avaient rapproché des Athéniens si bien que d'après les propos de Diodore, « beaucoup d'autres Grecs s'associèrent volontiers à cette expédition, espérant se mettre en possession d'une grande partie du territoire libyen et avoir leur part de richesses au sac de Carthage. A cette époque, la Grèce avait été affaiblie par les guerres continuelles que des souverains ambitieux s'étaient faites entre eux. Il n'était donc pas étonnant de voir les Grecs animés du désir non seulement de s'enrichir, mais de se soustraire aux maux de leur patrie. »[54]. Deux objectifs animaient donc les soldats d'Ophellas : d'une part pouvoir acquérir rapidement du butin et ainsi s'enrichir ; d'autre part s'éloigner de la Grèce qui était sous la coupe de Cassandre et de Polyperchon[55].

---

[50] H. Berve, « Ophellas », R.E., 1939, 18,1, col. 632-635 ; V. Ehrenberg, 1938, p. 144-151 ; A. Laronde, 1971, p. 297-306 ; 1987, p. 356-358.
[51] Diodore XVIII,21,7-9 ; XX,40,1.
[52] Justin XXII,7,3.
[53] Diodore XX,41,1.
[54] Diodore XX,40,6-7. Sur les relations entre Ophellas et Athènes, voir C. Ravazzolo, 1996, p. 121-126.
[55] Ed. Will, 1979^{2}, p. 115.

Pourtant l'alliance entre Agathocle et Ophellas fut très vite mise en cause, car les deux hommes se retrouvèrent en concurrence dans le commandement de l'armée : certes, Agathocle était l'instigateur de cette expédition mais Ophellas disposait de la supériorité numérique. C'est pour cette raison que le Syracusain fit supprimer son rival en l'accusant auprès de ses hommes de traîtrise[56]. Il fit ensuite intégrer à sa propre armée les troupes d'Ophellas, ce qui fut assez facile compte tenu du peu d'attachement des troupes grecques à Cyrène[57].

Le destin d'Ophellas permet d'émettre quelques remarques qui ne sont pas sans relation avec la carrière d'Agathocle. En dépit de leurs antagonismes, il ne fait guère de doute qu'un certain nombre de points communs les réunit. L'ascension politique et sociale d'Ophellas s'est réalisée grâce au métier des armes puisqu'il a réussi à s'imposer au sein du dispositif lagide comme un chef militaire compétent. Comme l'a souligné V. Ehrenberg[58], Ophellas dispose d'un statut supérieur à celui de chef de mercenaires ou de condottiere : il appartient à cette catégorie mal définie d'hommes de « puissance mineure » mais qui sont parvenus à bâtir leur carrière à l'ombre des grands généraux s'inspirant de « leur caractère et de leur méthode ». Dans son œuvre, A. Laronde compare la fin tragique d'Ophellas à celle de Thibron, l'ancien chef de mercenaires qu'il avait lui-même combattu à Cyrène vers la fin des années 320. Selon lui, les deux hommes auraient été fascinés par le destin d'Alexandre le Grand et par l'idée « qu'une armée puissante au service d'une forte ambition pouvait faire naître un empire »[59]. Ils sont l'un et l'autre les archétypes de ces généraux de la fin du IV^{ème} siècle qui cherchèrent par l'union entre le pouvoir et les armes une voie dans l'instauration d'un régime personnel à forte connotation militaire, et à plus long terme monarchique. A travers le destin d'Ophellas se perçoit donc tout un changement de mentalité à l'égard

[56] Les raisons de cet assassinat sont diversement interprétées par les historiens modernes : selon S.N. Consolo Langher (1996a, p. 175), il ne pouvait y avoir un partage du pouvoir entre les deux protagonistes et l'Egypte était par ailleurs en guerre contre Athènes, ce qui créait une interférence avec les événements d'Afrique. Pour A. Laronde (1987, p. 356-358), Agathocle s'inquiétait de voir s'installer en Afrique un empire grec forcément concurrent pour la Sicile ; en outre, il craignait sans doute un ralliement des Carthaginois à Ophellas.
[57] Diodore XX,42,5 ; voir A. Laronde, 1987, p. 358.
[58] V. Ehrenberg, 1938, p. 151 : « Ma appare evidente come in questa epoca circa il 300 anche uomini di minor grandezza e di minor potenza assunsero il carattere e il metodo dei grandi generali e dominatori. »
[59] A. Laronde, 1987, p. 358.

de la guerre et de la cité qui s'inscrit certainement dans l'héritage politique légué par Alexandre le Grand. Néanmoins, il faut aussi se rendre compte que cette image est véhiculée par des textes bien postérieurs à cette époque : la place accordée à la geste d'Alexandre y était énorme et déformait certainement la réalité.

§ 3 - L'échec d'Afrique

Après la mort d'Ophellas et l'intégration des troupes de Cyrène à son armée, Agathocle reprit avec vigueur ses campagnes en Afrique, mais, malgré ses succès[60], il dut retourner en Sicile en 307 et laissa le commandement des troupes à son fils Archagathos. Dès lors, la conduite de la guerre tourna à l'avantage des Carthaginois : les mauvais choix d'Archagathos, les revers subis face aux troupes puniques furent autant d'éléments qui précipitèrent la défaite syracusaine. En effet, le retour inopiné d'Agathocle à l'automne 307 ne suffit pas pour endiguer la contre-offensive des Carthaginois et réveiller la confiance des soldats de l'armée grecque qui étaient découragés et privés de vivres. Dans la dernière bataille qui l'opposa à l'ennemi punique, Agathocle perdit trois mille hommes dont la plupart étaient des Grecs et des mercenaires, soit un tiers de son effectif non africain[61]. Dans ces conditions, il ne lui restait plus que la fuite vers la Sicile pour sortir d'un conflit qui risquait d'anéantir tout son crédit politique. Plusieurs versions rapportent cette fuite du chef syracusain : selon Justin[62], il redoutait le mécontentement de ses soldats après une bataille qu'il avait engagée sans précaution, mécontentement qu'il avait déjà affronté deux ans auparavant pour le non paiement des arriérés de solde[63]. D'après Diodore[64], plusieurs raisons poussèrent le chef syracusain à la fuite : le reste de son armée n'était plus apte à se battre, les soutiens libyens le lâchaient, et surtout les Carthaginois risquaient de vouloir anéantir les Grecs pour décourager toute nouvelle entreprise sur leur territoire. Agathocle se résolut donc à quitter l'Afrique et à abandonner ses troupes vaincues et ses

[60] En ce printemps 307, Agathocle contrôle une majorité de peuples sujets de Carthage, de nombreux Libyophéniciens et même certains Numides : voir S.N. Consolo Langher, 1980, p. 306.
[61] Diodore XX,64,1 et 5.
[62] Justin XXII,8,8-11.
[63] Il s'agit de la mutinerie de 309 : voir *infra*
[64] Diodore XX,68,1-2.

fils. L'expédition fut finalement un désastre militaire même si les sources littéraires ont tendance à en minimiser l'ampleur. En effet, Syracuse se retrouvait privée d'une grande partie de sa force militaire : G.T. Griffith[65] évalue cette perte à 15 000 hommes, car aucun des soldats ne revint et beaucoup de mercenaires prirent probablement du service auprès de Carthage. Cela explique sans doute les effectifs assez réduits de l'armée d'Agathocle dans ses opérations postérieures en Sicile et en Grande Grèce[66]. Néanmoins, le chef syracusain continua à recruter des mercenaires, notamment des Campaniens qui s'emparèrent plus tard de Messine, mais aussi des Etrusques et des Celtes. L'emploi croissant de mercenaires barbares (et non plus grecs) était-il lié à une offre plus forte ou bien correspondait-il à des niveaux de solde plus accessibles ? Il est difficile de répondre, mais le désastre de l'expédition africaine a sans doute mis un coup de frein aux recrutements massifs de Grecs tels qu'ils avaient eu lieu au début du conflit.

SECTION III - LES MERCENAIRES D'AGATHOCLE

Pilier de l'expédition en Afrique, l'armée d'Agathocle était composée d'une bonne proportion de mercenaires, proportion qui s'accrut du fait de l'intégration des troupes grecques d'Ophellas. En effet, après cet épisode, l'élément grec y devint probablement dominant. Diodore décrit ainsi l'incorporation des troupes mercenaires de Cyrénaïque : « Agathocle obligea le reste de l'armée à mettre bas les armes ; il s'attacha les soldats par des promesses et devint ainsi le maître de toute l'armée[67] ». Le manque d'attachement des mercenaires grecs à l'armée d'Ophellas facilita cette mesure, mais des soldats jugés inaptes au service furent aussi envoyés vers Syracuse[68]. Si les mercenaires d'Ophellas étaient des Athéniens[69], il n'est en revanche pas possible de

[65] G.T. Griffith, 1975², p. 201-202.
[66] Diodore XXI,8,1.
[67] Diodore XX,42,5
[68] Diodore XX,44,7
[69] Selon G.T. Griffith (1975², p. 199), ils auraient été onze mille hommes.

connaître l'origine et le lieu de recrutement des autres Grecs qui étaient présents dans l'armée syracusaine[70].

Une autre partie de l'armée d'Agathocle était composée de mercenaires d'origine italique. Il faut d'abord citer les mercenaires samnites qui, d'après les analyses de G. Tagliamonte, proviennent des tribus de la région apennine (Caudins, Hirpins ...) ou des régions périphériques de la Campanie méridionale, car il n'est plus alors question du recrutement de mercenaires campaniens, dans la mesure où les Campaniens étaient entrés dans la *civitas sine suffragio* romaine (en 338 ou en 334)[71].

Des témoignages archéologiques sont aussi révélateurs de cette présence italique en Sicile et même en Afrique durant le conflit. C'est notamment à cette expédition que le spécialiste italien associe la fameuse cuirasse de Ksour es Saaf découverte au début du siècle près de Mahdia[72]. De facture italique, cette cuirasse serait datée de la fin du IV^{ème} siècle selon les spécialistes car elle s'apparenterait à d'autres exemplaires connus en Italie méridionale[73]. Pour G. Tagliamonte[74], il s'agirait d'une arme d'apparat que possédait un officier italique arrivé dans les rangs de l'armée d'Agathocle, qui serait ensuite passé au service de Carthage après le désastre du chef syracusain. Il se fonde aussi sur la présence d'un ceinturon de type « samnite » dont l'association avec la cuirasse serait typiquement italique. Nous aurons l'occasion d'évoquer ailleurs tous les problèmes que pose cette cuirasse, car, en dépit des arguments de l'historien italien, le rite funéraire est profondément lié au contexte local comme l'a démontré récemment H. Ben Younès[75].

D'autres objets de fabrication et de diffusion italique ont aussi été découverts dans l'épicratie punique, en particulier à Marsala : il s'agit notamment de crochets et d'une plaque de ceinturon de type « samnite » conservés au musée des Beaux-Arts de

[70] On peut aussi citer le cas plus isolé d'un Etolien, Erymnon, qui fut chargé par Agathocle de surveiller son frère Antandros à Syracuse : Diodore XX,16,1.
[71] G. Tagliamonte, 1994, p. 153 et 182
[72] A. Merlin, 1909, p. 127-137.
[73] G. Tagliamonte, 1994, p. 153-154, notamment nt. 277 et 279.
[74] G. Tagliamonte, 1994, p. 154 : il n'exclut pas la possibilité que ce fut un mercenaire italique recruté par Carthage.
[75] H. Ben Younès, 1997, p. 35-39. Voir partie III, chapitre VIII, section II,3,B.

Lyon. Ces matériaux pourraient aussi être associés à la venue de mercenaires italiques en Sicile à l'époque d'Agathocle[76].

Des mercenaires étrusques ont également participé à la guerre contre Carthage : ils sont présents dans l'armée qui débarqua en 310 sur les rives africaines, et à l'été 307, des secours formés de dix huit navires arrivèrent d'Etrurie. Ils furent providentiels pour Agathocle qui put mettre en déroute la flotte carthaginoise en embuscade dans la rade de Syracuse et capturer ainsi cinq navires ennemis[77]. L'engagement de mercenaires étrusques dans les grands conflits de Sicile n'est pas nouvelle, mais son importance semble alors être liée à une phase de déstabilisation irréversible pour l'Etrurie. Certains historiens[78] ont pensé que les Etrusques recrutés par Agathocle provenaient de la vallée padane, puisqu'ils figuraient aux côtés de mercenaires ligures et celtes. D'autres[79] ont envisagé le fait qu'il s'agissait d'individus ou de groupes venus des cités d'Etrurie méridionale où la nouvelle organisation politique et sociale marginalisait de plus en plus une partie du corps civique. Les ports de Tarquinia, de Populonia ou même de Caere servirent peut-être de relais dans le transit de ces troupes mercenaires[80]. Dans tous les cas, le contexte difficile en Etrurie favorisait certainement le départ et l'accroissement du nombre d'hommes candidats au mercenariat. Par contre, les renforts de 307 s'inscrivent sans doute dans une alliance entre certains cités étrusques et Agathocle, Populonia ou peut-être Roselle et Vetulonia[81].

Enfin il reste à évoquer les mercenaires celtes et ligures, ces derniers apparaissant pour la première fois dans une armée sicilienne. Ces mercenaires ont sans doute emprunté les mêmes voies que leurs compagnons italiques et probablement les mêmes réseaux. Malheureusement il n'est pas possible de connaître les conditions de

[76] G. Tagliamonte, 1994, p. 154-155 : l'auteur se montre très prudent sur ce matériel compte tenu des incertitudes chronologiques.
[77] Diodore XX,61,8
[78] G. Colonna, 1980-1981, p. 180.
[79] M. Torelli, 1981, p. 257.
[80] H. Massa-Pairault, 1985, p. 371
[81] G. Tagliamonte, 1994, p. 157 ; G. Colonna, 1980-1981, p. 181-182 (Populonia), H. Massa-Pairault, 1985, p. 371.

leur recrutement, ni leur origine exacte. Pour les mercenaires celtes, on peut supposer que certains appartenaient aux divers groupes qui gravitaient dans le sud-est de la péninsule et qui avaient autrefois été employés par Tarente[82] ; d'autres provenaient sans doute du nord de l'Italie (notamment ceux qui apparaissent aux côtés des Ligures).

Un recrutement plus conjoncturel fut sans nul doute celui des troupes africaines qui participèrent aux campagnes d'Agathocle contre Carthage. Il reste encore difficile de les classer dans la catégorie des mercenaires, mais, en raison des alliances contractées par le chef syracusain[83], il est permis de penser que certains furent engagés comme tels. En 307, lors du dernier affrontement contre Carthage, Agathocle avait à ses côtés dix mille Libyens, que Diodore qualifie de « troupe infidèle, qui passait selon les circonstances d'un parti dans l'autre »[84]. Cinq mille d'entre eux cherchèrent après la défaite syracusaine à passer dans le camp punique, ce qui déclencha une panique générale dans les deux campements[85]. On peut supposer qu'il s'agissait ici de mercenaires dont l'objectif était de pouvoir passer sans encombre à l'ennemi. Néanmoins, les données sont peu explicites sur ce point et il est donc difficile d'avoir une idée précise de leur nombre au sein de l'armée syracusaine. Beaucoup espéraient sans doute se soustraire à l'autorité carthaginoise et profiter de l'occasion que représentait l'arrivée d'Agathocle dans la région !

Etant donné la pauvreté des informations fournies par les textes, il est difficile de déterminer quelle fut la place des mercenaires dans le dispositif militaire d'Agathocle. En fait, deux corps de son armée semblent avoir joué un rôle important dans les combats. Lors de la première bataille qui se déroula près de Carthage[86], Diodore rapporte qu'un contingent de mille hoplites entourait le stratège et était chargé de faire face au bataillon sacré des Carthaginois[87]. Cette formation apparaît à deux autres

[82] Voir chapitre V, section II.
[83] Diodore XX,55,5 ; 64,2.
[84] Diodore XX,64,2.
[85] Diodore XX,66-67.
[86] St. Gsell, 1920, III, p. 33.
[87] Diodore XX,11,1

occasions et elle est distincte du reste de l'armée[88]. Selon G.T. Griffith[89], il s'agirait d'un corps d'élite formé de mercenaires triés sur le volet. Mais, comme le remarque l'historien, il existe aussi une certaine analogie entre cette formation et les célèbres « compagnons d'infanterie » d'Alexandre. Ce parallèle est d'autant plus douteux que le récit de Diodore s'inscrit dans le droit fil de l'aventure du grand roi macédonien en Asie[90]. L'historien d'Agyrium cherchait probablement à fournir une utile grille de lecture des événements d'Occident.

De même, les archers et les frondeurs d'Agathocle sont décrits dans leur assaut contre les chars carthaginois comme les archers d'Alexandre face aux chars perses à Gaugamèle[91]. Il ne fait guère de doute que Diodore avait en mémoire la geste d'Alexandre en rédigeant ce récit de l'expédition africaine. Ainsi force est de constater que son récit est truffé d'analogies trop évidentes pour rendre compte objectivement de la position et de l'efficacité des mercenaires dans l'armée d'Agathocle.

SECTION IV - AGATHOCLE ET LA PRATIQUE DU MERCENARIAT

§ 1 - Agathocle et ses mercenaires : entre confiance et trahison

Loin de dénier à Agathocle tout talent dans le commandement militaire, il faut toutefois souligner qu'au cours de son règne il eut de sérieuses difficultés dans ses relations avec les mercenaires. A travers le récit de Diodore et de Justin, on peut ainsi entrevoir et comprendre la nature des difficultés qu'il rencontra, difficultés qui ne furent pas toutes liées au problème de la solde.

La première crise survint en 309 sur le sol africain après les succès d'Agathocle contre les Carthaginois[92]. La mutinerie éclata en fait à la suite de la mise à mort de Lykiskos, « un des chefs de troupe », qui, pris de boisson, avait insulté Agathocle et son

[88] Diodore XX,17,3 ; XX,38,6
[89] G.T. Griffith, 1975[2], p. 200.
[90] Rappelons que ces événements occupent tout le livre XVII.
[91] Diodore XX,12,1 ;38,3 ; 54,4. G.T. Griffith, 1975[2], p. 201.
[92] Diodore XX,33,3-34,5.

fils Archagathos. Diodore évoque à cette occasion toutes les rumeurs d'inceste qui entouraient la vie du fils, mais, ce ne furent pourtant pas les raisons principales de cette mutinerie. En effet, la crise fut si grave qu'Agathocle finit par être retenu prisonnier par ses propres troupes et que la tête de son fils fut réclamée. Diodore précise aussi que « pour comble de désordre, les troupes demandèrent les soldes qui leur étaient dues (τοὺς μισθοὺς τοὺς ὀφειλομένους) » et qu'ils « nommèrent eux-mêmes leurs officiers pour diriger l'armée »[93]. Le paiement des arriérés constitua certainement un élément déterminant dans leurs revendications puisqu'Agathocle avait pu amasser un butin considérable. Mais l'acte le plus original fut celui d'élire de nouveaux stratèges qui seraient chargés de conduire les opérations. Il était d'autant plus dangereux que les soldats discréditaient ainsi leur commandement et prenaient le contrôle de l'armée. Ce vote laisse supposer qu'une assemblée fut tenue, des candidats désignés et des règles établies pour l'élection. La crise se régla pourtant en faveur d'Agathocle qui parvint à restaurer une certaine confiance entre lui et ses hommes. Mais les chefs de la mutinerie et d'autres mécontents, plus de deux cents hommes, rejoignirent les rangs des Carthaginois[94].

Après sa déroute en Afrique, Agathocle eut aussi un comportement assez léger à l'égard de son armée : au mépris de sa fonction de stratège, il chercha à s'enfuir abandonnant là ses hommes[95]. Son dessein fut découvert et il fut fait prisonnier par ses soldats. Mais, la situation ayant empiré, les soldats le relâchèrent et lui permirent de regagner la Sicile. Peu après, les soldats égorgèrent les fils d'Agathocle qui étaient restés en Afrique, élurent d'autres chefs et traitèrent avec les Carthaginois[96]. Certains d'entre eux prirent du service auprès de l'ennemi contre une solde régulière (τοὺς ἀεὶ διδομένους μισθούς). Il est fort possible que ces hommes refusèrent de quitter le sol africain, la Sicile n'offrant que peu d'espoir de pouvoir trouver un nouvel employeur. D'aucuns ont aussi pensé qu'Agathocle n'avait pas les moyens d'embarquer toute son

[93] Diodore XX,33,8.
[94] Diodore XX,34,7.
[95] Sur les raisons de son départ, voir *supra*
[96] Diodore XX,69,3.

armée et d'affronter les navires puniques qui surveillaient les voies maritimes[97]. Quelle qu'en soit la raison, il est assez évident que le chef syracusain n'hésita pas à sacrifier une grande partie de sa puissance militaire.

La seconde crise que connut Agathocle se situe vers 298/297, au moment où il revenait de Corcyre : il apprit alors que « pendant son absence, les Ligures et les Etrusques avaient réclamé à son fils Archagathos[98] le paiement de leur solde »[99]. Il décida de les passer tous au fil de l'épée : au moins deux mille hommes périrent. Une nouvelle fois, le paiement de la solde était au centre des revendications des mercenaires qui avaient été laissés dans le Bruttium[100]. Mais cette répression eut pour conséquence de mécontenter les Bruttiens qui n'hésitèrent pas à affronter avec succès le maître syracusain. Il est difficile de savoir si la révolte des mercenaires fut l'occasion pour les Bruttiens de montrer leur hostilité à Agathocle ou bien s'il y eut une sorte de « cause commune » entre eux et les mercenaires[101]. Dans tous les cas, cette seconde crise révèle une nouvelle fois l'ampleur des difficultés que le chef syracusain rencontra auprès de ses troupes mercenaires.

Ces épisodes montrent en fait deux faiblesses du système militaire agathocléen. Il existait manifestement des problèmes dans le commandement et l'encadrement des troupes : peut-être Agathocle n'était-il pas aussi charismatique que son illustre prédécesseur Denys l'Ancien, ou bien ne disposait-il pas d'officiers assez compétents pour contenir les revendications des troupes ? Ses proches souffrirent de la vindicte des soldats sans qu'il soit pour autant possible de savoir s'ils étaient les vraies cibles de leur colère. Par ailleurs, le règlement des soldes et une mauvaise répartition du butin semblent à l'origine de ces confrontations. A la différence du règne de Denys l'Ancien,

---

[97] S.N. Consolo Langher, 1980, p. 309.
[98] Celui-ci était peut-être le troisième fils d'Agathocle ou son petit-fils.
[99] Diodore XXI,3,1. Sur les campagnes d'Agathocle en Grande Grèce, G. Marasco, 1984, p. 97-113 ; M. Lombardo, 1987a, p. 84-85.
[100] Sur l'installation de garnisons mercenaires en Grande Grèce à l'époque d'Agathocle, nous renvoyons aux trouvailles monétaires qui présentent des pégases agathocléens (voir annexe) : D. Castrizio, 1995, p. 295-302.
[101] Sur ce point, S.N. Consolo Langher, 1980, p. 317 ; R. Vattuone, 1987-1988, p. 59 ; G. Tagliamonte, 1994, p. 155 : ce dernier insiste sur la présence d'éléments italiques dans la garnison syracusaine, ce qui aurait rapproché les insurgés et les Bruttiens.

il n'existe pas de données littéraires précises sur les formes de rémunération qu'utilisa Agathocle ni le niveau des soldes. Un aspect apparaît sans doute majeur au cours de son expédition africaine : le butin. Nous avons précédemment évoqué la crise de 309 qui avait sérieusement affaibli sa position à l'égard des soldats. On peut aussi ajouter les campagnes calamiteuses de son fils durant son absence en 307, campagnes qui visaient apparemment à amasser un butin considérable pour payer les troupes. Il fallait bien évidemment vivre sur le pays, l'armée grecque ne disposant pas de communication directe avec la Sicile. Le butin était alors devenu un moteur fondamental de la guerre.

Agathocle ne fut pas le seul employeur à connaître des difficultés dans ce domaine mais ces épisodes ont sans doute prêté le flanc à une tradition satirique transmise par Diodore[102]. En effet, alors qu'il assiégeait une ville de taille importante dont le nom ne nous est malheureusement pas parvenu, Agathocle se fit invectiver par un des habitants comme ceci : « Potier, chauffeur de fours, quand payeras-tu les gages de tes soldats ? » - « Quand j'aurai pris la ville ! » lui répondit Agathocle. Ce dialogue véhicule évidemment une certaine part de calomnie à l'égard du chef syracusain et rappelle en un sens les rumeurs qui circulaient sur Denys l'Ancien. Mais il est permis de remarquer qu'une telle réputation devait être assez célèbre pour passer sous cette forme dans la mémoire des Anciens. La tradition littéraire livre donc l'image d'un général rude avec ses hommes et peu enclin à satisfaire convenablement leur solde.

§ 2 - Les frappes monétaires

Au règne d'Agathocle sont également associées plusieurs séries monétaires dont certaines furent destinées au paiement des troupes. Ces divers monnayages offrent un double intérêt dans la mesure où ils reflètent l'affirmation et l'originalité du pouvoir politique d'Agathocle, mais aussi la diffusion à l'échelle du monde grec de certains types monétaires. Pour essayer de comprendre ce dernier aspect, nous nous limiterons aux monnayages dont les types sont les plus significatifs[103].

[102] Diodore XX,63,5.
[103] Voir **planche 14**.

Les numismates[104] distinguent quatre périodes dans le monnayage émis sous le règne d'Agathocle, périodes qui sont en fait articulées par les grands événements de son règne : l'accès au pouvoir (316), l'expédition d'Afrique (310-306) et le titre de roi (305/304)[105]. Entre son élection à la stratégie (316) et son départ en Afrique (310), la plupart des séries en or émises s'alignent sur le monnayage d'or de Philippe II par l'utilisation du système attique et s'inspirent de types tirés du répertoire macédonien, notamment des drachmes du roi macédonien[106]. Ces monnaies d'or étaient sans doute destinées au paiement des troupes en vue de l'expédition africaine, ce que tendrait à confirmer le récit de Diodore sur les expédients trouvés par Agathocle pour gonfler son trésor[107]. Dans l'ensemble, les procédés mis en œuvre par le dynaste syracusain pour se procurer des ressources ne différaient guère de ceux de Denys l'Ancien : ce furent les citoyens les plus riches et les plus hostiles à son régime qui furent spoliés et même assassinés par des mercenaires[108].

Selon S.N. Consolo Langher[109], ce fut au cours de l'expédition d'Afrique que furent frappées des monnaies à légende ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ où apparaissent cette fois des types inspirés du répertoire d'Alexandre le Grand[110] : ainsi sur des statères d'or figurent au droit une tête masculine couverte d'une dépouille d'éléphant et au revers Athéna ailée avec un casque, un bouclier et une lance, une chouette figurant à ses pieds[111]. Sur les monnaies d'argent, on observe également au revers une Nikè ailée qui élève un trophée et la légende ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ (ou -ΕΙΟΣ) en commémoration des premières victoires d'Agathocle en Afrique en 309 et au droit Koré/Perséphone[112]. Certaines pièces présentent aussi un monogramme A que certains spécialistes[113] ont interprété

[104] V. Buda, 1969-1970, p. 193-231 ; A. Stazio, 1985, p. 113-115 ; S.N. Consolo Langher, 1990, p. 29-43 ; N.K. Rutter, 1997, p. 172-175.
[105] Des dates différentes sont proposées pour cet événement : V. Buda opte pour l'année 304, alors que C.N. Consolo Langher retient celle de 307. A. Stazio et N.K. Rutter l'abaissent à 295/294.
[106] **Voir planche 14 bis**. Drachmes et tétroboles : D/ Tête d'Apollon laurée, R/ Bige guidé par un aurige et légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Voir V. Buda, 1969-1970, p. 193-199. Sur les monnaies d'or de Philippe II, voir G. Le Rider, 1977, p. 412-413.
[107] S.N. Consolo Langher, 1990, p. 35.
[108] Diodore XX,4,7.
[109] S.N. Consolo Langher, 1990, p.36-37 ; *contra* A. Stazio, 1985, p. 114 (après 305) et N.K. Rutter, 1997, p. 174 (après expédition).
[110] A titre de comparaison, voir **planche 14 bis**.
[111] S.N. Consolo Langher, 1993, p. 79-80.
[112] M.B. Borba Florenzano, 1993, p. 71-77.
[113] S.N. Consolo Langher, 1990, p. 37.

comme le nom du frère d'Agathocle, Antandros, qui était alors le gouverneur de Syracuse et donc le responsable de la frappe monétaire. De fait, se pose la question du détenteur de la frappe durant cette période : selon V. Buda[114], il est possible qu'Agathocle se soit arrogé le droit de frapper les monnaies d'or à son nom propre laissant pendant un temps la frappe d'argent sous la responsabilité de Syracuse.

Après son retour d'Afrique[115], les types sont à nouveau modifiés sur les monnaies d'or : au droit est figurée Athéna coiffée d'un casque corinthien et au revers le foudre avec la légende ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΟΣ. Deux nouveautés sont ici introduites : le titre de *basileus*[116] qu'Agathocle revêtit à l'imitation des Diadoques ; et de nouveaux types monétaires encore issus du répertoire alexandrin.

A la lumière de ces témoignages qui ne sont pas totalement représentatifs de l'ensemble du monnayage agathocléen, on peut émettre quelques observations. Tout d'abord, les légendes confirment le caractère personnel et l'évolution monarchique du pouvoir d'Agathocle. Il fut ainsi le premier dynaste du monde grec occidental à apposer son nom et son titre royal sur les monnaies. Comme le remarque justement S.N. Consolo Langher, il s'agissait d'introduire un message de propagande efficace auprès des populations siciliennes mais aussi auprès de ses mercenaires. Dans tous les cas, cet usage devait perdurer jusqu'à l'époque romaine.

Il faut ensuite noter que les types monétaires reflètent sans doute une volonté de s'aligner sur les monnaies les plus prestigieuses du monde méditerranéen. Dès son accession au trône, il choisit des types du monnayage d'or de Philippe II dont la diffusion fut immense dans le monde grec. Par la suite, ils sont remplacés par des types inspirés du monnayage alexandrin : ainsi la Nikè ailée qui commémorait les victoires d'Alexandre contre les Perses ou bien la tête d'Athéna coiffée du casque corinthien inspirée de l'Athéna Promachos de l'Acropole[117]. De même la tête juvénile couverte d'une dépouille d'éléphant, que certains numismates identifient à Alexandre, s'inspire

[114] V. Buda, 1969-1970, p. 205. Sur les lieux de frappe, voir les observations de S.N. Consolo Langher, 1990, p. 37.
[115] A. Stazio, 1985, p. 114 (après 294) et N.K. Rutter, 1997, p. 174 (après 295).
[116] S.N. Consolo Langher, 1996a, p. 192.
[117] Sur ces types, voir O. M✱rkholm, 1991, p. 43.

directement des tétradrachmes d'argent émis par Ptolémée I[er] à partir de 320[118]. Dans une étude récente, S.N. Consolo Langher[119] démontre que les monnayages des souverains hellénistiques influencèrent profondément le monnayage agathocléen. Si son hypothèse est juste, elle écarte toutefois un autre relais possible dans la diffusion de ces types : la Grande Grèce. Certains types, comme ceux du monnayage de Philippe II ou le foudre, avaient été importés par Alexandre le Molosse lors de son expédition. Le roi épirote avait aussi inscrit son nom sur les monnaies émises sur le sol italien. Or, Agathocle avait lui-même été au contact des cités de Grande Grèce et il disposait aussi de nombreux mercenaires originaires de la péninsule. Le monnayage d'Agathocle semble en fait être à la croisée de plusieurs traditions monétaires[120] dont la diffusion a pu s'effectuer par le contact avec les grands royaumes hellénistiques mais aussi par les mercenaires. On peut en effet supposer que le choix de certains types permettait à Agathocle de s'inscrire dans la lignée des grands généraux de son temps et d'affirmer son pouvoir militaire auprès de ses soldats. Que des mercenaires aient eu la capacité d'y reconnaître la valeur et le message idéologique ainsi diffusé reste évidemment une question délicate qui mériterait toutefois d'être approfondie à partir de l'ensemble du monnayage d'Agathocle[121].

[118] S.N. Consolo Langher, 1990, p. 36-37 ; O. M✱rkholm, 1991, p.64. Voir néanmoins les réserves de A.R. Bellinger, 1963, p. 13-21.
[119] S.N. Consolo Langher, 1990, p. 29-43.
[120] Il ne faut pas omettre l'influence du monde punique puisque selon certains numismates (A. Stazio, 1985, p. 115) l'apparition de l'électrum serait contemporaine de la frappe de l'électrum punique. En outre, l'utilisation de Koré sur les tétradrachmes d'argent visait à atteindre les Carthaginois et même les alliés africains, puisque le culte s'était considérablement diffusé dans le monde grec et punique de l'île : voir M.B. Borba Florenzano, 1993, p. 71-76. Sur l'influence des monnayages puniques et hellénistiques à travers les trouvailles monétaires A. Cutroni Tusa, 1990, p. 49-80.
[121] Cette hypothèse recoupe tout un faisceau de questions qui tournent autour du rôle éventuel du mercenariat dans la diffusion de certains types monétaires de l'époque.

SECTION V - LE DÉVELOPPEMENT DU MERCENARIAT EN SICILE À L'ÉPOQUE D'AGATHOCLE ET SES CONSÉQUENCES

L'accès au pouvoir d'Agathocle favorisa le développement d'une opposition politique qui alimenta grandement le nombre des mercenaires sur l'île. Rappelons tout d'abord que son coup d'Etat fut suivi de l'exil de centaines de Syracusains et de leur renoncement plus ou moins temporaire à leur condition de citoyens. Diodore signale ainsi qu'il y eut « plus de six mille hommes chassés de leur patrie, parmi lesquels la plupart se réfugièrent à Agrigente, où on leur accorda les soins qui convenaient »[122]. Quelques jours plus tard, Agathocle relâcha un de ses adversaires, Deinocratès, personnage qui deviendra le chef de la résistance à son pouvoir, mais le maître syracusain continua aussi à faire assassiner ses adversaires et à exiler tous les autres Syracusains qui lui étaient hostiles[123]. Nous renouons donc ici avec un phénomène bien perceptible à l'époque des luttes entre Denys le Jeune et Dion[124] : la prise du pouvoir par une faction politique et l'exclusion de toute une partie des citoyens. Mais, dans ce cas, les exilés se retrouvèrent devant une alternative : ou quitter la Sicile et trouver éventuellement à s'embaucher comme mercenaires auprès des Carthaginois, ou bien rester dans la région et continuer à lutter avec l'appui des cités hostiles à Agathocle.

Certains citoyens syracusains ont choisi de rejoindre les rangs de l'armée punique, comme semble l'indiquer la présence d'un corps de cavalerie conduit par un certain Clinon en 309, corps qui fut décimé dans une bataille contre Agathocle[125]. Diodore précise d'ailleurs que parmi les prisonniers grecs retenus par Agathocle à l'issue de cette bataille, la moitié était composée de Syracusains : une fois faits prisonniers, ces derniers qui craignaient avec raison le châtiment d'Agathocle furent mis à mort[126]. Ces hommes étaient sans doute arrivés en Afrique avec les renforts expédiés

[122] Diodore XIX,8,2
[123] Diodore XIX,8,6
[124] Voir chapitre III, section II et III.
[125] Diodore, XX,38,6.
[126] Diodore XX, 39, 4-6

par Hamilcar après la levée du siège de Syracuse[127]. N'oublions pas non plus les deux cents soldats qui avaient abandonné Agathocle après leur mutinerie[128].

Un grand nombre a vraisemblablement pris le chemin de l'exil en ralliant des cités comme Messine ou Agrigente qui avaient ouvertement affiché leur hostilité à Agathocle. Un Syracusain devint le chantre de cette résistance : Deinocratès. Nous disposons malheureusement de peu d'informations sur ses origines, si ce n'est son amitié avec Agathocle qui lui valut d'être épargné par les purges[129]. Etait-il un ancien compagnon de l'exil en Grande Grèce ? L'hypothèse paraît plausible comme nous le montrent les événements postérieurs. En tout cas, c'est sous son autorité qu'une résistance armée s'éleva contre le pouvoir d'Agathocle et profita de l'expédition d'Afrique pour tenter de le renverser.

En effet, après son bannissement, Deinocratès fit rapidement appel aux Carthaginois pour obtenir des secours[130] et tenta de réunir les exilés, notamment tous ceux qui venaient d'être expulsés de Messine[131]. A la tête d'une armée importante (ἁδρὰν δύναμιν) selon Diodore de Sicile, il envoya un de ses collaborateurs Nymphodoros attaquer Centoripes, mais la tentative échoua. Peu de temps après, l'armée des exilés occupa le lieu dit Galeria[132] : elle comptait plus de 3000 fantassins et au moins 2000 cavaliers[133]. Mais, en dépit du soutien des habitants de la cité, les exilés durent fuir devant les troupes d'Agathocle[134].

Lors des opérations d'Hamilcar contre Syracuse en 309, Deinocratès lui fournit un soutien important avec sa cavalerie et ses fantassins[135]. Mais il ne s'agissait alors que d'une alliance de circonstance entre les deux hommes, car, après la mort d'Hamilcar sur

[127] Diodore XX,16,9
[128] Diodore XX,34. Voir *supra*.
[129] Diodore XIX,8,6.
[130] Diodore XIX,103,1
[131] Diodore XIX,103,2
[132] A l'ouest d'Erbita mais le lieu reste inconnu.
[133] Diodore XIX,104,1
[134] Diodore XIX,104,2
[135] Diodore XX,29,5-6 : « [Hamilcar] était suivi par Deinocratès, qui avait reçu le commandement de la cavalerie. Le principal corps de fantassins était divisé en deux phalanges, l'une composée des Barbares, et l'autre des alliés grecs (συμμαχούντων Ἑλλήνων). »

le champ de bataille, les exilés « réunis aux autres Grecs » élurent Deinocratès comme stratège[136].

Coupé du soutien des Carthaginois et rejeté par Agrigente qui voulait profiter de l'occasion pour instaurer son hégémonie, Deinocratès[137] vécut quelques mois dans une situation difficile : chef de bannis, il ne disposait en fait que d'une armée faible et facile à vaincre. Pourtant, après l'ultime échec d'Agrigente contre les troupes syracusaines en 307, un tournant se dessine dans le parcours de Deinocratès. Diodore présente ainsi les événements : « Deinocratès, chef des bannis, reprenant la politique des Agrigentins et se proclamant protecteur de la liberté commune, attira une foule de partisans de toutes parts, les uns mus par l'instinct naturel de la liberté, les autres par la haine que leur inspirait la tyrannie d'Agathocle. »[138]. Il retrouvait donc un rôle de premier plan et put rassembler presque vingt mille hommes d'infanterie et quinze cents cavaliers. Diodore donne une image intéressante de cette armée qui s'apparente par bien des aspects à une armée de mercenaires : des hommes habitués aux maux de l'exil et aux fatigues de la guerre. Devant une telle force, Agathocle renonça d'ailleurs à lancer le combat[139]. Bien que ce coup de théâtre puisse paraître étonnant, il est sans doute lié à deux causes fondamentales. D'une part, il est probable que le tyran ait eu vent des difficultés de son fils en Afrique, ce qui exigeait son retour rapide. D'autre part, il se retrouvait une nouvelle fois face à son ancien « ami » et par conséquent il espérait peut-être obtenir son ralliement. Cet événement conforta sans nul doute la position de Deinocratès qui reçut plus tard l'appui important d'un ancien partisan d'Agathocle, Pasiphilos[140].

Dès lors, Deinocratès apparaît comme un rival sérieux pour Agathocle et Diodore note : « bien qu'il ne portât le titre que de général des bannis, il exerçait en réalité une autorité royale et absolue ». Cette position était en outre confortée par

[136] Diodore XX,31,1-2 : « Etant sans chef, les Barbares se séparèrent des Grecs. Les exilés réunis aux autres Grecs élurent Deinocratès stratège, et les Carthaginois donnèrent le commandement à ceux qui, après Hamilcar, occupaient le second rang ».
[137] XX, 31, 3
[138] Diodore XX,57,1-2.
[139] Diodore XX,57,3.
[140] Diodore XX,77,2-3 : « informé des revers essuyés en Libye et de la mort des fils d'Agathocle, il méprisa l'autorité du tyran, et passa dans le parti de Deinocratès avec lequel il conclut une alliance. Il entraîna ensuite les villes confiées à sa garde et séduisit, par de brillantes promesses, l'armée, qui se déclara contre le tyran. » Cet homme, qui était un des officiers les plus proches d'Agathocle, avait participé à la campagne de Galeria : Diodore XIX,104,2.

l'échec d'Agathocle en Afrique, ce qui lui permit de refuser toutes les propositions de paix. Son objectif était désormais clair : tenter par la force de renverser son adversaire. Mais Agathocle usa d'habiles manœuvres diplomatiques pour discréditer Deinocratès et éloigner de lui le soutien punique[141]. La bataille décisive[142] eut finalement lieu à Torgion et elle fut un terrible échec pour Deinocratès puisqu'une grande partie de ses hommes fut décimée ou punie par Agathocle. Toutefois, ce dernier fit la paix avec Deinocratès et contre toute attente « lui donna même un commandement dans son armée et lui témoigna une confiance qui ne se démentit jamais »[143]. Dans cette nouvelle fonction, Deinocratès se montra à la hauteur des espérances d'Agathocle puisqu'il fit revenir sous l'autorité du maître syracusain les forteresses et les villes rebelles.

Toute la trajectoire de Deinocratès au cours de ces années pose donc un double problème. D'une part, cet exilé parvenu à la tête de la résistance antisyracusaine ressemble à bien des égards à tous ces généraux en quête de réussite que nous avons vus à l'œuvre en Grande Grèce ou en Sicile à la même époque. C'est sans doute dans l'ombre d'Agathocle qu'il a choisi le métier des armes pour entreprendre une ascension qui le mènerait au pouvoir. D'autre part, l'ambiguïté de ses relations avec Agathocle ne peut trouver à notre sens qu'une seule explication : devenu un rival politique sérieux pour le dynaste de Syracuse, Deinocratès a pu accepter de rejoindre les rangs de l'armée syracusaine avec un statut de chef de mercenaires. De cette façon, il pouvait se protéger de toutes les décisions prises par Agathocle à son encontre. Certes une grande part d'obscurité continue à entourer ce personnage et sa trajectoire exceptionnelle, mais son exemple prouve à quel point le mercenariat connut une phase de relative prospérité à cette époque. C'est aussi en raison de la présence de nombreux mercenaires que la cité va connaître des temps difficiles peu après la disparition du *basileus* de Syracuse[144].

[141] La paix fut signée en 306 : Diodore XX,79, 5.
[142] Diodore XX,89.
[143] DS XX,90,1-2.
[144] Elle est racontée par Diodore (XXI,16,3-4) : c'est sur l'ordre du petit-fils d'Agathocle, Archagathos, que Ménon exécuta le roi. Agathocle avait en effet voulu démettre de ses fonctions de commandant en chef son petit-fils au profit de son dernier fils Agathocle. Un problème de succession dynastique serait donc à l'origine de sa fin tragique. Voir la version différente de Justin (XXIII,2,3-12).

Au lendemain de la mort d'Agathocle, la démocratie était restaurée à Syracuse[145], mais elle devait faire face à la tentative de coup d'état de Ménon[146]. Les Syracusains désignèrent Hicétas[147] pour contrer Ménon, qui, de son côté, pouvait compter sur l'appui de l'ennemi punique. Après une démonstration de force, les Carthaginois obtinrent la remise d'otages, l'arrêt de la guerre et le retour des exilés. L'ingérence punique provoqua un double effet : elle consacrait d'une part la dislocation de l'hégémonie syracusaine sur l'île. C'est à cette époque que réapparaissent des tyrannies locales, notamment celles de « Phintias à Agrigente, Tyndarion à Tauroménion, et d'autres encore dans des villes de moindre importance »[148]. D'autre part, le retour des exilés fut à l'origine d'une grave crise entre les citoyens syracusains et les mercenaires. Selon certains historiens[149], ce retour comprenait en effet celui des mercenaires qui avaient accompagné Ménon. Ces troupes, autrefois recrutées par Agathocle, avaient été placées sous le commandement d'Archagathos dans la région de l'Etna[150], puis après son élimination récupérées par Ménon. Ces mercenaires revenaient donc à Syracuse aux côtés des bannis.

Or, quelques mois plus tard (288/287), au moment du renouvellement des magistratures, la cité fut à nouveau précipitée dans une crise interne. Diodore rapporte ces événements ainsi : « Comme les mercenaires étaient privés de leur droit dans l'élection des magistrats, la ville fut secouée par une grave crise (τῶν δὲ μισθοφόρων ἀτιμαζομένων ἐν ταῖς ἀρχαιρεσίαις, συνέβη στάσεως πληρωθῆναι τὴν πόλιν). Les Syracusains et les mercenaires ayant pris les armes, c'est avec difficulté que les Anciens, après de longues négociations et de nombreux appels des deux côtés, mirent un terme à la crise à la condition que les mercenaires vendraient, dans un temps fixé,

[145] Diodore XXI,16,6. Selon De Sensi Sestito (1980, p. 367 n.2), le parti oligarchique était au pouvoir ; *contra* G. Mafodda (1979, p. 198) pour qui c'était le parti démocratique.
[146] Diodore XXI,16,2. Il était originaire de Ségeste, ce qui peut expliquer son rapprochement avec les Carthaginois.
[147] Diodore XXI,18,1.
[148] Diodore XXII,2,1
[149] G. Mafodda, 1979, p. 202 : selon lui, par cette mesure les Carthaginois voulaient introduire un équilibre politique précaire dans la cité. Il ne faut pourtant pas surestimer le rôle des Carthaginois dans l'affaire : leur objectif était probablement d'obtenir une paix durable et d'éviter toute intervention étrangère.
[150] Diodore XXI,16,3.

leurs biens (κτήσεις) et sortiraient de la Sicile. Après cet arrangement, les étrangers quittèrent à la date désignée Syracuse »[151]. A partir de ce récit, beaucoup d'historiens[152] ont pensé que les mercenaires étaient alors des citoyens à part entière, citoyenneté qu'ils auraient reçue lors de leur retour d'exil. Pourtant ce retour avait été imposé par les Carthaginois et dans ces conditions on comprend difficilement pourquoi les Syracusains leur accordèrent l'entrée dans le corps civique. Une autre hypothèse consisterait à rapporter cette mesure au règne d'Agathocle en dépit du silence des sources.

Il est également curieux de noter que l'origine de la crise tient justement au refus qui leur fut fait de participer à l'élection des magistrats. En reprenant le texte de Diodore, A. Vallone[153] émet l'idée que les Syracusains refusèrent les candidats présentés par les mercenaires et boycottèrent les élections. Dans cette perspective, on peut penser que les magistratures renouvelées étaient peut-être militaires et que les mercenaires espéraient y prendre leur part. Mais l'imprécision du texte de Diodore est telle qu'elle autorise de multiples interprétations.

On peut sans risque supposer qu'après leur retour les mercenaires ne furent pas traités comme les autres exilés. Les bannis retrouvèrent leurs biens et leurs droits civiques, alors que les mercenaires ne purent espérer aucune mesure politique. Au moment des élections, les mercenaires crurent sans doute pouvoir profiter de l'affaiblissement des Syracusains et de l'appui des Carthaginois pour participer à la vie politique de la cité. Mais cet espoir fut déçu par l'opposition des citoyens eux-mêmes et probablement par l'absence de tout candidat qui leur fût favorable. Ainsi, sans recours légal pour faire reconnaître leurs droits, ils prirent les armes[154]. Eu égard à l'histoire du mercenariat en Sicile depuis le règne de Denys l'Ancien, cet épisode doit donc être

[151] Diodore XXI,18,1.
[152] G. De Sensi Sestito, 1980, p. 345 ; Y. Garlan, 1989, p. 167 ; voir l'interprétation prudente de D. Roussel, 1970, p. 33. Enfin G. Mafodda, 1979, p. 203 : c'est la crainte de leur participation de plein droit à la vie politique syracusaine qui aurait conduit les citoyens à cette mesure ; l'auteur émet aussi l'idée que les élections ont alors pu être truquées.
[153] A. Vallone, 1955, p. 32.
[154] Les mercenaires détenaient des biens dont ils durent se défaire à l'issue de l'accord. Tout cela ne permet pas d'affirmer qu'ils étaient des citoyens, les étrangers pouvant eux aussi acquérir et vendre des biens dans la cité.

interprété comme la revendication d'une citoyenneté complète et de son plein exercice par des mercenaires qui au fil des années s'étaient profondément intégrés à la cité.

L'appartenance au corps civique restait jalousement gardée par le pouvoir syracusain qui ne voulait en aucun cas permettre à des hommes, dont les origines n'étaient le plus souvent pas insulaires, de briguer des droits politiques. Cette attitude s'opposait évidemment à la volonté des mercenaires dont l'intégration à une cité devenait de plus en plus un aboutissement de leur carrière. La crise de 288/287 eut pour conséquence immédiate d'obliger des hommes, rompus à la guerre et sans ressources, à prendre le chemin du retour vers l'Italie : commença alors l'aventure des Mamertins.

Le départ des mercenaires permit enfin à Hicétas de consolider son pouvoir[155] et de rétablir l'hégémonie de Syracuse concurrencée par les menées de Phintias, tyran d'Agrigente. Après la bataille d'Hyblaion (vers 285), Hicétas procéda en effet à la reconquête de la région située entre le fleuve Hyblaion (probablement l'actuel Irminio) et le fleuve Salso (Himère méridional). Enfin il mena son armée contre les Carthaginois mais fut vaincu près du fleuve Térias (non loin de Léontinoi)[156]. Mais après neuf ans de règne (soit en 279), il fut renversé par un certain Thoinon, fils de Mameos[157]. Cet homme est qualifié par Denys d'Halicarnasse[158] de *phrourarque* et était sans doute stationné avec ses troupes dans les confins du territoire syracusain[159]. Il s'agissait probablement d'un chef de troupes mercenaires d'origine italique, dont le père avait probablement été mercenaire à l'époque d'Agathocle[160]. Dans tous les cas, il décida de s'emparer de Syracuse mais n'y parvint pas : seule l'île d'Ortygie tomba sous son contrôle, le reste de la ville étant défendu par le peuple et par Sosistratos, d'origine syracusaine mais qui était sans doute devenu tyran d'Agrigente[161]. La situation était en

[155] Diodore le définit une fois comme tyran mais qualifie ses neuf ans au pouvoir comme une « *dynasteia* ». D'après son monnayage, il fut investi d'une magistrature (légende ΕΠΙ ΙΚΕΤΑ) et non d'un pouvoir tyrannique : sur ce point voir G. De Sensi Sestito, 1980, p. 346.
[156] Diodore XXII,2,1.
[157] G Tagliamonte (1994, p. 202) pense que son nom est construit sur le gentilice italique *Maamiis*.
[158] D.H. XX,8,1 et 3.
[159] Selon G. De Sensi Sestito (1980, p. 347), c'était un chef de mercenaires.
[160] G. Tagliamonte, 1994, p. 202.
[161] Diodore XXII,8,4. Voir G. De Sensi Sestito, 1977, p. 32 n.120.

outre aggravée par l'offensive carthaginoise qui visait à investir la cité par terre et par mer. Devant cette menace, les belligérants se résolurent à déposer les armes et à faire appel à Pyrrhus. A l'arrivée du roi épirote (278), les deux opposants remirent leurs armes entre ses mains. Toutefois, l'enthousiasme créé autour de Pyrrhus fut ébranlée dès lors que celui-ci décida de lancer une nouvelle expédition sur l'Afrique : les cités refusèrent d'y participer, Thoinon fut mis à mort et Sosistratos dut son salut à la fuite. Face à l'hostilité générale et aux attaques des Carthaginois et des Mamertins, le roi épirote quitta la Sicile et regagna l'Italie. Le passage de Pyrrhus sur l'île ne réglait donc pas les problèmes[162] mais l'adhésion apportée par les cités siciliotes avait eu pour effet de mettre un terme aux tyrannies locales et de restaurer la démocratie. C'est dans ce nouveau contexte que s'inscrira l'accession du futur maître de Syracuse, Hiéron II.

[162] Les Carthaginois et les Mamertins avaient repris le contrôle des territoires perdus. Voir G. De Sensi Sestito, 1980, p. 347-349.